
CASTIGAT
RIDENDO
MORES
MORTE
ETERNA
VITA
LE
THEATRE ITALIEN
DE
GHERARDI.
Tome. II.

LE THEATRE ITALIEN DE GHERARDI,

OU

LE RECUEIL GENERAL

de toutes les Comédies & Sçênes Françoises joüées par les Comédiens Italiens du Roy, pendant tout le temps qu'ils ont été au service de sa Majesté.

Cinquiéme Edition, divisée en six Tomes, reveuë, corrigée, augmentée, & enrichie d'Estampes en Taille-douce à la tête de chaque Comédie.

Avec tous les Airs qu'on y a chantez, gravez, notez, & corrigez, avec leur Basse continuë chiffrée à la fin de chaque Volume.

TOME SECOND.



A AMSTERDAM,
Chez MICHEL CHARLES LE CENE,
MDCCXXI.

PIECES CONTENUES dans ce second Volume.

LA CAUSE DES FEMMES. Pag. 1

LA CRITIQUE DE LA CAUSE DES FEMMES. 53

LE DIVORCE. 75

LE MARCHAND DUPE'. 139

LA FEMME VENGE'E. 187

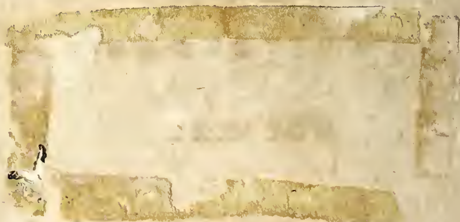
LA DESCENTE DE MEZZETIN AUX ENFERS. 247

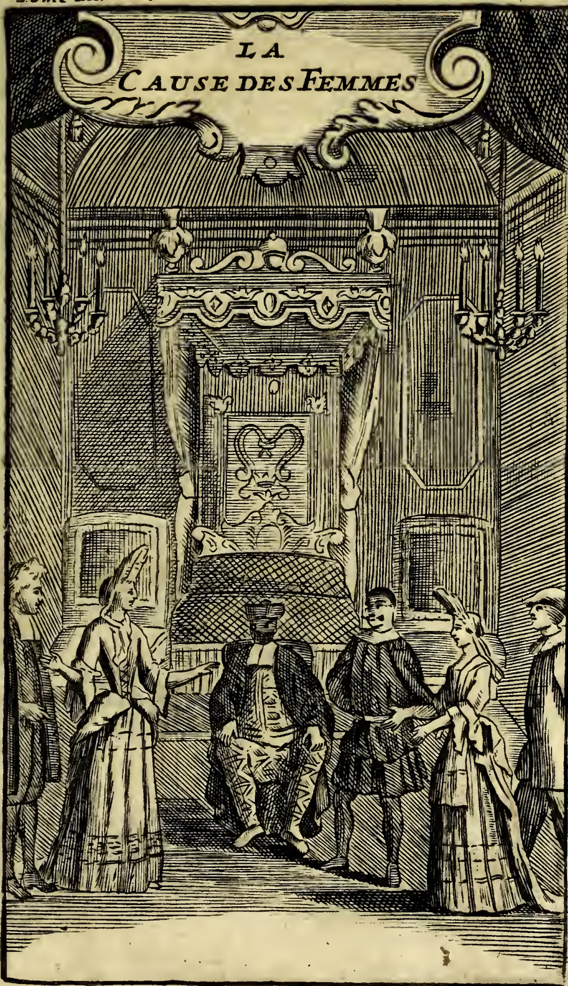
LE GRAND SOPHY. 279

ARLEQUIN HOMME A BONNE FORTUNE. 317

LA CRITIQUE DE L'HOMME A BONNE FORTUNE. 369

LES INTRIGUES D'ARLEQUIN AUX CHAMPS ELISE'ES. 385




LA
CAUSE DES FEMMES

LA

CAUSE
DES
FEMMES.

COMEDIE EN TROIS ACTES,

MISE AU THEATRE

Par Mr. Delosme de Montchenay,

Et representée pour la premiére fois par les Comédiens Italiens du Roi dans leur Hôtel de Bourgogne, le 26. Decembre 1687.

ACTEURS.

COLOMBINE.

Mr. DE BASSEMINE.

LA VIOLETTE, *Laquais.*

ISABELLE.

ARLEQUIN, *en More, en Baron, en Comtesse & en Commissaire.*

UN LAQUAIS.

Mr. TUE-TOUT, *Medecin.*

PLUSIEURS PARENS.

SCE-

LA CAUSE DES FEMMES.

SCENE DE L'EXPOSITION DU SUJET.

COLOMBINE, Mr. DE BASSEMINE. (*en habit de deuil.*)

COLOMBINE.


H pour le coup, Monsieur, j'y pers mon Latin. Votre femme morte depuis six mois, vous a laissé tout au moins deux cent mille livres, & pour plus d'un million de repos; & cependant, malgré ce grand crêpe, & ce deuil qui ne devroit pas passer l'habit, je vous trouve un esprit aussi lugubre, que si l'on vous menaçoit de ressusciter la défunte. Je vous avouë que cela me passe, & je n'aurois jamais crû qu'il y eût aucun chagrin assez bourru, pour oser s'attaquer à la personne d'un homme veuf.

BASSEMINE (*en soupirant.*)

Helas! que pouvoit-il m'arriver de plus contraire, que le trepas de ma chére Epouse?

COLOMBINE (*en riant.*)

Ah, par ma foy, voilà du fruit nouveau; un Mary qui pleure sa femme! Hé fy, Monsieur, ne faites

pas cette sottise là devant le monde, vous feriez crier les petits enfans après vous.

BASSEMINE.

Ma pauvre petite femme, que j'ay perdu en te perdant!

COLOMBINE.

Et où est donc cette grande perte? Etiez-vous comme certains maris, qui sçavent faire valoir leurs femmes à peu près comme un fonds de terre, ou une constitution de rente? A moins de cela, je ne vois pas ce que vous avez pû tant perdre à la mort de Madame.

BASSEMINE.

Je te le dis encore une fois, Colombine, tu ne sçaurois concevoir la perte que j'ay faite.

COLOMBINE.

Oh, Monsieur, mon esprit va peut-être plus loin que vous ne pensez. Vous comptez apparemment pour une grande perte, de n'avoir plus à criailler à toutes les heures du jour, comme vous faisiez avec feuë Madame; & vous regardez sans doute comme une gêne la liberté de pouvoir choisir en toute seureté de conscience des Domestiques un peu moins malotrus que ceux que vous mettiez auprès de la défunte: car on peut dire que de son temps votre maison étoit un Hôpital en raccourcy, & nous n'avions guéres d'honneur à être sages parmy des louches, des borgnes, des manchots & des boiteux. Hé, Monsieur, quand le veuvage ne serviroit qu'à faire cesser les bruits qui ont couru de votre jalousie, je croirois que vous gagneriez assez pour ne pas vous plaindre.

BASSEMINE.

Comment donc, Colombine, est-ce que le monde me croyoit jaloux?

COLOMBINE.

On ne disoit pas cela precisément, mais on avoit peine à digerer la sortie precipitée d'un certain grand Dia-

Diable, qui étoit toûjours si bien mis pendant qu'il demeuroit chez vous.... Là, ce Cadet à la haute taille, qui vous servoit de Facteur; ne vous en souvient-il plus?

BASSEMINE.

Bon, c'est un maraud que je chassay parce qu'il ne sçavoit rien.

COLOMBINE.

Le monde dit pourtant que vous ne le chassâtes que parce qu'il en sçavoit trop pour vous. Mais, parlons d'autre chose: Avoüez, Monsieur, qu'on est plus leger de moitié quand on n'a plus de femme.

BASSEMINE.

Il faudroit pour cela, Colombine, n'avoir point une fille, qui me pese plus que cinquante femmes ensemble.

COLOMBINE.

Ah, par ma foy, je vous trouve joly, de vous plaindre d'avoir une fille qui met tout en usage pour ne point passer pour la fille d'un Bourgeois: car enfin vous n'êtes pas encore Secretaire du Roy, & jusqu'à ce que vos Provisions soient expediées, votre fille vous fait honneur de chercher à débarbouiller sa naissance par le commerce des beaux esprits, & des gens de qualité.

BASSEMINE.

Elle se feroit bien plus d'honneur à ne voir personne, que d'attirer tous les jours chez moy cinquante pieds plats d'Auteurs, & autant de Joüeurs de profession, qui font soir & matin de ma maison une double Académie.

COLOMBINE.

Il faut avoir l'esprit bien à contrepoil, pour parler comme vous faites. Ah que vous auriez bon besoin, pour vous polir, de vous trouver aux Conférences qu'on fait tous les jours icy. Je ne sçay pas si c'est à cause que j'entens quelquefois les beaux esprits;

prits; mais depuis un temps vous me paroissez si barbare, que je crois qu'à vous prendre des pieds jusqu'à la téte, il n'y a pas dans toute votre personne un seul grain de politesse.

BASSEMINE.

Elle a l'esprit gâté aussi-bien que sa Maitresse. Voila ce qu'on gagne avec ces chiens de Poëtes. Et je souffrirois que ma fille en vît davantage? Non, Morbleu, je serois plutôt Banquier toute ma vie, que de ne pas exiler de chez moy tout ce trio de faineans, joüeurs & autres qui perdent ma file & mes gens, & m'exposent chaque jour à payer de grosses Amendes.

COLOMBINE.

Ah! ce sont donc les Amendes qui vous font peur? Vous n'en vaudriez que mieux, si vous en aviez payé cinq ou six, comme bien des gens qui ne sont peut-être pas loin d'icy. Pensez-vous que ce soit un honneur médiocre, que de se voir couché pompeusement sur le catalogue des Martyrs du Lansquenet & de la Bassette; & ne faut-il pas une intrepidité de Cesar, pour affronter généreusement les deffences qui sont faites de joüer à ces jeux-là? jusqu'icy l'on avoit fait la guerre aux femmes sur leur peu de courage; mais elles ont bien montré que dans de certaines occasions, elles ne sont pas les derniéres à donner l'exemple aux autres.

BASSEMINE.

Si bien donc que tu voudrois me persuader qu'il est galant de payer cinq ou six fois l'an mille écus tout à la fois.

COLOMBINE.

Vous ne sçavez donc pas que c'est la grand' mode? Vous avez un si bel exemple devant vos yeux. Pourquoy ce petit Abbé de vos voisins fait-il servir depuis si long-temps sa maison de retraire aux jeux deffendus? c'est qu'il épie l'occasion de payer une Amende de mille écus, qui le rendra fameux pour toute sa vie;

&

& cependant il plaindroit une épingle à son Pere. Mais dans les occasions d'honneur, les plus vilains font gloire de ne pas passer pour ce qu'ils sont.

BASSEMINE.

Ta Rhétorique ne me persuade point. Je suis résolu d'étranger d'icy les Joüeurs & les Poëtes. Il est temps de donner à ma fille une autre occupation que le Bel-Esprit, la Bassette & le Lansquenet.

COLOMBINE.

Et à quel jeu voulez-vous donc qu'elle jouë dorenavant ?

BASSEMINE.

Oh, c'est à un jeu qui doit lui plaire plus que tous les autres. J'ay dessein de la marier.

COLOMBINE.

Quoy, marier votre fille ? Et à qui donc ?

BASSEMINE.

A un honnête Vieillard que je luy mitonne depuis long-temps. C'est Monsieur Tuëtout le Médecin.

COLOMBINE.

Quoy, marier votre fille à Monsieur Tuëtout le Médecin ? Ah, Monsieur, quel meurtre ! Avec le bien qu'elle a, votre fille peut pretendre à un des meilleurs Partis de la Robe.

BASSEMINE.

D'accord. Mais ces gens de Robe sont trop sujets à faire les entendus ; ils regardent un Beaupere Marchand, comme un petit Vassal. Oh, que je n'ay garde de choisir pour gendre, un homme qui deffendroit peut-être un jour à ma fille, de me voir trop souvent, de peur de s'encanailler ! Nous sommes dans un temps où l'on ne sçauroit être trop sur ses gardes, il faut profiter des sottises de ses confréres.

COLOMBINE.

Vraiment, vraiment, les gens d'Epée font bien pis. J'en connois qui vont jusqu'à menacer leurs Beauperes de les jetter par les fenêtres.

BASSEMINE.

C'est pour cela que je choisis prudemment un Médecin. C'est un homme qui ne se croira pas plus grand Seigneur que moy. Nous pourrons joüer ensemble à la boule toutes les Fêtes & les Dimanches en mon jardin, & delà manger bourgeoisement notre gigot. Cela vaut mieux cent fois que ces gens de Robe. C'est un Opera que de donner à manger à ces Messieurs-là ; il faut s'y preparer quinze jours auparavant, & encore au bout du compte, ils croyent qu'il est au dessous d'eux de vous remercier.

COLOMBINE.

Mais en refusant pour Gendre un homme de Robe, vous perdez un appuy, qui vous serviroit dans votre Procès qui est prêt à juger. Il est assez considérable, pour vous obliger à ne pas aigrir ce jeune Conseiller, qui a demandé votre Fille en Mariage.

BASSEMINE.

Tu as raison ; mais j'ay donné parole à Monsieur Tuëtout, qu'il vint ce soir pour convenir de nos faits.

COLOMBINE.

Il faut avoüer que vous êtes bien precipité ! N'avez-vous pas peur que votre Fille échape à un Vieillard de soixante & dix ans ? Vous devriez bien plûtôt songer à solliciter vos Juges, cela seroit bien plus de saison.

BASSEMINE.

Mais je ne connois personne qui ait des habitudes auprès d'eux.

COLOMBINE.

Hé, mort de ma vie, falloit-il attendre à l'extrémité pour en chercher ? Vous ne sçavez encore guéres de Rubriques. Un homme d'esprit sçait se ménager de longue main la protection de quelque jolie femme, qui dans le besoin appuye chaudement ses intérêts auprès des Juges : au moins cela donne un grand branle à une affaire.

BAS-

BASSEMINE.

Cela eſt vray. Mais à qui en veut ce Gentilhomme ?

UN LAQUAIS (*entre, avec un juſt'au corps galonné.*)

LA VIOLETTE (*de loin à Colombine.*)

St, ſt, Colombine ?

COLOMBINE.

Hem, hem, la Violette ?

BASSEMINE (*à Colombine.*)

Es-tu folle de traiter de la Violette un Marquis chamarré comme celuy-là ?

COLOMBINE.

Vous êtes bon, avec votre Marquis ! C'eſt-là le Laquais du Chevalier Faquinet.

BASSEMINE.

Un Laquais, pauvre ſotte ! Eſt-ce qu'il n'eſt pas défendu aux Laquais de porter des juſt'aucorps galonnez, comme de porter des bâtons & des cannes ?

COLOMBINE.

Ouy, mais Monſieur la Violette eſt un Laquais privilégié : il a gagné ce juſt'aucorps de Maître de Camp à fournir des cartes de Baſſette.

LA VIOLETTE (*en s'approchant de Colombine, luy gliſſe un billet.*)

Tiens, voilà un Billet de mon Maître pour ta Maîtreſſe.

BASSEMINE (*ſe ſaiſiſſant du billet.*)

Ouais ! que veut dire cecy ? (*il lit*) *Pour la ſpirituelle Finette.* Colombine, quelle bête eſt-ce que cette Finette ?

COLOMBINE.

Ne voyez-vous pas que c'eſt le nom de jeu de votre Fille ? Chaque Joueur prend des noms à ſa fantaiſie. L'un ſe fait appeller le Chevalier Tri-

chardin ; l'autre le Colonel la Réjouissance, & ainsi du reste.

BASSEMINE.

Bon, bon. (*Il lit la Lettre.*)

L'Abbé Paroly nous pensa désoler hier avec son bonheur. C'est, Mignonne, le plus fortuné Tailleur que je connoisse. Il m'emporta tout en un coup neuf cent pistoles.

BASSEMINE (*faisant une reflexion.*)

Voila un Tailleur qui fait payer sa façon bien cher. (*Il continue de lire.*)

Au reste, je dois vous amener ce soir un jeune Provincial, franc novice au jeu, qui vient icy consigner pour une Charge de Conseiller. De l'air dont il s'y prend, il pourra bien laisser sa Magistrature au fond de quelque Banque ; & il vaut encore mieux que nous en profitions, que l'Abbé Paroly, qui aussi-bien se voit engagé d'honneur à achever de ruiner cinq ou six familles, à qui il a déja fait d'assez bonnes bréches. Au moins, c'est moy qui tailleray ce soir. J'ay eu ce matin des pressentimens de fortune, qui ne me viennent jamais à faux. Bon courage, Mignonne, & bon jour.

LE CHEVALIER FAQUINET.

Ah, Monsieur le Chevalier Faquinet, vous n'en croquerez que d'une dent. Je vais de ce pas donner des ordres qui vous feront renguaîner vos pressentimens de fortune. Il est tantôt temps que je sois Maître dans ma maison.

COLOMBINE (*en s'en allant.*)

Oh, c'est bien tout ce que vous pourrez faire.

SCE-

SCENE
DE COLOMBINE ET D'ISABELLE

COLOMBINE.

A Qui diantre en avez-vous donc, pour être de si mauvaise humeur? On ne sçauroit pas tirer une parole de vous. Est-ce que votre Pere s'est servy, en vous parlant, de quelque mot qui n'étoit pas de l'Académie?

ISABELLE.

Ma pauvre Colombine, épargne-moy la douleur de me faire songer que je suis fille d'un Mortel aussi Marchand que mon Pere. Ses maniéres sont plus rampantes que jamais. Son esprit menace ruine plus il va en avant; sa raison ne bat plus que d'une aîle, & je desespere tout à fait de son bon sens.

COLOMBINE.

C'est à dire en bon François, que votre Pere n'est pas loin des Petites-Maisons.

ISABELLE.

Oh, ma petite chére, c'est-là le moins qui lui puisse arriver. Croirois-tu bien ce que je te vais dire?

COLOMBINE.

Selon.

ISABELLE.

Il ne veut plus que l'on joue icy.

COLOMBINE.

Et à quoy veut-il donc que l'on s'occupe? A faire de la Tapisserie, ou des Cornettes de Marly?

ISABELLE.

Pour moy, je trouverois moins étrange qu'il s'avisât de retrancher le boire & le manger, que cette douce fondation de Jeu, qui a naturalisé le beau monde icy. Il faut avoir l'esprit furieusement enfoncé dans la plus épaisse rouille du Comptoir, pour

oser interdire le plus honnête amusement de la vie. Quoy, vouloir empêcher qu'on jouë ? Ah, Colombine, soutiens-moy, je n'ay pas la force de survivre un seul moment à une telle attaque.

COLOMBINE.

Mais pour mourir dans les formes, il vous faudroit un Livre de Bassette à la main. C'est une circonstance qui donne un merveilleux relief à la mémoire d'un Joueur.

ISABELLE.

Que tu fais la railleuse hors d'œuvre !

COLOMBINE.

Ne voudriez-vous pas que je fusse l'écho de vos larmes & de vos doleances, & que j'appuyasse de sens rassis le bizarre dessein que vous avez de mourir, parce qu'on vous défend de jouer ? Si vous sçaviez le grand bien que votre Pere vous fait....

ISABELLE.

Et où est ce grand bien, je te prie ?

COLOMBINE.

Non, ce n'est pas vous faire un grand bien, que de vous ôter les occasions d'altérer votre santé & votre jeunesse ? Pensez-vous de bonne foy, que des appas naissans comme les votres, trouvent fort leur compte dans ces agitations continuelles où vous jette à tout moment l'attente d'une carte, qui vous fait sécher sur le pied, & changer de couleur vingt fois en un instant ? Je ne parle point de la réputation que se fait une Fille qui n'a plus de mere, en attirant chez elle indifferemment toute sorte de gens. Mais aujourd'huy ce ne seroit pas être de mode, que de s'embarasser de sa reputation.

ISABELLE.

Tu crois donc ma réputation réduite au point de crier mercy à tout le monde ?

COLOMBINE.

Oh, ne vous y voila pas mal avec vos grands mots !

mots! Je vous dis que le Jeu, de quelque nature qu'on le prenne, eſt plein de dangereuſes conſequences pour une fille. Je veux que la fortune ſoit entiérement de votre party, & que vous gagniez tout ce que vous pouvez jouer : Il ne faut pas pouſſer les malheureux juſqu'à la derniére extrémité. Le gain vous engage à de certaines complaiſances, qui menent bien loin, quand un homme a l'adreſſe de profiter de ſon malheur. Si vous perdez au contraire, c'eſt bien le diable. Il faut emprunter ; car le moyen de demeurer ſur ſa perte? En empruntant l'on fait voir ſes beſoins aux gens, & il eſt à craindre qu'à leur tour ils ne découvrent les leurs, & qu'on ne ſe tire d'affaire que par un ſoulagement reciproque.

ISABELLE.

Cela eſt bon entre Corſaires, qui ne donnent que pour recevoir.

COLOMBINE.

Et pour qui donc prenez-vous les Joüeurs. Vrayment c'eſt bien de ces gens-là que notre ſexe doit attendre des plaiſirs gratis! Ils ſe font une telle habitude du Jeu, qu'ils veulent joüer leur jeu en toutes rencontres.

ISABELLE.

Il s'en trouve pourtant, Colombine, de plus humains les uns que les autres.

COLOMBINE.

Oh, je vois bien qu'Aurelio a beaucoup de part à cette exception favorable, & les mille écus qu'il vous prêta derniérement, font ſans doute leur effet. Avoüez la dette, Aurelio ne vous eſt pas tout à fait indifferent.

ISABELLE.

Qui luy, Colombine? Il n'a point d'honnêteté. Voila trois jours, de compte fait, qu'il paſſe ſans me dire une ſeule douceur. Peut-on aimer les gens aprés une ſi longue diéte de galanterie?

COLOMBINE.

Vous êtes admirable avec vos raffinemens. Est-ce que vous prétendez asservir à une passion en forme un homme qui fait son capital de la Bassette. Dame, il faut s'accoutumer de bonne heure à la fatigue. Vraiment ce sera bien pis si vous êtes jamais mariée. Je connois des maris qui dans toute une année ne disent pas seulement une fois Dieu te gard à leurs femmes.

ISABELLE.

C'est ce qui fortifie l'antypatie naturelle que j'ay pour le mariage.

COLOMBINE.

Vous êtes donc dans le dessein de ne vous point marier.

ISABELLE.

Entre nous, je n'aime point encore assez l'homme pour en venir jusques-là.

COLOMBINE.

C'est à dire donc, puisque vous renoncez au mariage, que vous allez faire divorce avec le Jeu.

ISABELLE.

Comment? est-ce qu'on n'oseroit joüer si l'on n'est mariée?

COLOMBINE.

Je ne dis pas cela: mais il faut regarder le mariage comme l'emplâtre des entêtemens où l'on est sujet à votre âge. Voulez-vous donner une couverture specieuse à l'acharnement que vous avez à joüer? mariez-vous. Une fille a toûjours cent mesures à garder, que la rage du jeu met le plus souvent en déroute. Il ne faut qu'une carte malheureuse, pour faire avorter tous les plus beaux projets de fierté. Un six arrive avant un sept, en voila assez pour faire bouquer la vertu la plus ferme: mais quand on est une fois muni d'un bon Surtout d'Hymenée, c'est alors qu'on peut joüer à visage découvert: Plus de scrupules, plus de timi-

des bien-séances; une femme auroit beau s'engager elle & son mary, qu'elle ne feroit que ce que toute femme a droit aujourd'huy de faire.

ISABELLE.

Voilà une belle morale. Mais où prend-on des maris assez indulgens pour donner une large carriére aux divertissemens de leurs femmes?

COLOMBINE.

Où l'on les prend? A la Cour, à la Ville; rien n'est si commun à l'heure qu'il est. On a soin dans les commencemens d'endormir un époux par de petites singeries; on descend avec luy jusqu'aux derniéres bagatelles du ménage: Dieu sçait comme la duppe mort à l'hameçon! Il voudroit avoir toutes les Finances en maniment, pour en faire part à sa femme. Une femme n'est pas plutôt maitresse du coffre-fort, qu'elle craint de gagner le mauvais air auprès de son Mary. Elle ne mange plus avec luy qu'une fois la semaine. Elle ne rentre guéres au logis que la nuit ne soit fort avancée. Petit à petit elle s'émancipe à découcher. Un Mary se plaint, on le laisse dire; il s'emporte, & se venge par fois sur quelque garniture de cheminée. Une femme ne laisse pas d'aller toûjours son train; tant qu'à la fin un pauvre diable d'Epoux se voit forcé à faire disparoître un beau matin le Carosse & les Chevaux de sa femme. Oh, c'est-là où une femme bien sensée, & qui aime le jeu, sçait attendre son Mary.

ISABELLE.

Et que fait-elle encore, Colombine?

COLOMBINE.

Elle n'a qu'à envoyer une Lettre circulaire à cinq ou six de ces Abbez du bel air; en voilà assez pour attirer bientôt tout Paris dans une maison. Quand on se voit nombre competant pour arborer l'étendart de la Bassette, on commence par s'assurer du Commissaire du quartier, qu'on engage, traitable ou

non,

non, à se transporter tous les jours en Robe pour voir si la Police est exacte parmi les Alpious & les Sept-&-le-va; & quand la Bassette s'est une fois ancrée dans un logis, croyez-moy, une femme a des ressources de plaisir dont on ne s'aviseroit jamais.

ISABELLE.

Mais si le Mary se jette à la traverse, & qu'il en vienne à quelque extrémité avec sa femme?

COLOMBINE.

Vous mocquez-vous? un Mary auroit beau jeu à oser souffler seulement, quand sa femme est sous la protection d'un Commissaire. Dieu sçait comme les Informations voleroient. On prendroit plutôt à témoin les personnages de la tapisserie, & les bas reliefs de la cheminée, pour couler à fonds un pauvre idiot d'Epoux. En de plus, où est le Mary assez hardy pour se mettre à dos tous les Aigrefins de la Ville?

ISABELLE.

Mais un Mary qui voit dissiper son bien, ne peut-il pas demander une separation?

COLOMBINE.

Vraiment, c'est bien pour le museau des Maris que ces morceaux-là sont faits! On n'écoute pas seulement les femmes aujourd'huy en matiére de separation? Mais voyons un peu ce que nous veut ce More.

SCENE DU MORE.

ISABELLE, COLOMBINE. ARLEQUIN (*en More.*)

ARLEQUIN.

UN Page de mes amis m'ayant fait connoître, Mademoiselle, que votre équipage abboyoit après un More, j'aurois fait conscience de tarder plus

plus long-temps à vous venir offrir mes petits services.

ISABELLE.

Que sçais-tu faire mon enfant ?

ARLEQUIN.

Le bien & le mal, selon l'occasion.

ISABELLE.

Tu as de l'esprit, à ce que je vois ?

ARLEQUIN.

C'en est une bonne marque, de chercher à demeurer auprès de vous.

ISABELLE.

Puis que tu sçais dire des douceurs, tu entens bien apparemment quand on te parle par signe ?

ARLEQUIN.

Assurément, Mademoiselle. Si-tôt que je vois qu'on fouille dans la poche, je m'imagine toûjours que c'est pour me donner de l'argent.

ISABELLE.

Viens-ça, More. C'est qu'il ne m'arrive presque jamais de parler à mes gens : je craindrois trop de me souiller par leur entretien. C'est ce qui fait que je ne reçois personne à mon service, qu'il n'explique à point nommé tous les signes dont je puis m'aviser ; & jusqu'au plus petit Laquais, je demande une intelligence parfaite de toutes sortes de gestes & de grimaces.

ARLEQUIN.

Ah, pour les grimaces, j'y suis grec, ou peu s'en faut. J'ay servy sans contredit les plus grands Grimaciers du Royaume. Mais l'endroit où je me suis le plus perfectionné, c'est chez deux jeunes Abbez qui me prirent à tour de role à leur service. Ah, la belle Ecole pour un Valet !

ISABELLE.

Tu en es donc sorty bien sçavant ?

AR-

ARLEQUIN.

Diable, ce n'est pas sur le pied de Laquais que vous devez me regarder. En cas de besoin, je vous serviray joliment de femme de chambre.

ISABELLE.

Ta capacité s'étend elle jusques-là?

ARLEQUIN.

Hé, je croy que quand on a servi des Abbez, on sçait & au delà, tout ce qu'il faut faire auprès des femmes.

ISABELLE.

Quelle est la chose où tu reüssis le mieux?

ARLEQUIN.

Ma foy, Mademoiselle, c'est dommage que vous n'ayez tant soit peu de barbe, vous avoüeriez bientôt qu'il n'y a point de trait d'arbalête que je ne surpasse en vitesse, quand j'ay le rasoir à la main.

ISABELLE.

Le folâtre! Sçais-tu faire de la pâte pour les mains?

ARLEQUIN.

Voilà une chose fort difficile! Pendant tout le temps que j'ay demeuré avec le Chevalier Faquinet, il ne s'est point servi d'autre pâte que de la mienne. Il me disoit quelquefois que toutes les femmes de sa connoissance, (& cela alloit bien à la moitié de Paris,) usoient d'une pâte qui les dessechoit d'une maniére qu'on eût pris leurs bras pour des bâtons de cotteret. Pour la mienne, elle entretient la peau dans une fraîcheur qui donneroit envie de patiner à un homme de quatre-vingt dix ans.

COLOMBINE.

Cela est admirable.

ARLEQUIN.

Je fais encore un certain syrop qui emporte en un clin d'œil le plus fin reseau que la petite verole la plus endiablée puisse travailler de gayeté de cœur sur un visage; & je compose de certains fards qui sont à l'épreuve de l'ail, du Soleil, de la pluye, & des baisers appliquez par des Flamans.

C O-

COLOMBINE (*à Isabelle.*)

Voilà un tresor, Mademoiselle !

ARLEQUIN.

J'ay en main cinq ou six vieilles de qualité & des plus dégoûtantes, qui feront foy qu'elles ne payent plus que demie pension à de jeunes cadets, depuis qu'elles se frottent de ma pommade. Je voudrois de tout mon cœur vous voir decrepites l'une & l'autre, pour vous donner le plaisir de voir vos deux teins savonnez de ma façon.

COLOMBINE.

Nous nous passerons bien de cela.

ARLEQUIN.

Sçavez-vous que c'est moy qui ay donné l'invention d'un certain petit instrument d'yvoire ou d'acier, que j'appelle à bon droit le Furet des Nouveautez, & la sentinelle ordinaire du Théâtre ? Malepeste, il n'y a rien de plus souverain contre les Comédies à la glace. Cela est si vray, qu'un Acteur a beau paroître vêtu comme un Amadis; apostropher superbement la mort, & morguer les destinées au plus juste; sans respect de sa perruque blonde & de son cimeterre à la Romaine, dès qu'il commence à m'assoupir, je luy coupe rasibus la parole, & s'il fait mine seulement de broncher, je reçois bien-tôt main-forte de vingt écots des plus glapissans, qui escortent sans misericorde le pauvre diable de Comédien jusques sur les frontiéres du Théâtre.

COLOMBINE.

Il est trop divertissant !

ARLEQUIN.

Croiriez-vous, à me voir, que je me mêle aussi de faire des vers ?

COLOMBINE.

Dis la vérité. Combien te valent par an les Menuets du Pont-neuf ?

ARLEQUIN.

Fy, ma mie, cela eſt bon aux Invalides du Parnaſſe, de s'amuſer à des vaudevilles. Vive la Satire morbleu, c'eſt là où je m'attache uniquement. C'eſt le Thermomètre de la raiſon, & la bequille du bon ſens eſtropié.

ISABELLE.

N'as-tu point fait encore quelque Critique conſiderable ?

ARLEQUIN.

Ma foy, je fais grace à bien des ſots, depuis que je m'occupe à clouer une Preface à un ouvrage fort pathétique, dont un de mes Confréres menace le Public.

ISABELLE.

Comment le nomme-t-on, cet ouvrage pathétique?

ARLEQUIN.

Les Aphoriſmes d'Hypocrate en vers burleſques.

COLOMBINE (*en riant.*)

Les Aphoriſmes d'Hypocrate en vers burleſques ? Ah, ah, ah !

ARLEQUIN.

Pour moy, comme je ne veux pas me brouiller avec l'Académie, je ne produis pas un iota de tout ce que je fais. Crainte pourtant que ma modeſtie ne faſſe moiſir deux petites Piéces que j'ay en poche, je vais les mettre un peu à l'air : ça, gageons que vous allez vouloir devenir tout oreilles.

COLOMBINE.

Que ſçais-tu ſi l'on eſt d'humeur à t'écouter ?

ARLEQUIN.

Voicy pour vous mettre en goût. (*Il lit.*) Recepte pour avoir à coup ſeur des enfans.

ISABELLE.

Ah, Colombine, quel abſynthe pour nos oreilles ! J'entrevois là-dedans une cohuë d'obſcenitez.

ARLEQUIN.

Eſt-ce que ce titre ne parle pas aſſez François ? Voicy quelque choſe de plus.

ISA-

ISABELLE (*en luy arrachant la Piéce des mains, & la donnant à Colombine.*)

Vois vîte, Colombine, ſi cela eſt au niveau de la pudeur ?

COLOMBINE.

Bon ! Ne faut-il pas s'accommoder au temps ? (*Elle lit.*)

PROTOCOLE D'UN DAMOISEAU ou le Portrait fidèle des Paſſe-volans de la Galanterie.

Aujourd'huy que le Sexe aiſément s'accommode
Des gens qui ſçavent badiner,
On ne doit pas trop s'étonner
Si les Abbez ſont à la mode.
Car qu'eſt-ce qu'un Abbé dans le tems d'apreſent.
C'eſt un ſurtout de bagatelles,
Un tiſſu de chanſons nouvelles,
Un petit Coquet tout plaiſant.
Qui ſçait du coin de l'ongle ouvrir la tabatiére,
Careſſer ſon petit colet,
Tourner ſon caſtor de maniére,
Qu'il faſſe toûjours le godet.
Entendant ſur tout à merveille,
A laiſſer entrevoir un petit bout d'oreille;
A ſe mordre de temps en temps,
Par maniére de paſſe-temps,
Une levre qu'il tâche à rendre plus vermeille.
Affectant de rire de tout,
Pour montrer qu'il a les dents belles;
Se plaignant qu'il ne peut rencontrer de cruelles;
Pour avoir le plaiſir de les pouſſer à bout.
En garde dans les Thuilleries,
Pour éviter un pied prêt à crotter le ſien.
Faiſant ſon cours aux Comédies;
Où, ſoutenant à l'aiſe un doucereux maintien,

Son œil voltige autour des actrices jolies,
Et les bas ne luy coûtent rien.
Voilà de legers traits de la délicatesse
Où nos Petits-Collets sont presque tous tombez.
Avouons donc que la mollesse
Est l'appanage des Abbez.

COLOMBINE (*après avoir lû.*)

Cela s'appelle un Laquais universel.

ARLEQUIN.

Fy, ma mie, avec ton Laquais! Je prétends bien être l'homme de chambre de Mademoiselle.

ISABELLE.

Sur quel pied pretens-tu entrer chez moy?

ARLEQUIN.

Sur quel pied? Ma foy, sur l'un & sur l'autre.

COLOMBINE.

On te demande combien tu veux de gages?

ARLEQUIN.

Je gagnois chez le Partisan d'où je sors cinquante écus, sans compter ce qu'on me donnoit pour mon vin, & pour siffler des linottes.

ISABELLE.

Pourquoi en es-tu sorty?

ARLEQUIN.

Pour de petites niaiseries, des bagatelles qui ne valent pas la peine qu'on en parle.

ISABELLE.

Mais encore?

ARLEQUIN.

Mon Maître s'imaginoit que j'étois d'humeur à me laisser cajoler par sa femme, parce qu'un jour en revenant de la Doüane, il la surprit qui me donnoit de petits soufflets.

COLOMBINE.

Cela étoit dangereux au moins.

ARLEQUIN.

Moy donc voyant qu'on me mettoit dehors, j'en
vou-

voulus sortir ; & c'est à cette sortie bien heureuse que je dois attribuer l'avantage que vous allez faire à votre serviteur.

ISABELLE.

C'est bien mon dessein. Mais auparavant il faut avoir l'agrément de mon pere, & sçavoir le nom du Partisan, pour s'aller enquerir de toy. Où loge-t-il ?

ARLEQUIN.

Dans la ruë de la Femme sans tête, Mademoiselle.

ISABELLE.

Il se nomme ?

ARLEQUIN.

Monsieur Tirepartout, Mademoiselle.

ISABELLE.

C'est assez, mon enfant. Tu n'as qu'à revenir tantôt.

ARLEQUIN.

Adieu, donc, Mademoiselle, (*à Colombine,*) Adieu bonne piéce. (*En revenant vers Isabelle.*) Si par hazard on vous alloit dire chez ce Partisan, que j'ay la main subtile, je vous prie de croire que je ne suis pas homme à suivre les mauvais exemples.

ISABELLE.

Que cela ne t'inquiette pas. Je vais parler de toy à mon pere.

ARLEQUIN (*à Colombine.*)

A tes heures perduës, cinq ou six douzaines de soupirs pour le pauvre More ?

COLOMBINE.

Va te faire blanchir.

SCENE
SUR LES ROMANS.

COLOMBINE, ISABELLE, (*assise dans un Fauteuil qui tient un Roman entre ses mains.*)

COLOMBINE.

VOus voilà bien enfoncée dans la lecture de votre Cyrus ? Apprenez-vous-là les beaux sentimens, pour édifier ce Monsieur Tuëtout, que votre pere vous veut donner en mariage ?

ISABELLE.

Laisse-moy, Colombine, m'étourdir un peu sur les bizarreries de mon pere, & ne rappelle point à mon esprit la sale idée de l'alliance qu'il veut faire avec un Médecin. Fy, fy, que cela sent mauvais!

COLOMBINE.

Oh! je crois bien que cela ne sent guéres bon auprès de ces Heros de Roman, dont vous vous remplissez la tête. Le moyen de goûter une simple Mule, quand on est faite à ces fameux Palefrois, qui ne tiennent point à terre, tant ils vont vîte. Le beau ragoût, je vous prie qu'une douceur assaisonnée de Grec & de Latin, au prix de ces fleurettes appetissantes que l'esprit savoure si délicieusement dans les Clelies, & les Polexandres! Il n'y a qu'une chose qui me dégoûte des Romans; c'est qu'ils sentent le Plaidoyé à pleine bouche, on y bat trop la Campagne.

ISABELLE.

Il faut bien préparer les évenemens, & ne pas commettre l'honneur du sexe en le rendant sensible au premier rayon de tendresse qu'il entrevoit.

COLOMBINE.

Ouy. Mais on se passeroit bien de tant de voyages, qui ne servent qu'à fatiguer deux Amans. Il

faut

faut justement dix ans pour voyager, & dix ans pour se remettre de la fatigue du voyage. De plus, à votre avis, un Amant doit-il prendre sans garantie une Belle qui aura été enlevée cinq ou six fois avant que de tomber entre ses mains? On sçait bien que sa fidélité se suppose toûjours dans un Roman. Mais, voyez-vous, toutes ces courses dans des Pays si éloignez m'allarment, quand je songe qu'il ne faut quelquefois qu'une Promenade au moulin de Javelle pour mettre à bout toute notre fierté.

ISABELLE.

C'est dommage qu'il n'y ait des hommes qui t'entendent, ils ne laisseroient pas tomber cela à terre.

COLOMBINE.

Mon Dieu! pensez-vous que les hommes ne nous connoissent pas? Il n'y a que les Poëtes & les Romanciers qui arment notre sexe de pointes & de griffes, parce qu'ils ont presque tous des mines qui nous convient à les faire enrager; mais quand nous trouvons quelque homme qui nous plaît, & qui prend soin de nous le dire avec assiduité, je voudrois bien sçavoir si nous sommes si méchantes qu'on nous fait, & si notre cœur ne passe pas pardessus tous les delais misterieux des Romans. Au moins, dans ces occasions, la conclusion est bien-tôt trouvée.

ISABELLE.

Aurelio vient assez à propos pour t'interrompre.

COLOMBINE.

Vous m'avez dit que vous aviez à le quereller. Je vous laisse le champ libre.

SCENE DU BARON.

ARLEQUIN (*déguisé en Baron.*) COLOMBINE, ISABELLE.

ARLEQUIN (*en entrant, & se tournant du côté d'où il est sorty.*)

HOlà, hé, la Sauſſaye: Qu'on aille dire à la vieille Marquiſe, que je l'envoyeray paître, ſi je n'ay mon quartier avant la fin de la ſemaine. Faites ſçavoir à la Preſidente, que je prens demain des Pillules. Je la diſpenſe de me venir voir de toute la matinée.

COLOMBINE (*à Iſabelle.*)

Vous voyez bien que je ne me ſuis pas trompée.

ARLEQUIN (*après avoir regardé quelque temps Iſabelle.*)

Ouy, Mademoiſelle, la Renommée ne m'a point ſurfait, en me cornant aux oreilles, que vous étiez le plus joly tendron du monde.

ISABELLE.

Voilà, Monſieur, une ſurerogation d'encens, qui échaperoit à peine à la complaiſance la plus prodigue. Venez vous icy de guet à pens aſſiéger ma ſimplicité?

ARLEQUIN (*en s'aſſeyant.*)

Non, j'y viens pour me faire haïr. Je ne vois plus les femmes ſur un autre pied.

ISABELLE.

Vous n'apprehendez pas, Monſieur, d'être pris au mot?

ARLEQUIN.

Franchement, je ſuis aſſez ſeur de mon petit fait auprès du ſexe; & j'en enrage. Il faut être né ſous une

étoile

étoile bien deteſtable, pour être aimé auſſi generalement que je le ſuis !

ISABELLE.

On plaindroit les gens à moins.

ARLEQUIN.

Avoüez entre nous, que les femmes ſont devenuës bien folles depuis un temps. J'ay beau prendre tous les devans chez elles pour les degoûter de moy ; je crois, Dieu me ſauve, qu'elles ſont ensorcelées à me vouloir du bien pour me faire enrager.

COLOMBINE.

Le moyen de tenir contre une telle fatigue !

ARLEQUIN.

Je ſuis peut-être l'unique Gentilhomme de France, qui ne fais rien perdre à mes gens ; & j'ay le malheur de ne pas trouver un pauvre diable qui veüille entrer à mon ſervice. En devineriez-vous bien la raiſon ?

COLOMBINE.

C'eſt apparemment qu'il y a trop de poulets à porter à vos Belles.

ARLEQUIN.

Bon ! eſt-ce que je fais jamais réponſe à perſonne? Sur ce pied-là, j'aurois de quoy employer quatre Secretaires, & pour le moins autant de Poſtillons.

COLOMBINE.

Il faut donc que vous ayez la reputation de maltraiter vos gens !

ARLEQUIN.

Encore moins. Je n'ay pas le naturel violent : je n'ay aſſommé que trente ou quarante Laquais en ma vie.

COLOMBINE.

Cela ne vaut pas la peine d'en parler.

ARLEQUIN.

Il eſt vray que les gens ſont miſerables avec moy. Ils ne ſçauroient faire un pas ſans que quelque Emiſ-

faire de Coquettes ou de Vieilles ne les vienne tirer par la manche, pour leur dire : Ah, mon Dieu, que vous avez un joly homme de Maître ! Ma Maitresse se donneroit à tous les diables, & de grand cœur, pour avoir un tête à tête avec luy. C'est une fatigue enragée de se voir tirailler à chaque pas qu'on fait ; & les Valets me demandent cinquante écus d'augmentation de gages seulement pour faire rentraire toutes les manches qu'on leur déchire à mon service. Je vois bien qu'il faudra que je me supprime un de ces jours, pour rendre la liberté à toutes les femmes.

ISABELLE.

Mais avez-vous la dureté de laisser souffrir le pauvre sexe, sans luy enseigner du moins quelque remède contre les feux que vous luy causez ?

ARLEQUIN.

Hé, comment diable suffire à panser toutes celles qui sont folles de moy ? Je mets en fait qu'on meubleroit vingt Hôpitaux de toutes les filles & les femmes à qui ma froideur a causé la jaunisse.

COLOMBINE.

Ho, pour cela Monsieur le Baron, vous êtes un homme trop dangereux.

ARLEQUIN (*à Isabelle en luy passant la main sur le genouil.*)

Ah, ma belle Enfant, le pesant fardeau que d'avoir trop d'esprit ! Les Médecins m'ont menacé que je ne mourray jamais que d'une repletion de mérite.

ISABELLE.

Sur ce pied-là, vous ne devez guéres apprehender la mort.

ARLEQUIN.

Il y a pourtant vingt ans que je serois à tous les diables, si je n'avois eu pitié du monde. Mais je ne veux point mourir, que je n'aye entiérement dégoûté toutes les femmes des Partisans.

CO-

COLOMBINE.

Des Partisans! Vous vous mocquez. Ce sont des gens très polis & fort considerez dans le monde. On leur adresse tous les jours des Epîtres dedicatoires.

ARLEQUIN.

Fy! c'est qu'il n'y a plus de police dans la Poësie: l'Empire des Lettres va de droit fil à l'Hôpital. Il faut pourtant qu'un de ces quatre matins, je plante à toutes les entrées du Parnasse, cinq ou six Mouchars du bel Esprit, qui arrêtent impitoyablement tous ces Panegyriques de contrebande, qui mettent l'honneur des Muses à l'encan, & font passer Apollon pour le Menétrier de la Doüanne.

ISABELLE.

Tout franc, il y a long-temps que la Poësie crie après une telle reparation.

ARLEQUIN.

Laissez-moy faire: J'appaiseray bien-tôt ses cris. Mais j'ay bien un autre dessein en tête.

ISABELLE.

Le peut-on sçavoir?

ARLEQUIN.

C'est que comme tous les cœurs des femmes m'appartiennent de plein droit, & que je n'ay pas assez de chambres garnies pour les loger, je veux du moins que ceux à qui je ceděray mes pretentions, soient tenus de me faire foy & hommage; & cela sans préjudice de mes autres droits: Car je ne réponds pas que l'envie ne me prenne par fois d'aller galoper sur leurs terres.

COLOMBINE.

Cela s'en va sans dire.

ARLEQUIN.

Avoüez, mes pauvres enfans, que votre liberté ne tient plus qu'à un petit filet. Ca, ça, j'ay pitié de vous. Je permets à la plus malade des deux, de me venir sauter au cou.

ISABELLE.

Vous n'y ſongez pas, Monſieur le Baron. Les conquêtes ſi aiſées ne font pas d'honneur.

ARLEQUIN.

Hé, tête-bleu, c'eſt bien de l'honneur qu'on s'embaraſſe en ce temps-cy! Quand j'aime, je ſuis fougueux en diable: Je n'ay pas la patience de mettre pour en venir à mon but, aucun levrier d'amour en campagne; & s'il n'y avoit que moy, tous les Courtiers de la galanterie mourroient de faim. Auſſibien, qu'en ay-je affaire, moy, que les Belles n'ont pas accoûtumé de faire ſoupirer un moment à credit.

COLOMBINE.

C'eſt à dire que vous payez ſi bien, qu'on ne vous ſçauroit rien refuſer.

ARLEQUIN.

Nenny, de par tous les diables, nenny. Il ne m'a jamais coûté un liard pour réüſſir auprès des femmes. Voilà encore une marchandiſe bien rare, pour obliger un honnête homme à mettre la main à la bourſe! Je pretens que le ſexe m'en doit de reſte, quand je m'abbaiſſe à l'aimer gratis.

COLOMBINE.

Il y a bien des gens qui ne pouſſeroient pas la générofité ſi loin.

ARLEQUIN.

Je le ſçay de reſte: Mais ſi j'allois faire le cruel, les Cordiers deviendroient trop riches. Il faut bien cimenter la tendreſſe des Belles par un peu de facilité, & ne pas rebrouer de plein ſaut les vertus commodes, qui cherchent à capituler de bonne heure avec notre mérite.

COLOMBINE.

Monſieur le Baron a l'ame belle. Il ne ſe plaît point à faire des malheureuſes.

ARLEQUIN.

Malepeſte, je n'en fais que trop. Mais quoy, on ne

ne sçauroit être par tout. Ah l'assommante chose que le mérite ! Si cela continuë, je vais faire pension à des gens pour me décrier.

ISABELLE.

Cela ne servira qu'à vous mettre plus en crédit.

ARLEQUIN.

Est-il possible ?

ISABELLE.

Assurément.

ARLEQUIN.

Eh bien, Paris peut donc se hâter de venir en mon Hôtel, pour y recevoir mes adieux. A moins què la Ville ne s'engage par devant Notaires, à me fournir un secret pour être moins couru des Belles, dès demain je prens la poste, pour aller subtiliser les Habitans du Pays de la Garonne. (*à Isabelle en la voulant embrasser.*) Va, mon petit Bouchon, ne te desespere pas. Je suis touché de ta tendresse. Il ne tiendra pas à moy que....

ISABELLE.

Doucement, Monsieur le Baron. Les maniéres de Cour ne simpatisent point avec les miennes.

ARLEQUIN (*la voulant embrasser de force.*)

Est-ce qu'on refuse quelque chose aux gens de ma quâlité? Allons, qu'on me tende le bec incessamment. La friponne en a mardy plus d'envie que moy.

ISABELLE.

Ah le ridicule homme ! je n'y puis plus tenir. Sauvons-nous, Colombine.

ARLEQUIN.

Elles s'en vont ! Hola, chut, st, st. (*Il siffle.*) Elles font la sourde oreille. Tant pis pour elles. Ma foy, elles y perdront plus que moy.

SCENE
DE BASSEMINE, D'ISABELLE, ET DE COLOMBINE.

BASSEMINE (*à Isabelle.*)

ENtendez-vous, ma Fille, entendez-vous ?

COLOMBINE.

Est-ce que vous la croyez sourde ? Il y a une heure que vous l'étourdissez du mérite de votre Monsieur Tuëtout. Allez, avec vous il faut avoir bonne tête & bonne patience.

BASSEMINE (*à Colombine.*)

Paix, impertinente ; est-ce à vous que je parle ? Allez voir là-dedans si j'y suis.

COLOMBINE (*en s'en allant.*)

Ah, si j'étois en sa place, je sçay bien ce que je ferois.

BASSEMINE.

Il n'y a qu'un mot qui serve ; ma Fille, Monsieur Tuëtout sera bien-tôt icy : caressez-le d'une maniére à luy persuader que vous mourez d'envie d'être son Epouse.

ISABELLE.

Moy, l'Epouse de Monsieur Tuëtout ? Vous vous mocquez, Monsieur. Moy, l'Epouse d'un Médecin !

BASSEMINE.

Ouy vous, vous, vous, & cent fois vous. J'en suis d'avis ma foy, de luy donner quelque Seigneur de la Cour, qui n'attendra pas au lendemain des Nôces à me traiter de Bourgeois ! quelque Tête évaporée, qui me viendra toûjours jetter au nez sa Noblesse, & que je ne verray jamais que quand il sera pressé de ses créanciers ! Je n'ay que faire d'un Gendre qui croye être en droit de mettre tout par écuelles dans ma petite Maison de campagne, & qui me regarde plutôt comme son Banquier que comme son Beaupere. Ainsi fais ton compte de n'a-

n'avoir jamais d'autre Epoux que Monsieur Tuëtout.

ISABELLE.

Moy, j'épouserois un homme, chez qui toutes les fluxions & les rhumatismes ont droit de bourgeoisie! ùn Vieillard dont la personne est le Bureau d'adresse & le Rendez-vous de toutes les infirmitez humaines.

BASSEMINE.

Monsieur Tuëtout est un homme qui se porte mieux que moy. Il n'a que soixante & dix ans, & n'en paroît pas quarante-deux. C'est un homme qui a vêcu toute sa vie comme un Hermite, & il y a peu de Vieillards aussi ragoûtans que luy.

ISABELLE.

Il est vray que c'est un mets fort-ragoûtant pour une jeune personne, qu'un Vieillard & un Médecin tout ensemble! Le moyen de descendre à mille petites caresses innocentes avec un Epoux qui vous porte assidûment le mauvais air qu'il vient de prendre chez ses Malades? C'est tout ce qu'on pourroit faire de permettre à un jeune Médecin d'approcher sa femme, après s'être fait parfumer chez La Cour au retour de ses visites.

BASSEMINE.

Ecoute, il n'y a point de milieu. J'attends Monsieur Tuëtout dans une heure au plus tard; tes Parens doivent s'y trouver. songe à prendre une bonne resolution. (*Il s'en va.*)

ISABELLE (*seule.*)

Oh pour la resolution, elle est toute prise. O Ciel! un Pere aussi déraisonnable méritoit-il de me donner le jour?

COLOMBINE (*entre*, *riant à gorge déployée.*)

Ha, ha, ha, ha, ha!

ISABELLE.

Qu'as-tu donc à rire si fort?

COLOMBINE.

Vous êtes ma foy heureuse en visites aujourd'huy. Un des plus fieffez Originaux de la Cour monte avec moy.

ISABELLE.

Comment le nomme-t-on ?

COLOMBINE.

Elle dit qu'elle s'appelle la Comtesse de Merlet.

ISABELLE.

Je ne connois point de Comtesse de ce nom-la.

COLOMBINE.

Oh pour elle, elle dit qu'elle vous connoît bien. La voicy. (*se mettant à rire*) Ha, ha, ha, ha!.

ISABELLE.

Je ne suis guéres en état de la recevoir.

SCENE

DE LA COMTESSE.

ARLEQUIN *déguisé en Comtesse.* ISABELLE, COLOMBINE.

ARLEQUIN (*en entrant à son Laquais.*)

OH, oh, diable, Monsieur l'Eveillé, vous êtes curieux! A quelle Ecole avez-vous appris à lever si haut les juppes d'une Comtesse? Le Public a-t-il quelque droit sur ma peau, pour l'éventer comme vous faites? Que cela vous arrive une autrefois?

LE LAQUAIS.

Ne m'avez-vous pas dit, Madame, de faire en sorte qu'on puisse remarquer que vous avez un beau gras de jambe?

ARLEQUIN (*luy donnant un soufflet.*)

Te tairas-tu, Pendart? veux tu me faire affront?

COLOMBINE (*à Isabelle.*)

La plaisante idole de Comtesse!

ARLEQUIN (*à Isabelle.*)

Ah, Mademoiselle, la maudite engeance que les Valets ! Vous me voyez le visage tout en feu. Ce n'est pas de fard, au moins : car je ne mêle jamais de clinquant avec du bon or. Mais un de mes Coquins vient de m'échauffer d'une violence, d'une violence, que le compliment que je vous destinois m'est tombé des mains.

ISABELLE.

Vous n'avez pas perdu grand' chose, Madame, si j'étois la matiére de....

ARLEQUIN.

Comment, pas grand' chose, Mademoiselle ? La peste m'étouffe si je ne donnerois mon Comté pour r'atraper ce que j'avois à vous dire. (*Il se campe sur un Fauteuil.*) Attendez..... Je crois que j'y suis. Le tintamare de diable, Mademoiselle, que votre humeur alaigre fait dans le quartier, n'a pas permis à la Comtesse de Merlet de vivre plus long-temps dans l'indigence de votre veuë, & l'ignorance de vos plaisirs.

ISABELLE.

Vraiment, Madame, je suis confuse de la peine que vous prenez. C'étoit à moy de vous prévenir, par toutes sortes d'endroits. Que je sçay mauvais gré à mon Etoile de m'avoir laissé ignorer jusqu'icy votre demeure !

ARLEQUIN.

Et quand vous l'auriez sçuë, ma petite Mignonne : A quelle heure me rencontrer chez moy ? Suis-je de taille à demeurer un moment en place ? C'est à faire à des Poupées comme vous, à garder la chambre comme des accouchées. Pour moy, je suis à toute heure par voye & par chemin. Il n'est saison si déterminée qui me puisse retenir. J'affronte en plein midy les incongruitez du plus ardent Soleil. Il y paroît assez à mon tein, sans que je le dise.

ISABELLE.

Vous voulez, Madame, apparemment vous attirer un compliment ?

ARLEQUIN.

Bon ! j'attens bien aprés cela pour vivre ? Cela est bon à de petites mijaurées, qui mettent toûjours quelque mot en avant, pour le faire relever à leur avantage. Je pensay ces jours passez colleter un jeune Abbé, qui faisoit assaut de complimens avec une petite Precieuse, qui vous ressembloit comme deux gouttes d'eau. Car je ne vois rien de plus extravagant, que la conduite de la plupart des femmes. Elles sont bien plus grasses, quand quelque oisif de la Cour vient leur dire dans un temps de pluye : En vérité, Madame, vous faites honte à la lumiére : Le Soleil se cache prudemment, de peur d'être obligé d'appeller vos yeux en duel. Un autre fat vous viendra dire : Madame, votre conscience ose-t-elle dormir en repos, quand vous avez à faire tant de restitutions ? Vos levres ont dérobé le vermeil du corail ; vos yeux le feu du Soleil, vos dents la blancheur de l'albâtre, & votre tein celle des lys. Dieu me damne, il faudroit avoir de furieux reservoirs de complaïsance, pour applaudir de sang froid à une telle multiplicité de sottises.

ISABELLE.

C'est pourtant-là, Madame, le manége du grand Monde.

ARLEQUIN.

C'est que le grand monde, est un grand cheval ; à propos de cheval votre pere songe-t-il à vous marier ?

ISABELLE.

Cela ne presse pas, Madame.

ARLEQUIN.

Comment de par tous les diables, cela ne presse pas ? Est-ce que je ne sçay pas les petites nécessitez du sexe ? J'ay été fille, peut-être, en mon temps ;

& l'on fit bien de me marier de bonne heure: Car dès l'âge de douze ans, je commençois déja à quitter la Poupée, pour m'attacher au solide.

ISABELLE

Il falloit donc, Madame, que votre esprit vous fit envisager les choses d'un autre biais que moy.

ARLEQUIN.

Malepeste, c'est bien l'esprit qui agit dans ces occasions! C'est bien là où le bât blesse! Attendez à cinquante ans à me parler de l'esprit des femmes: encore à cet âge-là, veulent-elles faire la leçon aux jeunes sur le bel article.

ISABELLE.

Cela est bien juste, Madame, puis qu'elles ont plus d'experience.

ARLEQUIN.

J'enrage tous les jours, que de vieilles carognes avec un tein de beterave, osent empiéter sur nos droits & attenter sur nos meilleures pratiques. J'ay fait un serment que la premiére de ces vieilles Medailles, qui me tendra la jouë, je la luy choqueray si rudement, que je luy écacheray son surtout de plâtre.

ISABELLE.

Je plains d'avance la malheureuse qui tombera la premiére entre vos mains.

ARLEQUIN.

O ça, Pucelle de haut goût, ferez-vous encore bien des façons pour vous ouvrir à moy sur vos demangaisons d'être mariée?

ISABELLE.

Il faudroit, Madame, que je les eusse auparavant, ces demangeaisons.

ARLEQUIN.

Vous verrez que c'est moy qui les auray pour elle? Encore un coup, faut-il faire tant l'enfant? Est-ce qu'on se cele rien entre femmes?

ISABELLE.

Voulez-vous m'engager, Madame, à vous dire des faussetez ou des sottises?

ARLEQUIN.

Vraiment vous y seriez bien venuë, à me dire des sottises ! Des sottises à la Comtesse de Merlet ! La Comtesse de Merlet est bien femme à souffrir des sottises ! Afin que vous l'entendiez, ma Maison n'est ni plus ni moins qu'un Cloître. Je voudrois qu'un Valet eût la hardiesse de prononcer seulement le mot de Pardy devant moy : Je me donne aux cinq cent milions de Diables, s'il boiroit du vin de plus de six mois. Il faut tenir la bride courte aux Domestiques sur le chapitre de l'honnêteté ; & c'est là ma principale occupation.

ISABELLE.

Elle est digne de vous, Madame.

ARLEQUIN.

Je ne veux pas qu'on dise à la Cour, que ma maison est une maison d'ordure. Il ne faudroit qu'un étourdy, qui s'allât aviser de conter quelque folie à quelque écervelé ; que cette folie fût écoutée, & qu'elle attirât quelque autre folie : En voilà assez pour disloquer la réputation de la maison la plus réguliére. Pour obvier aux inconveniens, je ne me sers depuis un temps que de Laquais au dessous de douze ans.

ISABELLE.

Vous faites voir en tout, Madame, une conduite admirable.

ARLEQUIN.

J'étois bien embarassée pour les Cochers : car on ne les sçauroit prendre si jeunes. Mais j'ay jugé que le commerce des chevaux, & la senteur du fumier, les rendoient moins à craindre que les Laquais.

ISABELLE.

Il n'y a rien à dire à cela Madame.

ARLEQUIN.

Je suis si revêche sur les matiéres de l'honneur, que j'obligeay Monsieur le Comte de Merlet à chasser un grand Laquais des mieux fabriquez & des plus

plus adroits, parce qu'il fourioit quelquefois amoureusement en me versant à boire. Au moins quand j'étois seule avec luy, je ne me croyois pas en seureté.

ISABELLE.

Voilà, Madame, une roideur de vertu qui confond toutes les femmes du temps.

ARLEQUIN.

On ne dira pas aussi de moy, que je fais faire des just'au corps brodez à mes Galans; & je n'ay pas peur qu'on oye jamais tympaniser la Comtesse de Merlet à l'Audience.

ISABELLE.

Ce ne sont pas aussi des femmes comme vous qu'on y tympanise.

ARLEQUIN.

Avec tout cela, j'aime fort à entendre les intrigues des petites filles. C'est pourquoy, si vous avez quelque petite oppression de cœur; là, là, n'en faites point la fine: je vous y serviray de la bonne façon.

ISABELLE.

A ce que je vois, Madame, votre vertu cherche à s'égayer.

ARLEQUIN.

Diable m'emporte, si je ne le fais comme je le dis.

ISABELLE.

Je suis fâchée, Madame, de n'être pas en état de profiter de vos offres obligeantes.

ARLEQUIN.

C'est à dire, friande, que vous êtes assez bien avec votre godelureau, pour vous passer de mon secours. N'importe, dites-moy son nom?

ISABELLE.

C'est à moy, Madame, à l'apprendre de vous.

ARLEQUIN.

Adieu donc, Perronelle. J'ay la charité de vous épargner les sottises d'une plus longue conversation. Laquais, mes gens, Francgoujat, Prêt-à-tout,

l'In-

l'Intrepide ? Où est donc cette valetaille ? Que de coups de fouet ! que d'étriviéres ! (*à Isabelle qui le suit.*) Etes-vous de ma suite ?

ISABELLE.

Souffrez, Madame, que je m'acquitte de ce que je vous dois.

ARLEQUIN.

Allez, je vous remets tout ce que vous me devez. Au moins, ne vous avisez pas de me rien demander : nous sortons quittes.

ISABELLE.

Ah, Madame, je....

ARLEQUIN.

Ah, Mademoiselle, je suis morte, si vous m'assassinez de façons.

ISABELLE.

S'il ne tient qu'à rester pour vous rendre la vie, je ne priveray pas le public d'une chose si precieuse.

ARLEQUIN.

Vous me prenez donc, ma Mie, pour une femme publique ?

ISABELLE.

Ah, Madame, usez mieux de vos lumiéres.

ARLEQUIN.

J'en ay bon besoin : car votre degré est bien obscur. Jusques au revoir. Serviteur.

SCENE

DE MONSIEUR TUETOUT & de COLOMBINE.

COLOMBINE.

Voila une fille bien obstinée, de se faire tenir à quatre pour vous regarder seulement ! Que je vous plains, mon pauvre Monsieur Tuëtout, d'avoir à faire à ce petit Dragon-là !

M. TUE-

M. TUETOUT.

Il faut esperer que l'arrivée de ses Parens la rendra plus traitable. Mais après tout, Colombine, je ne tire point un mauvais augure du peu d'accueil qu'elle me fait. C'est sa pudeur qui joüe de son reste, & nous apprenons d'Hypocrate, qu'une fille, à la veille d'être mariée, ne sent en soy que de petites semences de rebellion contre son Conjoint futur; d'autant que la nature se souleve à la veuë des consequences du mariage: Mais le même Hyprocrate nous apprend aussi, que ces mouvemens ne sont que momentanez, & ne servent qu'à faire valoir à l'Epoux le mérite de la possession.

COLOMBINE.

Mais votre Hypocrate ne dit-il point aussi que ces petites semences de rebellion dont vous parlez, vont quelquefois jusqu'à vouloir devisager les gens? Car j'ay veu l'heure qu'Isabelle alloit sauter sur votre friperie, si vous n'eussiez gagné au pied au plus vîte.

M. TUETOUT.

C'est que mon mérite n'a pas encore eu le temps de faire sur son cœur toute l'impression qu'il y sera. Voicy la premiére fois qu'Isabelle me voit, & entre nous Monsieur de Bassemine son pere nous marie en quelque façon à la mode des Turcs.

COLOMBINE.

Comment, à la mode des Turcs:

M. TUETOUT.

C'est que chez les Turcs la Mariée ne voit l'Epoux qui luy est destiné, que le jour du mariage.

COLOMBINE.

Ma foy j'approuve fort la methode des Turcs; car icy quelquefois, à force de s'être vûs avant le mariage, on n'a plus rien de nouveau à se dire le jour des nôces.

M. TUETOUT.

Au reste, je ne suis pas en peine de charmer le

cœur

cœur d'Isabelle ; & quand elle aura fait un tour dans ma Bibliotèque, & que je luy auray montré toutes mes antiquitez, je suis seur....

COLOMBINE.

Vous croyez donc qu'Isabelle soit d'humeur à se payer d'antiquailles ? C'est bien une fille de son âge qu'on amuse avec des babioles ! Encore, si vous parliez de luy montrer chez vous cinq cent differentes sortes de Jeux rangez tous par ordre alphabetique, & que vous vous engageassiez à luy fournir, étant son mary, autant de Joüeurs & d'argent qu'elle en souhaittera, peut-être....

M. TUETOUT.

Comment ? Isabelle est donc une joüeuse ? Hé ! Monsieur de Bassemine ne m'en a rien dit.

COLOMBINE.

Voulez-vous qu'il aille vous dire que sa fille jouë à perdre dix mille écus en une soirée ? Que depuis la mort de sa femme elle a fait de sa maison un Théâtre de Jeu & de Bel-esprit ; qu'elle est infatuée de cent gredins de Poëtes ; & qu'en un mot elle a toutes les dispositions nécessaires pour vous faire tourner la cervelle, si vous l'épousez ?

M. TUETOUT.

Ah ! Je ne sçavois pas cela. Mais encore, Colombine, n'aime-t-elle que le Jeu ?

COLOMBINE.

C'est bien assez, ce me semble ; & le jeu est un acheminement secret à tous les desordres dont une femme peut être capable. On se fait d'abord une douce habitude de voir un certain nombre de gens, qui ne respirent que le plaisir ; on les accoutume à de petites privautez à qui le Jeu sert de couverture. Voilà déja la moitié du chemin fait. Il ne faut plus qu'un revers de fortune, pour donner occasion à un Cavalier d'offrir à point nommé sa bourse. Si cette bourse est acceptée, ce qui ne manque presque jamais, à quoy tient, je vous prie, l'honneur d'une femme ?

M. TUE-

M. TUETOUT.

Oh, si Isabelle est jamais la mienne, je sçauray bien la dégouter du jeu par un remède....

COLOMBINE.

Hé, Monsieur, la Médecine est déja assez décriée, sans que vous l'alliez commettre, en voulant guérir un Joüeur de son entêtement. C'est comme si vous entrepreniez de faire descendre la Lune en terre.

M. TUETOUT.

A cela près, qu'Isabelle soit ma femme, & que j'aye le vent de quelque galanterie; je sçay bien comment je m'en vengeray.

COLOMBINE.

Sera-ce en allant encore luy faire excuse, & vous jetter à ses pieds, comme il est arrivé à certains maris de nos jours?

M. TUETOUT.

Tu me prens donc pour quelque sot?

COLOMBINE.

Ou bien, ne ferez-vous pas comme ces Epoux commodes, qui se consolent aisément de leurs disgraces domestiques, par les represailles? Mais je suis folle! Etes-vous d'un âge à represailles?

M. TUETOUT.

Que cela ne t'inquiéte pas. Je vais voir si Isabelle est moins pigriêche que tantôt.

COLOMBINE (*après qu'il est party.*)

Il faut que ce diable de Vieillard ait bien la rage d'épouser, pour n'avoir pas donné dans tous les piéges que je luy tendois. Mais il n'en est pas où il pense, & je remüeray assurément Ciel & Terre, pour l'exiler d'icy avec toute sa Parenté.

SCENE QUI PREPARE L'ARRIVE'E DU COMMISSAIRE.

Mr. DE BASSEMINE, COLOMBINE, Mr. TUETOUT.

Mr. DE BASSEMINE, (*entrant comme un desesperé.*)
AH! ah! ah! Je n'en puis plus, cette affaire-cy me causera la mort. Malheureux Pere que je suis, d'avoir donné le jour à un serpent!

COLOMBINE.
Qu'est-ce donc, Monsieur? Qu'y a-t-il de nouveau?

BASSEMINE.
Ah Colombine! je suis desperé, ce n'est pas une fille que j'ay engendré, c'est un Lutin, c'est un.... ah ah ah! je suis tout hors de moy.

COLOMBINE.
Mais le mal est-il si grand?

BASSEMINE.
Cela passe l'imagination. Dechirer en ma presence les articles que nous avions dressez Monsieur Tuëtout & moy, avec ses parens & les miens! Ah! ah! je n'en reviendray jamais.

COLOMBINE.
Hé là là, Monsieur, tâchez un peu à vous r'avoir.

BASSEMINE.
Non non, Colombine, je suis saisi d'une maniére..... Ouf! Je ne crois pas passer la soirée. (*Il se laisse tomber sur un Fauteüil.*)

COLOMBINE (*contrefaisant la pleureuse.*)
Il est vray que cela fait pitié. Un Pere ... ah! qui a une fille .... ah! qui refuse ... ah! de se marier .... ah! tout franc, Monsieur, cela me fait plus de peine qu'à vous.

BAS-

BASSEMINE.

Ma pauvre Colombine, n'as-tu point quelque conseil à me donner ?

COLOMBINE (*continuant ses fausses larmes.*)

Fille ingrate! ah ! veux-tu faire mourir . . . ah ! un Pere . . . ah! qui est la bonté même.. . ah! ah! ah! ah.

BASSEMINE.

Parle-moy sans pleurer, mon enfant ; que dois-je faire en cette extremité ?

COLOMBINE (*après avoir un peu rêvé, luy dit d'un ton dolent.*)

Monsieur, cette affaire ayant fait grand bruit dans le quartier, les méchantes langues ne manqueront jamais d'empoisonner les choses, à cause de cette convocation de parens qui s'est faite avec tumulte. C'est pourquoy.

BASSEMINE.

Hé bien ?

COLOMBINE.

Si pour éviter le scandale, vous vouliez rendre arbitre du fait le premier Commissaire du quartier, j'ay en main un homme de probité, & qui est de mes parens, qui meneroit les choses du bel air, & peut-être que la presence d'un Commissaire obligeroit votre fille. . .

BASSEMINE.

Où loge-t-il ce Commissaire de tes parens, que je l'envoye querir.

COLOMBINE.

Il viendra plutôt quand il me verra. Je vais luy dire que vous l'attendez.

BASSEMINE.

Ne tarde pas, car la chose presse.

COLOMBINE.

Je suis à vous dans un moment.

M. TUE-

M. TUETOUT (*arrive.*)

M. TUETOUT.

Je vous cherche par tout, pour vous dire que votre fille vient de faire sa declaration, qu'elle n'aura jamais d'autre mary qu'Aurelio. Après cela il n'y auroit pas de seureté pour moy à l'épouser, & vous trouverez bon que je tourne mes vœux du côté de cette petite Veuve, dont....

BASSEMINE.

Point, point, Monsieur Tuëtout, le mariage se va conclurre tout à l'heure. Colombine doit m'amener dans un moment un honnête Commissaire, qui sçaura bien mettre notre Opiniâtre à la raison.

M. TUETOUT.

Mais si elle ne veut pas?

BASSEMINE.

Il faudra bien qu'elle le veuille quand la Justice s'en mêlera; & pourveu que ses équipées n'ayent point rallenty votre ardeur pour elle....

M. TUETOUT.

Moy, je l'aime malgré tout ce qu'elle a fait: mais vous jugez bien Monsieur de Bassemine, qu'il seroit fâcheux....

BASSEMINE.

J'entens du bruit. Voyons si ce sont nos gens.

SCENE DU COMMISSAIRE.

M. DE BASSEMINE, M. TUETOUT, ARLEQUIN (*déguisé en Commissaire.*)

COLOMBINE (*à Bassemine.*)

VOicy Monsieur le Commissaire. Il faut qu'il soit bien de mes amis pour l'avoir pû résoudre à venir si promptement. (*Bassemine & Arlequin se font des civilitez muettes.*) Mon-

BASSEMINE.

Monſieur avoit apparemment quelque affaire de conſequence ?

ARLEQUIN.

J'étois occupé après un petit démenagement; vous m'entendez bien. C'étoit chez une jeune Picarde. J'y ay trouvé deux Etudians en Droit, dont j'ay ſaiſi les Porte-feuilles ; & pour éviter le ſcandale, j'ay fait jetter les meubles par les fênetres.

BASSEMINE.

Meſſieurs les Commiſſaires ſont toûjours ſujets aux bonnes rencontres.

ARLEQUIN.

Ma foy, Monſieur, notre Métier ne vaut plus rien. Les Filles d'apreſent ont trop de vertu, pour notre profit ; & ſans quelques Joueurs de Baſſette, à qui nous tendons charitablement les bras, je crois qu'en toute une année nous ne trouverions pas de notre Charge, de quoy faire fouetter un chat.

COLOMBINE.

Oh, vous n'êtes pas ſi malade que vous vous faites.

ARLEQUIN.

Il eſt vray que quand on a de l'honneur, on ſe tire d'intrigue le mieux qu'on peut. Pour moy, je laiſſe au commun de mes Confréres le ſoin de faire mettre à l'amende de pauvres diables de Pâtiſſiers qui vendent des chats pour des liévres. Fy, fy, cela eſt trop trivial. Quand on veut faire un métier noblement, il faut s'écarter de la route ordinaire ; & pour y réuſſir, on a beſoin d'une conſcience ſouple, d'un eſprit alerte, & ſur tout d'une effronterie courageuſe. C'eſt par là qu'on parvient, & qu'on fait fortune dans notre petite Profeſſion.

M. TUETOUT (*à Arlequin.*)

Monſieur, ſi vous voulez entrer ; il n'y a point de temps à perdre.

BASSEMINE (*à Arlequin.*)

Monsieur, Colombine a du vous dire le sujet qui. ?

ARLEQUIN.

Ouy, ouy, elle m'a dit je ne sçais quoy, que votre Femme vous fait enrager.

BASSEMINE.

Ma Femme, Monsieur? Grâces à Dieu je n'en ay plus.

ARLEQUIN.

C'est donc votre Fille? Et bien, Fille ou Femme, c'est toûjours même pâte.

BASSEMINE.

Ouy, Monsieur, ma Fille est une petite opiniâtre, qui ne veut point de l'Epoux que je luy veux donner. C'est un esprit de contradiction.

ARLEQUIN.

Cela vous étonne-t-il? On n'est peut-être pas femme ni fille pour rien. Mais ne vous inquiétez pas. Vous êtes tombé en bonnes mains, & je sçauray...

M. TUETOUT (*à Arlequin.*)

Ne perdons point de temps, Monsieur, je vous en conjure.

ARLEQUIN (*à Bassemine.*)

Voilà un homme bien empressé! Quel intérêt prend-il à votre affaire?

BASSEMINE.

C'est l'Amant de ma Fille, & qui par vos soins sera bien-tôt son Mary.

ARLEQUIN (*à Bassemine.*)

Quoy? ce vieux Ragot est l'Amant de votre Fille?

BASSEMINE.

Ouy, Monsieur.

ARLEQUIN.

Ma foy, vous avez bien fait de me le dire; car à son air, je l'aurois pris pour un vray remède d'amour.

M. TUETOUT (*à Arlequin.*)

Monsieur le Commissaire, je vais vous montrer le chemin.

A R-

ARLEQUIN (*bas.*)

Tu n'as que faire de te tant presser, tu ne seras que trop tôt arrivé au but.

SCENE DU PLAIDOYE' D'ISABELLE.

ARLEQUIN (*en Commissaire.*) M. DE BASSEMINE, M. TUETOUT, ISABELLE, COLOMBINE. *Plusieurs Parens.*

ARLEQUIN (*entrant à côté d'Isabelle.*)

CA, ça, nous allons bien rire. Un siége? (*à Isabelle.*) C'est donc vous, petite personne ... Hola, qu'on apporte un siége. (*Un laquais donne un siége à Arlequin, qui dit après s'y être assis :*) Il est bien dur.

LE LAQUAIS.

C'est qu'aujourd'huy la Justice est diablement molle. On ne sçauroit trop prendre de précaution.

BASSEMINE (*à Arlequin.*)

Vous sçavez, Monsieur, que vous êtes l'arbitre de tout. Faites bien votre devoir.

ARLEQUIN (*en élevant sa voix.*)

Comment? que je fasse mon devoir! Est-ce que vous me croyez homme à forligner dans l'exercice de ma Charge?

BASSEMINE.

Ah, Monsieur, je n'ay garde....

ARLEQUIN.

Apprenez que c'est moy qui renouë tous les mariages disloquez de Paris, & que j'ay facilité plus de cent hymens clandestins en ma vie.

BASSEMINE.

Monsieur, je ne vais pas là contre.

ARLEQUIN (*à Isabelle.*)

C'est donc vous, la belle Isabeau, qui refusez

d'épouser un membre de la Faculté ? Vous auriez bon besoin pourtant de quelqu'un qui vous chassât vos mauvaises humeurs.

ISABELLE (*à Arlequin.*)

Monsieur, daignez m'écouter.

ARLEQUIN.

Et qu'avez-vous à dire ?

ISABELLE.

Des raisons où tout mon Sexe n'est pas moins intéressé que moy. Il s'agit de l'intérêt public.

ARLEQUIN.

Nous ne sçaurions nous dispenser de luy donner audience. Mon Clerc, faites faire silence. La Cour a besoin de repos.

ISABELLE (*deffendant sa Cause.*)

Messieurs, dans le déplorable état où la galanterie se trouve aujourd'huy, il n'est pas étrange qu'une femme soit reduite à entreprendre la Cause de toutes les autres. Notre sexe attendroit longtemps en vain qu'un autre prit le soin de le venger. Depuis que les Cabarets & les Manufactures à Tabac sont devenuës si fort à la mode, les femmes ont cessé d'y être ; & l'amour tout puissant qu'il est, ne sçauroit plus balancer dans l'esprit des jeunes gens, le fade & brutal plaisir d'une débauche faite à l'Alliance ou à la Galére.

ARLEQUIN.

Diable, Messieurs, si l'Exorde nous mene à la Galere, garre que la Peroraison ne nous fasse tomber à la Grève !

ISABELLE (*continuant.*)

Où est le temps que le beau sexe voyoit assiduëment à ses pieds une jeunesse florissante ? Ce temps qu'on pouvoit à bon droit nommer l'Age d'or de la tendresse, où les cœurs venoient par escadrons reconnoître notre pouvoir ! Dans ce temps heureux, il n'y eût pas eu de seureté à nous choquer ; & la peine suivoit de près le moindre tort qu'on pouvoit nous faire.

faire. Mais les choses ont bien changé de face ; & nous éprouvons sensiblement, que l'empire de la tendresse n'est point à l'épreuve des révolutions. On ne voit plus à l'heure qu'il est, mille infatigables Avanturiers arpenter d'office tout l'Univers, pour soutenir nos querelles ; & l'amour qui servoit autrefois à enrichir le sexe, ne sert aujourdhuy qu'à le ruiner.

ARLEQUIN.

Il est vray ! Car je sçay des femmes qui ont vendu jusqu'à la housse de leur lit, pour équiper leurs galants.

ISABELLE (*continuant.*)

Ce n'est point dans notre siécle qu'il faut chercher ces Heroïnes magnifiques, qui s'offroient à reparer du revenu de leurs appas les plus cruelles desolations de la guerre, & se mettoient par là de pair avec les plus fameux Conquerans. Aujourd'huy la galanterie n'est pas reconnoissable ; on lesine jusques sur les petits soins, & bien loin de se dépoüiller de tout en faveur de l'objet aimé, on ne donne son cœur qu'avec des reserves. Mais ce qui a le plus contribué à décrier la galanterie, c'est l'indigne profanation qu'on fait de nos appas, en nous unissant tous les jours à d'imbecilles vieillards : Nation de tout temps réprouvée dans toute l'étenduë de l'Empire amoureux. Ces assortimens bizarres, que l'avarice suggére à nos peres, ouvrent la porte à des abus sans nombre. C'est la pepiniére des separations, & le revenu le plus clair & le plus liquide de tant d'Abbez coquets qui sont sans cesse à l'affus de ces sortes de mariages. Aussi pense-t-on qu'il n'y ait qu'à nous extorquer un consentement pour des liens que notre cœur abhorre, & contre qui notre liberté (pour ne rien dire de plus) ne cesse point de reclamer ? Croit-on qu'il y ait des filles assez novices, pour prendre aisément le change en fait de mariage ! Et la douce idée que nous nous en faisons, n'est elle pas incompatible avec les austéritez où nous veulent accoutu-

mer les maris à lunettes. Ne sçavons-nous pas que l'hymen est une espèce de milice, dont les enfans & les vieillards sont également incapables ? Ne sçavons-nous pas qu'il en est du mariage, comme du feu sacré des Vestales, qu'il falloit entretenir religieusement, sous peine de la vie...

ARLEQUIN.

Il est vray ; & le moyen qu'un vieillard entretienne le feu, puis qu'il ne peut souffler que du derriére ?

ISABELLE (*continuant.*)

Quelle figure veut-on que fasse un vieux Barbon sous la banniére de l'hymen, ou plutôt quelle figure veut-on que fasse une jeune personne auprès d'un époux qui la catechise à toute heure, qui compte tous les pas qu'elle fait, qui n'ouvre la bouche que pour la contredire, ou pour la regaler de ses prouesses du temps passé ? Un bourru, qui fait un crime à sa moitié d'un ruban ajoûté à sa coëffure, & qui donne la question à ses serviteurs sur les démarches les plus innocentes de sa femme. Je ne parle pas de ces legions de maladies, dont la vieillesse est exercée, ny de cette toux insupportable qui est la Musique ordinaire d'un vieillard. Ah, Messieurs, que de raisons pour justifier une femme qui peut gagner sur elle de n'être pas la duppe d'un vieillard ! Ce n'est pas que je ne trouve quelque chose d'héroïque dans la triste fidélité dont on a le courage de se picquer envers des maris faits de la sorte: Mais il faut que je confesse hautement ma foiblesse. Dans une pareille extrémité, je ne puis répondre que d'une inflexibilité de rocher à ne jamais démordre de la haine que j'auray conceuë une fois pour le vieillard qui osera attenter à ma liberté.

COLOMBINE (*veut deffendre les Vieillards, en faveur de Monsieur Tuetout: Mais luy qui connoît son ironie, l'en empêche ; & renonçant au Mariage d'Isabelle, dégage Bassemine de la parole qu'il luy avoit donnée. Isabelle épouse Aurelio, & la Comédie finit.*)


La Critique de la cause des Femmes

LA CRITIQUE
DE LA
CAUSE
DES
FEMMES.

COMEDIE EN UN ACTE.

MISE AU THEATRE

Par Mr. Delosme de Montchenay,

Et representée pour la premiére fois par les Comédiens Italiens du Roi, dans leur Hôtel de Bourgogne, le 14. Fevrier 1688.

ACTEURS.

CINTHIO, *Vieillard.*

ISABELLE, *Femme de Cinthio.*

COLOMBINE, *Baronne.*

ARLEQUIN, *Chevalier.*

MEZZETIN, *Comte.*

PIERROT, *Valet de Cinthio.*

La Scène est à Paris chez Cinthio.

LA CRITIQUE DE LA CAUSE DES FEMMES.

SCENE I.

PIERROT, CINTHIO.

PIERROT.

Quand je pense à part moy ce que c'est qu'une Femme, franchement ça me démantibule tout mon pauvre esprit; car il n'y a point de lime si rude, ny de charette si mal-aisée à gouverner. J'ay beau fermer la porte, notre maison ne desemplit point de Chevaliers & de Marquis. Un Laquais apporte une Lettre; le Maître en vient querir la réponse; toute la nuit au Bal; tant que le jour dure en festins, ou à la Comédie. Ah, le bon petit train pour un Bourgeois de l'âge de notre Maître! Si j'étois propre au mariage, pour si peu que ma Femme m'envoyeroit à souper sur une assiette: Ma foy, on n'endormiroit pas comme cela le petit.

CINTHIO (*sortant de Table, sa Serviette à sa main, & se rinsant la bouche, dit en approchant de Pierrot:*) Pierrot.

PIERROT.

Monsieur?

CINTHIO.

A la fin pourtant me voilà Maître chez moy, & une fois en la vie j'ay soupé à huit heures. Il n'est rien tel, mon amy, que de se faire craindre; & d'avoir de la vigueur dans le commencement d'un ménage. Malepeste, du train que ma Femme y va, si je n'y mettois ordre, on me prendroit bientôt pour un....

PIERROT.

Vous avez beau faire, Monsieur, on vous prendra toûjours pour ce que vous êtes.

CINTHIO.

Que veux-tu dire, Faquin?

PIERROT.

Moy? rien, Monsieur, je ne parle pas.

CINTHIO.

Comment Maraut, tu ne parles pas? Ne viens-tu pas de dire que j'ay beau faire, qu'on me prendra toûjours pour ce que je suis.

PIERROT.

Ouy, Monsieur.

CINTHIO.

Hé bien Coquin, qu'est-ce que je suis?

PIERROT.

Puisque vous le voulez sçavoir, vous êtes un fou d'avoir épousé une Chévre de dix-sept ans, qui ne trouve point de pire maison que la vôtre; & qui a toûjours à ses trousses un tas de gens de Cour, dont la hantise à la fin produira quelque Bicestre.

CINTHIO (*à part.*)

Voicy un Marousle qui sçait quelque chose.

PIERROT.

Franchement, ces drôles-là sont un peu trop fringans.

CINTHIO.

Comment donc?

PIER-

PIERROT.

En un quart d'heure ils en font plus entendre à Madame, que vous ne luy en diriez en trois ans.

CINTHIO (*à part.*)

Oüais ! qu'eſt-ce que tout cela veut dire ! Tâchons de nous éclaircir. Il eſt vray que la jeuneſſe d'à-cett'-heure va terriblement vîte.

PIERROT.

Vous ne ſçauriez le croire, Monſieur.

CINTHIO (*à part.*)

Ouf ! il y a là quelque choſe. Mais, dis-moy, Pierrot, ma Femme a t'elle quelque accointance avec des gens de qualité ? En vois-tu venir quelqu'un au logis ?

PIERROT.

Hé fy donc, comme vous faites ? Eſt-ce que vous ne le voyez pas auſſi-bien que moy ? Leur Caroſſe bouche toûjours notre porte, & vous empêche la plupart du temps de rentrer.

CINTHIO.

Eſt-ce que tous ces Caroſſes-là ne vont pas chez cette Baronne qui demeure au ſecond étage ?

PIERROT.

Ouy, de par tous les Diables ils y vont, mais la Baronne les envoye chez nous dès que vous avez le dos tourné.

CINTHIO.

Sur ce pied-là j'en tiens. Et quand ils ſont chez nous, Pierrot, vois-tu quelque choſe.... qui ſoit.... là.... quelque choſe contre....

PIERROT.

Je n'en vois ma foy que trop, je voudrois bien n'en avoir pas tant veu.

CINTHIO (*à part.*)

Ah Ciel ! Mais encore qu'as-tu veu ?

PIERROT.

Ce que je voudrois n'avoir point veu.

CINTHIO (*à part, & en ſe touchant la tête.*)

C'eſt-à-dire.... (*Haut.*) Et qu'eſt-ce que tu voudrois n'avoir point veu ?

PIERROT.

Ce que j'ay veu, Monſieur.

CINTHIO.

Ah l'infidelle ! Au bout de trois mois de mariage ! Mon pauvre Pierrot, ne me fais point languir, dis-moy bonnement comme tout cela s'eſt paſſé ?

PIERROT.

Tenez, je vous vas tout dire, car je ſuis franc comme oſier. Je faiſois ſemblant de donner à boire au Perroquet.

CINTHIO.

Hé bien ?

PIERROT.

Il eſt arrivé qu'en lanternant autour de la Cage....

CINTHIO.

Tu as veu apparemment....

PIERROT.

Non, je ne pouvois pas voir ; car, ſauf votre reſpect, je tournois le dos à Madame.

CINTHIO.

Mais enfin Pierrot, que diſoient-ils ? que faiſoient-ils ? veux-tu me faire perdre patience ?

PIERROT.

Vous ne le ſçaurez que trop tôt, Monſieur. Ils diſoient.....

CINTHIO.

Quoy ?

PIERROT.

Hé mais, ils diſoient....

CINTHIO.

J'enrage.

PIERROT.

Ils diſoient, Monſieur, qu'il étoit heure d'aller à la Comédie, & que s'ils ne ſe dépêchoient, ils trouveroient toutes les Loges priſes.

CIN-

CINTHIO.

Coquin ! depuis un quart d'heure tu me tiens le poignard dans l'ame pour me faire confidence d'une ſottiſe.

PIERROT.

Hé non, ce n'eſt rien d'aller à la Comédie avec un Chevalier ! ce n'eſt rien d'être placée aux premiéres Loges ! ce n'éſt encore rien à une Femme omme la votre, de ſe faire rouler dans un beau Caroſſe !

CINTHIO.

Que tu es brutal mon amy avec ton Caroſſe ! quel mal cela fait-il à l'honneur d'une Femme ?

PIERROT.

Ho, puiſque vous ne ſçavez que cela, je vous apprends moy, que c'eſt une pernicieuſe drogue, & que tous ces Prêteurs de Caroſſes ne cherchent qu'à mettre des Bourgeoiſes à mal.

CINTHIO.

Au travers de ces ſottiſes, je ne laiſſe pas d'entrevoir que ma Femme depuis un temps eſt chagrine d'aller à pied, & que ces Meſſieurs qui la promenent pourroient à mes dépens demander le payement de leurs courſes. Dis-moy un peu, Pierrot, quand ma Femme parle de moy avec ce Chevalier, comment s'en explique-t'elle ?

PIERROT.

Ho pour cela, Monſieur, fort honnêtement ; c'eſt morguoy une gentille Commére, qui vous rend bien juſtice.

CINTHIO.

Eſt-il poſſible ?

PIERROT.

Vous ne ſçauriez croire tout ce qu'elle en dit.

CINTHIO.

Mais encore ?

PIERROT.

Elle dit ma foy, que ſes parens l'ont ſacrifiée ;

que vous êtes trop vieux pour elle ; que vous ne faites que cracher la nuit ; & que si vous ne mourrez pas au plus tard dans un an, elle priera ses amis de vous enterrer tout en vie. Ma foy, Monsieur, elle arrange cela tout au plus juste.

CINTHIO.

Et que répond le Chevalier à cela ?

PIERROT.

Pour un homme d'épée, je le trouve assez posé, il la console du mieux qu'il peut ; il luy promet de l'épouser si-tôt qu'elle sera veuve ; il badine avec elle ; il place des mouches sur son visage. Tout franc, Monsieur, je pardonne à Madame, de s'en divertir, car c'est un drôle de corps, qui a de petites gestes aussi bouffonnes. Je gage que vous l'aimeriez si vous aviez veu toutes les singeries qu'il fait autour de votre Femme.

CINTHIO.

Tais-toy animal, je n'en veux pas sçavoir davantage.

PIERROT.

C'est pourtant un Compagnon qui a de bonnes reparties, & qui .... Malepeste comme on frappe ! Oh dame, ce coup-là, c'est Madame qui revient ; la voilà justement avec sa diable de Baronne.

CINTHIO.

Je luy vais laver la tête, & de la bonne sorte.

SCENE II.

ISABELLE, LA BARONNE, CINTHIO, PIERROT.

ISABELLE.

AH ma chére, que de pauvretez, que de fadaises, que d'impertinences dans une seule Comédie ? N'admirez-vous point la Cause des Femmes chez les Italiens ? Oh pour le coup nous tombons-là en d'assez plaisantes mains.

CIN-

CINTHIO (*à part.*)

Pierrot a raiſon, elle eſt trop jeune pour moy.

COLOMBINE.

Oh pour cela, Madame, vous en voulez d'ailleurs aux Italiens; car à tout prendre, la Piéce n'eſt pas mauvaiſe, & ma complaiſance ne ſçauroit décrier une choſe qui plaît à tout Paris. Pour moy, Madame, j'en ſuis charmée, ce qui s'appelle charmée.

ISABELLE.

Ah, Madame! quelle playe vous faites au bon ſens! Je crois que voilà la premiére fois que votre diſcernement eſt tombé en deffaut. Votre eſprit là-deſſus vous doit faire de violens reproches. Vous n'y penſez pas, Madame, quand vous accordez votre eſtime à une ſatyre ſi empoiſonnée.

COLOMBINE.

Oh, Madame, ne frondez point la ſatyre, s'il vous plaît. C'eſt tout ce qu'il y a de joly; elle eſt d'un piquant & d'un âpre qui fait plaiſir, je vous jure.

CINTHIO (*à part.*)

Que de ſottiſes! Elles ſont toutes deux folles.

ISABELLE.

Chacun a ſon goût, Madame. Pour moy je ne ſçaurois ſouffrir qu'on y déchire les Femmes, & qu'on ne diſe qu'un mot en paſſant de ces brutaux de Maris. (*à Cinthio.*) Ah! vous voilà, Monſieur! Et que veut dire ce Curedent? Auriez-vous bien ſoupé ſans moy?

CINTHIO.

Me ſuis-je obligé par mon Contract à vous attendre tous les jours à dix heures, & à ne pouvoir ſouper ſans vous? Madame, vos maniéres vous attireront du chagrin; & une fois pour toutes, je pretens être maître chez moy.

ISABELLE.

Vous le maître? & depuis quand donc? Vous ne l'aviez pas encore pris d'un ton ſi familier.

CINTHIO.

Je le prendray du ton qu'il faut, pour vous faire rendre à mes heures, & pour vous empêcher de courir les ruës avec un tas de faineants, qui....

ISABELLE.

Pauvre homme! vous me faites pitié! Croyez-moy, allez vous mettre au lit, vous en avez besoin? Les gens de votre âge devroient être couchez dès six heures.

COLOMBINE.

Cela ne commence point trop mal.

CINTHIO.

Vous pretendez donc, Madame l'étourdie, me traiter à peu près comme un honnête Valet ! Non, morbleu, non ; je ne le souffriray pas, & j'y mettray bon ordre.

ISABELLE.

Je vois bien que vous avez soupé tout seul, & que pour vous desennuyer, vous avez pris soin de boire. Laquais qu'on le mene doucement à sa chambre, & qu'on le soûtienne de peur qu'il ne s'estropie.

CINTHIO.

Prenez garde vous-même que je ne vous redresse, s'il vous arrive jamais de faire de pareilles équipées.

ISABELLE.

Quand il sera couché, qu'on ferme bien ses rideaux, de peur qu'il ne s'enrhume.

PIERROT.

Voilà mardy ce qu'on appelle une maitresse Femme!

COLOMBINE.

En vérité, Madame, c'est à vous à gouverner un mary. Oh que je vous sçais bon gré de le mettre d'abord sur le bon pied! Avec ces animaux-la; si on ne tient la bride un peu haute, ils se donnent un droit d'empire, dont ils ne reviennent jamais. Une Femme avisée ne sçauroit trop tôt montrer les dents à son mary.

ISABELLE.

Oh, il eſt en bonne main, Madame, laiſſez-moy faire.

COLOMBINE.

La franche ruſée! on ne diroit pas qu'elle y touche. Ce n'eſt pas qu'à tout prendre, vous avez encore trop d'égards pour ce vieux fou-là. Il y a mille Femmes à votre place qui le feroient interdire, & qui ſe ſaiſiroient de la clef du coffre fort.

ISABELLE.

C'eſt par où j'ay commencé, Madame.

COLOMBINE.

Mais voicy le Chevalier Sbruſadel? C'eſt luy-même, Madame, qui nous a abandonné à l'indiſcretion de la foule, & qui aura pris party avec quelque Marquiſaille.

SCENE III.

ISABELLE, ARLEQUIN (*en Chevalier*,) LA BARONNE.

ISABELLE.

CEla eſt fort beau, Chevalier, que des Femmes de notre qualité reviennent de la Comédie ſans homme!

ARLEQUIN.

A ma place, Madame, vous euſſiez été plus embaraſſées que moy. Sçavez-vous qu'à la lettre j'ay eu trente Caroſſes ſur les bras, & que tout ce qu'il y a de Chevaux à Paris, étoient aujourd'huy à la Comédie? Hé bien, qu'a dit le Bourru à votre retour?

ISABELLE.

Ce que diſent d'ordinaire les gens de ſon âge. Il a grondé, je l'ay crû yvre, un Laquais l'a mené coucher, & voila tout. La Violette, qu'on nous prepare à manger?

CO-

COLOMBINE.

O ça, Chevalier, en attendant le ſouper, dites-nous de bonne foy ce que vous penſez de la Comédie ?

ARLEQUIN.

Moy, Madame, Dieu me damne ſi j'en penſe rien. Et où eſt le mot pour rire dans cette Piéce-là !

ISABELLE.

Vous voyez pourtant, Baronne, que le Chevalier eſt de mon party.

ARLEQUIN.

Fy, cela crie vengeance, c'eſt une farce à Laquais.

COLOMBINE.

Mais tout Paris la voit.

ARLEQUIN.

C'eſt que tout Paris ne ſçait que faire, & que la Comédie eſt le Rendez-vous des Faineans.

COLOMBINE.

Mais encore, Chevalier, qu'y trouvez-vous de ſi deteſtable ?

ARLEQUIN.

Moy ? Tout.

ISABELLE.

Et le Baron de Trouſignac, Madame, l'approuvez-vous, quand il ſe vante que ſes conquêtes l'importunent, & que l'empreſſement des Femmes luy fera abandonner la Ville ?

ARLEQUIN.

Je luy pardonnerois s'il étoit fait comme moy. Mais ils font joüer ce rôle-là par le plus damné viſage & par le plus maudit Comédien.... Je vous dis encore un coup qu'il n'y a rien d'aſſorty dans cette Piéce-là. Diable ! je m'y connois, il m'en paſſe aſſez par l'oreille.

ISABELLE.

O ça, Madame, comment ſauverez-vous cet abominable endroit du Moulin de Javelle, où l'on pretend qu'une colation fait trebucher l'honneur des

Fem-

Femmes ? Le Théâtre ne rougit-il point d'un si horrible sentiment ?

COLOMBINE.

Pour une jeune personne, Madame, vous prenez les choses bien au pied de la lettre. Ne voyez-vous pas que c'est un coup de verge qu'on donne à mille coquettes, qui prennent là leur lieu d'assemblée ?

ARLEQUIN (*en riant.*)

Ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah !

COLOMBINE.

C'est une vraye convulsion, Chevalier, qui vous vient de prendre.

ARLEQUIN.

Le diable m'emporte, si je puis songer sans rire à la coëffure de la Comtesse de Merlet. C'est selon moy le meilleur endroit de la Piéce.

ISABELLE.

Baronne, quand vous me devriez battre, il faût, ma petite chére, que je fronde encore, *Apollon Menétrier de la Doüanne*. La grossiéreté !

COLOMBINE.

Ce n'est pas le plus foible endroit, Madame, songez-y bien.

ARLEQUIN.

A vous dire vray, il m'a frappé ; & je trouve que si Apollon pouvoit une fois entrer dans les Grosses Fermes, les Poëtes en seroient mieux vêtus de moitié, & les Auteurs auroient de quoy porter des manteaux d'Ecarlatte.

COLOMBINE.

Croyez-moy, il y a un peu de bile sur le jeu.

ARLEQUIN.

Non, ou la peste m'étouffe. Mon Médecin m'a purgé il n'y a que trois jours.

COLOMBINE.

Comment trouveriez-vous cette Piéce bonne, Madame ? vous n'avez fait que causer d'un bout à l'autre.

AR-

ARLEQUIN.

Pour moy, je n'en aurois pas perdu une goutte, ſans une maudite Brandebourg qui me cornoit à tous moments aux oreilles, que la Piéce ne valoit pas le Diable, mais que les Comédiens y gagneroient furieuſement d'argent. Je me ſoucie morbleu bien que les Comédiens profitent d'une Piéce qui me déplaît!

COLOMBINE.

Malgré votre chagrin, Monſieur le Chevalier, n'en avez-vous rien retenu?

ARLEQUIN.

Ouy da, ouy, j'en ay retenu: A vous dire vray, je ne m'applique guéres qu'aux grandes choſes. Je n'ay pas perdu un de ces *glou*, *glou*, *glou*, *glou*; cela fait ma ſoy le ſublime de la Piéce; & entre nous, s'il y a quelque choſe de paſſable, c'eſt le rôle du Laquais de la Comteſſe. Tout le reſte n'eſt que bagatelle.

COLOMBINE.

Avoüez, Madame, que la bourſe de deux cent Louïs trouvée par Arlequin, eſt une Scène à manger.

ARLEQUIN.

C'eſt là de par tous les Diables où je vous attends. Avec votre Arlequin! Depuis que je me connois, je n'ay jamais veu un ſi effronté marouffle. Il vient inſolemment dire à tout un Parterre, qu'il a trouvé deux cent piſtolles. Sur ſa parole on le croit, tout le monde en eſt bien-aiſe. Quand ce vient au fait & au prendre, le coquin l'a rêvé. Voilà-t-il pas une belle excuſe à ſept ou huit cent perſonnes qui en ſont la duppe?

COLOMBINE.

Tout au moins, vous me paſſerez la Scène de la Hotte; car malgré vous elle eſt inimitable.

ARLEQUIN.

Ah, la diabolique choſe! Il faut que le Maître d'Hôtel n'ait ny foy ny loy, pour faire porter à Arlequin cinquante livres de viande, vingt pains de Go-

Goneſſe, & le reſte de la proviſion. Fy, c'eſt ſe moquer d'éreinter comme cela un homme ſans miſericorde & ſans conſcience! Voilà qui eſt fait. De mes jours je n'y retourne.

ISABELLE.

Vous ne tiendrez pas votre courage, Chevalier, vous êtes trop accoquiné à la Comédie, pour la quitter.

ARLEQUIN.

J'iray peut-être comme beaucoup d'autres, voir encore cette Piéce quatre ou cinq fois, mais ce n'eſt ma foy que pour la haïr, & pour me confirmer qu'elle ne vaut rien.

COLOMBINE.

Et moy, je ſoutiens que les Scênes Françoiſes ſont ſans reproches, & que l'économie de la Piéce eſt très judicieuſe.

ARLEQUIN.

Qu'oſez-vous dire là, Madame? En donne-t-on à garder à un homme comme moy, qui a le contrepoids des régles du Théâtre dans ſa tête? Je vous dis qu'il n'y a point d'unité dans le ſujet; car les Acteurs ſe roſſent perpetuellement ſur le Théâtre; point de temps obſervé, puis que les Italiens joüent en un ſoir ce qui ſe doit paſſer en vingt quatre heures. Jamais on n'enſanglante la Scêne; Mezzetin creve l'œil d'un homme en duel. Enfin c'eſt un deſordre & un charivary du Diable, & ſomme totale, j'abhorre la Cauſe des Femmes; je la deteſte, & quoy que l'on m'en puiſſe dire, je n'en veux jamais entendre parler.

ISABELLE.

En un mot comme en mille, Madame, le Chevalier n'en veut point démordre, il n'y trouve rien de bon.

ARLEQUIN.

Ma foy, ſi on avoit ôté les Entr'Actes, je ne vous en dédirois pas.

COLOMBINE.

Ah pour le coup, Chevalier, c'est là (*en montrant le front*) où il vous tient; car il n'y a point dans la Piéce d'Entre' Actes.

ARLEQUIN.

Il n'y a point d'Entr'Actes! Comment appelez-vous donc toutes ces piroüetes, ces grands accueils, & ces chaudes embrassades que les gens du bel-air font sur le Théâtre pendant qu'on mouche les chandelles? C'est cela qu'on appelle de véritables Scênes de mouvement & d'action. Demandez plutôt au Parterre; je suis seur qu'il sera de mon avis.

COLOMBINE.

Depuis que je vous connois, Chevalier, je ne vous avois point veu si farouche. Tout de bon, c'est une maladie.

ARLEQUIN.

Ouy, Madame, dont je ne guériray jamais, car la Piéce, les Acteurs, le Théâtre, tout m'offense, & tout me scandalise.

ISABELLE.

Cela passe la raillerie, Madame; le Chevalier est fâché. Quoy! votre fiel se répand jusques sur les Acteurs?

ARLEQUIN.

Sur les Acteurs, sur les Actrices, & même sur les Chandelles qui éclairent de si méchantes choses.

COLOMBINE.

N'est-ce point aussi, Chevalier, que la premiére Loge vous a semblé un peu chére; car trois Loüis d'or de dépense diminuent beaucoup le mérite d'une Piéce.

ARLEQUIN.

Avec les Femmes l'argent ne me coûte rien: mais j'enrage tout vif, quand je paye une Comédie Italienne, & que je ne vois point Scaramouche, & que je n'entends parler que François.

COLOMBINE.

Vous mocquez-vous ? c'est où Arlequin triomphe.

ISABELLE.

Hé bon Dieu ! ne se desabusera-t-on jamais de cet Arlequin ? Pour moy, je luy trouve si peu de naturel, & des gestes si forcez, que la plupart du temps je ne l'écoute que par complaisance.

ARLEQUIN.

Voilà ce qu'on appelle une Femme toute paîtrie de raison !

COLOMBINE.

Et Scaramouche, Madame ?

ISABELLE.

C'est ma bête, je ne le sçaurois souffrir.

ARLEQUIN.

L'Ombre de cet homme-là, vaut pourtant mieux que toute la Cause des Femmes.

ISABELLE.

Je ne sçaurois que vous dire, je m'accommoderois mieux de Pantalon.

ARLEQUIN.

Diable ! vous avez le goût bon ! Voyez s'il font joüer pas un de ces gens-là dans leurs Piéces ? & vous voulez que je la trouve bonne ? Non, morbleu, non, il ne sera pas dit que j'auray prostitué mon estime. Point de Pantalon dans une Piéce ? C'est-là de par tous les Diables, c'est là où le bon sens des Italiens a besoin de bequille.

COLOMBINE.

Ah, Madame, nous allons avoir un vray plaisir. Voilà le Comte Constantin, le plus fat de tous les hommes, & celuy qui s'en fait le plus accroire.

ISABELLE.

Chevalier, c'est un vray homme à vous prêter le colet.

ARLEQUIN.

Il me semble que je n'ay point veu ce visage-là à la Cour. Qu'il a l'air épais ! CO-

COLOMBINE.

Comment l'auriez-vous veu ? C'eſt un Seigneur d'Italie qui n'eſt icy que depui peu de jours.

ARLEQUIN.

On voit bien qu'il a l'air étranger.

SCENE IV.

ISABELLE, LA BARONNE, LE CHEVALIER, & le COMTE CONSTANTIN.

MEZZETIN. (*en Comte.*)

B*Uona notte, Signori, ſervitor Signori. Che fate? come ſtate? dovè ſiete andati?*

ARLEQUIN.

Signori, Signore, fati, ſtati, andati! Oh, par grace, Monſieur le Perroquet, parlez mieux que cela. *Fati, ſtati, andati Signori!* ha! ha! ha! (*Il rit.*)

ISABELLE.

Tout beau, Chevalier, tout beau, voilà des coups à brûle-pourpoint.

MEZZETIN.

La Lingua Italiana è bella, e buona, ma non per voi che non l'intendete.

ARLEQUIN.

Comment, morbleu, je ne l'entends pas? Eſt-ce que j'ay la phyſionomie ſourde? Quand vous voudrez, Monſ. de l'Italie, nous ferons aſſaut d'oreilles enſemble.

COLOMBINE.

Ne vous fâchez pas, Monſieur le Comte, des maniéres du Chevalier. C'eſt un folâtre qui n'aime qu'à rire. Avez-vous été à la Comédie Italienne?

MEZZETIN.

Si Signora.

ARLEQUIN.

Est-çe là parler Italien, ventrebleu? *Si Signora, si Signora.* Il faut dire à pleine bouche: Ouy, Madame, & voilà parler le bon Italien de France.

MEZZETIN.

Che spropesito!

ARLEQUIN.

Vous autres Italiens, vous avez beaucoup de materiel, rien de mignon, point de délicatesse, Hé morbleu, vive les François. (*Il se donne des airs en se promenant.*)

ISABELLE.

Oh, pour cela, j'en demeure d'accord, ne vous en déplaise Monsieur Constantin.

MEZZETIN.

Son bene sfortunato di non piacervi, Madama. Ma che trovate in me di più mal fatto che nel Cavaliere?

ARLEQUIN.

Hola, l'amy, hola. Est-ce que vous voudriez faire comparaison avec moy? Avez vous la taille aussi dégagée que la mienne? Vous sçauriez-vous donner des airs panchez comme moy? Pour ce qui est de la démarche, après moy il faut tirer l'échelle. Danceriez-vous un menuet aussi mignonement que moi? (*Il dance.*)

MEZZETTIN (*en riant.*)

Ha, ha, ha!

ARLEQUIN.

De-quoy riez-vous, Magot? Est-ce que vous y trouvez à redire? Croyez-moy, mettez-vous de mode, pour familiariser avec des gens de qualité comme moy.

MEZZETIN.

Forse il mio vestito non è alla moda?

ARLEQUIN.

Vous n'avez rien à la mode que le visage? Voyez, Madame, c'est du Caffé tout pur.

MEZ-

MEZZETIN.

Oh, questo è troppo.

COLOMBINE.

Trève de complimens, Messieurs ; & vous, Chevalier, faites-luy plus de quartier. Il le mérite bien, c'est un honnête Gentilhomme.

MEZZETIN.

Madama, io sò il rispetto ch'io vi devo.

COLOMBINE.

Dites-nous de bonne foy, Monsieur le Comte, à votre avis, quel est le meilleur endroit de la Piéce ?

MEZZETIN.

Benche Italiano non voglio mostrarmi partiale d'una Comedia che non mi piace. A dir' il vero, io non vi hò trovato niente che vaglia. Tutto è detestabile; ma in particolare la Scena dove Mezzetino gioca con la bocca di diversi strumenti.

ARLEQUIN.

Il est vray qu'il fait là un plaisant carillon avec ses instrumens ! Il ne luy manque que la Vielle. *Glou, glou, glou ; tin, tin, tin ; ziun, ziun, ziun ;* que diable cela veut-il dire ?

MEZZETIN.

Secondo me non vì è nulla di più impertinente.

PIERROT.

Madame on a servi.

ISABELLE.

Laisse-nous de repos ; on va souper dans un moment. Hé, Monsieur le Comte, faites-nous ce regal avant d'aller souper ; chantez-nous cet air de votre façon.

MEZZETIN.

Lo farei volontieri ; ma son arrumato.

COLOMBINE.

Voilà le prelude de tous les habiles gens. Je vois bien, Monsieur le Comte, qu'il faut vous en prier.

ARLEQUIN.

Peut-on refuser Madame? Je chanteray moy si elle m'en prie.

COLOMBINE.

Ah, Chevalier, ne nous assassinez pas de votre voix. Chantez, chantez, Monsieur de Constantin.

MEZZETIN.

Per servir queste Dame, canterò una canzone, où je feray le Rossignol.

ARLEQUIN.

Pourveu que ce ne soit point d'Arcadie.

MEZZETIN (*chante un air Italien, où il contrefait le chant du Rossignol. Cet air est assez connu dans Paris. On le dit de l'invention de Monsieur Philbert.*)

ISABELLE.

Ah, Monsieur le Comte, pour vous remercier, devant que vous mettre à table, vous allez danser aux chansons un Menuet avec nous.

ARLEQUIN.

Ah parbleu je suis sous la poutre; c'est à moy à chanter. Ca je m'en vais vous mener au bon train.

ARLEQUIN (*chante.*)

CINTHIO (*arrivant.*)

Ah, je vous en sçais bon gré, de commencer le Bal à deux deux heures après Minuit! Quoy, il faut qu'il m'en coûte un plancher, pour avoir épousé une folle? Ah, ventrebleu, Monsieur le Chevalier, vous denicherez pourtant tout à l'heure.

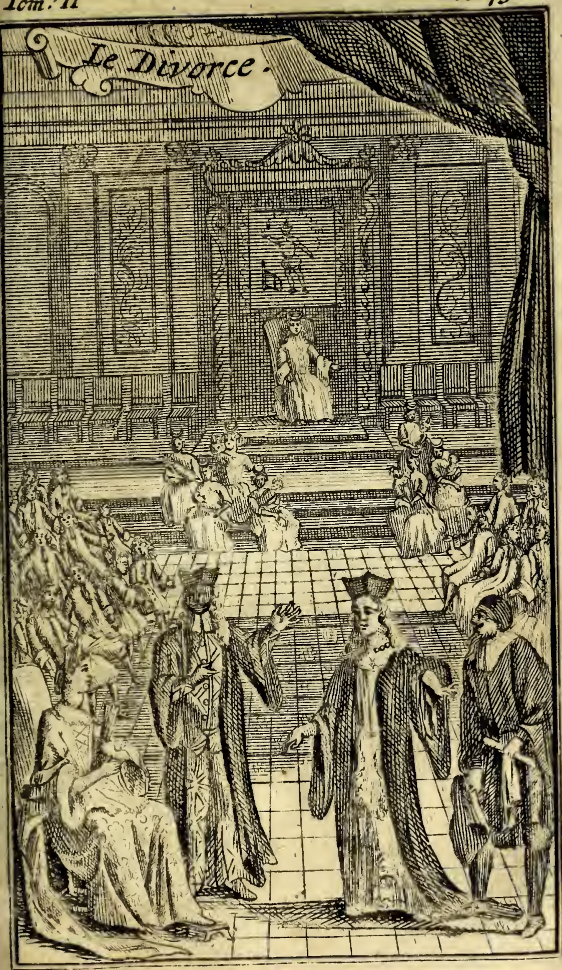
ARLEQUIN.

Plaît-il?

CINTHIO (*luy donne un soufflet.*)

ARLEQUIN.

Morbleu si ce n'étoit pour le respect de votre femme, vieux fou, je vous remettrois ce soufflet dans le ventre. (*Ils s'entrebattent, & la Critique finit.*)


Le Divorce.

LE

DIVORCE,

COMEDIE EN TROIS ACTES,

MISE AU THEATRE

Par Monſieur Regnard,

Et repreſentée pour la premiére fois par les Comédiens Italiens du Roi dans leur Hôtel de Bourgogne, le dix-ſeptiéme jour de Mars 1688.

ACTEURS.

M. SOTINET, *Vieillard.*

ISABELLE, *Femme de Sotinet.*

AURELIO, *Frere d'Isabelle.*

ARLEQUIN, *Valet d'Aurelio.*

COLOMBINE, *Servante d'Isabelle.*

MEZZETIN, PASQUARIEL, PIERROT, } *Valets de Sotinet.*

La Scène est à Paris.

LE

LE DIVORCE,

COMEDIE.

PROLOGUE.

ARLEQUIN, MEZZETIN (*en Mercure.*)
PIERROT (*en Jupiter monté ſur un Dindon.*

ARLEQUIN (*ſeul, ſortant en colére.*)

HE que diable, Meſſieurs, ne ſçauriez-vous mieux prendre votre temps pour être malades ? Cela eſt de la derniére impertinence, de ſe trouver mal quand il faut gagner de l'argent. Que voulez-vous que je faſſe de tout ce monde là ? (*Aux Auditeurs.*) Meſſieurs, ce que je vais vous dire vous déplaira peut-être : mais en vérité j'en ſuis plus fâché que vous, & perſonne n'y perd tant que moy. Nous ne pouvons pas jouer la Comédie aujourd'huy ; voilà notre Portier qui vient de ſe trouver mal, & Pantalon qui devoit faire un rôle de Patrocle, eſt indiſpoſé. On va vous rendre votre argent à la porte. Vous voyez, Meſſieurs, que nous ne ſuivons pas les mauvais exemples, & que nous rendons l'argent, quoy que la Comédie ſoit commencée.

MEZZETIN (*en Mercure.*)

Terminez vos regrets, que votre douleur ceſſe.
Dans votre ſort Jupiter s'intéreſſe,
Et vient pour empêcher que tu rendes l'argent ;
Je le vois qui deſcend.

(*Pendant que Jupiter deſcend, Mezzetin continue de chanter.*)

Qu'un changement favorable
Nous arrête dans ces lieux,
Pour voir un spectacle aimable.
C'est l'ordre irrevocable
Du Souverain des Dieux.

JUPITER.

Arlequin ?

ARLEQUIN.

Jupiter ?

JUPITER.

Je descends exprès des Cieux pour voir une repetition de la Piéce nouvelle qu'il y a si long-temps que tu promets. On dit qu'on y separe un Mary d'avec sa Femme ; & comme Junon est une carogne qui me fait enrager, je pourray bien en faire venir la mode là-haut.

ARLEQUIN.

Mais, Monsieur Jupiter, quelle apparence ? Nous ne la sçavons pas encore. Il va venir un débordement de sifflets de tous les Diables.

JUPITER.

Ne te mets pas en peine. J'ay fait provision de quantité de foudres de poche ; & le premier Siffleur qui branlera, par la mort... je luy brûleray la moustache.

ARLEQUIN.

Oh, tout doucement, Monsieur Jupiter. Ne choquons point le Parterre, s'il vous plaît. Nous en avons besoin ? cela ne se gouverne pas comme votre tête. (*Au Parterre.*) Messieurs, puis que Jupiter l'ordonne, & que d'ailleurs... l'occasion... de la faveur... votre bonté... votre argent... qu'on a de la peine à rendre... Vous voyez bien, Messieurs, que nous vous allons donner le Divorce.

JUPITER.

Je vais me placer aux troisiémes Loges pour mieux voir.

AR-

ARLEQUIN.

Ah, Monsieur Jupiter, un Gentilhomme comme vous aux troisiémes Loges !

JUPITER.

Je me suis amusé en venant, à jouer à la Boule aux Petits Carreaux, contre quatre Procureurs qui ne m'ont laissé que trente sols.

ARLEQUIN.

Où diable vous êtes-vous fourré-là ? Ces Messieurs-là sçavent aussi bien rouler le bois que ruiner une famille. (*Jupiter remonte en l'air, & Arlequin le rappelle.*) Monsieur Jupiter, si vous vouliez me laisser votre monture, je la ferois mettre à la daube; aussi-bien les Dieux de l'Opera qui sont bien montez quand ils viennent, s'en retournent toûjours à pied.

MEZZETIN.

O déplorable coup du sort !

O malheur !

ARLEQUIN.

Je fremis. Parle.

MEZZETIN.

Patrocle est mort.

ACTE I.

SCENE I.

AURELIO, MEZZETIN.

AURELIO.

Così è, Mezzetino.

MEZZETIN.

Je le sçais bien, j'étois dans la chambre de Madame votre Sœur, quand son mary Monsieur Sottinet, mon Maître & votre Beaufrére, la surprit comme elle vous écrivoit la derniére Lettre que vous avez reçuë d'elle, où elle vous mande de venir au

 plutôt

plutôt à Paris, afin de prendre des mesures avec vous pour se mettre à couvert du chagrin que son vieux mary luy fait tous les jours.

AURELIO.

T'assicuro, Mezzetino, ch'il matrimonio di mia Sorella con Sottinetto non è stato mai di mio gusto; e se ne fossi stato creduto, egli non si sarebbe mai conchiuso. Mache? Al fatto non vì è rimedio.

MEZZETIN.

Cela est vray, ce qui est fait est fait. Mais quand on ne peut pas changer sa condition, & qu'elle est mauvaise, il faut tâcher de l'adoucir autant qu'il est possible.

AURELIO.

Benissimo. Ma per addolcir lo stato di mia Sorella, io non vedo altro mezzo, ch'una buonissima separazione.

MEZZETIN.

D'accord : & c'est à quoy il faudroit songer, si vous aviez de ce qui se couche, Mais malheureusement vous êtes gueux comme un Rat, & il y a long-temps que votre Noblesse seroit tombée par terre, si la Roture ne l'avoit soutenuë. Mais laissez-moy faire. Si votre Sœur consent à la separation, je m'engage moy, de faire trouver tout l'argent qu'il faudra pour l'obtenir; & si, je veux que ce soit mon Maître qui le fournisse.

AURELIO.

Sotinetto?

MEZZETIN.

Ouy, Sotinet. J'ay une dent contre luy, pour certains coups de bâton qu'il me donna une fois, à cause qu'il me surprit à la cave avec la Servante du logis.

AURELIO.

E che cosa facevi in cantina con la serva?

MEZZETIN.

Je luy aidois à mettre un muid de vin en perce.

AU-

AURELIO.

Orsù, vado a trovar mia Sorella; farò il possibile per risolverla a separarsi da suo Marito. Tu pensa in tanto a quello vieni di promettermi. Adio.

MEZZETIN.

Serviteur, Monsieur. Ah! que je pense de jolis tours pour délivrer ma Maitresse des mains de son vieux Mary! Mais la difficulté est de trouver des gens qui les executent. Si mon cher amy Arlequin étoit encore au monde, c'est-là justement l'homme qu'il me faudroit; mais le pauvre garçon s'est avisé de se faire pendre, &....

SCENE II.

ARLEQUIN, MEZZETIN.

ARLEQUIN (*en habit de voyage, avec une méchante subreveste, un chapeau de paille, des bottes, & un bâton à la main. Vers la Cantonnade.*)

OUy, Messieurs, Etranger, Etranger, arrivé tout à l'heure dans cette Ville. Le Diable emporte toute la race Badaudique, je n'ay jamais veu des gens plus curieux ny plus insolents. Ils crient après moy. Il a chié au lit, il a chié au lit, comme si j'étois un Masque. Mais... (*Il apperçoit Mezzetin.*)

MEZZETIN (*regardant Arlequin.*)

Je crois....

ARLEQUIN.

Il me semble....

MEZZETN.

Que j'ay veu cet homme-là pendu quelque part.

ARLEQUIN.

D'avoir veu cette tête-là sur un autre corps.

MEZZETIN.

Arl...

ARLEQUIN.

Mez...

MEZZETIN.

Arlequin ?

ARLEQUIN.

Mezzetin ?

Ensemble.

Ah Parente, Parente! (Ils s'approchent. Mezzetin levant les bras pour embrasser Arlequin, laisse tomber son manteau, Arlequin qui fait semblant d'embrasser Mezzetin, passe sous son bras, ramasse le manteau, & s'en va.)

MEZZETIN (*l'arrêtant.*)

Mais ce manteau-là m'appartient.

ARLEQUIN.

Je l'ay trouvé à terre.

MEZZETIN.

En vérité, je suis ravy de te voir. Je parlois tout à l'heure de toy. Tu arrives fort á propos pour rendre service à Monsieur Aurelio dans une affaire de conséquence.

ARLEQUIN.

Qui ? Monsieur Aurelio, mon ancien maître ? Celuy qui a tant de Noblesse, & qui n'a jamais le sol ?

MEZZETIN.

Luy-même. Il est aussi gueux à present, comme il étoit du temps que tu le servois.

ARLEQUIN.

Tant pis, car je ne suis pas si sot que j'ay été moy ; & je ne m'employeray jamais pour qui que ce soit, qu'auparavant je ne sois assuré de la récompense.

MEZZETIN.

Va, va, le Seigneur Aurelio est honnête homme. Sers-le bien, & ne te mets point en peine. Tes gages te seront bien payez; & si l'affaire que j'ay en tête réüssit, je te réponds d'une bonne récompense. Mais tire-moy d'un doute. Il a couru un bruit que tu avois été pendu, & je te croyois déja bien sec.

ARLEQUIN.

Eh point du tout, je me porte le mieux du monde. Il est vray que j'ay eu quelque petite indispoſition, & j'ay été ſur le point de mourir de la courte haleine : mais je m'en ſuis bien guéry.

MEZZETIN.

Conte-moy donc ta maladie.

ARLEQUIN.

Ouy-da. Tu ſçais bien que j'ay toûjours aimé les grandes choſes. Dès le temps même que nous avions l'honneur de ſervir enſemble le Roy ſur les Galéres ..

MEZZETIN.

Ne parlons point de cela. Je ſçais que tu as toûjours été homme d'eſprit.

ARLEQUIN.

Je n'eus pas plutôt quitté la rame, que je me jettay malheurement dans les Medailles. *

MEZZETIN.

Comment dans les Medailles ? Dans les Antiques ?

ARLEQUIN.

Non, dans les Medailles ; c'eſt-à-dire que quand je n'avois rien à faire, pour me deſennuyer, je m'amuſois à mettre le Portrait du Roy ſur des piéces de cuivre, que je couvrois d'argent ; & que je donnois à mes amis pour du pain, du vin, de la viande, & autres choſes néceſſaires. Mais comme il y a toûjours des envieux dans le monde, (Voyez, je vous prie, comme on empoiſonne les plus belles actions de la vie !) on fut dire à la Juſtice que je me mêlois de faire de la fauſſe monnoye.

MEZZETIN.

Quelle apparence !

ARLEQUIN.

D'abord la Juſtice m'envoya prier de luy aller parler.

* Il étoit faux monnoieur,

MEZZETIN.

Qui envoya-t-elle ? Des Pages ?

ARLEQUIN.

Nenny, diable c'étoit tous gens de distinction, & qualifiez. Ils avoient des épées, des plumets bleus, des mousquetons.

MEZZETIN.

Je vous entends, poursuivez.

ARLEQUIN.

Ces Messieurs monterent donc dans ma Chambre, & le plus honnêtement du monde me prierent, de la part de la Justice, de luy aller parler tout à l'heure ; qu'il y avoit un carosse à la porte qui m'attendoit.

MEZZETIN.

Et vous ?

ARLEQUIN.

Et moy, j'eus beau dire que j'avois affaire, que je ne pouvois pas sortir, que j'irois une autre fois, il me fut impossible de resister aux honnêtetez, & aux empressemens de ces Messieurs-là.

MEZZETIN (*à part.*)

Aux honnêtetez des pousseculs.

ARLEQUIN.

Oh pour cela, rien n'est plus vray ; Je n'ay jamais veu de gens plus honnêtes. L'un m'avoit pris par un bras, aussi m'avoit fait l'autre, en me disant le plus obligemment du monde : Oh puisque nous avons été assez heureux que de vous trouver, vous ne nous échaperez pas ; & nous aurons le plaisir de vous emmener avec nous ; & à force de civilitez, ils m'entraînerent dans leur Carosse, & me conduisirent à la Justice. D'abord que je fus arrivé, on me presenta à cinq ou six Visages vénérables, qui étoient assis sur des fleurs de lys.

MEZZETIN.

Fort bien ! Et ces Messieurs ne vous prierent-ils point aussi de vous asseoir ?

ARLEQUIN.

Assurément. Celuy qui étoit au milieu d'eux me dit : N'est-ce point vous, Monsieur, qui vous mêlez des Medailles ? A quoy je répondis fort modestement : Ouy, Monsieur, pour vous rendre mes très-humbles services. Vous êtes un honnête homme, ajouta-t-il ; tout à l'heure nous allons parler à vous, asseyez-vous toûjours en attendant.

MEZZETIN.

Et où t'asseoir ? Dans un fauteüil ?

ARLEQUIN.

Bon, sur une petite chaise de bois, qu'on avoit mise à côté de moy. Ces Messieurs donc aprés s'être parlé à l'oreille, me demanderent encore si véritablement c'étoit moy qui avoit cet heureux talent. Je leur repliquay qu'ouy, que je leur demandois excuse, si je ne faisois pas aussi-bien que je l'aurois souhaitté, mais que j'avois grande envie de travailler, & qu'avec le temps, j'esperois devenir plus habile.

MEZZETIN.

Fort bien. Et eux parurent fort contens de votre declaration ?

ARLEQUIN.

Vous l'avez dit. Je remarquay que mon discours les avoit réjoüis ; mais cela n'empêcha pas qu'ils ne me condamnassent sur l'heure à être pendu & étranglé à la Croix du Tiroir.

MEZZETIN.

Quel malheur ?

ARLEQUIN.

Quand j'entendis qu'on m'alloit pendre, je commençay à crier: Mais Messieurs, vous n'y pensez pas. Me pendre, moy ! Je ne suis qu'un jeune homme qui ne fais que d'entrer dans le monde ; & d'ailleurs je n'ay pas l'âge competant pour être pendu.

MEZZETIN.

C'étoit une bonne raison, celle-là.

ARLEQUIN.

Auſſi y eurent-ils beaucoup d'égard, & pour faire les choſes dans l'ordre, ils me firent expedier une diſpenſe d'âge. Me voilà donc dans la charrette. Je ne diſois mot, mais j'enrageois comme tous les diables. Nous arrivons enfin à la Croix du Tiroir, au pied de cette fatale Colonne, qui devoit être le *Non plus ultra* de ma vie, & qu'on appelle vulgairement la potence. Comme j'étois fort fatigué du voyage, j'avois ſoif, je demanday à boire, on me propoſa ſi je voulois de la Biére. Je dis que non, & que cela pourroit par la ſuite me donner la Gravelle, je priay ſeulement les Archers de me laiſſer boire à la Fontaine. On ſe range en haye, je m'approche de la Fontaine, je donne un coup d'œil autour de moy, & zeſte, je m'élance la tête en avant dans le robinet de la Fontaine. Les Archers ſurpris courent à moy, & me tirent par les pieds; & moy je m'enfonce toûjours avec les mains, de maniére que j'entray tout entier dans le tuyau de la Fontaine, & il ne reſta aux Archers que mes ſouliers pour les pendre. Du robinet de la Fontaine, je deſcendis dans la Seine; de là je fus à la nage juſqu'au Havre de Grace; au Havre de Grace, je m'embarquay pour les Indes, d'où me voilà preſentement de retour; & voicy mon hiſtoire achevée.

MEZZETIN.

Il ne me reſte qu'une difficulté, qui eſt de ſçavoir, comment gros comme tu es, tu as pû te fourer dans le robinet de la Fontaine.

ARLEQUIN.

Va, va, mon amy, quand on eſt prêt d'être pendu, on eſt diablement mince.

MEZZETIN.

Tu as ma foy raiſon Va m'attendre au petit Trianon, dans un moment je ſuis à toy, & je te meneray chez Monſieur Aurelio. Mais d'où vient

que

que tu n'enfonces pas tes pieds jusques au fond de tes Bottes, & que tu marches sur la tige ?

ARLEQUIN.

Je le fais exprès pour épargner les semelles. (*Il s'en va.*)

MEZZETIN (*seul.*)

Je tire bon augure de l'affaire de Monsieur Aurelio, & la fortune ne nous a pas renvoyé Arlequin pour rien. Mon Maître m'a ordonné tantôt de luy amener un Barbier. Il ne faut pas manquer cette occasion pour luy voler sa bourse. Elle servira à mettre nos affaires en train. Allons trouver Arlequin.

SCENE III.

Le Théâtre represente l'Appartement de Monsieur Sotinet.

M. SOTINET, PIERROT.

M. SOTINET.

ENtens-tu bien ce que je te dis ?

PIERROT.

Ouy, Monsieur, vous me dites d'empêcher que Madame n'entre dans la maison, & de luy fermer la porte au nez.

M. SOTINET.

Animal, c'est tout le contraire. Je te dis de ne laisser entrer personne pour voir ma femme, & de fermer la porte au nez à tous ceux qui se presenteront.

PIERROT.

Hé bien, Monsieur, n'est-ce pas ce que je dis, Mais à propos, vous êtes donc jaloux ?

M. SOTINET.

Ce ne sont pas là tes affaires.

PIERROT.

Ah, ah, ah ! cela est plaisant ! De quoy diable

vous êtes vous avisé de vous marier à l'âge que vous avez ? Ne sçavez-vous pas bien qu'un vieux mary est comme des arbres qui ne portent point de fruits, & qui ne servent que d'ombre ?

M. SOTINET.

Impertinent, tes épaules te demangent bien.

PIERROT.

Il y a là-dedans un Barbier.

M. SOTINET.

Fais-le entrer.

SCENE IV.

M. SOTINET. ARLEQUIN (*en Barbier.*) MEZZETIN.

ARLEQUIN (*à Sotinet.*)

ON m'a dit, Monsieur, que vous aviez besoin d'un homme de ma profession ; je viens vous offrir mes services.

M. SOTINET.

Ah, Monsieur, je suis ravi de vous voir. Faites-moy, s'il vous plaît, la barbe le plus promptement que vous pourrez.

ARLEQUIN.

Ne vous mettez pas en peine, Monsieur, dans deux petites heures votre affaire sera faite.

M. SOTINET.

Comment dans deux heures ! Je crois que vous vous mocquez.

ARLEQUIN.

Oh, que cela ne vous étonne pas. J'ay bien été trois mois entiers après une barbe, & tandis que je rasois un côté, le poil revenoit de l'autre ; mais presentement je suis plus habile, vous allez voir. (*Il déploye ses outils, ôte son manteau, & le met au col de Sotinet, au lieu de linge à barbe.*)

M. SOTINET.

Mais qu'eſt-ce donc que vous m'avez mis au col ?

ARLEQUIN.

Ah, ma foy, je vous demande pardon. L'empreſſement de vous raſer m'a fait prendre mon manteau pour le linge à barbe. Allons toy, donne-moy le linge, vîte. (*Mezzetin luy donne le linge.*)

M. SOTINET (*regardant Mezzetin.*)

Qui eſt cet homme-là ?

ARLEQUIN.

C'eſt Maître Jacques, celuy qui accommode mes outils. Venez, Maître Jacques, repaſſez-moy ce raſoir pour faire la barbe à Monſieur.

MEZZETIN (*prend le raſoir, & contrefaiſant le Remouleur, d'une jambe figure la roüe de la meule, & avec la bouche il contrefait le bruit que fait le raſoir quand on le poſe ſur la meule pour le repaſſer, & celuy que font les gouttes d'eau qui tombent ſur la roüe pendant qu'on repaſſe. Ce qu'Arlequin explique à meſure à Sotinet. A la fin après pluſieurs lazzi de cette nature, Mezzetin chante un air Italien; puis donnant le raſoir à Arlequin, luy dit :*) La bourſe eſt de ce côté-cy, ne la manque pas; *& s'en va.*

M. SOTINET.

Voilà un plaiſant homme !

ARLEQUIN.

Allons, allons, Monſieur, je n'ay pas beaucoup de temps à perdre. Mettez-vous là. (*Il le pouſſe rudement dans un fauteuil, & lui, prenant le nez, luy met des morailles.*)

M. SOTINET (*criant.*)

Hai, hai, hai ! (*Il arrache les morailles, & les jette par terre*) Et que diable faites-vous là ? Me prenez-vous pour un cheval ?

ARLEQUIN.

Point du tout, Monſieur; mais c'eſt qu'il y a des gens qui ſont terriblement retifs ſous le fer; & avec

vec cet inſtrument-là on leur couperoit la gorge qu'ils ne diroient mot.

M. SOTINET.

Vraiment, je le crois bien.

ARLEQUIN (*prend un baſſin fait en forme de pot de chambre, & le met ſous le menton de M. Sotinet pour le laver.*)

M. SOTINET (*prenant le baſſin.*)

Qu'eſt-ce que cela ?

ARLEQUIN.

C'eſt un baſſin à deux mains. (*Arlequin le lave, en luy donnant de temps en temps des ſoufflets ; puis tire une groſſe boule, dont il ſe ſert pour ſavonette ; & après en avoir bien frotté le viſage de Sotinet, il la luy laiſſe tomber ſur un pied.*)

M. SOTINET.

Qu'eſt-ce donc que cela ſignifie ? Avez-vous entrepris de m'eſtropier ? (*Il ſe leve*)

ARLEQUIN (*repouſſant violemment Sotinet ſur le fauteuil.*)

Que de babil ? Tenez-vous donc ſi vous voulez. Croyez-vous que je n'aye que vous à raſer ? (*Il le raſe avec un raſoir d'une grandeur à faire peur.*)

M. SOTINET.

Allez donc doucement. Vous m'écorchez tout vif.

ARLEQUIN.

C'eſt que vous avez le cuir ſi dur, que vous ébrechez tous mes raſoirs. (*Il prend un cuir à repaſſer, & l'accroche par un bout au col de Sotinet, tenant l'autre bout de la main gauche ; & pour avoir plus de force à repaſſer ſon raſoir qu'il tient de la main droite, il leve un de ſes pieds, & l'appuye rudement à l'eſtomac de Sotinet, & puis tirant le bout du cuir de toute ſa force, il y repaſſe deſſus ſon raſoir, de maniére qu'il étrangle Sotinet, qui peut à peine crier.*)

M. SOTINET.

Miſericorde ! je ſuis mort, au ſecours, on m'étrangle.

trangle. (*Il se leve pour appeller du monde.*)

ARLEQUIN (*le prenant, & l'obligeant de nouveau à se rasseoir dans le fauteuil.*)

La peste m'étouffe! si vous branlez, je vous coupe la gorge. Quel homme êtes-vous donc?

M. SOTINET (*bas.*)

Il faut filer doux; ce coquin-là le feroit comme il le dit, il a une mauvaise phisionomie. (*Haut, pendant qu'Arlequin le rase.*) Dis-moy, mon amy, de quel pays es-tu?

ARLEQUIN.

Limousin, Monsieur, pour vous rendre service.

M. SOTINET.

Limousin? Et y a-t-il des Barbiers de ce pays-là? Je croyois qu'il n'y en avoit que de Gascons.

ARLEQUIN.

Je crois aussi être le premier de mon pays qui ay embrassé le party de la Savonette. J'étois auparavant Tailleur de pierres; & comme on disoit que j'avois beaucoup de légéreté dans la main, je crus que je serois plus propre à ce métier-cy, (*Il luy met la main dans la poche*) & de Tailleur de pierres, je me suis fait Tailleur de barbes.

SOTINET (*luy surprenant la main dans sa poche.*)

Il me semble que vous avez la main gauche bien plus légére que la droite.

ARLEQUIN.

Ah, Monsieur, vous vous mocquez. Ce sont de petits talens qu'on reçoit de la nature, dont un honnête homme ne doit pas se glorifier.

M. SOTINET.

Avez-vous bien des pratiques?

ARLEQUIN.

Tant, que je ne n'y sçaurois sufire. C'est moy qui fais la barbe & les cheveux à tous les Limousins qui viennent icy travailler; & j'ay une pension de la Ville pour faire tous les quinze jours le crin au

Che-

Cheval-de Bronze. (*Il luy vole la bourse sans qu'il s'en apperçoive, & cesse de le raser, en criant*) Hai! hai!

M. SOTINET.

Qu'avez-vous? Vous trouvez-vous mal?

ARLEQUIN.

Point, point, voilà qui est passé. (*Il le rase, puis se met à crier*:) Hai! hai!

M. SOTINET.

Comment donc? Mais vous avez quelque chose?

ARLEQUIN.

Oh pour le coup je n'y puis plus tenir. Hai, hai, hai! Une colique épouvantable qui me prend... Je suis à vous tout à l'heure. Hai, hai, hai! (*Il s'en va, & revient sur ses pas.*)

M. SOTINET.

Je n'ay jamais vu un pareil Original ... Mais vous voilà! Avez-vous déja été à la Garderobe?

ARLEQUIN.

Point du tout, Monsieur, cela n'en valoit pas la peine. J'ay changé d'avis, & j'ay aimé mieux insulter la doublure de ma culotte, que de vous faire attendre plus long-temps.

SOTINET (*portant sa main devant son nez.*)

Comment, impudent, je vous trouve bien hardy de vous approcher de moy en l'état où vous êtes?

ARLEQUIN.

Qu'appellez-vous donc, Monsieur, s'il vous plaît? Chacun ne fait-il pas de sa culotte ce qu'il luy plaît?

M. SOTINET.

Sortez, insolent. Si je faisois bien, je vous ferois jetter par les fenêtres.

ARLEQUIN.

Comment, mardy, par les fenêtres? Est-ce ainsi qu'on insulte un Officier public? (*Il s'approche de Sotinet qui veut le battre, & luy fait un collier de son bassin, qu'il luy casse sur la tête, & s'enfuit. Sotinet court après, en criant*:) Arrête, arrête, arrête.

SCE-

SCENE V.

Le Théâtre represente l'Appartement d'Isabelle.

ISABELLE ET COLOMBINE.

ISABELLE.

AH, Colombine, quel bruit épouvantable! quelle rumeur! Mais, il faut qu'on ait perdu l'esprit, de faire un tintamarre semblable dans mon antichambre! Quelle brutalité de m'éveiller à l'heure qu'il est! Non, je ne crois pas qu'il soit encore midy; & il n'y a pas trois heures que je suis rentrée. Je crois, Colombine, que je suis faite d'une jolie maniére? (*Elle se regarde dans un miroir.*) Ah l'horreur! quelle extinction de tein!

COLOMBINE.

Et là, là, consolez-vous, Madame. Vous avez des yeux à defrayer tout un visage. Et de quoy vous embarassez-vous de votre tein? Il ne tiendra qu'à vous de l'avoir comme il vous plaira. Que ne me laissez-vous faire? Je ne veux qu'une petite couche de rouge pour reparer de trente méchantes nuits la plus obstinée.

ISABELLE.

Ha fy, Colombine, avec ton rouge! Tu me mets au desespoir. Crois-tu que je puisse me resoudre à donner tous les jours un habit neuf à mes appas? J'ay une conscience si delicate, que je me reprocherois les conquêtes qui ne se seroient pas faites de bonne guerre; & je crois que je mourrois de honte d'avoir dix années plus que mon visage.

COLOMBINE.

Bon, bon, Mademoiselle, vous avez là un plaisant scrupule! La beauté que l'on achete n'est-elle pas à soy? Qu'importe que vos jouës portent les couleurs d'un

d'un Marchand ou les votres, pourveu que cela vous fasse honneur ? Pour moy je trouve quelques femmes d'aujourd'huy d'un parfaitement bon goût. De toute l'année, elles en ont fait un Carnaval perpetuel. Elles peuvent aller au Bal à coup sûr, sans crainte d'être connuës.

ISABELLE.

Mon Dieu ! les femmes ne sont-elles pas assez déguisées, sans se masquer encore ? Et pourquoy veulent-elles peindre leur peu de sincérité jusques sur leur visage ? Pour moy, je ne suis point de ce nombre-là: j'aime mieux qu'on me trouve moins jolie, & être un peu plus vraye.

COLOMBINE.

Ho par ma foy voilà une belle délicatesse de sentimens ! il n'y a plus que le rouge qui se met à la toilette, qui marque la pudeur de la plupart des femmes d'aujourd'huy. Elles ne rougiroient jamais sans cela. Et que seroit-ce donc, Madame, s'il vous falloit peler avec de certaines eaux, comme la derniére Maitresse que je servois, qui changeoit tous les six mois de peau ?

ISABELLE.

Bon ! tu te mocques, Colombine. Est-que tu as veu cela ?

COLOMBINE.

Si je l'ay veu ? C'étoit moy qui faisois l'operation. Elle me faisoit prendre la peau de son front, que je tirois de toute ma force. Elle crioit comme un beau diable; & moy je riois comme une folle. Il me sembloit habiller un levreau. Mais ce qui est de meilleur, c'est qu'elle portoit toûjours sur elle dans une boëtte la peau de son dernier visage calciné, & disoit qu'il n'y avoit rien de si bon pour les élevûres & les bourgeons.

ISABELLE.

Tu veux t'égayer, Colombine.

UN LAQUAIS.

Mademoiſelle, voilà un homme qui demande à vous parler.

ISABELLE.

Qu'on le faſſe entrer.

SCENE VI.

ARLEQUIN, (*en Maître à danſer, ſur un petit Cheval.*) ISABELLE, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

JE crois, Mademoiſelle, que vous n'avez pas l'honneur de me connoître. Mais quand vous ſçaurez que je m'appelle Monſieur de la Gavotte, ſieur de Trottenville, vous devinerez aiſément que je ſuis Maître à danſer.

ISABELLE.

Votre nom, Monſieur, eſt aſſez connu dans Paris; & j'eſpere devenir une bonne Ecoliére, ayant pour Maître le plus habile homme du métier.

ARLEQUIN.

Ah, Madame! vous mettez ma modeſtie hors de cadence: & quand on n'a, comme moy, qu'un mérite leger & cabriolant, pour peu qu'on l'elève par des loüanges un peu fortes, il court riſque en tombant de ſe caſſer le cou.

COLOMBINE.

Miſericorde! Que Monſieur de Trotenville a d'eſprit!

ISABELLE.

Il eſt vray que voilà une penſée qui eſt tout à fait bien miſe en œuvre! C'eſt un Brillant.

ARLEQUIN.

Pour de l'eſprit, Mademoiſelle, les gens de notre profeſſion en regorgent. Et qui en auroit ſi nous n'en avions pas? Nous ſommes tous les jours parmy tout

ce

ce qu'il y a de gens de qualité. Je sors presentement de chez la Femme d'un Elu, où je me suis fait admirer pour mon esprit. J'ay deviné une Enigme du Mercure Galant. Vous sçavez, Madame, que c'est là presentement la pierre de touche du bel-esprit.

COLOMBINE.

Ah par ma foy, les beaux esprits sont donc bien communs; car la moitié du Mercure n'est remplie que des noms de ceux qui les devinent. Pour vous, Monsieur, vous n'avez pas besoin qu'on imprime le votre pour faire connoître votre mérite au public. On sçait assez que vous êtes l'honneur de l'Escarpin. Mais-je vous prie de me dire pourquoy vous avez un si petit cheval?

ARLEQUIN.

J'avois autrefois un Carosse à un cheval; mais mes amis m'ont conseillé de changer de voiture, afin de ne pas causer une erreur dans le public, qui prend souvent dans cet équipage-là un Maître à danser pour un Levrier d'Hypocrate.

COLOMBINE.

Vous devriez bien avoir un Carosse à deux chevaux? Depuis qu'on ne jouë plus, il y a tant de Chevaliers qui en ont à vendre.

ARLEQUIN.

Je ne donnerois pas ce petit cheval-là pour les deux meilleurs chevaux de Paris. C'est un diable pour aller. Toutes les fois que je veux aller à la Bastille, il m'emmene à Vincenne. Nous appellons ces petits animaux-là parmi nous: *Un tendre engagement.*

COLOMBINE.

Comment donc? qu'est-ce que cela veut dire? *Un tendre engagement.*

ARLEQUIN.

Vraiment oui. Est-ce que vous ne sçavez pas qu'*Un tendre engagement va plus loin qu'on ne pense.* (*Il chante ces derniers mots.*)

CO-

COLOMBINE.

Ah, ah, on voit bien que Monſieur ſçait ſon Opera, & qu'il en eſt !

ARLEQUIN.

Moy, de l'Opera, moy ? Fy, fy !

COLOMBINE.

Comment donc, fy, fy ?

ARLEQUIN.

Hé fy, vous dis-je. J'en ay été autrefois : mais il m'a fallu plus de vingt *lavemens* & autant de médecines, pour me purifier du mauvais air que j'y avois reſpiré.

ISABELLE.

Vous me ſurprenez, Monſieur. J'avois toûjours crû que l'Opera étoit le lieu du monde où on prenoit le meilleur air.

COLOMBINE.

Bon, bon ! Monſieur de Trotenville a beau dire : il voudroit y être rentré, comme tous ceux qui en ſont ſortis. C'eſt un Perou : il n'y a pas juſqu'aux violons qui n'ayent des juſte-au-corps bleus galonnez.

ARLEQUIN.

Je veux que le premier entre-chat que je feray me rompe le cou, ſi jamais j'y mets le pied ! Vous moquez-vous ? quand on me donneroit un tiers dans l'Opera, je n'y rentrerois pas, moy. Pour quelques .... quelques femmes qu'on achete bien, de par tous les diables, j'irois proſtituer ma gloire, & figurer avec le premier venu ? Nous ſommes glorieux comme tous les diables, dans notre profeſſion. Voulez-vous que je vous parle franchement ? l'Opera n'eſt plus bon que pour les filles. Il n'y a pas auſſi une meilleure condition au monde. Je ne conçois pas l'entêtement des jeunes-gens. C'eſt une fureur, Mademoiſelle, & toutes les coquettes s'en plaignent hautement, & diſent que l'Opera leur enlève leurs meilleures pratiques, & qu'elles ſont ruinées de fond en comble.

COLOMBINE.

Je le crois bien. Ces persones-là ont grande raison ; & si j'étois d'elles, je leur ferois rendre jusqu'à la moindre petite faveur qu'elles auroient receuë.

ARLEQUIN.

Et là là, donnez-vous patience. On leur fera peut-être tout rendre. Mais cependant elles usent en toute rigueur de leurs privilèges, & un Amant qui n'exprime son amour qu'avec des fontanges & des bas de soye, se morfond dix ans derriére leur porte.

ISABELLE (*regardant l'habit de M. de Trotenville.*)

Mon Dieu ! que voilà un joly habit! Je vous trouve un fond de bon air, que vous répandez sur tout.

ARLEQUIN.

Fy, Madame ! vous vous mocquez. C'est une guenille ! Que peut-on avoir pour cinquante ou soixante pistoles? Je voudrois que vous vissiez ma garderobbe: elle est des plus magnifiques ; & si sans vanité, elle ne me coûte guéres.

COLOMBINE.

Ho bien, Monsieur, nous la verrons une autre fois : mais presentement, je vous prie de danser un Menuet avec moy.

ARLEQUIN.

Ouy da, très-volontiers. Allons.

COLOMBINE.

Qui est cet homme-là qui est avec vous ?

ARLEQUIN.

C'est ma poche. Tel que vous le voyez, il n'y a point d'homme au monde qui gourmande une chanterelle comme luy. Il feroit danser, s'il l'avoit entrepris, tous les Invalides & leur Hôtel. Vous allez voir. (*L'homme prend la Poche dans la queue du Cheval, & en jouë.*)

COLOMBINE (*& Arlequin dansent.*)

ARLEQUIN.

Hé bien, Madame, que dites-vous de ma danse ?

ISA-

ISABELLE.

J'en ſuis charmée !

ARLEQUIN.

Ne voulez-vous point que j'aye l'honneur de danſer avec vous ?

ISABELLE.

Pour aujourd'huy, Monſieur, il n'y a pas moyen. Je ſuis d'une fatigue, cela ne ſe conçoit pas. Mais avant que de me quitter, je vous prie de me dire combien vous prenez par mois ?

ARLEQUIN.

Par mois, Madame ! Cela eſt bon pour les Maîtres à Dancer fantaſſins. On me donne une marque chaque viſite ; & je veux vous montrer quel a été le travail de cette ſemaine. Hé, qu'on m'apporte ma Valiſe ? Vous allez voir : allez donc. (*On détache une Valiſe, qu'on apporte pleine de marques faites de cartes.*)

COLOMBINE.

Ah, mon Dieu ! Vous avez été plus de vingt ans à faire toutes ces leçons-là ?

ARLEQUIN.

Bon, bon ! C'eſt le travail d'une ſemaine ; & ſi ce que je vous montre là, c'eſt de l'argent comptant. Je n'ay qu'à aller chez le premier Banquier, je ſuis ſeur de toucher un demi Louis d'or de chaque billet.

COLOMBINE.

Un demi Louis d'or pour une Leçon ! On ne donnoit autrefois aux meilleurs Maîtres, qu'un écu par mois.

ARLEQUIN.

Il eſt vray. Mais dans ce temps-là, les Maîtres à Danſer n'étoient pas obligez d'être dorez deſſus & deſſous, comme à preſent, & une paire de Galoches étoit la voiture qui les menoit par toute la Ville. Mais preſentement on ne nous regarde pas, ſi nous n'avons le Cheval & le Laquais.

COLOMBINE.

Ah, Mademoiſelle! Voilà votre Maître à Chanter, Monſieur A mi la re, Becare.

ISABELLE (*à Monſieur de Trotenville.*)

Ne vous en allez pas, Monſieur, je vous prie. Je veux que vous entendiez chanter cet homme-là; c'eſt un Italien.

ARLEQUIN.

Très volontiers, Madame, cela me fera bien du plaiſir; car tel que vous me voyez, je ſuis à deux mains, & je chante auſſi-bien que je danſe.

SCENE VII.

MEZZETIN (*en Maître à chanter*,) ARLEQUIN, ISABELLE, COLOMBINE.

ARLEQUIN (*après avoir examiné Mezzetin.*)

VOilà un viſage bien baroc! Les Muſiciens Italiens ſont de plaiſants Originaux! Ne diroit-on pas que ce ſeroit-la un Siamois échappé d'un Ecran? Comment vous appellez-vous, Monſieur?

MEZZETIN (*repete une douzaine de noms.*)

ARLEQUIN.

Voilà bien des noms! Il faut, Monſieur, que vous ayez bien eu des Peres! C'eſt un Calendrier que cet homme-là!

ISABELLE.

Je ſuis ravie, Meſſieurs, que vous vous trouviez enſemble. L'on n'eſt pas malheureux quand on peut unir deux Illuſtres. (*Au maître à chanter.*) Je vous prie, Monſieur, de vouloir chanter un air.

MEZZETIN (*bégayant.*)

Je, je, je, je, le, le, veux bien.

ARLEQUIN.

Quoy? C'eſt-la un Maître à chanter? Miſericorde!

MEZ-

MEZZETIN (*chante.*)

ISABELLE (*après qu'il a chanté.*)

Hé bien, Monſieur, que dites-vous de ce chant-là?

ARLEQUIN.

Ah, ah, voilà une voix d'un aſſez beau métail. Cela n'eſt pas mal.

COLOMBINE.

Comment, pas mal? Il faut ſe jetter par les fenêtres, quand on a entendu chanter ainſi.

ARLEQUIN.

Ho, tout doucement, s'il vous plaît! Je ne ſçay point faire de ces cabrioles-là. Voyez-vous, Mademoiſelle, je ne ſuis pas de ces gens qui louent à plein tuyeau. Un homme comme moy, qui a été toute ſa vie nourry de Dieſis & de B mols, eſt diablement délicat en Muſique.

MEZZETIN (*en begayant.*)

Monſieur apparemment n'aime pas l'Italien: mais j'ay fait depuis peu un petit Duo en François que je veux chanter avec luy, & je ſuis ſeur qu'il ne luy deplaira pas. (*Mezzetin lui preſente un papier de Muſique.*)

ARLEQUIN.

Voyons. Qu'eſt-ce donc, s'il vous plaît, que tous ces pieds de mouches qui ſont au commencement des lignes?

MEZZETIN.

Ce ſont des Dieſis, pour montrer que c'eſt en A-mi la re becare. Je ne compoſe jamais que ſur ce ton; & c'eſt pour cela que j'en porte le nom.

ARLEQUIN.

Ah ah, vous compoſez donc toûjours ſur ce ton-là?

MEZZETIN.

Ouy Monſieur.

ARLEQUIN (*rendant le papier.*)

Et moy, Monſieur, je n'y chante jamais.

MEZZETIN.

Hé bien, Monſieur, voilà un autre air en D la re ſol.

ARLEQUIN.

La Riſſole, vous même. Je vous trouve bien admirable, de me donner des ſobriquets!

MEZZETIN.

Voilà un homme qui eſt bien fâcheux! Je vous dis, Monſieur, que cet air là eſt en D la re ſol, & qu'il n'eſt pas ſi difficile que l'autre.

ARLEQUIN.

Qu'il n'eſt pas ſi difficile que l'autre Croyez-vous, mon amy, que la Muſique m'embaraſſe? Je vous trouve plaiſant!

MEZZETIN.

Je ne dis pas cela.... Allons.

ARLEQUIN (*Ils chantent enſemble.*)

Cupidon ne ſçait plus de quel bois faire fléche.

MEZZETIN.

Celá ne vaut pas le diable. (*begayant.*) Cu, cu, cu.

ARLEQUIN.

Cu, cu, cu.... Voilà un air bien puant!

MEZZETIN.

Allons, Monſieur, tout de bon. Cu, cu, cu... Chantez donc juſte, ſi vous voulez.

ARLEQUIN (*luy jettant le papier au nez.*)

Oh, chantez juſte, vous même; je ſçay bien ce que je dis. Eſt-ce que je ne vois pas bien qu'il faut marquer là une diſſonance, & que l'octave s'entre-choquant avec l'uniſſon, vient à former un Dieſis b mol. Mais voyez cet ignorant!

MEZZETIN.

Monſieur, avec votre permiſſion, ſi les Muſiciens n'en ſçavent pas plus que vous, ce ſont de grands Anes.

ARLEQUIN.

Plaît-il, mon amy? Sçavez-vous que vous êtes un ſot par nature, par b mol, & par becare? Je vous apprendray à inſulter ainſi la Croche Françoiſe.

MEZ-

MEZZETIN.

Un sot, à moy! (*Il donne de son chapeau dans le visage d'Arlequin.*)

ARLEQUIN (*mettant la main sur son épée.*)

Par la mort, par la sang.... Mesdames, je vous donne le bon soir. (*Et s'en va.*)

COLOMBINE.

Ah, ah, ah! De la maniére qu'il s'y prenoit, je croyois qu'il alloit tout tuer. (*Ils s'en vont.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE I.

Le Théâtre represente une Place publique.

ARLEQUIN, MEZZETIN.

ARLEQUIN.

O Ca, je vous dis encore une fois, que nous nous brouillerons, si vous ne me tenez parole. J'ay fait le Barbier, j'ay volé la bourse: il y avoit cent Louis d'or dedans; vous m'en avez promis dix; je prétens les avoir, ou je ne me mêle plus de rien.

MEZZETIN.

Que tu es impatient! Je te les ay promis, & tu les auras, & de plus je te promets de te faire épouser Colombine: mais il faut faire encore une petite fourberie.

ARLEQUIN.

Pour épouser Colombine; j'en ferois cinquante, des fourberies.

MEZZETIN.

O çà, tiens-toy un peu en repos, & laisse-moy rêver au moyen de t'introduire chez Monsieur Sotinet, pour rendre cette Lettre à Isabelle.

ARLEQUIN (*pendant que Mezzetin rêve.*)
J'auray Colombine, au moins ?

MEZZETIN.

Ouy, vous dis-je, vous l'aurrez. (*Il rêve.*)

ARLEQUIN.

Et Colombine m'aura-t-elle aussi ?

MEZZETIN.

Et morbleu ouy, vous l'aurez & elle vous aura. Laissez-moy en repos. (*Il rêve.*)

ARLEQUIN (*comptant les boutons de son just'aucorps.*)
Je l'auray, je ne l'auray pas, je l'auray, je ne l'auray pas ; je l'auray, je ne l'auray pas. Je ne l'auray pas ! (*Il pleure.*)

MEZZETIN.

Qu'est-ce ? qu'avez-vous? pourquoy pleurez-vous?

ARLEQUIN (*pleurant.*)
Je n'auray pas Colombine ! Hi, hi, hi !

MEZZETIN.

Qui est-ce qui vous a dit cela ?

ARLEQUIN (*montrant ses boutons.*)
C'est la Boutonomancie.

MEZZETIN.

Que le Diable t'emporte, toy & ta Boutonomancie. Laisse-moy songer en repos. Je t'assure encore une fois, que tu auras Colombine, le Colombier, les Pigeons, & tout ce qui a relation à elle. Console-toy donc, & ne m'interromps pas davantage. (*Il rêve.*)

ARLEQUIN.

Voilà Colombine ; (*Il montre le doigt index de sa main droite*) & voicy Arlequin. (*Il montre le doigt index de sa main gauche.*) Arlequin dit : Bon jour, ma Colombelle. Colombine répond : Bon jour, mon Pigeonneau. Adieu, ma Belle ; adieu mon...

MEZZETIN (*luy donnant un coup de pied au cul.*)
Adieu vilain Magot. Tu ne veux donc pas te tenir un moment en repos ?

AR-

ARLEQUIN.

Je repetois les complimens de Nôce.

MEZZETIN.

Pour vous empêcher de complimenter davantage, venez-ça. (*Il luy prend les mains, & les luy foure dans sa ceinture.*) Si vous ôtez vos mains de là, vous n'épouserez point Colombine. (*Il rêve.*)

ARLEQUIN (*les mains dans sa ceinture.*)

Mezzetin ?

MEZZETIN.

Que vous plaît-il ?

ARLEQUIN.

Y aura-t-il des violons à ma Nôce ?

MEZZETIN.

Ouy, il y aura des violons, des violes, & de toutes sortes d'instrumens. (*Il rêve.*)

ARLEQUIN.

Mezzetin ?

MEZZETIN.

J'enrage ! Que vous plaît-il ?

ARLEQUIN.

Et y dansera-t-on, à la nôce ?

MEZZETIN.

On y dansera, ouy bourreau ; ne te tairas-tu jamais ? (*Il rêve.*)

ARLEQUIN.

On dansera à ma Noce, & je danseray avec Colombine. Ah ! quel plaisir. (*Il danse.*)

MEZZETIN.

Oh, pour le coup, c'en est trop. Couchez-vous. Vîte. (*Arlequin se couche par terre.*) Nous verrons un peu à present, si vous vous tiendrez en repos. Imaginez-vous que vous êtes dans un lit, & que vous dormez.

ARLEQUIN.

Je suis dans un lit ?

MEZZETIN.

Ouy, dans un lit, & Colombine est couchée avec vous. (*Il rêve.*)

ARLEQUIN.

Mezzetin?

MEZZETIN.

A la fin il faudra que je change de nom. Que voulez-vous?

ARLEQUIN.

Fermez les rideaux du lit, de peur du vent.

MEZZETIN (*faisant semblant de tirer les rideaux du lit.*)

Quelle patience! (*Il rêve.*)

ARLEQUIN.

Mezzetin?

MEZZETIN.

Encore? Qu'est-ce qu'il y a, double enragé chien?

ARLEQUIN.

Donnez-moy le pot de chambre.

MEZZETIN (*prend son bonnet, & le met auprès de la tête d'Arlequin.*)

Tiens, voilà le pot de chambre. Puisse-tu pisser la parole!

ARLEQUIN.

Ah, ma chére Colombine, que je t'embrasse, mon petit cœur, m'amour. (*Il se roule sur le théâtre.*)

MEZZETIN.

Tenez, tenez! Si je prends un bâton, je te rompray bras & jambes à la fin. Veux-tu t'arrêter. Leve tes pieds. (*Il luy fait lever les pieds, & s'assied sur ses genoux, un bâton à la main.*) Si tu remues à present, ou que tu parles, nous allons voir beau jeu. (*Après avoir rêvé, il se dit à luy-même:*) J'habilleray Arlequin en Chevalier. Il ira heurter à la porte de Sotinet. D'abord, voilà Colombine....

ARLEQUIN.

Colombine! Et où est-ce qu'elle est? (*Il ouvre ses*

genoux

genoux & se leve pour voir Colombine. Mezzetin tombe, se relève, & court après Arlequin pour le frapper.)

SCENE II.

Le Théâtre represente l'Appartement d'Isabelle.

M. SOTINET, ISABELLE, COLOMBINE.

M. SOTINET.

MAdame, je vous déclare pour la derniére fois, que je ne veux plus voir tout ce train-là dans ma maison. Je ne sçais plus qui est le Maître. Que ne payez-vous les gens à qui vous devez ; & pourquoy faut-il que j'aye tous les jours la tête rompuë de vos folles dépences qui me menent à l'Hôpital ? Je ne vois icy que des Marchands qui apportent des parties, ou des Maîtres qui demandent des mois.

ISABELLE.

Ah, vraiment je vous trouve plaisant ! j'aime assez vos airs de reproches ! Et depuis quand donc les maris prennent-ils ces hauteurs-là avec leurs femmes ? Sçachez, s'il vous plaît, Monsieur, qu'un homme comme vous, qui a épousé une fille de qualité comme moy, est trop heureux quand elle veut bien s'abaisser à porter son nom. Mon mérite n'est-il pas bien soutenu d'avoir pour pied d'estal le nom de Monsieur Sotinet ? Madame Sotinet, Ah ! quelle mortification ! Je sens un soulevement de cœur quand j'entends seulement prononcer le nom de Monsieur Sotinet.

COLOMBINE.

Et que n'en changez-vous, Madame, n'est-ce pas la mode. Je connois un homme qui s'appelle Monsieur Jocet, & sa femme se fait appeler Madame la Marquise de Bas-Aloy.

M. SOTINET.

Taiſez-vous impertinente, on ne vous parle pas. Eſt-ce à vous à mettre-là votre nez ? Vous n'êtes pas plus ſage que votre Maitreſſe.

ISABELLE.

Pourquoy voulez-vous qu'elle ſe taiſe quand elle a raiſon ? Ne ſçait-on pas aſſez dans le monde l'honneur que je vous ay fait, quand je vous ay épouſé ! Mais vous devez vous mettre en tête, que je vous ay plutôt pris pour mon homme d'affaire, que pour mon mary ; & je vous prie de ne vous plus mêler de ma conduite.

COLOMBINE.

Madame parle comme un oracle, toutes les paroles qu'elle dit ſont des ſentences que toutes les femmes devroient apprendre par cœur.

M. SOTINET.

Vous devriez mourir de honte de la vie que vous menez. On n'entend parler d'autre choſe que de votre jeu, & de vos dépenſes. Nous demeurons dans la même maiſon, & il y a huit jours que je ne vous ay rencontrée. Vous vous allez promener quand je me couche, & vous ne vous couchez que quand je me leve.

ISABELLE.

Ah, Colombine, ne te ſouviens-tu point de ce petit air que m'apprit hier Monſieur le Marquis ? Je l'ay oublié.

COLOMBINE.

Non, Madame ; mais ſi vous voulez, je vais vous en chanter un que je viens d'apprendre, La, la, la.

M. SOTINET.

Te tairas-tu donc, Coquine ? Il y a long-temps que je ſuis ſou de tes impertinences ? C'eſt toy qui me la gâtes, & un grand traîneur d'épée qui ne bouge d'icy ; mais j'empêcheray bien que cela ne dure, & je veux que tu ſortes tout preſentement de chez moy. Allons, qu'on deniche tout à l'heure.

COLOMBINE.

Moy, je n'en feray rien.

M. SOTINET.

Tu n'en ſortiras pas ?

COLOMBINE.

Non, je n'en ſortiray pas.

M. SOTINET.

Comment donc ? Eſt-ce que je ne ſuis pas le Maître icy ?

COLOMBINE.

Pardonnez-moy.

M. SOTINET.

Je ne pourray pas mettre dehors une Coquine de ſervante quand il me plaira ?

COLOMBINE.

Je ne dis pas cela.

M. SOTINET.

Et pourquoy dis-tu donc que tu ne ſortiras pas ?

COLOMBINE.

C'eſt que je vous aime trop.

M. SOTINET.

Je ne veux pas que tu m'aimes moy, je veux que tu me haïſſes.

COLOMBINE.

Il m'eſt impoſſible. Je ſens pour vous une tendreſſe. Allez, cela n'eſt guéres bien, de n'avoir pas plus de naturel pour des gens qui vous affectionnent. (*Elle pleure.*)

M. SOTINET.

Oh, la bonne bête!

ISABELLE.

Hé bien, Monſieur, aurez-vous bientôt fait ? Sçavez-vous que je ne m'accommode point de tous vos dialogues. Je vous prie, Monſieur, de vous en aller dans votre Appartement, & de me laiſſer en repos dans le mien. Si-tôt que je ſuis un moment avec vous, mes vapeurs me prennent d'une violence épouvantable.

M. SOTINET.

Je m'ennuye bien auſſi d'y être, Madame, & je voudrois....

ISABELLE.

Ah, Colombine, je n'en puis plus! ſoutiens-moy! de l'eau de la Reine d'Hongrie. Hai!

COLOMBINE.

Hé, Monſieur, retirez-vous, voilà Madame qui trepaſſe, & je la garantis morte ſi vous ne decampez tout à l'heure. (*Il ſort.*)

COLOMBINE (*après qu'il eſt ſorty.*)

Là, là, revenez, il eſt party. Cela vaut bien mieux qu'une bouteille d'eau de la Reine d'Hongrie.... Ma foy, Madame, je ne ſçais pas ce que vous faites de cet homme-là; mais je ſçais bien moy ce que j'en ferois ſi j'étois à votre place. Quel moyen de vivre avec luy? Il a toute la journée le goſier ouvert pour faire enrager tout le monde.

ISABELLE.

A te dire vray, Colombine, je ſuis bien laſſe de la vie que je mene. C'eſt un homme qui n'eſt jamais dans la route de la raiſon. Il a des travers dans l'eſprit qui deſolent. Mais que veux-tu, je ſuis mariée; c'eſt un mal ſans remède. Toute ma conſolation eſt que nous nous ferons bien enrager tous deux.

COLOMBINE.

Mariée! voilà une belle affaire. Eſt-ce-là ce qui vous embaraſſe? Bon, bon, on ſe démarie auſſi facilement qu'on ſe marie? & je ſçavois toûjours bien moy, que tôt ou tard il en falloit venir là. Il n'y auroit pas de raiſon autrement. Il ne tiendra donc qu'à faire impunément enrager les femmes ſous pretexte qu'elles ſont douces, & qu'elles n'aiment pas le bruit? Oh, vous en aurez menty, Meſſieurs les maris; & quand il n'y auroit que moy, j'y brûleray mes Livres, ou cela ſera autrement. Donnez-moy la conduite de cette affaire-là, vous verrez comme je m'y prendray.

ISA-

ISABELLE.

Mon Dieu, Colombine, je voudrois bien n'en point venir-là. Je fais même tout ce que je puis pour avoir quelque eſtime pour Monſieur Sotinet; mais je ne ſçaurois en venir à bout. Je voudrois, Colombine, que tu fuſſes mariée, tu verrois ſi c'eſt une choſe ſi aiſée que d'aimer un mary.

COLOMBINE.

Bon, eſt-ce que je ne le ſçais pas bien? N'allez pas auſſi vous mettre en tête de le vouloir faire, vous y perdriez vos peines & votre temps.

ISABELLE.

Et va va, je n'y tâche que de bonne ſorte. Mais nous perdons bien du temps. Je dois aller paſſer l'aprêdinée chez la Marquiſe: Viens achever de m'habiller dans mon Cabinet.

COLOMBINE.

Mais, Madame, qui eſt-ce qui entre-là?

SCENE III.

ARLEQUIN (*en Chevalier de Fond-ſec.*) ISABELLE, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

UN devoiment, Madame, cauſé à ma bourſe par les frequentes cruditez d'une fortune indigeſte, m'a obligé d'avoir recours au remède aſtringent d'un petit billet payable au Porteur, que j'apportois à Monſieur votre Epoux. Mais n'y étant pas, j'ay cru qu'un homme de ma qualité pouvoit entrer de volée chez les Dames, & que vous ne ſeriez pas fâchée de connoître le Chevalier de Fond-ſec. (*Tout ce rôle du Chevalier ſe prononce en Gaſcon.*)

ISABELLE.

Je ſuis ravie, Monſieur de l'honneur que je reçois: Mais je voudrois que ce ne fût pas une ſuite

de

de votre malheur ; & devoir à ma bonne fortune, & non pas à votre mauvaise, la visite que je reçois. Mais il faut esperer que vous serez plus heureux.

ARLEQUIN.

Comment voulez-vous, Madame ? Pour être heureux, il faut joüer : Pour joüer, il faut avoir de l'argent ; & pour avoir de l'argent, que Diable faut-il faire ? Car nous autres Chevaliers de Gascogne, nous n'avons jamais connu ni patrimoine, ni revenu.

COLOMBINE.

Il est vray que de mémoire d'homme, on n'a jamais vû venir une Lettre de Change de ce païs-là.

ISABELLE.

Monsieur le Chevalier voudra bien passer toute l'après-dinée avec nous ?

ARLEQUIN.

Ma foy, Mame, je ne sçay pas si je pourray me prostituer à votre visite : Car c'est aujourd'huy mon grand jour de femmes. Je m'en vais voir sur mes Tablettes. (*Il tire ses Tablettes & lit* :) Le Mecredy, à cinq heures chez Dorimène. Oh, ma foy, il est trop tard. A cinq heures & un quart chez la Comtesse qui m'a envoyé cette épée d'or. (*en riant*) Ah ! ah ! La sotte pretention ! Vouloir que je rende une visite pour une épée qui ne pese que soixante Loüis ! non, Madame, je n'iray pas, non, vous dis-je, j'y perdrois. A six heures & demie, promis à Toinon au troisiéme étage, ruë Tireboudin. Oh, ma foy, cette visite-là se peut remettre. Allons, Madame, je suis à vous pendant toute l'après-dînée ; & pendant toute la nuit si vous voulez. Il en coûtera la vie à trois ou quatre femmes : Mais qu'y faire ? Le moyen d'être par tout ?

UN LAQUAIS.

Monsieur, vos Laquais sont là-bas, qui demandent à vous parler.

ARLEQUIN.

Dis-leur que je n'ay rien à leur dire.

LE LAQUAIS.

Ils font un bruit de diable; ils disent qu'il y a trois jours qu'ils n'ont mangé.

ARLEQUIN.

Voilà de plaisans marauts. Est-ce à faire à ces coquins-là à manger? Et que feront donc les Maîtres! (*vers Isabelle.*) Madame, voyez là-bas s'il y a quelque chose de reste, & qu'on le leur donne, seulement pour les empêcher de crier.

ISABELLE (*au Laquais.*)

Dites là-bas qu'on leur donne à manger.

COLOMBINE.

Il faut dire la vérité, Monsieur le Chevalier est d'un bon naturel; il ôteroit volontiers le morceau de sa bouche, pour le donner à ses gens.

ARLEQUIN.

Ces gueux-là sont trop heureux avec moy. C'est une Commission que de me servir.

COLOMBINE.

Ils sont quelquefois trois jours sans manger; mais aussi je croy que vous leur donnez de gros gages?

ARLEQUIN.

Je le crois vrayment! Au bout de trois ans, je leur donne congé pour récompense.

COLOMBINE.

Ils ne sont pas malheureux! Voilà le meilleur de votre condition.

ISABELLE.

O ça, Monsieur le Chevalier, voilà un chagrin qui me saisit. Que ferons-nous après la Collation? Quand je n'ay plus que deux ou trois plaisirs à prendre dans le reste du jour, je suis dans une langueur mortelle; & je m'ennuye presque toûjours dans la crainte que j'ay de m'ennuyer bien-tôt. Il faut envoyer voir ce que l'on jouë aux Italiens. Broquette, Broquette?

UN

UN LAQUAIS.

Madame ?

ISABELLE.

Allez voir ce qu'on jouë aujourd'huy à l'Hôtel de Bourgogne.

COLOMBINE.

Je ne sçais pas, Madame, ce que vous voulez faire; mais je vous avertis que Monsieur a enfermé une rouë du Carosse dans son Cabinet, pour vous empécher de sortir.

ISABELLE.

Qu'importe ? nous irons dans le Carrosse de Monsieur le Chevalier.

ARLEQUIN.

Cela ne se peut pas, Madame, mon Cocher s'en sert. C'est que je luy donne mon Carosse un jour la semaine pour ses gages. C'est aujourd'huy son jour; & il l'a loüé à des Dames qui sont allées au Bois de Boulogne.

COLOMBINE.

Cela ne doit pas nous arrêter. Si Madame veut aller à l'Opera, je trouveray bien un Carosse.

ISABELLE.

Ah fy, Colombine, avec ton Opera! Peut-on revenir à la Demie Hollande, quand on s'est si long-temps servy de Baptiste ? J'y allay dès deux heures, à la premiére Representation; j'eus tout le temps de m'ennuyer avant qu'on commençât; mais ce fut bien pis, quand on eut une fois commencé.

COLOMBINE.

Je ne conçois pas comment on peut s'ennuyer à l'Opera. Les habits y sont si beaux!

ISABELLE.

Je vois bien que nous ne sommes pas engoüées de Musique aujourd'huy, & qu'il faudra nous en tenir à la Comédie Italienne.

ARLEQUIN.

En vérité, Madame, je ne ſçai pas quel plaiſir vous trouvez à vos Comédies Italiennes! Les Acteurs en ſont déteſtables. Eſt-ce qu'Arlequin vous divertit? C'eſt une pitié! Excepté cet homme qui parle Normand dans l'Empereur de la Lune, tout le reſte ne vaut pas le diable. J'étois derniérement à une Piéce nouvelle. Elle n'étoit pas encore commencée, que j'entendois accorder les ſifflets au Parterre, comme on fait les Violons à l'Opera. Je m'en allay auſſi-tôt peſtant comme un diable contre ces Nigauds-là, & je n'en voulus pas voir davantage.

ISABELLE.

Vous n'attendites donc pas que la toile fût levée.

ARLEQUIN.

Hé vrayment non. Ne voit-on pas bien d'abord à ces indices-là qu'une Piéce ne vaut rien?

ISABELLE (*au Laquais.*)

Approchez, petit Garçon. Hé bien, quelle Piéce jouë-t-on?

LE LAQUAIS.

Madame, on jouë le Sirop pour purger.

ARLEQUIN (*à Iſabelle.*)

Ne vous l'avois-je pas bien dit, Madame? Ces gens-là ne jouent que de vilaines choſes.

LE LAQUAIS.

Madame, combien mettra-t-on de couverts?

ISABELLE.

Deux, un pour Monſieur le Chevalier & l'autre pour moy.

LE LAQUAIS.

N'en mettra-t-on pas auſſi un pour Monſieur?

ISABELLE.

Non. Ne ſçavez-vous pas bien que Monſieur ne mange point à table, quand il y a compagnie?

ARLEQUIN (*au Laquais.*)

Parle, mon amy, mets deux couverts pour moy; je mangeray bien pour deux perſonnes. SCE-

SCENE IV.

PASQUARIEL, MEZZETIN.

(*ILs disent qu'ils ont concerté Arlequin en Ambassadeur du Roy de la Chine, & font une Scêne de culbuttes, où ils ne parlent presque point. Cette Scêne est toute dans le goût Italien; c'est à dire point susceptible de raisonnement.*)

SCENE V.

Le Théâtre represente l'Appartement de Madame Sotinet.

ISABELLE, COLOMBINE, UN LAQUAIS.

COLOMBINE.

JE crois qu'aujourd'huy, Madame, vous devez être contente de vous. Vous voilà faite de maniére à donner échec & mat aux cœurs les plus indifferens.

ISABELLE.

Tout de bon, Colombine, me trouve-tu bien? Je crains furieusement que mon teint ne m'ait-joüé de quelque mauvais tour. Hier Monsieur le Marquis en me voyant joüer, me disoit que les roses l'emportoient sur les lys; mais je crois que s'il me voyoit presentement, il diroit bien le contraire.

COLOMBINE.

Je vous dis, Madame, que vous êtes à charmer. Mais que nous veut Champagne?

UN LAQUAIS.

C'est l'Ambassadeur du Roy de la Chine qui demande à vous parler.

CO-

COLOMBINE.

Fais-le entrer, & au plus vîte.

SCENE VI.

ARLEQUIN (*Ambaſſadeur, avec un Cortége d'Inſtrumens burleſques, & de Violons.*) ISABELLE, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

L'Amour eſt un diable, Madame, & j'aimerois mieux être mordu d'un chien enragé, que d'être piqué du moindre de ſes dards. Le Roy de la Chine, mon Maître, tombe en charpie pour vos divins appas, & les traits de vos yeux ſont autant de lardoires dont ſon cœur eſt piqué, qui le rendent le plus fin gibier qui pende preſentement au croc de l'amour. Cela ſuppoſé, Madame, il dit qu'il veut vous épouſer, & il le fera comme il le dit; car mon Maître eſt un gaillard qui n'entend point de raillerie là deſſus.

ISABELLE.

Le Roy de la Chine m'epouſer! Il m'aime! Il ne m'a jamais veuë.

ARLEQUIN.

Il ne vous a que trop veuë de par tous les diables. Il vient preſque tous les jours dans la Gazette pour l'amour de vous, & il eſt cloüé toute la journée ſous les Charniers, dans l'eſperance de vous y voir paſſer.

COLOMBINE.

Mais Seigneur Ambaſſadeur, votre Maître ſçait-il que ma Maitreſſe eſt mariée?

ARLEQUIN.

S'il le ſçait? Il étoit un des garçons de la nôce. Mais il ne s'embaraſſe pas de cela; & il faudra que le mariage ſoit diablement dur, s'il ne le fait caſſer.

En

En tout cas, nous avons la voye de la mort aux Rats qui ne nous peut manquer. Il n'y a rien qui asſure plus promptement une ſéparation que cette procedure. Mais j'eſpere que tout ſe paſſera dans la douceur, & que nous ne ſerons pas obligez d'en venir au grand remède. Quel âge a votre mary ?

ISABELLE.

Il peut bien avoir ſoixante & dix ans.

ARLEQUIN.

Tant pis pour luy, & pour vous. Et vous, quel âge avez-vous ?

ISABELLE.

J'en ay dix-ſept, ou dix-huit.

ARLEQUIN.

Tant mieux pour vous, & pour mon Maître, vous en vivrez plus long-temps. Mais voyons la dent, car je me défie diablement des femmes ſur l'article de l'âge. Combien y a-t-il que vous êtes mariée ?

ISABELLE.

Il y a déja cinq ou ſix mois.

ARLEQUIN.

Et combien avez-vous d'enfans ?

COLOMBINE.

Monſieur l'Ambaſſadeur veut rire. En ſix mois combien d'enfans !

ARLEQUIN.

Oh, ne vous y trompez pas. Je connois des filles qui ſont bien-aiſes d'être équipées de tout en entrant en ménage. A propos de menage, croyez-vous que les femmes de qualité de mon Pays ſe donnent la peine de porter leurs enfans pendant neuf mois ? Bon, bon, elles s'amuſent bien à cela! Quand elles les ont portez deux ou trois mois, elles les donnent à porter à leurs Filles de Chambre qui s'en acquittent auſſi-bien que leurs Maitreſſes.

COLOMBINE.

Ah, Madame! voilà un merveilleux Pays.

ARLEQUIN.

Combien Croyez-vous qu'on vive en ce Pays-là?

ISABELLE.

Je crois que l'on n'y vit pas plus qu'ailleurs, ſoixante, ſoixante-dix ans.

ARLEQUIN.

Bon, bon! on y a l'ame cramponnée dans le corps; il faut y aſſommer le monde; on n'y connoît aucune maladie. En ſçavez vous bien la raiſon! C'eſt qu'il n'y a point de Médecins, & c'eſt un axiome très véritable, que *ſublatâ cauſâ tollitur effectus*.

COLOMBINE.

Point de Médecins! Mais il faut que ces gens-là ne ſoient pas Chrétiens.

ARLEQUIN.

Pendant que j'y étois, il en vint un dans un petit Caroſſe, traîné par une Mule, & l'Empereur de la Chine voyant ces deux Animaux-là qu'on ne connoiſſoit point dans le Pays, les fit mettre dans ſa Menagerie, & les Chinois qui les alloient voir prenoient ſouvent la Mule pour le Médecin, & le Médecin pour l'Enfant de la Mule.

COLOMBINE.

Sans leur Robe & leur barbe je m'y tromperois, ma foy, le plus ſouvent. Madame, voilà un Pays comme il nous le faut; je voudrois déja y être.

ARLEQUIN.

Madame, je vois dans vos yeux que vous brûlez d'envie d'être Reine de la Chine, j'en avertiray le Roy mon Maître, & je ne doute pas que les étincelles de vos yeux ... venant à tomber ... ſur le baſſinet ... de ſon cœur ... la poudre de ſon amour ... Madame ... je vous donne le bon jour. A propos, Madame, j'ay des preſens à vous faire de la part du Roy mon Maître. (*Il appelle ſes gens*

qui

qui apportent deux Baßins qu'il presente à Isabelle; l'un plein de Pipes, & l'autre de Tabac en cordes. Elle les refuse, disant que cela n'est pas de son usage. Il ôte son Chapeau, qui est un Cabaret garni de tasses à Caffé pleines, & il luy en offre; ce qu'elle ne veut pas non plus accepter. Arlequin voyant cela dit:) Hé, bien, je vais vous faire un present qui sera bien de votre goût; c'est une Demoiselle du Pays, qui chante, qui danse, & qui est faite à peindre. Hola, faites venir Mademoiselle Dorotée.

MEZZETIN (*vient habillé en Naine.*)

ARLEQUIN (*à Mezzetin.*)

Mademoiselle Dorotée, faites la révérence à Mademoiselle.

MEZZETIN (*fait la révérence grotesquement.*)

ARLEQUIN (*à Isabelle.*)

Mademoiselle Dorotée est une fille de qualité, & des meilleures familles du Pays.

MEZZETIN (*fait un discours en galimatias, & en begayant.*)

ARLEQUIN (*à Mezzetin.*)

Mademoiselle Dorotée, voilà une Demoiselle qui meurt d'envie de vous entendre chanter: je vous prie, une petite Chanson.

MEZZETIN.

Volontiers. (*Il chante un air Italien toûjours en begayant.*)

M. SOTINET (*arrive avec Pasquariel habillé en femme, & voyant tout ce monde chez luy, dit:*)

Quels Carême-prenans sont-ce là? est-ce qu'on donne le Bal chez moy?

ARLEQUIN.

A qui en a ce vieux fou-là, avec sa gueuse?

PASQUARIEL.

Comment impudent? à une personne de ma qualité, gueuse? (*Elle donne un soufflet à Arlequin, qui se*

se jette sur elle, & appelle au secours. Ses gens accourent, & entr'autres Mademoiselle Dorotée qui fait un combat très plaisant avec Pasquariel; l'une étant fort petite, & l'autre très grand. Après quoy ils s'en vont.)

ACTE III.

SCENE I.

AURELIO, MEZZETIN.

AURELIO *dit à Mezzetin, que sa Sœur Isabelle est presque déterminée à souffrir qu'on la separe d'avec son mary; que Colombine qui travaille de concert avec luy; est après elle pour la determiner entiérement; qu'on plaidera devant le Dieu de l'Hymen, & que luy-même sera la Divinité qui prononcera l'Arrêt. Mezzetin s'en réjoüit, & dit qu'il cherchera un Avocat pour plaider en faveur d'Isabelle. Après quoy ils s'en vont.*

SCENE II.

ISABELLE, COLOMBINE.

COLOMBINE.

DIeu mercy, Madame, ce que je demandois est enfin arrivé. Nous plaiderons, morbleu, nous plaiderons. La gueule du Juge en petera, & je ne souffriray pas que vous soyez plus long-temps le rendez-vous des violences de Monsieur Sotinet. Vous ne serez plus Madame Sotinet, ou j'y perdray mon latin. Je viens de consulter un Avocat de mes amis sur votre affaire; Bon! il dit que cela ira son grand chemin, & qu'il y auroit-là de quoy faire casser aujourd'huy vingt mariages.

ISABELLE.

En vérité, Colombine, j'ay eu bien de la peine à me resoudre à ce que tu as voulu. On me va tympaniser par la ville, & je vais donner la Comédie à tout Paris.

COLOMBINE.

Ah vraiment nous y voilà, on va vous tympaniser! Et mort non pas de ma vie, Madame, c'est vous éterniser que de faire un coup d'éclat comme celuy-là. Dites-moy, je vous prie, auroit-on tant d'empressement à lire l'Histoire galante de certaines femmes, si une separation ne les avoit renduës celèbres? Sçauroit-on la magnificence de Madame Lycidas en just'aucorps de soixante pistoles? les discretions qu'elle perd avec son Galant, si elle n'avoit pas plaidé contre son mary? & l'on n'auroit jamais connu tout l'Esprit d'Artemise sans ses lettres qui ont été produites à l'Audience. Je vous le dis, Madame, il n'y a rien tel que de bien debuter dans le monde, & voilà le plus court chemin. On avance plus par là en un jour d'Audience, qu'en vingt années de galanterie, & vous me remercierez dans peu des bons avis que je vous donne.

ISABELLE.

Il falloit donc, Colombine, que je m'apprisse de longue-main à mépriser, comme ces femmes dont tu me parles, les chiméres & les fantômes de réputation & d'honneur qui font peur aux simples esprits comme le mien. Je conviens avec toy, qu'il y a beaucoup d'honnêtes femmes qui sont lâsses de leur métier & de leur mary; mais du moins elles n'en instruisent pas la Ville par la bouche d'un Avocat, & ne se font point déclarer fieffées Coquettes par Arrêt de la Cour.

COLOMBINE.

C'est qu'elle n'ont pas un Mary aussi bourru que vous en avez un. Vous êtes trop bonne, & vous

gâtez

gâtez les maris. Une bonne ſéparation, Madame, une bonne ſéparation, & le plutôt c'eſt le meilleur. Il y a déja près de deux ans que vous êtes femme de Monſieur Sotinet, & quand ce ſeroit le meilleur Mary du monde, il ſeroit gâté depuis le temps.

ISABELLE.

Fais-donc tout ce que tu voudras. Mais faudra-t-il que j'aille ſolliciter toutes ces jeunes barbes de Juges, qui me riront au nez, & qui ſont ravis d'avoir des affaires de cette nature-là ?

COLOMBINE.

Oh, Madame, ne vous mettez point en peine, vous n'irez point aux Juriſdictions ordinaires. Le Dieu d'Hymen eſt arrivé depuis quelque temps en cette Ville, pour demarier toutes les perſonnes qui ſont lâſſes du mariage. Il aura de la pratique, comme vous pouvez juger. Je veux qu'il commence par vous ; laiſſez-moy faire. J'ay une peſte de tête !

SCENE III.

ARLEQUIN, ISABELLE, COLOMBINE.

COLOMBINE.

AH, mon pauvre Arlequin, tu viens icy bien à propos. (*à Iſabelle.*) Tenez, Madame, voilà l'Avocat que je vous veux donner. (*à Arlequin.*) Viens-ça, ſçais-tu plaider ?

ARLEQUIN.

Si je ſçais plaider ? j'ay été quatre ans Cocher du plus fameux Avocat de Paris. Il me fit une fois plaider en ſa place pour un homme qui avoit fait quelque petite friponnerie. Il devoit naturellement, & ſuivant toutes les régles de la Juſtice, aller droit aux Galéres : Je luy épargnay la fatigue du chemin, je fis tant qu'il n'alla qu'à la Gréve, je criay comme un diable.

COLOMBINE.

Tu plaides donc bien ; il n'en faut pas davantage pour gagner le procès le plus desespéré. Allons viens, suis-moy. Je te diray ce qu'il faut que tu fasses.

ISABELLE.

Je ne sçais pas, Colombine, dans quelle affaire tu m'embarques-là.

COLOMBINE.

Ne vous mettez pas en peine, Madame, je vous en tireray. Je ne vous dis pas ce que j'ay envie de faire.

SCENE IV.

MEZZETIN, ARLEQUIN.

MEZZETIN.

JE te cherchois. Colombine m'a dit que tu avois servi chez un Avocat.

ARLEQUIN.

Cela est vray.

MEZZETIN.

Etois-tu Clerc ?

ARLEQUIN.

Non. C'étoit moy qui recousois les sacs & les étiquettes.

MEZZETIN.

J'ay besoin de toy. Voicy là derniére fourberie que tu feras. Il faut que tu plaides la Cause de Mademoiselle Isabelle devant le Dieu de l'Hymenée.

ARLEQUIN.

Et comment m'y prendre ! La profession d'Avocat n'est pas si aisée.

MEZZETIN.

Bon ! il n'y a rien au monde de si aisé. (*à part*) Il faut le prendre par la gueule. (*haut*) Un Avocat va le matin en robe au Palais. Dès qu'il y est, il entre à la Buvette, où il mange des saucisses, des roignons, des langues, & boit du meilleur. AR-

ARLEQUIN.

Un Avocat mange des ſauciſſes ? oh, ſi cela eſt, je ſeray Avocat, & bon Avocat ; car je mangeray plus de ſauciſſes qu'un autre, je les aime à la folie.

MEZZETIN.

D'abord tu commenceras ton Plaidoyé en diſant : Meſſieurs, je parle pour Mademoiſelle Iſabelle, contre ſon Mary, qui eſt un débauché, un puant, un fou, & autres choſes ſemblables.

ARLEQUIN.

Laiſſe-moy faire, pourvu que les ſauciſſes marchent.

MEZZETIN.

Oh, cela s'en va ſans dire. O ça, prens que je ſois le Juge. Commence par plaider.

ARLEQUIN.

Je ne puis pas.

MEZZETIN.

Et d'où vient ?

ARLEQUIN.

C'eſt que je n'ay pas encore été à la Buvette.

MEZZETIN.

Nous irons après ; repetons toûjours auparavant.

ARLEQUIN.

Mais repetons donc auſſi la Buvette.

MEZZETIN.

Voilà une Buvette qui te tient bien au cœur ! Tiens, prens que je ſois le Juge. (*Il fait ſemblant de s'aſſeoir dans un fauteuil, puis dit :*) Avocat, plaidez.

ARLEQUIN.

Meſſieurs ...

MEZZETIN.

Fort bien.

ARLEQUIN.

Meſſieurs ... Meſſieurs ... Meſſieurs, je conclus.

MEZZETIN.

A quoy concluez-vous ?

ARLEQUIN.

Je conclus à ce que nous allions manger les saucisses avant qu'elles refroidissent. (*Il s'en va, Mezzetin court après.*)

SCENE V.

M. SOTINET, PIERROT.

M. SOTINET.

HE' bien, que t'a dit, Monsieur de la Griffe mon Avocat? Viendra-t-il bientôt?

PIERROT.

Monsieur, il est bien malade, il ne pourra pas venir. En taillant sa plume il s'est coupé un peu le doigt, il dit qu'il ne pourra pas plaider en l'état où il est.

M. SOTINET.

Comment! est-il fou?

PIERROT.

Il m'a dit qu'il alloit envoyer un jeune homme en sa place qui plaide comme un diable, & qui vous fera aussi-bien perdre votre procès que luy-même.

M. SOTINET.

Cette affaire-là me fera mourir, je n'en sortiray jamais à mon honneur. Ma femme m'a fait assigner devant le Dieu d'Hymen, on n'est guéres favorable aux maris à ce Tribunal-là. Ce qui me fâche le plus, c'est qu'on me fera rendre vingt mille écus que je n'ay point reçus. Allons.

PIERROT.

Hé, Monsieur, consolez-vous, il y a bien des gens qui voudroient être quittes de leurs femmes à ce prix-la.

SCENE DERNIERE.

(Le Théâtre represente le Temple de l'Hymenée, au milieu duquel est un Tribunal soutenu de Bois de Cerfs & de Cornes d'abondance. Le Dieu de l'Hymen vêtu de jaune, avec une très grande Mante doublée de soucy, & parsemée de petits croissans, sort au son des Instrumens. Il est précedé de la Joye & des plaisirs, & suivi du chagrin, & de la tristesse. Après qu'il a fait le tour du Théâtre il va se mettre sur son Tribunal, qui est entouré tout aussi-tôt par une infinité d'Enfans, & de Nourrisses qui tiennent des Berceaux, des Poêlons, des Langes, & autres utenciles qui servent á élever les petits Enfans.)

LE DIEU D'HYMEN, *plusieurs Assistans.* BRAILLARDET & CORNICHON, *Avocats*, MONSIEUR SOTINET, & ISABELLE, *Parties.*

BRAILLARDET *plaidant.*

POur Messire Mathurin Blaise Sotinet, sous-Fermier: Contre la Dame Sotinet sa Femme, demanderesse en séparation.

Je ne suis pas surpris, Messieurs, de voir à ce nouveau Tribunal une femme qui veut secoüer le joug d'un mary; mais je m'étonne de n'y pas voir avec elle, la moitié des femmes de Paris.

CORNICHON.

Donnez-vous un peu de patience. Nous n'aurons pas plutôt demarié la premiére, qu'elles y viendront toutes les unes aprés les autres.

BRAILLARDET.

En effet, Messieurs, une jeune femme qui épou-

ſe un vieillard dans l'eſperance de l'enterrer ſix mois après, n'eſt-elle pas en droit de luy demander raiſon de ſon retardement? Et n'eſt elle pas bien fondée à faire rompre un mariage, puiſque ſon mary n'a pas ſatisfait à l'article le plus eſſentiel du Contract, par lequel il s'eſt tacitement obligé à ne pas paſſer l'année? Celuy pour qui je parle après avoir long-temps comtemplé du port les nauffrages de tant de malheureux Epoux, s'embarqua enfin ſur la mer orageuſe du mariage: & quand il fit ce ſolecifme en conduite, qu'il ſouffrit cette lethargie de bon ſens, cette eclipſe de raiſon; s'il ſe fût mis une corde au cou, ou qu'il ſe fût jetté dans la riviére, il n'auroit jamais tant gagné en un jour.

CORNICHON.

Ny ſa femme auſſi.

BRAILLARDET.

Il fit ce qu'ont accoûtumé de faire les gens ſur le retour, quand ils épouſent de jeunes filles: C'eſt à dire, qu'il confeſſa avoir receu vint mille écus, quoy qu'elle ne luy eût jamais rien apporté en mariage qu'un fond de galanterie outrée, & une fureur effrenée pour le jeu. Voilà la dot de la Dame Sotinet.

CORNICHON.

Avec votre permiſſion, Maître Braillardet, vous ne vous tiendrez pas pour interrompu, ſi je vous dis que vous en avez menti. Il a receu vingt mille bons écus.

BRAILLARDET.

Des démentis, Meſſieurs, des démentis! Il eſt vrai que voilà le Stile ordinaire de Cornichon.

CORNICHON.

Et allez allez votre chemin: Je vous voy venir avec vos ſuppoſitions. Une fureur pour le jeu! Une femme qui n'a pas vingt ans, une fureur pour le jeu!

BRAILLARDET.

Ouy, ouy, Meſſieurs, quand je dis que voilà la dot

dôt de la Dame Sotinet, je n'avance rien que de véritable: mais ne croyez pas que parce qu'elle n'a rien eu en mariage, elle en dépense moins en se mariant. Les jeunes filles qui se vendent à des Vieillards, achetent en même temps le droit de les envoyer à l'Hôpital promptement par leurs dépenses extravagantes. C'est ce qu'a presque fait la Dame Sotinet: Car enfin le pauvre homme ne fut pas plutôt marié, qu'il vit bien, comme presque tous les autres qui s'enrôlent dans cette milice, qu'il avoit fait une sottise; que le mariage est une affaire à laquelle il faut songer toute sa vie: Qu'un bon singe & la meilleure femme sont souvent deux méchans animaux; & que ce grand Philosophe avoit bien raison de s'écrier, en voyant trois ou quatre femmes penduës à un arbre: Que les hommes seroient heureux, si tous les arbres portoient de semblables fruits!

CORNICHON.

Ce fruit-là seroit diablement âcre; & il ne seroit bon, tout au plus, qu'en compôte.

BRAILLARDET.

Il vit dès le jour même de son mariage, introduire chez luy l'usage des deux Lits: Usage condamné par nos Peres, inventé par la Discorde, & fomenté par le Libertinage: Usage que je puis nommer icy, la perte du ménage, l'ennemy mortel de la reconciliation, & le couteau fatal dont on égorge sa postérité.

CORNICHON.

Est-ce qu'on se marie pour coucher avec sa femme? Fy! Cela est du dernier Bourgeois!

BRAILLARDET.

Il vid fondre chez luy dès le lendemain tous les faineants de la ville, Chevaliers sans Ordre, beaux-Esprits sans aveu, cent petits Poëtes crottez, vrais Chardons du Parnasse, de ces fades Blondins, minces Collifichets de ruelles. En un mot, il vid faire de sa maison une Académie de jeux défendus, &

fut obligé de payer une grosse amende, à quoy il fut condamné. Ouy, ouy, Messieurs, je n'avance rien que de véritable; & malgré toutes les precautions, il n'a pas laissé de la payer cette amende, dont voicy la quittance, signée, Pallot. Mais qui fut le dénonciateur ? Vous croyez peut-être que ce fut, comme d'ordinaire, quelque fripon de Laquais enragé d'avoir été chassé de la Maison, ou quelque joüeur outré d'avoir perdu son argent ? Non, Messieurs, non. Ce fut-la Dame Sotinet. La Dame Sotinet! Ouy, Messieurs, ce fut elle qui ne sçachant plus où trouver de l'argent pour joüer, alla dénoncer elle-même qu'on joüoit chez elle. Elle fut condamnée à trois mille livres d'amende. Son mary les paya : elle receut son tiers, comme denonciatrice. Que direz-vous, races futures, d'un pareil brigandage?

—— Quid non muliebria pectora cogis,
Auri sacra fames?

CORNICHON.

Vous devriez garder vos passages pour une meilleure cause. Voilà bien du Latin perdu. S'il ne tient qu'à parler Latin....

BRAILLARDET.

Hé, je parle bon François, Maître Cornichon: On m'entend bien Mais ce n'étoit-là qu'un prelude des piéces qu'elle devoit faire dans la suite à son mary. Les pierreries engagées, la vaisselle d'argent vendue, des Tableaux d'un prix extraordinaire enlevez: Car le Sieur Sotinet a été toûjours extrémement curieux d'originaux, & se connoissoit parfaitement en peinture.

CORNICHON.

Je le crois bien. Il a porté les couleurs assez longtemps pour s'y connoître.

BRAILLARDET.

Cela eſt faux : Il n'a jamais porté que du gris chez un homme d'affaires ; & cela s'appelle, Apprentif ſous-Fermier & non pas Laquais, Maître Cornichon, & non pas Laquais. Mais, Meſſieurs, s'il n'y avoit que de la diſſipation dans la conduite de la Dame Sotinet, vous n'entendriez pas retentir votre Tribunal des plaintes de ſon Mary. Mais puis qu'il eſt aujourd'huy obligé d'avoüer ſa honte & ſon malheur, approchez Financiers, Plumets, Chevaliers ; & vous Godelureaux les plus déterminez, paroiſſez ſur la Scêne. Ouy, ouy, Meſſieurs, nous trouverons de tous ces gens-là dans l'équipage de la Dame Sotinet : Equipage qu'elle promene ſcandaleuſement par toute la Ville & la nuit & le jour. Mais que dis-je, le jour ! Non, ce n'eſt point pour elle que le Soleil éclaire. Elle mepriſe cette clarté Bourgeoiſe : Elle ne ſort de chez elle qu'avec les Oublieux, & n'y rentre qu'à la faveur des Crieurs d'Eau de Vie.

CORNICHON.

La pauvre femme y eſt bien obligée. Son mary a la cruauté de luy refuſer un flambeau ; il faut bien qu'elle attende le jour pour s'en retourner chez elle.

BRAILLARDET.

On ne manquera pas de vous dire que celuy pour qui je ſuis, eſt un brutal : j'en tombe d'accord. Un yvrogne : je le veux. Un débauché : j'y conſens. Un homme même qui eſt quelquefois attaqué de vertiges : cela eſt vray. Mais, Meſſieurs...

M. SOTINET.

Mais Monſieur l'Avocat, qui vous a donné charge de dire tout cela ?

BRAILLARDET.

Hé, taiſez-vous, ignorant. Ce ſont des figures de Rhetorique, qui perſuadent. (*Aux Juges*) Quand tout cela ſeroit, dis je, Meſſieurs, ſont-ce des raiſons pour faire rompre un Mariage ? Si je

vous parlois des intrigues de la Dame Sotinet, de ses avantures galantes, de ses subtilitez pour tromper son mary; mais

Ante diem clauso componet vesper Olympo.

Vous rougiriez, illustres & vieilles Coquettes de notre temps, de voir qu'une femme de dix-huit ans vous a laissé bien loin après elle dans la carriére de la galanterie. & j'apprendrois aux femmes qui m'écoutent de nouveaux tours de souplesse. (Elles n'en sçavent déja que trop.) Et après cela, Messieurs, une femme qui est le Pressis, l'Elixir, la Mere-goutte de la plus transcendante Coquetterie, viendra vous demander une separation? Ne tiendra-t-il qu'à donner de pareilles detorses à l'Hymen? Ordonnerez-vous qu'un mary soit declaré veuf avant que d'avoir eu le plaisir d'enterrer sa femme? Non, non, vous n'autoriserez point une telle injustice. Nous esperons au contraire que vous obligerez la Dame Sotinet à retourner avec son mary, pour mieux vivre avec luy, s'il est possible. C'est à quoy je conclus.

CORNICHON.

Voilà une belle conclusion! O ça, ça, nous allons voir. *Il plaide.*

MESSIEURS, Je parle pour Demoiselle Zorobabel de Roqueventrouse, demanderesse en separation: contre Mathurin Blaise Sotinet, Sous-Fermier; cy-devant Laquais, & defendeur.

L'aspect de ce Sénat Cornu, pompes dignes de l'Hymen, cet attirail funeste & menaçant, tout cela je l'avouë, m'inspire quelque terreur. Mais d'un autre côté l'équité de ma cause *me recreat & reficit*; Puisque je parle icy pour quantité de femmes qui vous disent par ma bouche, qu'un mary est à present un meuble fort inutile; & que quand il n'y en auroit point, le monde ne finiroit pas pour cela.

Le

Le mois de Mars 87. Mathurin Blaiſe Sotinet âgé de ſoxante & dix ans, ſentit un prurit pour la nôce, une demangeaiſon pour le mariage. Cette vieille roſſe refaite & maquignonée, cette méche ſeiche & ridée, prit feu aux étincelles des yeux de celle pour qui je parle. Il l'épouſa, & il ne tint qu'à luy de voir qu'il avoit mis dans ſa maiſon un treſor de ſageſſe & de prudence, puis qu'elle ne dépenſa en ſe mariant que les vingt mille écus qu'elle avoit eu en mariage. Rare exemple de moderation pour les femmes d'aujourd'huy, qui montent inſolemment ſur une groſſe dotte pour inſulter l'œconomie de leur maris!

BRAILLARDET (*en riant.*)

Ah! ah! ah! l'œconomie de la Dame Sotinet! J'avois oublié de vous dire, Meſſieurs, que le mariage fut preſque rompu, parce que le futur n'avoit envoyé qu'un carreau de cinq cens écus.

CORNICHON.

Je le croy bien. Je connois la fille d'un Drapier qui en a renvoyé un de deux mille livres; & ſi dans ce temps-là, les Drapiers n'avoient pas gagné leur procès contre les Marchands de ſoye.

BRAILLARDET.

La femme d'un Sous-Fermier, un carreau de cinq cens écus.

CORNICHON.

Oh, taiſez-vous donc ſi vous pouvez. Si on n'impoſe ſilence à Maître Braillardet, je n'acheveray jamais ma Plaidoirie. C'eſt une femme que cet homme-là; il ne débabille point.

Vous la voyez, Meſſieurs, à votre Tribunal, cette innocente opprimée, cette femme qui engage ſes pierreries, vend ſa vaiſſelle d'argent. Mais pourquoi fait-elle tout cela? Pour tirer ſon mari de priſon.

Le ſieur Sotinet étoit mal-heureuſement entré dans l'affaire du bois quarré. Tous ſes aſſociez

ſont en fuite : on l'apprehende au corps ; on l'entraîne au Fort-l'Evêque. Cette chaſte Tourterelle privée de ſon Tourtereau, que d'impitoyables Sergens lui ont enlevé, va, court, engage tout. Mais pourquoy, Meſſieurs ? Pourquoy encore une fois ? Pour tirer ſon mary d'un cul de baſſe foſſe.

BRAILLARDET.

En vérité, Meſſieurs, voilà une calomnie atroce ! Le ſieur Sotinet n'a jamais été en priſon. Je demande reparation.

CORNICHON.

Un ſous-Fermier jamais en priſon! Hé bien, donnez-vous un peu de patience, nous l'y ferons bientôt aller.

Mais que dirons-nous, Meſſieurs, de ſes débauches, ou pour mieux dire, que n'en dirons-nous pas ? Car juſqu'à quel excès de crapule cet homme-là ne s'eſt-il point laiſſé emporter ? Mais que dis-je, un hommme ? Non, Meſſieurs, c'eſt plutôt une futaille, ou pour mieux dire un rapé, qui ne fait que s'emplir & ſe vuider à tous momens. C'eſt un bouchon ambulant, c'eſt une éponge toute dégoutante de vin, dont les vapeurs obſcurciſſent & ſoufflent enfin la chandelle de ſa raiſon.

BRAILLARDET.

Je vous arrête là. C'eſt une calomnie diabolique. Le Sieur Sotinet ne boit que de l'eau : cela eſt de notorieté publique.

CORNICHON.

Un homme qui a été toute ſa vie dans les Aydes ne boit que de l'eau ! N'avoit-il bû que de l'eau, Maître Braillardet, quand ſortant tout chancelant d'un cabaret pour aſſiſter à l'Enterrement d'un de ſes meilleurs amis, il ſe laiſſa tomber dans la foſſe où il ſeroit encore, ſi par malheur pour ſa femme on ne l'en eût retiré ? N'a-t-il bû que de l'eau, quand il revient chez luy le ſoir, amenant avec ſoy des fem-

mes d'une vertu délabrée ; & qu'il mal-traite celle pour qui je suis, de paroles & de coups !

BRAILLARDET.

De coups ? Ah, Messieurs, on ne sçait que trop que c'est le pauvre homme qui les a receus. Il a porté plus de trois mois un emplâtre sur le nez, d'un coup de chandelier que sa femme luy a donné.

M. SOTINET (*en pleurant.*)

Cela est vray. Je ne sçaurois m'empêcher de pleurer toutes les fois que j'y songe.

CORNICHON.

Vous êtes Sous-Fermier, Monsieur ; & vous pleurez ? Mais s'il n'y avoit que des coups à essuyer, je ne m'en plaindrois pas : car on sçait bien qu'une femme veut être un peu pansée de la main. Mais de se voir à tous momens exposée aux extravagances d'un fou !

M. SOTINET.

Moy fou !

CORNICHON.

Ouy, Messieurs, je vous le garantis tel, & des plus foux qui se fassent. On n'a qu'à lire les dépositions des témoins, on verra qu'on l'a encore veu aujourd'huy courir les ruës à pied, la barbe faite d'un côté, & le bassin passé à son col.

M. SOTINET.

Je n'ay jamais fait d'autre folie que celle de prendre ma femme. Hé morbleu, plaidez votre cause si vous voulez. (*Il leve sa canne, & en menace Cornichon.*)

CORNICHON.

Vous voyez, Messieurs, que votre presence ne sçauroit servir de Gourmet à ce furieux. Que seroit-ce si cette pauvre innocente se trouvoit toute seule avec luy ? Approchez, mal-heureuse opprimée, venez, épouse infortunée. C'est à l'ombre de ce Tribunal que vous trouverez un azile assuré contre la petulence de votre persecuteur. Souffrirez-vous, Messieurs,

qu'une

qu'une femme qui (comme dit fort éloquemment un sçavant Philosophe) doit être *vas dignitatis non voluptatis*, devienne un grenier à coups de poing; qu'une femme qui doit être la Soucoupe des plaisirs d'un mary, soit le balon de ses emportemens? Non, Messieurs, vous ne souffrirez pas que ces innocentes brebis soient si cruellement égorgées par ces loups ravissans? Et qui voudroit dorenavant se mettre en ménage, si vous fermiez les portes aux separations?

Le Divorce ayant été de tour temps tout ce qu'il y a de plus piquant dans le mariage; ce ragoût de veuvage anticipé, cette viduité prematurée que vous allez servir à la Dame Sotinet, va faire venir l'eau à la bouche à quantité de femmes de Paris: Elles en voudront tâter. Songez, Messieurs, aux honneurs que vous allez recevoir, *Cornu quanta seges!* Vous aurez plus d'affaires que toutes les Jurisdictions de la France. L'Hôtel de Bourgogne crevera de monde: Vous en aurez toute la gloire, & les Comédiens Italiens tout le profit. *Dixi.*

(*Pendant que le Dieu de l'Hymen va aux opinions, les Avocats parlent tous deux à la fois.*)

BRAILLARDET.

Quand il y auroit quelque petit grain de folie, il a des intervales....

CORNICHON.

Ah, taisez-vous, taisez-vous. (*Cela se dit à haute voix.*)

JUGEMENT.

LE DIEU D'HIMEN.

Ayant aucunement égard à la Requête de la partie de Maître Cornichon, le Dieu de l'Himen a ordonné que la Dame Sotinet demeurera séparée de corps & de biens d'avec son mary; qu'elle reprendra les

les vingt mille écus qu'elle a apportez en mariage; qu'elle joüira dès à present de son doüaire, étant reputée veuve, & d'une pension de trois mille livres. Et attendu la démence averée du sieur Sotinet, nous avons ordonné qu'à la diligence de sa femme, il sera incessamment enfermé aux Petites Maisons, ou à saint Lazare.

M. SOTINET.

Moy enfermé! moy à saint Lazare!

CORNICHON.

Bon! il y a dix ans que vous devriez y être.

(*On emmene le sieur Sotinet, Aurelio se découvre à Isabelle.*)

CORNICHON.

Monsieur l'Himenée, ce n'est pas le tout. Vous venez de défaire un mariage: mais il s'agit d'en refaire un autre entre Colombine & moy.

COLOMBINE.

Ah! très volontiers, à condition qu'on nous démariera au bout de l'an.

ARLEQUIN.

Je le veux bien. Car j'ay toûjours oui dire, qu'une femme & un Almanach sont deux choses qui ne sont bonnes tout au plus que pour une année.

Fin de la Comédie.

Cette Comédie n'avoit point reüssi entre les mains de feu Monsieur Dominique. On l'avoit rayée du Catalogue des Piéces qu'on reprenoit de temps en temps, & les Rôles en avoient été brûlez. Cependant moy (qui de ma vie n'avois monté sur le Théâtre, & qui sortois du Collége de la Marche, où je venois d'achever mon Cours de Philosophie sous le docte Monsieur Ballé) je la choisis pour mon coup d'essay, qui arriva le 1. *Octobre* 1689.

1689. *lorsque je parus pour la premiére fois d'ordre du Roy, & de Monseigneur ; & elle eut tant de bonheur entre mes mains, qu'elle plut generalement à tout le monde, fut extraordinairement suivie, & par consequent valut beaucoup d'argent aux Comédiens.*

Si j'étois homme à tirer vanité des talens que la nature m'a donnez pour le Théâtre, soit à visage découvert, ou à visage masqué, dans les principaux Rôles Serieux ou Comiques, où l'on m'a veu briller avec applaudissement aux yeux de la plus polie & de la plus connoisseuse Nation de la Terre, j'aurois icy un fort beau champ à satisfaire mon amour propre. Je dirois que j'ay plus fait en commençant, & dans mes tendres années, que les plus Illustres Acteurs n'ont sçu faire après vint années d'exercice, & dans la force de leur âge. Mais je proteste que bien loin de m'être jamais enorgueilly de ces rares avantages, je les ay toûjours regardez comme des effets de mon bonheur, & non pas comme des conséquences de mon mérite ; & si quelque chose a sceu flater mon ame dans ces rencontres, ce n'a été que le plaisir de me voir universellement applaudy après l'inimitable Monsieur Dominique, qui a porté si loin l'excellence du Naif *du caractére d'Arlequin, que les Italiens appellent* Goffaggine, *que quiconque l'a vû joüer trouvera toûjours quelque chose à redire aux plus habiles, & aux plus fameux Arlequins de son tems.*

L'E



B

LE MARSCHAND DUPPÉ,

COMEDIE EN TROIS ACTES.

MISE AU THEATRE

Par Monſieur D * * * *

Et repreſentée pour la premiére fois par les Comédiens Italiens du Roi, dans leur Hôtel de Bourgogne, le premier de Septembre 1688.

ACTEURS.

FRIQUET, *Marchand.*

MEZZETIN, *fils de Friquet.*

ISABELLE, *Demoiselle étrangére, puis niéce du Docteur.*

COLOMBINE, *Suivante d'Isabelle.*

AURELIO, *Amant d'Isabelle.*

LE DOCTEUR, *Oncle d'Isabelle.*

PASQUARIEL, *Tailleur.*

UN LAQUAIS.

UNE SERVANTE.

Plusieurs Archers.

La Scéne est à Paris.

LE

LE MARCHAND DUPPÉ.

ACTE I.

SCENE I.

Le Théâtre represente un Magazin, où des Garçons de Boutique reployent des étoffes sur un Comptoir.

FRIQUET, (*Plusieurs Garçons de Boutique.*)

FRIQUET (*à ses Garçons.*)

PRetendez-vous, Messieurs, que je laisseray dissiper mon bien sans me plaindre? Non ventrebleu, non, je ne le souffriray pas. Si est-ce qu'à la fin il faut sçavoir ce que mes étoffes deviennent; car c'est vous ou c'est moy qui volons la Boutique. Comment, diable! voilà mon Magazin vuide, & je ne trouve point d'argent dans ma quaisse.

I. GARCON.

Vous n'avez pourtant que d'honnêtes gens chez vous; votre fils sera notre caution.

FRIQUET.

Mon fils est un coquin, à qui je rompray les bras.

I. GARCON.

Voilà un beau remerciment, pour les peines que nous prenons à contenter les femmes qui n'ont jamais été si fantasques en habits! Vous vendriez gros, ma foy, si nous n'avions l'adresse de leur faire acheter des chiffes pour des étoffes de consequence?

II. GAR-

II. GARCON.

S'il y a icy des voleurs, c'est vous qui vous volez vous-méme. Monsieur Friquet, il ne faut pas sans raison scandaliser des gens qui valent mieux que vous, & qui sont honneur & profit à votre Boutique. Dès à present nous nous retirons & vous baisons les mains.

FRIQUET.

Mais, mes Enfans, quand je dis cela, ce n'est pas que je vous soupçonne; c'est que je serois bien-aise de m'éclaircir; car mes marchandises ne me rendent pas la moitié de ce que je les achete.

I. GARCON.

Si vous ne trouvez pas d'argent, Dieu-mercy ce n'est pas faute que votre Boutique ne soit bien achalandée. Votre fils a vendu pour plus de vingt-mille francs de Brocard d'or en trois jours.

FRIQUET.

Le maraut!

II. GARCON.

Bon! Monsieur rêve quand il se plaint. Nous avons livré en une seule matinée à ce fameux Tailleur qu'on appelle.... helas.... Monsieur... Monsieur...

FRIQUET.

Pasquariel?

II. GARCON.

Justement. Votre Fils luy a livré tout à la fois sept cens aunes de Damas verd pour faire des Vestes à des Officiers d'Infanterie.

FRIQUET.

Il prenoit donc à credit?

I. GARCON.

Non, Monsieur, il a payé rubis-sur-l'ongle, en beaux Louis d'or.

FRIQUET.

Et Friquet les a reçus.

II. GAR-

II. GARCON.

Il les mit dans la quaiſſe en notre preſence.

FRIQUET.

Il faut que je mette ce coquin-là entre quatre murailles, ou que je l'envoye aux Indes. C'eſt luy qui me vole aſſurément.

I. GARCON.

N'eſt-ce point auſſi, Monſieur, que vous faites quelque dépenſe ſourde ? Car Madame Friquet s'en plaint terriblement. Elle dit que vous poudrez vos cheveux, que vous noirciſſez votre barbe, que vous revenez à minuit, & que tous les jours vous allez voir une jeune perſonne dans un certain quartier. Ce ne ſont pas là nos affaires, premiérement ; mais on entend parler le monde.

FRIQUET (*à part.*)

Ouf ! je ſuis perdu, ſi ma femme découvre le myſtére. Elle eſt ſans quartier ſur la jalouſie. (*Se tournant vers ſes Garçons.*) Allez, mes amis, ce que j'ay dit ne vous doit pas fâcher. Comme vous ſçavez, Marchand qui perd ne peut rire.

II. GARCON.

Quand un Marchand ne perd que par ſa faute, ſes gens n'en doivent point patir.

FRIQUET (*à part.*)

Diable, il faut filer doux ; ces drôles-cy ſçavent quelque choſe. (*haut.*) Continuez, je vous prie, avec affection.

I. GARCON.

Nous ne ſommes pas des voleurs, une fois ; nous voulons ſortir.

FRIQUET.

Hé, mes chers Enfans, m'abandonneriez-vous pour une parole, que la foibleſſe de l'âge m'a fait échaper ? Je vous jure que mes ſoupçons ne tombent point ſur vous. Ne parlez de rien, remettez ſeulement les étoffes par ordre ; comptez les piéces ;

& me laissez faire du reste ; je sçauray bien-tôt où est l'encloüeure. (*Les Garçons rentrent dans le Magazin.*)

SCENE II.

FRIQUET (*seul.*)

LA sotte chose que d'avoir une Femme jalouse, & des Garçons de boutique qui veillent à vos actions ! On a beau dire, il faut être maître de soy quand on veut faire l'amour ; & je crois, Dieu me le pardonne, que je permettrois à Madame Friquet d'être coquette, pour être paisible dans mes plaisirs. C'est ma sottise aussi, de l'avoir accoquinée pendant quarante-huit ans à mes caresses. Presentement tous les Diables sont déchaînez quand je tire le chapeau à une femme. C'est un Dragon qui se feroit separer de corps & de biens, si elle sçavoit que je suis aimé d'Isabelle. Il me semble pourtant qu'une Femme devroit laisser un Mary en repos après quarante-huit ans de mariage. (*à part appercevant Mezzetin.*) Voicy mon voleur de Fils qui paroît. Ne l'effarouchons point, je lùy feray tantôt mettre la main sur le collet.

SCENE III.

FRIQUET, MEZZETIN.

FRIQUET.

HE' bien, Friquet, cette Princesse a-t-elle acheté notre velours ?

MEZZETIN.

Elle en a pris seulement trois Tentures ; une aurore, une rouge, & une verte.

FRIQUET.

Bon. Et à combien l'a-t-elle payé ?

MEZ-

MEZZETIN.

Payé ? Est-ce que ces gens-là payent ? Elle l'a pris à crédit. (*à part.*) J'en ay pourtant l'argent dans ma poche.

FRIQUET.

Ah, malheureux ! voilà pour nous abîmer.

MEZZETIN.

Ne vous ay-je pas dit cent fois, mon Pere, qu'il ne faut jamais porter des marchandises chez les gens de qualité ? Quand ils tiennent un garçon, ils l'emboisent de leur caquet, & le remenent à la porte avec des révérences. Ma foy, vive les Financiers pour payer comptant !

FRIQUET.

Et le Damas caffar qu'on a porté chez cet Organiste ?

MEZZETIN.

Oh, c'est de l'or en barre, cela. Il en envoyera demain l'argent par son Commis.

FRIQUET.

Plaît-il ? A un Organiste, un Commis ?

MEZZETIN.

Ouy, cet homme... là... cet homme qui luy soufle.

FRIQUET.

Ah, cela s'appelle un Commis ?

MEZZETIN (*à part.*)

J'ay encore mis cela du côté de l'épée.

FRIQUET (*à part.*)

La Princesse prend à credit, & l'Organiste envoyera son Commis. Ho, ho, ho ... il y a là quelque chose. (*haut.*) Oça, Friquet, avons-nous bien de l'argent dans notre quaisse ?

MEZZETIN.

Je crois qu'il seroit à propos de faire travailler à cette diable de quaisse-là.

FRIQUET.

Comment donc ?

MEZZETIN.

Tout franc, mon Pere, je croy qu'elle s'enfuit par quelque endroit ; car depuis un temps l'argent n'y tient point.

FRIQUET.

En voilà bien d'un autre !

MEZZETIN.

Il n'y a pourtant que vous & moi qui y fouillions ; je ſuis bien ſeur que je n'en ay jamais détourné un double.

FRIQUET.

A ce compte-là, c'eſt donc moy ?

MEZZETIN.

Ce n'eſt pas aux Enfans à gloſer ſur les actions de leurs Peres. Tant y a que ce n'eſt pas moy.

FRIQUET.

C'eſt moy, vous dis-je !

MEZZETIN.

Ma Mere le croit comme cela, toûjours ; & cette Femme-là ne ſe trompe guéres. Elle dit que depuis un temps vous donnez un peu carriére à vos eſprits, & qu'une certaine Dame de par le monde... Ne faites-vous pas bien de vous réjouïr ? Après tout, le plaiſir eſt le lait des vieilles gens.

FRIQUET.

Et ma femme ſçait-elle le nom de cette Dame ?

MEZZETIN.

Bon ! qui eſt-ce qui le luy auroit dit ? A cet'heure, je croy que ce ſont des médiſances.

FRIQUET.

Oh aſſurément.

MEZZETIN.

Elle a pourtant une grande demangeaiſon de compter l'argent de la quaiſſe ; il faut qu'elle ſe défie de quelque choſe.

FRI-

FRIQUET (*à part.*)

Pour l'empêcher de crier, il faut vîtement la remplir. (*vers son fils.*) Friquet, de peur d'accident, allez un peu recevoir cette Lettre de Change de quarante mille francs ; vous sçavez bien, de ce Marchand de Lion.

MEZZETIN.

S'il n'en vouloit payer qu'une partie ?

FRIQUET.

Prenez, prenez, il n'est que de recevoir.

MEZZETIN (*en s'en allant.*)

Pour recevoir je suis le premier homme du monde.

FRIQUET (*seul.*)

Oh, Amour, que de couleuvres tu me fais avaler ! Mon fils me vole, ma femme me harasse, & il faut l'endurer, parce que j'aime Isabelle, & que je ne veux point que ma passion soit traversée par ma Famille. Ma chére Isabelle, que ne puis-je te sacrifier davantage.

SCENE IV.

PIERROT, FRIQUET.

PIERROT.

AH, Monsieur ! quelle drôle de priére faites-vous là tout seul ?

FRIQUET.

Je me donnois de l'air avec mon Chapeau, à cause de la grande chaleur.

PIERROT.

C'est avoir de l'esprit, cela ! Je vois bien que vous n'avez pas perdu votre temps à l'Ecole.

FRIQUET.

Hé bien, Pierrot, quelle nouvelle ?

PIERROT.

J'en ay, mardy, qui vallent de l'or.

FRIQUET.

Ma femme ne ſeroit pas morte ?

PIERROT.

Vraiment, c'eſt bien autre choſe ! Allons, accollez-moy la cuiſſe.

FRIQUET.

Ne me mortifie point avec tes bouffonneries.

PIERROT.

C'eſt ce coup-cy, ma foy, qu'il me faut hauſſer mes gages.

FRIQUET.

Te hauſſer tes gages ?

PIERROT.

Je le crois.

FRIQUET.

A qui en veut ce coquin-là ?

PIERROT.

Oh, ce n'eſt pourtant pas avec des injures qu'on fait parler le monde.

FRIQUET.

Non ; mais nous allons voir ſi avec un bâton je n'en viendray pas à bout.

PIERROT.

St, ſt, ſt, écoutez, Monſieur, faites les choſes honnêtement, nous n'aurons point de bruit enſemble.

FRIQUET.

Maraut, tu me feras perdre patience.

PIERROT.

Tenez, Monſieur, prenez des balances. Si mon ſecret ne peſe pas trois Loüis d'or, je n'en demande pas une maille.

FRIQUET.

Je vois bien que tu as beſoin d'une piéce de trente ſols. (*Il luy donne une piéce.*)

PIERROT.

J'ayme autant vous le dire pour votre amitié. (*A l'oreille parlant haut.*) Cette Dame eſt arrivée de

la

la Campagne, ſa ſervante me le vient de dire.

FRIQUET.

Tiens, voilà un écu.

PIERROT.

L'argent ne me fait de rien quand j'oblige un honnête homme.

FRIQUET.

Ah, Pierrot, tu me rends la vie.

PIERROT.

J'ay bien encore autre choſe à vous dire.

FRIQUET.

Voilà encore un demy Louis.

PIERROT.

Vous mocquez-vous de moy, Monſieur? Eſt-ce que je ſuis un garçon intéreſſé? Si je ſçavois pis que pendre de vous, je le dirois pour rien.

FRIQUET.

Hé bien, dis-moy donc.

PIERROT.

Oh, la plaiſante choſe! Tous nos Voiſins diſent qu'il vous faudroit enfermer.

FRIQUET.

Et pourquoy?

PIERROT.

Parce que vous vous ruinez avec cette jeune femme.

FRIQUET.

Et de quoy ſe mêlent mes Voiſins?

PIERROT.

Bon! ils diſent comme cela, que ſi votre fils étoit ſage, il devroit vous faire mettre à Saint Lazare, comme ces bons garnemens qui ont fricaſſé leur bien.

FRIQUET.

Un homme eſt bien malheureux de ne pouvoir dépenſer une piſtolle ſans qu'on y trouve à redire!

PIERROT.

C'eſt ce que j'ay répondu, moy, à ces marouflеs-là: Comme ſi à votre âge on n'avoit pas la liberté

d'être fou ! Voilà encore de plaisans visages, de vouloir gourmander l'inclination d'un vieux homme.

FRIQUET.

En ces rencontres-là il n'est que d'aller son chemin.

PIERROT.

Mettez la main sur la conscience, avez-vous bien soixante & quinze ans ?

FRIQUET.

Je n'ay guéres davantage.

PIERROT.

Quel meurtre, d'empêcher un homme de se divertir à la fleur de son âge ! Ma foy, il n'est que de se contenter.

FRIQUET.

C'est l'unique secret pour vivre long-temps. (*Il s'en va.*)

PIERROT.

Travaillez, Monsieur, je vous en sçais bon gré. Aussi bien Madame est trop vieille pour se venger.

SCENE V.

Le Théâtre represente l'Appartement d'Isabelle.

ISABELLE, COLOMBINE.

COLOMBINE.

QUand vous me donneriez trois fois plus de gages, je ne voudrois pas rester un quart d'heure avec vous. C'est bien l'argent, vrayment, qui me gouverne ! J'ayme ma réputation, Mademoiselle, & puis c'est tout.

ISABELLE.

Il me semble, Colombine, que ta reputation n'a point couru de risque avec moy.

COLOMBINE.

Tout cela est beau & bon, mais je veux sortir.

ISA-

ISABELLE.

Quoy tu ne me diras point pourquoy tu me quittes?

COLOMBINE.

Je vous quitte, parce que j'ay le cœur bien placé, & que je meurs de honte de voir qu'en six mois de temps vous n'êtes non plus façonnée que le premier jour. Depuis le matin jusqu'au soir je me tuë le corps & l'ame à vous remontrer, que la beauté toute seule ne prend point de duppes, & qu'une fille à marier doit joüer toutes sortes de rôles pour se bien établir. Au lieu d'en faire votre profit, vous vous reposez tranquillement sur vos charmes, & vous laissez le soin de votre fortune à votre étoile. C'est bien comme cela, ma foy, qu'on les attrappe.

ISABELLE.

Tu as grand tort de me gronder, Colombine. Depuis que tu es avec moy, je ne suis que l'Echo de tes remontrances, & je ne parle jamais en Compagnie que sur la tablature que tu me donnes.

COLOMBINE.

Vous vous y prenez d'un bon biais, je ne m'en étonne pas! Vertu de ma vie, quand on a le mariage en tête, il faut bien ruser d'une autre sorte!

ISABELLE.

Il me semble pourtant que je te copie assez juste.

COLOMBINE.

Point du tout. Je vous ay recommendé cent fois, d'affecter un air sévére & hautain avec ceux qui vous recherchent en mariage.

ISABELLE.

Et pourquoy cela ma Mie?

COLOMBINE.

Parce que l'homme est un espèce d'animal qui veut être maîtrisé, & qui ne s'attache qu'à ce qui le rebute. Dès que vous paroissez douce & complaisante, un fat d'épouseur s'imagine que vous en tenez, & que ses perfections vous garottent le cœur.

 Mais

Mais quand vous le traitez avec indifférence, & que vous paroissez haute à la main, vous voyez mon drôle souple, rampant, qui s'empresse, & qui n'épargne ny soins ny dépenses pour parvenir à vous plaire.

ISABELLE.

Je suis donc encore bien Novice! Car je pensois moy qu'une humeur sincére, soutenuë de beaucoup de probité, engageoit plus fortement.

COLOMBINE.

Et d'où venez-vous, avec votre probité? Il n'y a qu'à chanter sur ce ton là, pour mourir gueuse & vieille fille. Mademoiselle, mettez-vous en téte, qu'avec les hommes d'aujourd'huy il faut être rusée, fourbe, allerte, scélérate même quand le cas y échoit.

ISABELLE.

Quel cas peut-on faire d'une fille, quand on la reconnoît de cette humeur-là? Je suis persuadée, pour moy, qu'on ne l'aime guéres.

COLOMBINE.

On se soucie bien d'être aimée d'un homme quand on l'a épousé! Le grand talent est de devenir femme, tout le reste va comme il plaît à Dieu.

ISABELLE.

Tu condamnes donc le plaisir que je me ferois d'épouser Aurelio pour l'aimer de toute l'étenduë de mon cœur?

COLOMBINE.

Oh, voilà votre quinte qui vous reprend. On ne dispute point des goûts; mais, ma foy, telle que je suis, je ne voudrois pas d'un grand Dandin comme cela. Dieu veüille que vous soyez heureuse avec luy; mais franchement il n'est point libéral: & quand un homme a ce défaut là, tous les autres talens ne luy servent de guéres. A cette heure, je le crois volage, on dit qu'il aime une Veuve de par le monde qui est bien plus riche que vous.

ISA-

ISABELLE.

Ah, Colombine, cela ſeroit-il bien poſſible? Il en faudroit mourir.

COLOMBINE.

A votre place, je m'en retournerois à Lyon, ou bien je me determinerois tout d'un coup, car franchement, nous faiſons icy une ſotte figure. Nous n'avons plus d'argent, vous n'entendez rien à plumer les duppes, le jeu ne bat plus que d'une aîle, j'ay uſé toutes mes ruſes à vous faire ſubſiſter. A moins que Monſieur Friquet ne nous ſecoure je trouve que nous ſommes bien bas percées.

ISABELLE.

Quand il ſeroit de bronze, je luy ay écrit une lettre qui le mettra à la raiſon, & qui nous tirera d'intrigue. Tu verras, Colombine, ſi j'ay de l'eſprit. Pourveu que tu la donnes en main propre, c'eſt de l'argent comptant.

COLOMBINE.

Ces Vieillards-là ſont bien coriaſſes.

ISABELLE.

Ma pauvre Enfant, ne m'abandonne point. Si j'épouſe Aurelio, je te jure que tu ne te repentiras pas de m'avoir obligée.

COLOMBINE.

Hé faites donc ce qu'il faut faire pour en venir-là. Ayez toûjours des Amans à vos trouſſes, recevez de l'encens de toutes parts, faites des jaloux à outrance; le bruit de vos conquêtes l'allarmera; & dans l'apprehenſion de vous perdre, il ſera trop heureux de vous épouſer. Mais à qui en veut Serpentin?

SERPENTIN (*Laquais.*)

Mademoiſelle, Monſieur le Marquis d'Oripeau demande s'il ne vous incommodera point.

COLOMBINE.

Ah, Mademoiſelle, c'eſt le Marquis qui eſt ſi riche. Malepeſte, va le faire monter. Mettons vîtement

tement des Fauteuils en place. C'est un Pigeon pattu qu'il faudroit prendre par le pied. A telle fin que de raison prenez vos airs de Coquette, & me luy en donnez à travers de la visiére.

SCENE VI.

MEZZETIN (*en Marquis.*) ISABELLE, & COLOMBINE.

MEZZETIN.

PEtit Laquais, je te prie, dis à mes gens, qu'ils ne s'écartent pas. Je ne suis jamais plus d'un quart-d'heure chez les Bourgeoises.

COLOMBINE.

Voilà qui ne debutte point mal!

MEZZETIN.

Ma belle Demoiselle, comment vous accommodez-vous d'un si petit trou de maison? Vous n'avez point d'antichambre pour mes Laquais.

ISABELLE.

Une fille de ma qualité n'est guéres considerée par son logement.

MEZZETIN (*vers Colombine.*)

Elle a l'esprit gentil. (*vers Isabelle.*) Dites-moy, je vous prie, qui voyez-vous dans votre quartier?

ISABELLE.

Je n'ay pas encore eu le loisir de rendre des visites. Ce qu'il y a de Dames à la Cour m'enlevent tous les jours pour me divertir.

MEZZETIN.

Je vous sçais bon gré de ne vous point encanailler.

COLOMBINE (*à Isabelle.*)

Le Baron de Tourmentiére est là-bas, qui veut entrer à toute force.

ISABELLE.

Ah l'insupportable homme! Colombine, delivre-

re-moy de cet étourdy-là. C'eſt un extravagant qui pretend qu'on le doit épouſer, parce qu'il a vingt mille écus de rente.

MEZZETIN.

Le fat!

COLOMBINE.

Je m'en vais luy dire que vous avez pris un remède.

ISABELLE.

Fais comme tu voudras: mais je ne puis conſentir que ce Cancre-là ſe trouve en la compagnie de Monſieur le Marquis.

MEZZETIN.

Un homme oſe-t'il ſe produire avec vingt mille écus de rente? Avant la mort de mon pere je me retiray en Hollande, parce que je n'avois que cent mille francs à manger par an. (*En parlant au petit Laquais.*) Mon fils, ai-je là un Laquais?

COLOMBINE.

Mademoiſelle, que voilà un habit qui ſent ſon bien! c'eſt-là ce qu'on appelle ſe mettre du bon tour!

MEZZETIN.

Les gens de qualité ſont à plaindre quand il fait chaud; on n'oſeroit ſurcharger un habit de dorure. C'eſt ce qui fait bien ſouvent que les Bourgeois ſe licencient, & qu'ils ont l'inſolence de compagnonner avec nous. A propos, aimez-vous la Muſique? J'ay un Timballier qui accompagne divinement la voix.

COLOMBINE.

Monſieur le Marquis, vous êtes donc d'épée?

MEZZETIN.

J'en enrage aſſez; car nous ne faiſons que blanchir auprès des gens de Robe. Peut-être que les femmes s'en laſſeront, & que nous redeviendrons à la mode.

ISABELLE.

Il me ſemble qu'un homme fait comme vous, n'apprehende point de ſi foibles rivaux.

MEZZETIN.

A vous dire vray, je me fais bien justice là-dessus. Cependant j'entrevois quelquefois ceans un certain Vieillard.... helas... cet homme de Boutique. Avoüez la vérité, il ne vous est pas indifférent.

COLOMBINE.

Qui? Monsieur Friquet? La pauvre Carcasse! Hors pour venir querir l'argent de ce qu'il nous livre, il n'y fait pas grande ordure.

MEZZETIN.

Si je l'y rencontre, il ne descendra que par les fenêtres.

ISABELLE.

Un Marchand peut-il faire ombrage à un homme de votre qualité? Est ce que mon portrait, & mes lettres, ne vous mettent pas l'esprit en repos?

COLOMBINE.

Monsieur le Marquis a raison. Un homme de cinquante mille écus de rente ne doit jamais rien trouver en son chemin. (*à part.*) Voila un plaisant Magot pour être jaloux!

ISABELLE (*à Mezzetin qui éternuë.*)

Dieu vous assiste, Monsieur le Marquis.

MEZZETIN (*riant.*)

La civilité est un peu bourgeoise.

ISABELLE.

Quoy? on offense les gens en leur souhaitant du bien?

MEZZETIN.

Quand on a l'air du monde, il faut voir crever un homme en éternuant, sans luy rien dire. Ma Princesse, quand nous marierons-nous?

COLOMBINE (*à Isabelle.*)

Repondez-donc à Monsieur. Ce qu'il vous demande là est positif, & ces sortes d'affaires se doivent conclure sur le champ.

ISABELLE.

Le mérite de Monsieur le Marquis ne donne pas le temps de se reconnoître. Il suffit qu'il souhaite les choses, pour n'y point trouver d'obstacles. Quoy que cent mille écus de rente ne bornent pas les pretentions d'une fille de ma naissance, je ne songe plus au bien, du moment que je suis prevenuë par des maniéres aussi engageantes que les siennes.

MEZZETIN.

Ecoutez, je crois que nous aurons du plaisir ensemble, ouy. (*à Colombine*) Friponne, je te feray ta fortune; mais aussi tu m'aimeras un peu.

COLOMBINE.

On ne hait jamais les gens qui donnent.

ISABELLE.

Si vous m'en voulez croire, nous ne prierons personne à la nôce.

MEZZETIN.

Dieu mercy, je n'ay ny pere ny mere; ainsi je n'ay pas grand monde à prier. (*à Colombine*) Ma grand fille, faites-moy monter un Laquais.

ISABELLE.

Vous ne ferez pas grande dépense avec moy; car je puis dire sans vanité, qu'il est peu de filles mieux équipées. Véritablement je n'ay que pour cinquante mille francs de pierreries.

COLOMBINE.

Je n'ay point trouvé de Laquais, Monsieur; mais voila un de vos Gentilshommes que je vous amene.

MEZZETIN (*au Laquais.*)

La Prairie, a-t-on fait réponse à ma lettre?

LE LAQUAIS.

Cette Dame a dit qu'elle vous la fera de bouche.

ISABELLE.

Voilà un Garçon de bonne mine.

COLOMBINE.

N'est-ce pas une conscience d'habiller comme cela un Laquais?

MEZZETIN.

Dites-moy, Monſieur le Maraut, d'où vient que vous n'avez point d'écharpe?

LE LAQUAIS.

C'eſt qu'elle eſt trop peſante, Monſieur, par le chaud qu'il fait.

MEZZETIN.

Comment, Coquin, je mets tout mon revenu en écharpes, & la votre ſera dans un coffre, quand je vous envoye chez une Dame? (*tirant ſon épée*). Par la mort....

ISABELLE (*en l'arrêtant.*)

Monſieur le Marquis, cela vaut-il la peine...,

MEZZETIN.

Je tuë un Laquais pour rien, vous allez voir.

COLLOMBINE.

Miſericorde! (*Mezzetin court après le Laquais l'épée à la main, & les femmes le ſuivent.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE I.

COLOMBINE (*ſeule.*)

VOicy pourtant une lettre écrite en bon François. Je ne ſçais pas comme Monſieur du Marchand y répondra; mais voilà, ma foy, de quoy luy faire ſauter le bâton. Il verra bien que ma Maitreſſe eſt une Chévre, & qu'elle ne ſçait pas encore comme on ſeigne un vieillard amoureux. Je luy avois conſeillé de demander dix mille francs, mais c'eſt une novice qui n'a jamais veu quinze piſtoles à la fois. Vaille que vaille: ſi Monſieur Friquet eſt piqué au jeu, il en ſera quitte pour cinq cent piſtolles. Ma foy, le jeu ne vaut pas la chandelle.

SCENE II.

LE DOCTEUR, COLOMBINE.

LE DOCTEUR (*fait la révérence de loin à Colombine.*)

COLOMBINE.

Voilà un Corbeau aſſez bien appris. Eſt-ce à moy à qui cet animal-là fait des révérences ?

LE DOCTEUR (*la prie de faire ſes complimens à ſa Maitreſſe. Il luy dit qu'il en eſt éperduëment amoureux, & luy fait entendre qu'il eſt très ſçavant.*)

COLOMBINE.

Sçavant ? Diable, tant pis. Je ne cherche que des duppes, moy. Mais, Monſieur, comment pretendez-vous aimer ma Maitreſſe ? Car il n'entre chez nous que des gens à mariage.

LE DOCTEUR (*dit qu'il ne pretend l'aymer que ſur ce pied là, & qu'il veut l'adorer toute ſa vie.*)

COLOMBINE.

Ah ! les ruës ne ſont pavées que de ces adorateurs-là. Il y a quelque temps qu'il tomba ſous ma coupe un tranſi à peu près de votre taille, qui la devoit aimer, qui la devoit cherir, enfin c'étoit des merveilles. Moy ſottement je donnay dans le panneau, & luy promis de luy rendre ſervice, en tout bien & en tout honneur dea. Croiriez-vous que cet homme qui vouloit épouſer ma Maitreſſe, eut l'effronterie de me mettre trente Loüis d'or à la main. Je vis bien par ſon preſent qu'il n'étoit guéres amoureux. Auſſi ne manqua-t-on pas de luy donner ſon congé au bout de vingt quatre heures. Voyez, Monſieur, ne me faites point porter de méchantes paroles. L'aimerez-vous beaucoup ? l'aimerez-vous long-temps ?

LE DOCTEUR (*ſe gratte la tête, & dit, que cette Ruſée en ſçait beaucoup pour ſon âge ; que neanmoins*

il

il est bon de l'engager à porter ses intérêts.) (*Il tire une bourse de cinquante Louis.*)

COLOMBINE.

Vous n'êtes pas Joüeur, Monsieur, apparemment? Car votre bourse est trop petite.

LE DOCTEUR.

Il y a pourtant cinquante pistolles dedans. Hé bien, ma fille, que diras-tu à ta Maitresse?

COLOMBINE.

Hé... mais, pour cinquante Louis, je luy diray que je vous ay rencontré; que vous êtes vêtu de noir, & que vous avez envie de l'aimer. Oh, ne vous embarassez pas; je meneray votre affaire du bon train.

SCENE III.

FRIQUET, COLOMBINE, LE DOCTEUR.

FRIQUET (*observant de près le Docteur, & tournant autour de luy.*)

HE... (*Il le tire par la manche*) Monsieur, quel pour parler avez-vous avec cette fille-là?

COLOMBINE.

Peste soit des jaloux! A chaque pas que l'on fait, on les a sur les talons.

FRIQUET (*au Docteur.*)

Monsieur, vous ne me répondez rien?

COLOMBINE (*à Friquet.*)

Que voulez-vous qu'il réponde? C'est un passant qui demande la Ruë Fremanteau.

LE DOCTEUR.

Vous êtes bien curieux, Monsieur, pour un vieillard! Puis que vous le voulez sçavoir, j'aime sa Maitresse, & si cela vous fait mal au cœur, tant pis pour vous.

FRIQUET (*en riant.*)

Ah, ventrebleu, je vous en sçais bon gré? C'est bien à un Maroufle comme vous...

LE DOCTEUR.

Petit Faquin de Bourgeois, vous vous ferez étriller.

FRIQUET.

Etriller, moy? Par la mort...

COLOMBINE.

Messieurs, & pour qui me prendra-t-on dans tout ce vacarme-là? Allez au Diable avec vos pestes de querelles.

LE DOCTEUR.

Un moment de patience. Je reviens à vous tout à l'heure. Mais mardy, tenez-vous droit sur vos pieds, & faites provision d'une bonne épée, car je vous mettray l'ame au jour. (*Il sort.*)

FRIQUET.

Tout Marchand que je suis; avec l'aune de ma boutique, je te feray manger les pavez. Va, va, tu as trouvé ton homme.

COLOMBINE.

Monsieur Friquet, vous avez le sang bien chaud.

FRIQUET.

Mardy, pour Isabelle je tuërois deux mille hommes.

COLOMBINE.

C'est donc tout de bon que vous l'aimez?

FRIQUET.

Malepeste, si je l'aime! Hé, cet homme-là vous le dira tantôt. Je l'écraseray comme une Punaise.

COLOMBINE.

Ca, ça, je croy que j'ay d'un baume qui va rabattre vos fumées. Tenez, fleurez-le. *Elle luy donne la lettre.*)

FRIQUET (*prend la lettre & la fleure.*)

Je ne sens rien.

COLOMBINE.

Quoy l'ardeur de ma Maitreſſe ne vous prend pas au nez! Ah, ah, combien y a-t'il de gens qui donneroient leur vie pour en recevoir autant? A vous dire vray, je n'étois pas d'avis d'une lettre ſi tendre; mais ſon cœur l'a emporté.

FRIQUET.

Ma pauvre enfant, que je te ſuis redevable! (*Il baiſe la lettre.*)

COLOMBINE.

Je le crois bien! C'eſt la premiére lettre qu'elle a jamais écrit à perſonne. Voila ce qu'on appelle la franche crême d'un cœur.

FRIQUET.

Ah, quelle félicité!

COLOMBINE.

Penſez que vous ne manquerez pas de la remercier tantôt, & de venir ſouper tête à tête avec elle.

FRIQUET.

Me veut-elle faire cet honneur-là? (*Il baiſe encore la lettre.*)

COLOMBINE.

Vrayment, elle vous en fera bien d'autre, ça, ça, ne baiſez point tant cette lettre. Liſez ſeulement, & me donnez là reponſe.

FRIQUET.

Ah, le precieux treſor! (*Il lit la lettre.*) *Je conte ſur vous comme ſur le meilleur amy que j'aye au monde...* Ma chére Enfant, eſt-il poſſible?

COLOMBINE.

Ne vous ay-je pas dit qu'elle eſt folle de vous?

FRIQUET (*continuant de lire.*)

Je conte ſur vous... Elle a bien raiſon! (*Il baiſe la lettre & ſoupire, puis continuë de lire.*) *Si vous voulez que j'en ſois entiérement perſuadée, quittez toutes ſortes d'affaires, pour venir ſouper avec moy...* Ah, l'obligeante perſonne! (*Il continuë de lire.*) *Et apportez cinq cent piſtoles avec vous...*

CO-

COLOMBINE (*à part.*)

Oh, voilà l'angoiſſe!

FRIQUET.

Hé, hé, hé... (*Il continuë de lire.*) *Il faut être furieuſement amy des gens, quand on leur confie ſes petits beſoins. Adieu, je vous attens; ne me privez pas du plaiſir dont je me flate, & ſi vous m'aimez, ne perdez pas l'occaſion d'obliger.*

ISABELLE.

FRIQUET.

C'eſt à dire, cinq cent piſtoles... (*Il ſoupire & rêve.*)

COLOMBINE.

Hé bien, Monſieur, viendrez-vous?

FRIQUET.

Cinq cent piſtoles!

COLOMBINE.

Eſt-ce que vous êtes retenu quelque part?

FRIQUET.

Hé, mais, pas autrement.

COLOMBINE.

Qu'eſt-ce que cela veut dire, Pas autrement? Oh, je vois bien à votre air, que vous avez partie faite ailleurs, & que vous n'aimez pas tant Iſabelle que vous en faites le ſemblant. Elle eſt bien duppe de s'attacher à des gens qui ſe font tirer l'oreille quand on les prie! Vrayment, vrayment, cet homme qui eſt allé querir ſon épée, ne ſongeroit pas ſi long-temps que vous.

FRIQUET.

Cinq cent piſtoles!

COLOMBINE.

Monſieur, vous ne répondez rien?

FRIQUET.

Si fait, je penſe que.... j'iray.

COLOMBINE.

N'y allez pas manquer, au moins. Mademoiſelle ſeroit inconſolable.

FRI-

FRIQUET.

Ouy, ouy, va, j'iray... Cinq cent pistoles! Il faut se faire justice; l'on n'aime pas les vieilles gens pour des prunes.

SCENE IV.

MEZZETIN, PASQUARIEL.

Pasquariel dit à Mezzetin que son Pere Friquet a eu querelle avec le Docteur, & qu'il croit que cela pourroit avoir des suites. Mezzetin dit qu'il va se déguiser en Prevôt, suivre son Pere, & le faire contribuer s'il le trouve avec une épée.

SCENE V.

LE DOCTEUR & FRIQUET, (*tous deux avec des épées.*)

LE DOCTEUR (*sans appercevoir Friquet.*)

MOnsieur le Courtaut, vous allez passer un vilain quart d'heure, si je vous puis joindre; je ne laisseray pas de poudre sur vos étoffes. Allons, faisons passer toute ma doctrine dans le bras.

FRIQUET (*sans appercevoir le Docteur.*)

Je n'y ay mardy pas songé, quand j'ay promis de me battre. Ma Nourrice me l'a dit mille fois, que j'avois un vray temperament à me faire étriller. Ca ça, il faut pourtant trouver du cœur, n'en fût-il point. Heureusement voicy un baudrier de buffle, qui met toutes mes parties nobles à couvert. Si cet homme vêtu de noir pouvoit oublier que nous devons nous battre, ce seroit bien de la besogne épargnée. Il est vray aussi que j'ay le sang trop chaud, mais l'amour m'a emporté.

LE DOCTEUR.

Il me semble que j'entrevois notre brave. Hola, l'Amy ?

FRIQUET.

Cela n'est point vray ; je n'ay jamais été des vôtres, & ventrebleu je n'en veux point être. Allons, allons, (*Il bat ses flancs*) Allons, Monsieur de la Doctrine, mettez-vous en garde contre ma Boutique.

LE DOCTEUR.

Mais c'est donc tout de bon que vous voulez vous battre ?

FRIQUET.

Oh, je n'appelle pas cela se battre ; je veux seulement vous tirer trois ou quatre palettes de sang, par gaillardise.

LE DOCTEUR.

Pour un Vieillard, il va droit à son homme.

FRIQUET.

Allons Coquin la vie....

SCENE VI.

MEZZETIN (*travesty en Prevôt.*) LE DOCTEUR, FRIQUET (*plusieurs Archers.*)

MEZZETIN.

Diable, demander la vie ! Ce sont gens qui se battent en duel. (*à Friquet.*) Qui êtes-vous ?

LE DOCTEUR.

Il va tout avoüer. Il vaut mieux que je me sauve. (*Il sort.*)

FRIQUET.

Hé mais, Monsieur, je ne suis pas ce que vous pensez.

MEZZETIN.

Pourquoy l'épée à la main ?

FRIQUET.

Eſt-ce qu'il n'eſt pas permis de roſſer un Fiacre qui vous fait payer d'avance la premiére heure, & qui s'enfuit à toutes jambes quand vous deſcendez pour faire de l'eau ? Par la mort! Dans la rage où je ſuis, je l'allois tuer ſans vous.

MEZZETIN.

Oh, il eſt vray que ces Coquins-là ſont inſolens. Mais ce baudrier de Buſle ?

FRIQUET.

Monſieur, c'eſt que mon fils eſt d'une Tragédie au Collège des Graſſins où il repreſente un Prevôt ; & je m'en allois le luy porter moy-même, de peur que mon Valet ne fit quelque ſottiſe dans les ruës avec l'épée.

MEZZETIN.

Oh bien, votre fils joüera la Comédie ſans épée, & vous ne laiſſerez pas de venir au Fort-l'Evêque. Il n'y a point de quartier pour les duels.

FRIQUET.

Hé Monſieur, je m'appelle Friquet ; ma Boutique n'eſt qu'à trois ruës d'icy : j'ay encore livré ce matin plus de quatre-vingts aunes de drap d'Eſpagne.

MEZZETIN.

Il n'eſt pas défendu aux Bourgeois d'avoir du cœur.

FRIQUET.

Ouy ventrebleu j'en ay ; & tout Fiacre qui me ſcandaliſera....

MEZZETIN.

Allons, mes enfans, liez-le puis qu'il fait le fâcheux.

FRIQUET.

Monſieur le Prevôt, auriez-vous la conſcience de mener un homme de mon âge en priſon ?

MEZZETIN.

Pour duel on pend à toutes ſortes d'âge.

FRI-

FRIQUET.

Pendre ! Et si je vous priois pour l'amour de moy de mettre ce diamant-là à votre doigt, me refuseriez-vous ? Il n'est que de cinq cent écus.

MEZZETIN (*aux Archers, après avoir pris le diamant.*)

Et de quoy vous avisez-vous de me venir dire que ce pauvre Marchand se battoit en duel ? Il se donne au diable que cela n'est point vray ; & un homme sur le bord de sa fosse ne voudroit pas mentir.

FRIQUET.

Voila ce qu'on appelle un tour d'amy ! Monsieur le Prevôt, Dieu vous soit en aide, & à tous les gens de bien qui protegent les innocens.

MEZZETIN.

Bon homme, prenez un autre Fiacre, & vous en allez aux Grassins voir la Tragédie de votre fils. (*Il s'en va.*)

FRIQUET (*seul.*)

Ah, jernie, que je l'ay échappé belle ! Sans mon diamant, j'étois flambé. Contre fortune bon cœur ; ne laissons pas de voir Isabelle, & de luy raconter notre combat.

SCENE VII.

Le Théâtre represente l'Appartement d'Isabelle.

ISABELLE, COLOMBINE.

ISABELLE.

HE' bien, Colombine, notre Marchand, fera-t-il son devoir ?

COLOMBINE.

Ma foy, il a bien eu de la peine à entrer dans ses bottes. Il étoit charmé du commencement de votre lettre ; mais, ma foy, les cinq cent pistolles luy

luy ont un peu navré le cœur ; & si je ne luy eusse donné vivement de l'eperon dans le flanc, nous ne tenions ma foy rien.

ISABELLE.

Quoy ? un homme à cet âge-là s'est fait tirer l'oreille ?

COLOMBINE.

A quelqu'âge que ce soit, cinq cent pistolles valent toûjours cinq mille francs ; & ces sortes de saignées ne remplissent pas la bourse d'un homme.

ISABELLE.

Tiens, le voilà qui les apporte.

COLOMBINE.

Dieu me pardonne, je pense qu'il a pris une épée pour escorter son argent.

SCENE VIII.

ISABELLE, COLOMBINE, FRIQUET.

ISABELLE.

AH ! quel spectacle ! Une épée toute nuë ! Et d'où venez-vous, Monsieur Friquet, en cet équipage ?

FRIQUET.

Je viens de châtier ceux qui ont l'insolence de venir sur mes brisées.

COLOMBINE.

Comment donc, Monsieur Friquet ?

FRIQUET.

Vous souvenez-vous de cet homme vêtu de noir qui se faisoit tenir à quatre ?

COLOMBINE.

Quoy ? quand vous badiniez tantôt ?

FRIQUET.

En badinant, je luy ay allongé une douzaine de bottes,

bottes, qui ont fait rebrouſſer chemin à ſa doctrine.

ISABELLE.

Ah bon Dieu!

FRIQUET.

Je luy allois cribler le corps, ſi d'honnêtes gens ne m'avoient empêché. Je ſuis un mauvais plaiſant ſur le chapitre de l'amour.

ISABELLE.

Vous n'êtes pas bleſſé?

FRIQUET.

Non, graces au Ciel; & les plus rudes coups ſont ceux de vos yeux.

ISABELLE.

Ah! que vous m'avez fait une étrange frayeur! Je n'en ſuis pas encore bien revenuë. Colombine fais-moy ſentir du vinaigre. (*Elle feint de s'évanouir.*)

FRIQUET (*donnant la bourſe à Colombine.*

Colombine, mets cela quelque part ſur la table de Mademoiſelle.... (*à Iſabelle, ſe mettant, à ſes genoux.*) Ah, charmante Damoiſelle, eſt-il poſſible que vous preniez tant d'intérêt à ce qui me regarde? (*Il luy baiſe la main.*)

COLOMBINE.

Mademoiſelle, qu'eſt-ce que ce Monſieur me veut dire? Il me donne une bourſe pleine de Loüis d'or; la ſerreray-je?

ISABELLE.

Ah, Monſieur Friquet, vous faites trop bien les choſes! Je ne vous avois dit cela qu'en riant.

COLOMBINE.

Un Marchand a plus d'honneur, que toute la Nobleſſe enſemble.

ISABELLE.

Mais ſerieuſement, Monſieur, n'avez-vous point été bleſſé? Voulez-vous prendre un bouillon?

COLOMBINE.

C'eſt bien la peine! Voilà le ſoupé qu'on apprête.

ISABELLE.

Il y a long-tems, Monſieur Friquet, que je ſouhaittois de vous voir chez moy le verre à la main.

FRIQUET.

Ah, Mademoiſelle, vous vous mocquez de moy peut-être.

ISABELLE.

Non, je vous parle à cœur ouvert. Je ne croy pas de ma vie avoir receu de viſite ſi agreable.

FRIQUET.

Vous me faites trop d'honneur, Mademoiſelle, & je ſuis trop glorieux de ce que mes reſpects m'ont introduit chez vous.

COLOMBINE (*à part.*)

Sans votre argent, vous n'y feriez guéres de preſſe. (*haut*) Il eſt bien de ſaiſon, ma foy, de faire des complimens, quand la viande eſt ſur table! Un homme qui ſe vient de battre, a beſoin de prendre des forces. Allons, Serpentin, apportez à laver?

ISABELLE.

Colombine, n'aurons-nous pas quelque ſymphonie, quelque voix pendant le ſouper?

COLOMBINE.

Vous aurez de tout, ne vous mettez pas en peine.

ISABELLE.

Allons, Monſieur Friquet, mettez-vous dans ce Fauteuil. (*à Colombine.*) Colombine, encore un Carreau, à Monſieur Friquet?

FRIQUET.

Vous me faites bien plus d'honneur qu'à moy n'appartient, Mademoiſelle.

COLOMBINE.

On ne ſçauroit trop dorlotter un homme comme vous. Helas, où en étions-nous, ſi ce malheureux Docteur vous eût bleſſé?

ISABELLE.

Pour moy, j'en serois morte.

COLOMBINE.

On moûroit à moins. (*aux Violons*) Jouez, Messieurs les Violons, jouez. (*Les Violons jouent.*)

COLOMBINE (*au Laquais.*)

Serpentin, à boire à Monsieur Friquet, & rinsez bien le verre à Monsieur, (*On apporte à boire.*)

FRIQUET (*au Laquais.*)

Mon Mignon, apportez-moy de l'eau, je vous prie.

COLOMBINE.

Oh, ne nous faites pas cet affront-là, Monsieur. Notre vin est assez fort sans eau.

FRIQUET (*à Isabelle.*)

Mademoiselle, trouvez bon que j'aye cet honneur que de boire à vos bonnes graces.

COLOMBINE.

Que toutes les votres surpassent.

ISABELLE.

Colombine, sers donc quelque chose à Monsieur Friquet. Le pauvre homme ne mange point.

PIERROT (*en Servante de cuisine.*)

Ah, Mademoiselle, pendant que vous êtes icy en train de rire, il y a là bas des gens qui font un beau grabuge! Ils ne disent pas moins que de brûler la porte. Dame, je n'en connois pas un au visage. Que sçais-je, moy, s'il les faut laisser entrer?

COLOMBINE.

Oh! vous verrez que ce sont des Masques qui entendent les Violons, & qui croyent que c'est un Bal!

PIERROT.

Hé bien, acheveront-ils de brûler la porte?

ISABELLE.

Nenny nenny, il vaut mieux les laisser entrer.

FRIQUET.

Et pourquoy, Mademoiselle? Nous voilà si en repos!

COLOMBINE.

Oh, il n'y a repos qui tienne. Si le feu prenoit à la porte, il auroit bien-tôt gagné le haut, & la maison ne dureroit guéres.

SCENE IX.

MEZZETIN (*en Masque, accompagné d'autres Masques.*) ISABELLE, FRIQUET, COLOMBINE.

MEZZETIN (*entre en chantant, prend Colombine par la main, & danse avec elle.*)

COLOMBINE (*après avoir dansé.*)

Ma foy, voilà de drôles de Masques!

MEZZETIN (*prend Friquet par le nez, l'ôte de sa place, se met à table sur son siége, & dit :*) Allons, Mademoiselle, réjouissons-nous.

FRIQUET.

Mademoiselle, voilà une grande impudence!

ISABELLE.

Masques, prend-on de ces libertez-là chez une Fille de mon rang?

MEZZETIN.

Quand une Fille de votre rang soupe tête à tête avec un Courtaut de Boutique, des gens de notre air & de notre façon ne gâtent pas leurs parties. (*au Laquais*) A boire.

FRIQUET.

A votre place, Mademoiselle, j'envoyerois querir le Commissaire.

MEZZETIN (*à Friquet.*)

Le vieux penard! Ha, ha, ha! (*Il luy rit au nez. On donne à boire à Mezzetin, & il chante les paroles qui suivent :*)

Un

Un Vieillard melancolique
Peut gâter tout un festin ;
Ses yeux font aigrir le vin,
La viande en devient étique.
Celuy qui rechigne, chigne,
Celuy qui rechignera,
La Troupe l'échigne, chigne,
La Troupe l'échignera.

(*Les Masques qui sont avec Mezzetin, repetent en chœur ces quatre derniers vers, en donnant des coups de pied & des nazardes à Friquet.*)

ISABELLE (*aux Masques*)

Ah, Messieurs, c'est pousser la chose trop loin. Qu'on ôte la table, & voyons un peu qui sont ces insolents-là.

MEZZETIN.

Ces insolents-là sont gens à jetter votre Bourgeois par la fenêtre ; (*Il luy tourne le chapeau sur la tête*) Et si de sa vie il remet les pieds ceans, je vous feray un entremets de son nez & de ses oreilles.

FRIQUET.

De mon nez & de mes oreilles ?

COLOMBINE.

Taisez-vous, Monsieur Friquet ; ces gens-là le feroient comme ils le disent, il n'y a point de cérémonie avec eux. Il n'y a qu'à appeller le Guet. On ne vient pas comme cela assassiner le monde dans les maisons d'honneur.

MEZZETIN.

Mademoiselle, de peur des filoux, je m'en vais ramener Monsieur du Bourgeois chez luy. Allons, Faquin, gagnez la porte. (*Il le fait sortir à coups de pied au cul, & les Masques s'en vont.*)

COLOMBINE.

Quelle peste de contretemps ! Voila un pauvre

homme qui n'a guéres paru pour sa dépense!

ISABELLE.

Il me pesoit bien sur les bras!

COLOMBINE.

Vous êtes assez bien payée de votre méchant quart d'heure.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE I.

FRIQUET *seul.*

Ce n'est pas à un Marchand d'être amoureux. Le négoce des femmes est encore plus périlleux que le Commerce. Un combat, une bague de cinq cens écus, cinq cens pistoles d'argent comptant; les étriviéres, ou peu s'en faut; en un même jour voila bien de la besogne taillée! Ceux qui défendent le Bal, ont fort grande raison. Je vois fort bien, par l'échantillon d'aujourd'huy, qu'un Bourgeois bien sage ne doit jamais souper hors de chez luy. Si Pierrot peut découvrir qui sont les Masques, je mangeray dix mille écus pour en avoir raison. A la veille d'être Echevin, morbleu, me voir donner des coups de pied au cul! (*Il se mord les doigts.*) Ah, voicy mon Fils. De peur qu'il ne sçache ma disgrace, je veux l'éloigner de Paris.

SCENE II.

FRIQUET, MEZZETIN.

FRIQUET.

Hé bien, Friquet, le Commis de cet Organiste n'a point apporté d'argent?

MEZ-

MEZZETIN.

Il eſt pourtant venu un homme au Logis, qui avoit quelque choſe ſous ſon bras. Mais comme vous n'y ſoupiez pas, il a dit qu'il reviendroit.

FRIQUET.

Ah, ah, cela n'eſt pas mal trouvé! Ecoutez, mon Amy, je ne ſuis plus d'âge à avoir de l'emportement. Je m'apperçois il y a long-temps que vous me volez. De peur que la Juſtice ne le ſçache, diſpoſez-vous à quitter Paris dans trois jours. Dieu mercy, je me ſuis fait des amis, & par leur crédit je pourray bien vous faire donner la Commiſſion du Papier marqué à Quimpercorentin.

MEZZETIN.

Si c'étoit en quelque ville de Baſſe-Normandie, où le procès va ſon train, patience. Mais il n'y a pas là de l'eau à boire.

FRIQUET.

Voulez-vous une Brigade dans le Sel?

MEZZETIN.

Je n'y pourrois pas entrer, mon Pere: dans ces emplois-là il faut être noble de trois races.

FRIQUET.

Voulez-vous le Contrôle des Perroquets à Dieppe?

MEZZETIN.

Non, j'aime encore mieux votre Quaiſſe.

FRIQUET.

Comment, Maraut, vous refuſez tout ce qu'il y a d'honorable en France, pour faire la débauche à Paris? Si je prends un bâton....

MEZZETIN.

Si je fais la débauche, c'eſt que les bons chiens chaſſent de race. (*Il s'en va*)

SCENE III.

PIERROT, FRIQUET.

PIERROT.

AH, Monsieur, vous ne sçauriez le croire ; non, vous dis-je, vous ne sçauriez le croire.

FRIQUET.

Qu'est-ce qu'il y a donc, Pierrot ?

PIERROT.

Il y a des choses inormes ; & quand je vous le diray, vous ne le croirez pas.

FRIQUET.

As-tu suivi les Masques ?

PIERROT.

Ouy, Monsieur.

FRIQUET.

Les as-tu veu entrer quelque part ?

PIERROT.

Ouy, Monsieur.

FRIQUET.

Les as-tu découverts ?

PIERROT.

Ouy, Monsieur.

FRIQUET.

Hé bien qui est ce ?

PIERROT.

Ne vous ay-je pas dit, Monsieur, que vous ne le croiriez pas ?

FRIQUET.

Je n'ay garde de le croire, puis que je n'en sçay rien.

PIERROT.

Mais quand je vous le diray aussi, le croirez-vous ?

FRIQUET.

Oh, dépêche donc, si tu veux.

PIER-

PIERROT.

Eſt-ce que la nature ne vous dit rien, Sentez-vous point là quelque choſe .... comme ſi c'étoit .... par exemple .... Je ne vous le donne pas aſſez clair à entendre ?

FRIQUET.

Non, de par tous les Diables.

PIERROT.

Et bien, puis que vous êtes ladre, je m'en vais vous le dire. C'eſt votre fils.

FRIQUET.

Mon fils !

PIERROT.

Ouy, votre fils, avec ce Diable de Tailleur qui ont fait la maſcarade.

FRIQUET.

Mon fils m'auroit menacé d'étrivières ?

PIERROT.

Ouy, Monſieur, d'étrivières. Je leur ay entendu dire chez un Vendeur de Bierre où ils ſe ſont deshabillez.

FRIQUET.

Il eſt donc amoureux d'Iſabelle ?

PIERROT.

Vrayment, je le crois. Il en a des Lettres & ſon Portrait. Vous ne ſçauriez croire, Monſieur, tout ce qu'ils en diſent.

FRIQUET.

Il en a le Portrait ? Tout à l'heure, Pierrot, qu'on m'aille querir un marteau & une hache, que j'enfonce le coffre de ce Coquin-là. Ah, malheureux Pere ! ton propre ſang ſe revolte contre toy !

PIERROT.

Voila qui eſt bien terrible, Monſieur ; mais c'eſt pourtant vray.

SCENE IV.

Le Théâtre represente l'Appartement d'Isabelle.

COLOMBINE, ISABELLE.

COLOMBINE.

De ce train là, je vois bien que votre peste de conduite nous portera guignon, & qu'à la fin la chanse tournera.

ISABELLE.

Va va, Colombine, avec un peu de résolution & d'esprit, on mene les hommes bien loin. Pourvû qu'une fille ne se reproche rien sur le chapitre de l'honneur, tout le reste n'est que bagatelle.

COLOMBINE.

Vous appellez bagatelle, de promettre mariage à cinquante hommes tout à la fois?

ISABELLE.

Je le promettrois à cent, pour grossir mes conquêtes. Te mocques-tu? La foule des Amans fait honneur à une fille.

COLOMBINE.

Elle fait aussi par fois de cuisans chagrins. Un Amant qui découvre qu'on le berne, est un vipére envenimé. Tenez, je suis fort trompée si le Masque d'hier n'a quelque fiel sur le cœur.

ISABELLE.

Oh, si c'est par jalousie, je luy pardonne. Rien n'est si drôle que de voir comme cela les hommes dans leurs boutades.

COLOMBINE.

Garre que votre Pere ou votre Oncle ne soient instruits de vos gentillesses? Vous courriez, ma foy, risque d'épouser un Couvent. (*Appercevant le Marquis*) Oh, voila le reste de notre écu!

SCENE V.

MEZZETIN (*en Marquis.*) ISABELLE, COLOMBINE.

MEZZETIN.

JE sortis un peu brusquement hier de chez vous. Mais avoüez qu'un Laquais sans écharpe est capable de décrier un homme de qualité?

COLOMBINE.

Diantre! Comme vous les redressez! Est-il mort ce pauvre Diable?

MEZZETIN.

Bon! Ils sont accoutumez à cela.

ISABELLE.

Hé bien, Monsieur le Marquis, travaille-t'on fort & ferme pour notre mariage?

MEZZETIN.

Avec qui?

ISABELLE.

Je vous le demande! Avec vous.

MEZZETIN.

Vous ne voulez pas des gens si étourdis. Oh ça, de bonne foy, à quoy avez-vous passé le temps depuis que je n'ay eu l'honneur de vous voir?

ISABELLE.

Le chagrin de vous voir partir en colére me donna un si cruel mal de tête, que je n'en ay pas reposé toute la nuit.

MEZZETIN.

N'est-ce point une indigestion aussi, pour avoir trop mangé?

COLOMBINE (*à part.*)

Il y a là quelque chose.

ISABELLE.

Je vous assure que je me mis au lit sans souper.

MEZZETIN.

Est il possible ?

ISABELLE.

Ah, Marquis, le grand repas est de songer à ce qu'on aime.

MEZZETIN.

L'aimable Enfant !

COLOMBINE.

Cette fille-là vous aime trop. Je crains qu'elle n'en devienne folle.

MEZZETIN.

Mes gens m'ont pourtant dit, qu'il y avoit de grands preparatifs dans votre Cuisine.

COLOMBINE.

Ah la plaisante chose ! C'est que la fille de notre hôtesse a épousé un Armurier. Comme c'étoit les Accordailles, on avoit emprunté notre Cuisine pour faire le Festin.

MEZZETIN.

C'est donc cela. Y eut-il des violons après soupé ?

ISABELLE.

Cela se demande-t-il ? Je pense même qu'il y vint des Masques.

MEZZETIN (*en colére.*)

Ouy, perfide, & ces Masques vous trouverent à table avec Monsieur Friquet.

COLOMBINE.

Comme on prend les choses de travers ! Vous ne sçavez donc pas que ce Monsieur Friquet est un gros Marchand, & que Mademoiselle avoit une Lettre de Change à prendre sur luy, dont il apporta l'argent le plus obligeamment du monde ; & comme il prit une foiblesse à ce pauvre homme on luy offrit du vin par honnêteté. Cependant voila comme on empoisonne tout dans le monde.

ISABELLE.

A quoy bon tout cet éclaircissement, Colombine ?

ne? Que Monsieur en croye ce qu'il voudra. (*à Mezzetin*) Ouy ouy, allez, c'est un vieillard que j'aime, & que je prefere à toutes mes connoissances.

MEZZETIN (*à genoux.*)

Ah, pardon, Mademoiselle, je vois bien que j'ay poussé la jalousie trop loin.

ISABELLE.

Je vous dis serieusement, que je l'aime.

MEZZETIN.

Cruelle!

ISABELLE.

Que voulez-vous, Marquis? Les amitiez sont libres, il faut suivre le penchant de son cœur.

COLOMBINE (*à part.*)

J'ay bien envie de voir comme cette fusée-là se démêlera.

MEZZETIN.

Quoy? Vous m'abandonnez, après tant de sermens d'amitié, après des lettres si tendres, après m'avoir donné votre Portrait?

COLOMBINE (*à part.*)

Les Marquis sont d'aussi sottes gens que d'autres. (*voyant venir Friquet.*) Voicy l'homme aux cinq cent pistolles, qui n'en est pas encore bien tué. (*Mezzetin voyant venir son Pere, se leve tout étonné.*)

SCENE VI.

FRIQUET, MEZZETIN, ISABELLE, COLOMBINE.

FRIQUET (*à Mezzetin.*)

AH, Monsieur le Marquis, ne vous contraignez point, je ne suis pas vénu pour déranger votre passion.

ISABELLE (*d'un ton fier.*)

Sçavez-vous, Monsieur le Marchand, que je suis

 fort

fort indignée contre la liberté que vous prenez d'entrer dans ma chambre sans me faire demander si je le trouve bon ? Marquis, vous devriez me venger de cette insolence.

MEZZETIN (*tout confus.*)

Ah, Madame !

FRIQUET.

Nous ne sommes plus icy en Masque ; Monsieur le Marquis n'a pas l'ame meurtriére.

COLOMBINE.

Mafoy, pour moy, j'y perds mon latin.

FRIQUET (*ôtant son Chapeau.*)

Quand on vient pour rendre service, on entre un peu plus brusquement.

ISABELLE.

Un homme de votre trempe est-il capable de quelque chose ?

FRIQUET.

Il est vray qu'aujourd'huy je ne viens pas pour apporter de l'argent.

COLOMBINE.

Ouf !

FRIQUET.

Je ne laisseray peut-être pas d'être bien receu. (*vers Colombine*) Colombine, quand tu pris la peine de m'aporter cette lettre de la part de ta Maitresse, elle n'avoit encore jamais écrit à personne qu'à moy ? Est-il pas vray ?

COLOMBINE.

A qui en a ce vieux fou-là ? Est-ce que je tiens la main de Mademoiselle, moy ?

FRIQUET.

Non, mais je tiens les lettres qu'elle a écrites au Marquis d'Oripeau Tenez, Mademoiselle la Coquette, voilà des cautions de votre tendresse.

COLOMBINE (*à Mezzetin*)

Monsieur le Marquis, que ne faites-vous monter

vos

vos gens pour jetter ce Marousle-là par les fenêtres ?

ISABELLE.

Mes lettres en des mains étrangéres ? (*vers Mezzetin*) Ah lâche ! tu m'as trahie !

FRIQUET.

Non, il vous aime de bonne foy, & je crois que vous l'aimez de même ; car ſans cela vous ne luy auriez pas donné votre Portrait.

COLOMBINE.

Petit à petit, la méche ſera découverte.

ISABELLE.

Ces ſortes d'amuſettes ne ſe refuſent guéres quand on les demande. (*Se tournant vers Mezzetin*) Infame !

COLOMBINE.

Seroient-ils de concert enſemble ? Je m'étonne qu'un Marquis n'étrangle ce vieux Coquin-là.

FRIQUET.

Nous ſommes dans un Pays où les Enfans n'étranglent pas ſi volontiers leurs Peres.

ISABELLE.

Quoy ? c'eſt-là votre fils ?

FRIQUET.

Ouy, très aſſurément, que je vais faire conduire aux Capettes, pour luy aprendre à inſulter ſon Pere.

SCENE V.

LE PREVOT, (*& les Acteurs de la Scène precedente.*)

MEZZETIN (*aux pieds de ſon Pere.*)

AH, mon Pere, eſt-ce un crime à votre fils d'être amoureux ?

FRIQUET.

Monſieur le Prevôt, droit aux Capettes, s'il vous plaît ; au pain & à l'eau, & les étriviéres tant & plus ;

MEZ-

MEZZETIN.

Pour éviter les frais, on feroit bien de vous emmener avec moy ; car aussi-bien ma Mere vous fera loger aux Petites Maisons. (*On emmene Mezzetin.*)

COLOMBINE.

Voilà un Marquis mal ajusté.

ISABELLE (*à Friquet.*)

Si votre femme étoit sage, elle vous y feroit mener à votre tour ; & peu s'en faut, Monsieur le Bourgeois, que je ne vous fasse charger de mille coups, pour vous apprendre le respect que vous devez à ma maison.

FRIQUET.

Ce n'est pas tout à fait comme cela qu'on paye cinq mille francs.

COLOMBINE.

Vous les a-t'on emprunté, pour les rendre le lendemain ? (*à part*) Ah, vieux Penard, que je vous vais faire décamper en diligence ! (*Elle sort.*)

ISABELLE.

On vous a fait trop d'honneur de ne vous demander que cinq cent pistolles. Une fille comme moy, ne met pas d'ordinaire la main à la plume pour si peu de chose. J'avois cent de mes amis qui se seroient fait une joye de m'obliger. C'est ma sottise de m'être adressée à une ame basse qui n'a que l'usage du Comptoir, & qui ne fait un plaisir que pour le regretter.

FRIQUET.

Tout ce que vous dites-là est à peindre ; mais de l'argent m'accommoderoit mieux.

SERPENTIN (*Laquais, à Isabelle.*)

Ah, Mademoiselle, il y a là-bas Madame Friquet, qui cherche son Mary pour le dévisager. Elle crie comme un aspic.

ISABELLE.

Fais-là monter. (*vers Friquet.*) Elle sera peut-être plus raisonnable que vous.

COLOMBINE.

Oh, je crois que si ma Maitresse luy fait son billet, elle s'en contentera.

FRIQUET (*tout épouvanté.*)

Ma femme? Ah, je suis un homme perdu. Douze Diables ne sont pas si dangereux. (*vers Isabelle.*) Ma chére Demoiselle, faites-moy sortir par quelque porte de derriére, & ne parlons plus des cinq mille francs.

COLOMBINE.

Mademoiselle est bonne, c'est une fille sans fiel.

ISABELLE.

J'en ay quand il en faut avoir; mais quand on demande quartier je ne sçaurois faire de mal à personne. (*à Colombine.*) Tâche de le faire évader par la porte du Jardin.

FRIQUET (*se prosternant.*)

Que je vous suis redevable!

COLOMBINE.

Allons vîte, point de complimens.

FRIQUET (*à Isabelle.*)

Dites luy bien que vous ne m'avez point veu, au moins.

COLOMBINE.

Hé bon Dieu, dépêchons.

ISABELLE (*seule.*)

Je vois bien que Colombine m'a délivrée de cet importun-là fort à propos. Mais à qui en veut Aurelio,

SCENE VI.

AURELIO, ISABELLE.

AURELIO.

JE vous apporte un cœur tout plein d'amour, & des nouvelles qui peuvent vous satisfaire. Votre Oncle est arrivé, qui m'a dit que votre Pere vous pardonne, pourveu que je vous épouse.

Vous

Vous ne doutez pas que mon cœur ne soit à vous, & que je ne fusse mort de douleur si vous en aviez épousé un autre. Le Contract est dressé, le festin est tout prêt; allons, sans differer, conclure une affaire si souhaitée.

COLOMBINE (*revenant.*)

Hé bien, où en étiez-vous sans moy?

ISABELLE (*faisant taire Colombine.*)

St, st. (*haut*) Ah, Colombine, j'ay bien avancé mes affaires depuis que tu es partie.

COLOMBINE.

Comment donc?

ISABELLE.

Je suis mariée avec Aurelio. Suis moy, nous allons faire la nôce.

COLOMBINE.

A la bonne heure, pourveu que j'épouse Pasquariel.

ISABELLE.

Oh, cela vaut fait. Tu peux conter sur l'argent du Bourgeois.

COLOMBINE (*seule.*)

Ma foy, il n'est que d'avoir de l'esprit. Tôt ou tard on se tire d'affaire. Pour de jeunes gens, nous n'avons point trop mal mené notre petite barque.

Fin de la Comédie.


La Femme Vangee

COLOMBINE
FEMME VANGÉE,

COMEDIE EN TROIS ACTES,

MISE AU THEATRE

Par Monſieur D ****

Et repreſentée pour la premiére fois par les Comédiens Italiens du Roi dans leur Hôtel de Bourgogne, le quinziéme de Janvier 1689.

A C-

ACTEURS.

COLOMBINE, *Femme de Mezzetin.*

MEZZETIN, *Mary de Colombine,*
& Amant d'Olivette.

OLIVETTE, *Puis Isabelle fille du Docteur.*

AURELIO, *Amant d'Isabelle.*

EULARIA *Sœur d'Aurelio.*

GABRION, *Nourrice de Colombine.*

LE DOCTEUR, *Père d'Isabelle.*

PASQUARIEL, } *Valets de Mezzetin.*
PIERROT, }

UN FINANCIER. *M. Elisidor.*

UN COMTE.

UN CONSEILLER.

UN COMMISSAIRE.

UN LAQUAIS.

La Scène est à Paris.

COLOMBINE FEMME VENGÉE

ACTE I.

SCENE I.

GABRION (*en Nourrice.*) COLOMBINE.

GABRION.

SI je ne vous avois donné la mammelle, est-ce que je vous sarmonerois avec tant d'amiquié ? Mais tout le sang me tribouille quand on me vient à dire : votre fille par-cy, votre fille par-là, qui d'une façon, qui de l'autre. Mercy de moy, ça me met hors des gonds, & quand j'entends flagorner les babillardes du quarquié.

COLOMBINE.

Je ne pensois pas, Nourrice, que mon quartier prit tant d'intérêt à ma conduite.

GABRION.

Vous vous êtes flanquée là dans la plus maudite ruë pour les caquets ! Voyez cette Lingére, pour être devenuë grosse, ce qu'on en a dit ; & si, le garçon l'a épousée deà, à son deuxiéme enfant : mais c'est que le monde a toûjours la rage de causer.

COLOMBINE.

Je ne sçauray donc point ce qu'on dit de moy ?

GABRION.

Hé mais, ce qu'on dit de vous : ce n'est pas de même. Vous avez un mary ; & un mary est un écran bien gentil pour une Femme. Cependant, si on en vouloit croire les Prudes qui sont autour de

no-

notre maison, y ne laissent vraiment pas de marmuré.

COLOMBINE.

Te mocques-tu, Gabrion ? Ce sont des femmes retirées, qui ne médisent de personne, & qui ...

GABRION.

Mon Dieu ! Ils ne médisent de personne: mais ils sont pourtant bien-aises de reboucher les crevasses de leur jeunesse aux dépens d'autruy. Vertu de mavie, des femmes sur le retour, sont des rasoirs bien affilez.

COLOMBINE.

Le monde a parlé de tout temps, Nourrice, & de tout tems on l'a laissé parler. Quoy ! Parce que je suis jeune, folâtre, enjoüée, & que j'aime à voir compagnie, il faudra, pour être en bonne odeur parmy les vieilles Critiques de mon voisinage, que j'aye toûjours quelqu'une de ces Anticailles-là à mes trousses ? J'aime mieux que mon Quartier babille, que d'avoir relation avec des Visages fanez, qui glacent toutes les parties dont on a la charité de les mettre: Aussi-bien les jeunes femmes commencent peu à peu à se passer de chaperons. Après tout, pourquoy se rendre malheureuse pour le Qu'en dirat-on ?

GABRION.

Ce que je vous en dis, mon Enfant, c'est parce que votre Mary ne veut pas que vous hantiez compagnie; & ces esprits bourus-là s'effarouchent la plupart du temps sans sçavoir pourquoy.

COLOMBINE.

Est-ce qu'on trouve à redire aux gens qui viennent chez moy ? Il n'y entre point de Canailles, toûjours.

GABRION.

Hé nenny, ma fille, nenny; C'est que, comme vous sçavez, dès qu'une nouvelle Mariée est un petit brin gentille & friande, un bouru de Mary *croit* que

que les hantiſes qui entrent chez elle, y vont pour autre choſe. Et puis, comme vous portez un gros état, on s'imagine que vos moyens n'ont pas la ſuffiſance d'être ſi brave. Oh! que le monde eſt malin quand y s'y met!

COLOMBINE.

Mes voiſins devroient bien me laiſſer en repos, car il me ſemble que je ne les importune guéres, je ſuis toûjours en promenades ou en divertiſſements.

GABRION.

Vous ne ſçauriez mieux faire.

COLOMBINE.

Je vais le Lundy à Vincenne, le Mardy à l'Opera, le Mecredy aux Italiens, le Jeudy je cours le Bal, le Vendredy à la Comédie Françoiſe, le Samedy je fais des viſites, & le Dimache on joüe chez moy depuis le matin juſqu'au ſoir. O ça de bonne foy, Nourrice, peut-on paſſer ſon tems avec plus de retenuë, & quand le Diable y voudroit mordre, tout Diable qu'il eſt, que pourroit-il reprocher à une femme de mon âge qui partage ſa ſemaine avec tant de jugement & d'économie?

GABRION.

Mais moy, je ne dis pas que non.

COLOMBINE.

Ma pauvre Gabrion, les femmes les plus auſtéres vivent comme moy; & quand je me mets ſur le pied des autres, je pretends que je fais mon devoir.

GABRION.

Vous avez bien raiſon.

COLOMBINE.

Sommes-nous faites pour vivre priſonniéres dans nos maiſons? Et ne vaut-il pas mieux être occupée de ſon plaiſir, que de mille chagrins domeſtiques que la nôce traîne après elle?

GABRION.

Je le penſe, ma foy!

CO.

COLOMBINE.

Le bel employ pour une perſonne, que le detail d'un petit ménage! Oh, que les Maris ſont ſots, quand ils croyent que leurs femmes ſe contenteront pour toute lecture d'un papier journal de dépenſe, où la moutarde, le poivre & le charbon reviennent à toutes les pages! Voila-t-il pas une belle Bibliotèque pour façonner un eſprit.

GABRION.

Fy, fy!

COLOMBINE.

Pour moy, nourrice, je ſuis accoûtumée à voir du monde, & j'en verray toûjours pour me deſennuyer.

GABRION.

Allez, ma chére Enfant, le Ciel vous aidera; car vous avez-là de trop bons ſentimens.

COLOMBINE.

Ce n'eſt pas que je n'envoyaſſe promener volontiers toutes les viſites, ſi je croyois que ma réputation en fût bleſſée.

GABRION (*à part.*)

Diantre! ce ne ſeroit pas là mon compte: je n'ay de profit qu'avec les viſites. (*Haut*) Vous ſeriez bien folle, ma pauvre enfant, de vous retirer toute en vie du monde! Quand on ne voit que des gens de bien, tant pis pour ceux qui en parlent.

UN PORTEUR (*de Lettres entre, un paquet de Lettres à la main.*)

COLOMBINE.

Ma pauvre Maman-Teton, je penſe que voila des Lettres de mon Mary.

LE PORTEUR.

Ca, trois ſols?

COLOMBINE.

D'où viennent ces Lettres-là, mon Enfant?

LE PORTEUR.

D'Orleans.

COLOMBINE (*prenant la lettre.*)

Ah, c'est de mon petit homme. Je cours à ma Chambre pour la lire en repos.

GABRION (*seule.*)

Que je me sçais bon gré d'avoir fait une si gentille nourriture! Cet Enfant-là avoit des dents à trois mois. Aussi (Dieu la bénisse) la voila bien avancée pour son âge. Il y a mille Femmes à Paris, qui n'en sçavent pas tant à leur troisiéme Mary que celle-là à son premier; & si, il faut dire, il n'y a pas encore trois ans qu'a tient son ménage. Mais c'est que la nature est comme ça fantasque, & donne bien plus d'ouvarture d'esprit à d'aucunes femmes qu'à d'autres. Si ste creature-là n'avoit d'entendement, on ne verroit pas tant de carosses débaclé devant notre porte. Ah, voicy notre vieux cracheux de Financier. Tenez, croiroit-on que ce vieux cadavre-là eût la hardiesse de faire l'amoureux transi? Ah, vieux penard, on vous en garde, ma foy, des femmes à dix-huit ans! Oh, que je m'en vais vous renvoyer chez vous d'une grande vîtesse!

SCENE II.

GABRION, ELISIDOR.

GABRION.

AH, Monsieur Elisidor, qu'ou prenez mal vôtre tems! Y faut que j'aille aux angonies d'une femme qui me donne tout son bien par testament. Ces occasions-là ne se trouvent pas toûjours; & comme vous sçavez, il est fort peu de gens qui donnent.

ELISIDOR.

Ma Mie, une seule parole pour le repos de mon cœur; tu ne perdras point ton temps avec moy.

GABRION.

Oh, Monſieur, l'intérêt ne me fait rien faire quand je ſars mes amis. Dieu m'eſt à témoin ſi ce n'eſt pour les obliger.

ELISIDOR.

Ma chére Gabrion, dis-moy je t'en prie, comment ſuis-je dans l'eſprit de ta Maitreſſe.

GABRION.

Vous y êtes comme un bon Voiſin, qui a des cheveux blancs, & une poitrine fort embaraſſée. Peu s'en eſt fallu que Madame ne vous ait envoyé un bonnet de laine de Sigovie, & une peau de vautour pour votre eſtomac. Oh! ſte femme-là tient un grand compte de vous. Il y a un vieux coq chez nous qu'on auroit tué trente fois, n'étoit que Madame le garde pour vous faire des bouillons quand vous ſerez bien malade.

ELISIDOR.

L'obligeante Perſonne! J'ay toûjours remarqué qu'elle avoit de grands égards pour moy.

GABRION.

Ouy, Dieu mercy, & le ſoin que je prends de ly parler en votre faveur.

ELISIDOR.

Mais, ma chére Gabrion, crois-tu qu'à la fin du temps je puiſſe mériter quelque petite place dans ſon ſouvenir?

GABRION.

Laiſſez-moy faire, avant qu'il ſoit trois ſemaines, Madame vous menera prendre l'air au Pré aux Clercs, ou à quelque autre promenade. Sans ſte maudite fluxion qui vous aſſaſſine, on vous auroit mis l'autre jour d'une partie de Saint Cloux; mais dans l'état, où vous êtes, n'y a pas d'apparence de riſquer votre ſanté.

ELISIDOR.

Adieu, ma chére Gabrion.

GABRION.

Adieu, Monſieur Eliſidor, mettez une bonne ſerviette bien chaude ſur votre poitrine. (*Il s'en va.*) Le vieux fou avec ſon amour! Voila-t-il pas un homme d'un bon tour, pour vouloir plaire aux femmes!

SCENE III.

GABRION, LE COMTE.

GABRION.

C'Eſt ſt'homme cy, ma foy, qui eſt la perle de nos viſites! Ah! comme la nature ſe divartit à faire comme ça de biaux hommes!

LE COMTE.

Ma pauvre Gabrion, que j'ay de joye de te revoir!

GABRION (*d'un air badin.*)

Monſieur le Comte, dites-vous ça tout de bon? Je ne ſuis pas grand' Dame; mais quoy que Nourrice, chaque choſe vaut ſon prix. (*à part.*) Ah, ſi mon Bâtié d'homme étoit fait comme ça!

LE COMTE.

Comment ſe porte ta Maitreſſe? jouëra-t-on après dîné chez elle?

GABRION.

J'irois bien ly demander; mais elle repoſe. Une colique l'a penſé faire mourir ſte nuit. (*Regardant amoureuſement le Comte, & luy paſſant la main ſous le menton.*) Vous êtes donc bien-aiſe d'avoir comme ça tant de belles parfections?

LE COMTE.

Serieuſement, Nourrice, me trouves-tu à ton gré?

CABRION (*en niaiſant.*)

Vous y ſeriez de reſte: mais à cauſe que j'ay nourry un enfant, vous croyez poſſible, que.... Oh, ne vous y trompez pas, il y a tout plein de Madames qui ne valent pas leurs Nourriſſes.

LE COMTE.

Je n'en fais pas de doute.

GABRION.

Qué beau vermeil de t.in !

LE COMTE (*à part.*)

Je pense que cette folle-là a l'amour dans la moëlle des os ! Voyons où cela peut aller. (*à Gabrion.*) O ça Nourrice, si je t'aimois du bon du cœur, m'en sçaurois-tu quelque gré ?

GABRION.

Si vous m'aimiés de bonne foy, je vous donnerois . . .

LE COMTE.

Hé bien ?

GABRION.

Je vous donnerois . . .

LE COMTE.

Acheve, ma mie, acheve.

GABRION (*soupirant.*)

Est-ce qu'ou n'entendez pas à demy-mot ? Je vous donnerois un cœur tout neuf & tout entier.

LE COMTE.

Tout entier ? Et que diroit ton Mary ?

GABRION.

Ce que disent tous les Maris en pareils cas.

LE COMTE.

La vieille folle !

SCENE IV.

LE COMTE, GABRION, COLOMBINE (*qui les surprend.*)

COLOMBINE.

AH Monsieur le Comte, je vous y prends, vous cajolez ma Nourrice !

GABRION.

Bien au contraire, ma Fille, j'ay toutes les peines du monde à le retenir. Croiriez-vous qu'il vouloit s'en aller sans vous voir ? Et je luy disois, moy, que ça n'est pas honnête.

COLOMBINE.

Monsieur le Comte ne me feroit pas l'affront d'entrer chez moy sans me voir ; il sçait trop bien son monde.

LE COMTE.

Gabrion se divertit à mes dépens.

COLOMBINE.

Vous la connoissez de longue main. Monsieur le Comte, voulez-vous que nous fassions un tour de Jardin? aussi-bien j'ay tout plein de choses à vous dire.

GABRION (*tirant le Comte par le bras.*)

Ne parlez pas de cette colique au moins ; car elle ne veut pas qu'on le sçache.

LE COMTE.

Je ne gâte jamais rien. (*Il s'en va avec Colombine.*)

GABRION (*regardant le Comte partir.*)

Ah le biau jeune homme ! Ah le biau jeune homme ! (*Appercevant l'homme de Robe qui s'avance vers elle.*) En voicy encore un, à qui j'ay bien la mine de tirer une plume de l'aîle.

SCENE V.

LE CONSEILLER, GABRION.

LE CONSEILLER.

Nourrice, tu me vois dans un chagrin mortel.

GABRION (*à part.*)

Il n'a point d'argent, peut-être. (*haut*) Est-ce qu'ous avez perdu au jeu ?

LE CONSEILLER.

C'est que ta Maitresse me desole.

GABRION.

Comment donc ?

LE CONSEILLER.

Tu ſçais que je n'épargne rien pour luy plaire ; cependant je vois toûjours à ſes trouſſes un certain Juſt'aucorps bleu.

GABRION.

Qu'ous êtes ſimple ! C'eſt un viſage qu'a ne peut ſouffrir ; ly a trois jours que je la tourmente la-deſſus comme une ame damnée.

LE CONSEILLER.

Et que t'a-t-elle répondu ?

GABRION.

A la fin je l'ay miſe à la raiſon. Je ly ay fait entendre que les hommes d'épée ſont des gueux, des étourdis, & des gens ſans reſſource.

LE CONSEILLER.

Et comment a-t-elle pris cela ?

GABRION.

Bon ! Je ly ay mis en tête qu'un Conſeiller eſt un fort bon appuy. Je ly en aurois bien dit davantage, mais depuis quelque temps a ne dépleure point.

LE CONSEILLER.

Hé ſur quoy, la nourrice ?

GABRION.

C'eſt qu'a l'eſt affligée d'une Tapiſſerie de Haute-liſſe & d'un Lit de Damas que ſon Mary luy refuſe. Acoutez, ça eſt bian dur tout franc à une jeune femme, de n'être point meublée.

LE CONSEILLER.

Que je te ſuis redevable, ma pauvre nourrice, de l'avis que tu me donnes ! Je feray apporter tantôt ceans la plus belle Tenture & le plus beau Lit de Paris. Tu luy diras que des gens de ta connoiſſance t'ont priée de la faire tendre pendant qu'ils ſeront à la campagne, de peur que les vers ne s'y mettent. Dans la ſuite on trouvera quelque autre ruſe pour les luy faire accepter.

GA-

GABRION.

Voila ce qu'on appelle faire des presens en honnête homme ! Vous ne sçauriez croire comme les Connoissances de Madame m'ont parsecutée pour leur dire le sujet de son chagrin ! Mais je n'en ay jamais voulu ouvrir la bouche qu'à vous.

LE CONSEILLER.

Pour une si agreable préférence, je te prie, Nourrice, d'agréer trente pistoles, en attendant mieux : Adieu, ma Mie, je la viendray voir quand la Tapisserie sera tenduë.

GABRION (*seule.*)

Ce sont encore trente pistoles à quoy je ne m'attendois pas. Je crois qu'il n'y a pas d'argent mieux gagné au monde ; car je ne l'y ay pas forcé. Ma foy, vive les conditions, où il y a de belles femmes ! Que seroit-ce, s'il ne venoit pas comme ça de petits hazards à la traverse ? Si on n'avoit que ses gages, on ne s'y pourroit pas sauver. (*Elle s'en va.*)

SCENE VI.

COLOMBINE, PIERROT.

COLOMBINE (*baisant la lettre de son Mary.*)

Mon pauvre petit homme ! Il est donc vray que tu arriveras ce soir ? Ah, qu'il est doux après une longue absence de recevoir un Mary qu'on aime ! (*Elle baise encore une fois la lettre.*) Mon cher petit Bouchon, tu arriveras ce soir ? L'heureuse journée ! Pour moy je ne sçaurois comprendre comme un tas de sottes femmes se passent volontiers de leurs Maris. Vous diriez presentement, que la tendresse est bannie des Ménages, & que la bonne amitié est une foiblesse attachée à la Bourgeoisie. Ma foy je ne seray jamais à la mode par cet endroit-là. Mezzetin n'est pas un bel homme, il en faut convenir ; mais il a de

petites maniéres friponnes, & par dessus tout, une attache pour moy qui m'enchante. Si tu ne revenois pas ce soir, mon petit Mary, je serois pourtant bien chagrine. (*En regardant la lettre*) Oh, il n'y manquera pas, puis qu'il me le promet dans sa lettre. (*En baisant la lettre.*) Ah, mon petit cœur! Songeons à le bien recevoir, & à luy preparer à souper... Pierrot?

PIERROT (*derriére le Théâtre.*)

Patience.

COLOMBINE.

En voilà d'un autre! Pierrot?

PIERROT.

Patience.

COLOMBINE.

C'est une mort d'avoir à faire à cet animal-là. (*En se fâchant*) Pierrot?

PIERROT.

Patience, vous dis-je.

COLOMBINE.

Oh, qu'il en faut avoir avec les bêtes! Hé bien, viendras-tu à la fin?

PIERROT (*sortant brusquement.*)

Hé mort non pas de ma vie, ne seray-je jamais un quart d'heure en repos dans mon Cabinet, sans entendre criailler, Pierrot, Pierrot? Comment diable feriez-vous s'il n'y avoit point de Pierrot dans le monde?

COLOMBINE.

Oh si tu te fâches, c'est une autre affaire. Je t'appelle pour te dire que mon petit Mary viendra ce soir.

PIERROT.

Ce soir.

COLOMBINE.

Ouy, Pierrot, je reverray ce soir mon petit homme.

PIERROT (*à part.*)

Je sçais bien qui en enrage de nous deux.

CO-

COLOMBINE.

Je t'assure que je ne m'en sens pas de joye.

PIERROT.

Hé, bon! il faut toûjours dire comme ça.

COLOMBINE.

Oh, je suis une femme toute unie; il n'y a point de déguisement à mon fait. J'aime mon pauvre Mezzetin d'uñe force....

PIERROT.

Ca vous a donc pris tout à coup; car, entre nous, qui sçavons le grimoire, depuis qu'il est party, vous n'avez pas fait grande dépense en chagrin.

COLOMBINE.

Est-ce qu'on aime mieux quand on pleure?

PIERROT.

Mon Dieu nenny, mais....

COLOMBINE.

Hé quoy, mais?

PIERROT.

Hé mais.... on voit ce qu'on voit une fois.

COLOMBINE.

Qu'as-tu donc tant veu, Pierrot?

PIERROT.

Moy? rien, ce ne sont pas là mes affaires; moñ Maître a voulu épouser une jeune femme, & ....

COLOMBINE.

Hé bien, qu'en veux-tu dire?

PIERROT.

Je dis qu'il a fort bien fait; notre maison n'étoit qu'un champêtre, où l'herbe croissoit par tout; mais depuis que vous y êtes, Dieu mercy on ne manque point de compagnie.

COLOMBINE.

A t'entendre parler, il semble que je voye tout Paris; cependant je ne fais guéres de connoissances, & quand j'en fais j'ay mes raisons pour cela.

PIERROT.

Oh, je m'en fie bien à vous.

COLOMBINE.

Pour être Bourgeoise, ce n'est pas à dire qu'on sera toute sa vie prisonniére, & qu'on n'osera hanter les gens du grand monde.

PIERROT.

Ca mon, ma foy, vous y entendez finesse avec votre grand monde ! Je vous vois jargonner tous les jours avec un balourd de Marchand, qui est le plus sot Bâtié....

COLOMBINE.

Que tu es fou ! c'est un Innocent que je tiens à l'hameçon, & que je mitonne de longue main ; car vois-tu, Pierrot, si l'on n'a un peu de prevoyance dans la vie, tout va sens dessus dessous. Quand mon cher Mary m'a épousée, nous avons bien fait de la dépense, il ne sera peut-être pas toûjours en état de la soutenir. Pour moy j'aime à être propre, & un animal comme cela se tient trop honoré de faire credit à une jolie femme.

PIERROT.

Oh, c'est une raison cela. Et ce vieux Financier, qu'en pretendez-vous faire ?

COLOMBINE.

Ce qu'on fait d'une très bonne connoissance. C'est un vieux garçon qui ne demande plus qu'amour & simplesse. Quand il vient au logis je luy fais de petites singeries qui aboutissent à rien ; & avec cela je suis seure qu'en mourant il me donnera tout son bien. Bon ! il rougit quand il n'offre que mille pistoles ?

PIERROT.

Et vous les refusez.

COLOMBINE.

Jusqu'à present l'argent ne m'a point tentée, mais il est toûjours bon d'avoir une poire pour la soif.

PIER-

PIERROT.

En voila donc deux de bon compte, que vous ne souffrez que par politique? Mais ce Just'au-corps brodé, qui dépave tous les jours notre ruë avec son carrosse, ne vous a-t-il point un peu échancré le cœur? C'est mardy un drôle bien tourné, & si, il ne m'a pas donné quatre pistoles en sa vie; mais c'est que je le trouve bonne personne.

COLOMBINE (*soupirant.*)

Ah, Pierrot, qu'il a bon air, & qu'il est bien fait!

PIERROT.

Voicy l'encloüeure!

COLOMBINE.

Je ne le vois, je t'assure, que pour me desennuyer.

PIERROT.

On sçait bien cela.

COLOMBINE.

J'aime la promenade; il a un bon équipage. Aujourd'huy à Saint-Cloud, demain au Cours, une autre fois à Boulogne.

PIERROT.

Et revenez-vous à jeun de toutes ces parties-là?

COLOMBINE.

Te mocques-tu, Pierrot? C'est l'homme de France qui fait manger le plus agréablement.

PIERROT.

Pensez que le long des chemins il vous dit quelque petite chose?

COLOMBINE.

Jamais Cavalier ne s'est expliqué en meilleurs termes. Il me disoit l'autre jour, (mais ne va pas dire cela, au moins.)

PIERROT.

Oh!

COLOMBINE.

Il me disoit, en me baisant la main, qu'il étoit au de-

desespoir de ne m'avoir point connuë pendant que j'étois fille.

PIERROT.

Et pourquoy ?

COLOMBINE.

Parce que je méritois, à ce qu'il dit, un meilleur sort, & que très assurément il m'auroit épousée.

PIERROT.

Et cela ne vous a pas fendu le cœur ?

COLOMBINE.

A ne point mentir, il est bien engageant. Quelquefois à force de soins, on ne laisse pas d'entamer le cœur d'une femme.

PIERROT.

C'est á dire que mon Maître arrive à la bonne heure, & que le pauvre homme fera bien de ne pas abandonner sa maison, car les absents ont toûjours tort.

COLOMBINE.

Mais aussi, Pierrot, que me viens-tu lanterner avec tes questions ? Ne t'ay-je pas dit cent fois que je n'aime au monde que mon petit Mary ?

PIERROT.

Et le Just'aucorps brodé.

COLOMBINE.

O ça ne raisonne point tant ; songe seulement à nous faire à souper, & que tout aille par haut.

PIERROT.

Moy faire à souper ? Oh je ne me méle plus de cuisine depuis que je me suis mis dans l'étude.

COLOMBINE

Va va, ne t'embarasse point ; mon Mary amene avec luy la Niéce de Pasquariel, qui est une fille adroite dont il me mande que je seray fort bien servie.

PIERROT,

Il faudra voir ce que c'est.

SCENE VII.

MEZZETIN, COLOMBINE, OLIVETTE, PIERROT.

MEZZETIN.

HE' où est donc tout le monde ceans?

PIERROT.

Ce qu'ous y avez-laissé y est encore.

COLOMBINE (*courant au devant de Mezzetin & l'embrassant.*)

Ah, mon cher Mary!

MEZZETIN.

Malepeste, comme tu serres! Et fy! tu m'aimes à m'étrangler.

OLIVETTE (*étonnée.*)

Que vois-je?

COLOMBINE (*sautant encore au col de Mezzètin.*)

Quoy c'est toy, mon fils?

MEZZETIN.

Ouy, Mamour, c'est ton petit cœur qui t'embrasse.

OLIVETTE (*à part.*)

Ah, le traître!

COLOMBINE.

Que ton absence m'a causé d'allarmes! Tiens, demande à Pierrot, il y a quatre mois que je ne depleure point.

PIERROT.

Ca vous auroit fait pitié, Monsieur, si vous l'aviez veuë. Ma foy, vous avez la Reine des femmes. Depuis que vous êtes party, je jurerois bien qu'il n'est pas entré un chat dans notre maison.

MEZZETIN.

Tu m'aimes donc bien, mie!

COLOMBINE.

Peut-on trop aimer un petit homme à manger?

(*se tournant vers Olivette*) La belle enfant, ne vous étonnez pas de nos caresses.

OLIVETTE.

Je ne les puis voir sans en rougir. (*se tournant vers Mezzetin*) Et peu s'en faut, lâche, que je n'éclate.

MEZZETIN (*à Colombine.*)

Ma mie, c'est une Innocente qui n'a jamais rien veu, & qui ne sçait pas encore les libertez que donne le mariage. La pauvre Enfant s'imagine que nos privautez sont criminelles.

OLIVETTE (*bas à Mezzetin.*)

Tu le sçais mieux que moy, perfide.

COLOMBINE.

Il me semble qu'elle te gronde.

MEZZETIN.

Hé, non, Mamour; c'est ce que je te disois tout à l'heure. Quand son oncle me l'a confiée, je luy ay promis qu'elle ne verroit rien chez nous qui ne fût dans l'ordre; & comme d'abord tu t'es jettée à mon cou; franchement cela desoriente une jeunesse, & c'est là ce qui la fâche. Petit à petit elle s'y accoutumera.

PIERROT (*à Olivette.*)

Morguoy, qu'ous êtes jolie! Tenez si vous vouliez, je serois peut-être aussi-bien votre fait qu'un autre.

MEZZETIN (*à Pierrot.*)

Plaît-il?

PIERROT.

Moy, je ne dis rien.

MEZZETIN.

Ecoutez, Monsieur le Coquin, s'il vous arrive jamais de regarder cette Fille-là entre deux yeux, je vous rosseray d'un air.... Ventrebleu, je n'entends pas-là dessus de raillerie.

PIERROT.

Mais, Monsieur, on n'estropie pas une femme pour la regarder.

MEZZETIN.

Sans le respect de ma femme, je vous regalerois d'une volée de coups de bâton qui vous rabattroient diablement vos fumées.

COLOMBINE.

Ouais ! Voila bien du vacarme pour peu de chose !

MEZZETIN.

Point du tout, ma mie ; c'est que ce maraut-là se radoucit déja auprès d'Olivette ; comme si c'étoit viande pour ses oiseaux. Oh, je vous apprendray, maître faquin....

COLOMBINE.

Mais pourquoy tant de chaleur pour l'intérêt d'une servante ?

OLIVETTE (*à Colombine.*)

Mes intérêts luy doivent être bien aussi chers que les votres.

MEZZETIN (*à Olivette.*)

Doucement, doucement.

COLOMBINE.

Qu'est-ce à dire, effrontée, vos intérêts luy sont aussi chers que les miens ?

MEZZETIN.

Hé fy, Mamour, ne t'emporte point.

COLOMBINE.

Comment, mercy de ma vie, que je ne m'emporte point ?

MEZZETIN.

Hé, mon petit cœur !

COLOMBINE.

Tu pretends donc me passer la plume par le bec, & me faire...

MEZZETIN.

Ma petite femme !

COLOMBINE.

Quoy, pendant ton absence, je n'ay pas voulu sortir une seule fois, de peur de rencontrer un homme en mon chemin.

MEZ-

MEZZETIN.

Je le sçais bien ; ma mie.

COLOMBINE.

Et tu as l'effronterie d'amener une fille dans ma maison ?

OLIVETTE.

La fille qui est dans votre maison y a peut-être autant de part que vous.

MEZZETIN (*à Olivette.*)

Ouf ! Voila pour tout gâter. (*se retournant vers Colombine*) Cela n'a jamais veu le monde, il en faut souffrir quelque chose dans les commencemens.

COLOMBINE.

Tu es bien hardie, Coquine, d'entrer en comparaison avec moy ! Ah que je me repents d'aimer si tendrement un Miserable, qui me bride le nez de ses fredaines !

MEZZETIN.

Ne t'emporte point, Mamour, je t'en prie. (*vers Olivette*) Voila ce que c'est que de parler !

OLIVETTE.

J'en dirois bien davantage, si le desespoir ne me chassoit pas d'icy. (*Elle sort.*)

COLOMBINE.

Que je suis sotte, d'avoir renoncé à toutes sortes de plaisirs & de compagnies, pour ne songer qu'à un mary !

PIERROT.

Helas ! ça n'est que trop vray.

COLOMBINE.

Pour toute récompense, on m'amene une Guenon chez moy, qui m'insulte & qui m'outrage.

MEZZETIN.

Hé point, mon cœur, tu prends tout cela de travers.

COLOMBINE.

Je le prends comme une honête femme le doit pren-

prendre ; & nous verrons à la fin, ſi je ne feray pas la maitreſſe.

PIERROT.

Tout franc, Monſieur, vous avez tort. Demandez-luy pardon, ça l'appaiſera. Ne voit-on pas bien que c'eſt une femme qui vous adore, & qui eſt jalouſe de votre inclination?

MEZZETIN.

Il eſt vray qu'elle n'aime que moy au monde.

PIERROT (*tout bas.*)

Et le Juſt'au-corps brodé. Que ces Maris ſont de bonnes gens! (*haut*) Monſieur, quand une femme ne ſent pas d'ordure à ſa flute, elle en crie bien plus âprement.

MEZZETIN.

Il eſt vray.

PIERROT.

Tout ça ne ſignifie que de l'amitié.

COLOMBINE.

Ma foy, je ſuis bien laſſe d'en tant avoir. Une fois en la vie il faut que je me mette ſur le pied des autres femmes. Fy! c'eſt une honte, à mon âge, de n'avoir point d'amant! Ne ſuis-je pas aſſez jolie pour en faire?

PIERROT.

Voila-t-il pas mon compte? Si vous ne l'adouciſſez, elle ſe mettra à la débandade, & quand ça ſera fait, vous en enragerez.

MEZZETIN.

Allons, ma petite femme, point de rancune.

COLOMBINE.

Non, je veux être Coquette.

MEZZETIN (*à genoux.*)

Ah, pardon ma Mour.

COLOMBINE.

Il n'y a pardon qui tienne, j'en veux eſſayer.

MEZ-

MEZZETIN.

Mais, mon cœur, je conviens que j'ay tort. (*En regardant Pierrot*) Pierrot, tu vois bien que je me mets à mon devoir.

COLOMBINE.

Oh, ce n'eſt pas aſſez, il faut que je me venge. Crois tu qu'il n'y ait qu'à demander pardon à une femme après l'avoir outragée ?

MEZZETIN.

Hé bien, je n'y retourneray plus.

PIERROT.

Oh, c'eſt tout dire. Quand un homme ſe met à la raiſon, il luy faut faire miſericorde.

COLOMBINE.

Je ſuis pourtant bien tentée de te rendre le chagrin que tu me viens de faire.

MEZZETIN.

Ma chére amour, n'en faites rien.

COLOMBINE.

Me promets-tu de renvoyer Olivette à ſes parens ?

MEZZETIN.

Ouy, ma mie.

COLOMBINE.

Que jamais tu ne penſeras à elle ?

MEZZETIN.

Jamais, mon cœur, jamais.

COLOMBINE.

Leve-toy, car je m'attendris, & mon ſot naturel ne peut tenir contre les priéres.

MEZZETIN.

Tu m'aſſures donc que tu ne te vengeras point ?

COLOMBINE.

Commençons par aller ſouper ; nous aviſerons au reſte tout à loiſir.

MEZZETIN.

Que je t'ay d'obligation, mon petit cœur, de toutes tes bontez ! (*à part*) Il y a mille femmes qui au-

auroient tenu leur courage, ouy. (*Ils s'en vont.*)

PIERROT (*seul.*)

Ma foy, il n'eſt que de ſe faire valoir, & de redreſſer les hommes dans les occaſions! J'endors le petit mon fils, j'endors le petit.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE I.

OLIVETTE, GABRION.

OLIVETTE.

MA pauvre Gabrion, que je te trouve heureuſe de n'avoir point d'amour en tête!

GABRION.

Oh, ça vous plaît à dire. J'en ſuis par fois auſſi tourmentée qu'une autre; mais c'eſt qu'on ne va pas chanter ſon Commitimus à tout le monde.

OLIVETTE.

Quoy, ſerieuſement, Gabrion, tu as l'ame tendre? Je t'en aime mieux de moitié.

GABRION.

Chacun ſelon ſa ſorte, on ne laiſſe pas de ſe ſentir. Vous mocquez vous? Sur l'amiquié je ſuis encore auſſi vardelette qu'une fille de quinze ans. Le monde qui frequente chez nous me le dit à tout bout de champ. N'y a pas juſqu'à notre Maître qui ne batifole autour de moy. Mais ma foy ce n'eſt pas pour ly que le four chaufe.

OLIVETTE.

Tu es donc bien difficile, Nourrice?

GABRION.

Ce n'eſt pas pour ça: c'eſt que ces peſtes d'hommes mariez ſont malins comme la foudre. Quand ils ont les pieds chauds, ils recontent tout à leu femmes;

mes ; & comme vous ſçavez, ſi on a quelque petite bienveillance, on n'eſt pas trop aiſe que le monde en aille à la moutarde. A cet'heure, moy, j'ay toûjours aimé le ſecret.

OLIVETTE.

C'eſt avoir de l'eſprit. Mais dis-moy, Gabrion, ne luy as tu jamais entendu parler de moy ?

GABRION.

Il ne fait autre choſe toute la journée.

OLIVETTE.

Hé bien, dans quels ſentimens le trouves-tu ?

GABRION.

Tout franc, je croy qu'il enrage de vous avoir amenée. Il penſoit vous croquer comme beaucoup d'autres ; mais il voit bien à cette heure qu'il n'en caſſera que d'une dent. A votre place, ma foy il me la payeroit.

OLIVETTE.

Oh, je te réponds, Nourrice, que je m'en vengeray hautement.

GABRION.

Vous ferez fort bien ; car c'eſt un vray homme à vous renvoyer chez votre pere par le Meſſager, & à luy faire entendre qu'ous l'avez débauché, & que vous l'avez forcé à vous amener avec luy.

OLIVETTE.

Seroit-il bien aſſez lâche ?

GABRION.

Tous les hommes en ſont là logez. Quand ils ſont dans l'eſperance, ſont des Anges ; quand on les rebute, le Diable n'eſt pas plus malin.

OLIVETTE.

Et pour qui ſa femme me prend-elle ?

GABRION.

Bon ! y ly a fait entendre qu'ous feriez ſa fille de Chambre : mais, mardy, elle a bon nez ; & gentille comme vous êtes, a vous prend pour une druë qui vient ſçandaliſer ſa maiſon.

OLIVETTE.

Je la desabuseray devant qu'il soit peu.

GABRION.

Moy, je suis franche comme osier. Pourvû qu'ous n'en parliez point, je vous diray qu'il a gagné trente mille écus au jeu. Pourquoy ne vous mariera-t-il pas, puis qu'il vous a tiré de chez votre pere ? A votre place je le ferois danser comme un singe.

OLIVETTE. (*l'embrassant.*)

Ma pauvre Nourrice, tu es un trop bon cœur de femme. Tu verras devant qu'il soit peu, que tu n'obliges pas une ingrate.

GABRION.

Pour moy quand je peux je fais plaisir à tout le monde. Ah ! que je serois à la joye de mon cœur, si je vous voyois mariée à votre contentement ! Il y a mille jeunes hommes qui seroient trop aises de vous avoir.

OLIVETTE.

Il faut commencer par me venger, le ciel pourvoira au reste.

GABRION.

Adieu ma grande fille, j'entends qu'on m'appelle. Dans ste diable de maison-cy, on ne cause pas la moitié de son saoul. (*Elle s'en va.*)

OLIVETTE (*seule.*)

Coquin, tu me veux renvoyer chez mon Pere sans reparer le tort que tu m'as fait ? Ah ! que ne puis je à mon gré manger le cœur d'un perfide qui m'emmene pour être sa femme, & qui me fait entrer chez luy comme sa servante ! Chagrin, rage, desespoir, que ne m'aidez-vous à étrangler un traître qui m'outrage si sensiblement ! (*Elle s'en va.*)

SCENE II.

COLOMBINE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

MAdame, il y a là-bas un Monſieur qui vient pour avoir l'honneur de vous voir ?

COLOMBINE.

Comment s'appelle-t'-il ?

LE LAQUAIS.

Il ne m'a point dit ſon nom.

COLOMBINE.

A-t-il de l'équipage ?

LE LAQUAIS.

Son Caroſſe eſt tout d'or.

COLOMBINE.

Va le faire monter.... (*Le Laquais s'en va.*) C'eſt quelque jeune tête de la Cour qui vient paſſer ſon train en reveuë, & qui eſt bien aiſe que j'approuve ſa depenſe.

SCENE III.

MEZZETIN (*en Cavalier.*) COLOMBINE.

MEZZETIN (*à part.*)

QUelque mine que je faſſe, je crains qu'il ne m'en cuiſe de ma curioſité.

COLOMBINE (*à part.*)

Je penſe que c'eſt mon Jaloux, qui vient chercher noiſe ! Il faut que je luy faſſe avaler la couleuvre tout au long.

MEZZETIN.

Il y a long-temps, Madame, que je diſpute contre mon cœur : Mais enfin il a vaincu ma timidité, & je ne veux devoir qu'à ma paſſion l'honneur de m'introduire chez vous.

CO-

COLOMBINE.

Votre compliment, Monsieur, est trop galant & trop spirituel, pour ne vous pas accorder une entrée aussi favorable qu'on la doit à un homme de votre tour & de vos maniéres.

MEZZETIN (*à part.*)

Dieu me le pardonne, je pense qu'elle mord déja à l'hameçon ! (*haut*) Quelque bien qu'on dise de vous dans le monde, je conviens presentement, Madame, qu'il faut vous connoître pour sçavoir ce que vous valez.

COLOMBINE.

Ne pensez pas rire. Il est sans vanité peu de femmes d'un aussi bon commerce.

MEZZETIN (*à part.*)

Tant pis, diable, tant pis !

COLOMBINE.

Je jouë, je cours le Bal, je fais des Promenades ; & il est à naître que j'aye encore rompu une partie.

MEZZETIN (*à part.*)

C'est peut-être pour se consoler de mon absence. (*haut*) On m'avoit pourtant dit que vous étiez fort retirée, & que vous ne receviez point de visites ?

COLOMBINE.

Je le fais croire à tout le monde, parce que de bouche, cela va jusqu'à un Mary.

MEZZETIN.

Ouf !

COLOMBINE.

Cependant, comme les autres femmes, je ne laisse pas de me divertir quand l'occasion s'en presente. Après tout, n'ay-je pas raison d'aimer la joye à mon âge ? Vous sçavez, Monsieur, qu'à Paris les femmes ne se marient pas pour garder la maison.

MEZZETIN (*à part.*)

Ah ! j'en tiens, ou peu s'en faut.

CO-

COLOMBINE.

Que dites-vous-là tout ſeul Monſieur ?

MEZZETIN.

Je dis, ma belle Dame, que vous étes redevable au Ciel d'un ſi joyeux temperament.

COLOMBINE.

A vous dire fray, tous mes amis en ſont aſſez contents.

MEZZETIN (*à part.*)

Il n'y a que moy qui en enrage.

COLOMBINE.

Vous me paroiſſez trop galant pour refuſer d'être de notre ſocieté pendant tout le Carnaval ?

MEZZETIN (*à part.*)

La miſérable, qui prie les hommes! Ah, chienne de curioſité !

COLOMBINE.

Vous ne me répondez rien là-deſſus ? eſt-ce que vous êtes engagé dans votre quartier ?

MEZZETIN.

Le plaiſir de vous voir, Madame, ſera dans la ſuite mon unique engagement: mais j'ay raiſon de craindre que le retour d'un Mary bien aimé, ne ſoit un obſtacle invincible au bonheur que je me propoſe.

COLOMBINE.

Etes-vous auſſi novice que vous en faites la façon ? Croyez-moy, un Mary comme le mien n'embaraſſe guéres une femme, ny à ſon départ, ny à ſon retour.

MEZZETIN (*à part.*)

Carogne!

COLOMBINE.

Je me ſuis miſe ſur le pied de voir qui bon me ſemble ; & pour peu que votre cœur me donne la préférence de vos viſites, je les recevray, Monſieur, avec une joye qui vous marquera qu'elles me ſeront chéres.

MEZ-

MEZZETIN (*à part.*)

Traîtresse ! (*haut*) Mais si par malheur votre Mary me reconnoissoit, & qu'il vint à faire du vacarme, quel party prendre ?

COLOMBINE.

Il faut prendre le party de le traiter selon ses mérites ; c'est à dire luy apprendre par beaucoup de mépris, qu'il ne mérite pas une femme comme moy.

MEZZETIN (*à part.*)

La Chienne ! (*haut*) Et s'il venoit à des extrémitez fâcheuses ? car il porte l'épée, une fois.

COLOMBINE.

Ouy, dont il n'oseroit se servir.

MEZZETIN (*à part.*)

La Masque !

COLOMBINE.

Vous moquez-vous ? C'est le plus poltron Personnage... Si vous l'aviez regardé de travers, il s'enfuiroit à Orleans tout d'une traite.

MEZZETIN (*à part.*)

Ah, je mérite bien cela ! (*à Colombine*) Enfin, ma chére Dame, c'est un Mary que vous n'aimez point ?

COLOMBINE.

Je fais tout ce que je puis pour cela.

MEZZETIN.

J'ose donc me flater que...

COLOMBINE.

Vous pouvez vous flater que j'ay un cœur sensible ; que je cherche à le remplir, & que personne au monde n'y aura meilleure part que vous. Adieu, je vous quitte à regret ; mais comme je donne à dîner à de mes amis, il faut que je veille à de petites choses où ma presence est nécessaire. Ne soyez pas long-temps sans me revoir ; car je jugeray par votre empressement de toute la tendresse que vous m'avez promise. (*Elle s'en va.*)

MEZZETIN.

Chienne, chienne, chienne! Ah ventrebleu falloit-il me gâter moy-même, & que ma curiosité me fit trouver ce que les Maris bien sages évitent avec tant d'application? Je n'en sçaurois douter; car du train qu'elle y alloit, sans le dîner l'affaire étoit concluë.

SCENE IV.

PASQUARIEL, MEZZETIN.

PASQUARIEL.

HE' bien, Monsieur, vous êtes-vous éclaircy?

MEZZETIN.

Ah, Pasquariel, la sotte chose que d'être curieux!

PASQUARIEL.

Comment donc?

MEZZETIN.

Ma Carogne de Femme me vient d'assurer que je suis... ouf!

PASQUARIEL.

Il n'est pas possible.

MEZZETIN.

Oh, cela n'est que trop vray.

SCENE V.

PIERROT, MEZZETIN, PASQUARIEL.

PIERROT.

MOnsieur, on vous attend pour dîner.

MEZZETIN.

Mon pauvre Pierrot, ma femme...

PIERROT.

Elle est là-haut qui rit comme une folle.

MEZZETIN.

La déloyale ! Elle rit de mon malheur.

PIERROT.

Est-il possible qu'un homme comme vous ajoûte foy à ces bagatelles-là ?

MEZZETIN.

Mais ma Femme me l'a dit.

PIERROT.

C'est qu'elle se divertit.

MEZZETIN.

Trop à mes dépens.. Que je suis bien payé de ma curiosité ! Ah, qu'il est périlleux d'en vouloir trop sçavoir sur de certains chapitres !

SCENE VI.

PASQUARIEL, PIERROT.

Cette Scêne est toute de jeu entre Pasquariel & Pierrot, qui disent plusieurs plaisanteries sur l'avanture de leur Maître, & sur la coquetterie de leur Maitresse, après quoy ils s'en vont.

SCENE VII.

Le Théâtre represente l'Appartement de Mezzetin.

MEZZETIN, OLIVETTE.

MEZZETIN.

Vous me prenez donc pour un Jocrisse ; quand vous croyez que ma femme est la Maitresse ? Morbleu il y a bien à dire.

OLIVETTE.

Je te prends pour un Traître qui ne devois pas

m'époufer, puifque tu étois déja marié à une autre.

MEZZETIN.

Voila un plaifant mariage, ma foy, pour vous allarmer!

OLIVETTE.

Comment, fcélérat? ne voudrois-tu pas paffer pour garçon, après que ta femme m'a fi indignement traitée en ta prefence, fans que tu ayes ofé prendre mon party? A quoy tient-il, fourbe, que je ne t'étrangle?

MEZZETIN.

Diable! que vous êtes vive! Il faut excufer, c'eft l'amitié qui vous emporte.

OLIVETTE.

Hé bien, ça, voyons? As-tu quelque bonne emplâtre à mettre fur les reproches que je te fais?

MEZZETIN.

Ne vous ay-je pas déja dit que je ne fuis prefque pas marié; & que mes parents m'ont fait malgré moy époufer Colombine?

OLIVETTE.

Infame, cela empêche-t-il que tu ne l'adores?

MEZZETIN.

Moy? je penfe que vous perdez l'efprit.

OLIVETTE.

Tu ne luy as pas fauté au col d'abord que tu l'as vuë.

MEZZETIN.

Que vous êtes fimple! Ce font les grimaces que l'on fait au retour d'un grand voyage; mais le cœur n'a point de part à tout cela.

OLIVETTE.

Quoy? tu ne t'es pas jetté à fes pieds, du moment qu'elle s'eft mife en colére?

MEZZETIN.

Ce n'eft que par ces fottifes-là qu'on appaife les femmes qui grondent; fi on leur parloit raifon, jamais on n'en viendroit à bout.

OLI-

OLIVETTE.

Tu luy as promis de me renvoyer chez mes parents.

MEZZETIN.

A-t-on jamais tenu ce qu'on promet à une femme ? Il y a comme cela mille petites fadaises qui les contentent, & qui mettent la paix dans la maison.

OLIVETTE.

Avec tous tes discours tu ne laisses pas de l'aimer.

MEZZETIN.

L'aimer ! il faudroit que je fusse fou, après trois ans de mariage. Hé fy ! les amitiez les mieux étoffées montrent les cordes au bout de trois mois.

OLIVETTE.

Coquin ! tu en dirois autant de moy.

MEZZETIN.

Diable ! ce n'est pas de même. Je vous aurois chérie à outrance. Premiérement vous êtes douce, vous êtes complaisante, vous avez un petit visage d'assez bonne amitié. Ma femme est un Dragon qui me desole à tout propos, avec sa vertu. Vous diriez qu'un homme est trop heureux d'enrager depuis le matin jusqu'au soir, parce qu'il a épousé une hônnête femme.

OLIVETTE.

Cela mérite bien qu'on en souffre quelque chose.

MEZZETIN.

Si c'étoit à refaire, le Diable m'emporte, si je n'aimois autant une Coquete de belle humeur, qu'une vertu acariâtre. Je n'ay ny repos ny patience ; je n'oserois regarder une fille ny une femme, qu'elle ne me saute à la gorge. Oh, il faut pourtant que je sois le maître à mon tour.

OLIVETTE.

Crois-moy, ce n'est pas le plus seur de cabrer une femme.

MEZZETIN.

Il n'y a donc qu'à être vilipendé d'un Diable domesti-

mestique, qui fait son sabbat trente fois par jour? Oh, devant qu'il soit peu, Madame la grondeuse, je vous assoupliray l'humeur, ou les nerfs de bœufs seront diablement rencheris.

OLIVETTE.

N'as-tu point de honte, Misérable, de vouloir battre une femme?

MEZZETIN.

Ne le prenez pas là! La plupart des femmes ressemblent aux noyers; plus ils sont battus, mieux ils rapportent. Si je n'eusse raffraîchi ma Deffunte de temps en temps avec une houssine, je n'en fusse jamais venu à bout.

OLIVETTE.

Tu t'es donc marié bien des fois en ta vie?

MEZZETIN.

Un bel homme, comme vous sçavez, est toûjours plus recherché qu'un autre. Cette derniére m'a encore pris par amour.

OLIVETTE.

Tu devrois l'en aimer davantage.

MEZZETIN.

Ma foy, je l'ay aimée ce que je l'aimeray. Après la brusquerie qu'elle vous a faite, je ne seray point content que je ne luy aye rompu bras & jambes.

OLIVETTE.

La correction seroit un peu forte. Pour éviter un pareil malheur, j'aime mieux retourner dans la maison de mon Pere.

MEZZETIN.

Dites-vous cela tout de bon?

OLIVETTE.

Du meilleur de mon ame. Je partiray assurément devant qu'il soit un quart-d'heure.

MEZZETIN.

Quoy, ma chére Olivette, voudriez-vous me quitter?

COLOMBINE (*entrevoit son mary avec Olivette, se cache & les écoute.*)

OLIVETTE.

Me crois-tu assez commode pour partager ton cœur avec ta femme? Car enfin elle est jeune, elle est jolie, & quelque chose que tu en puisses dire, elle vaut bien la peine d'être aimée.

MEZZETIN (*se mettant à genoux.*)

Est-ce pour m'assassiner que vous me la mettez toûjours devant les yeux! Ah, cruelle, plût au Ciel que vous m'aimassiez autant que je la hais.

SCENE VIII.

COLOMBINE, OLIVETTE, MEZZETIN.

COLOMBINE (*les surprenant.*)

L'Aveu n'est point fardé. (*Se tournant vers Olivette*) Ah, ah, petite effrontée, vous ne voulez pas d'un cœur partagé? (*Olivette s'enfuit*) Que vous faites bien de gagner aux pieds! Je vous apprendray, galante, à qui vous vous frottez.

MEZZETIN (*à part.*)

Voicy le vray endroit à faire voir que je suis le maître. (*Il prend un air de fierté.*)

COLOMBINE.

C'est comme cela que tu ne penses plus à elle?

MEZZETIN (*d'un ton grave & d'autorité.*)

Dites-moy, ma femme, de quoy vous avisez vous de me venir troubler quand je suis en compagnie?

COLOMBINE.

Il est vray que j'ay tort, & que je devrois...

MEZZETIN.

Ma petite femme, mamie, vous prenez le train de vous faire étriller.

COLOMBINE (*en colére.*)

Comment, maraut, tu me menaces, quand je m'apperçois...

MEZZETIN.

Je vous dis, Mamour, qu'il faudra que je vous rosse, pour vous remettre dans le devoir.

COLOMBINE.

Il faut que ce coquin-là soit saoul.

MEZZETIN.

Mon cher cœur, assurément vous vous serez battre. Si je commence une fois, ce ne sera pas fait de long-temps.

COLOMBINE.

Oh, ma foy, c'en est trop. (*Elle luy jette une chaise à la tête.*) A moy, voisins, à moy? Mes chers voisins, au secours?

MEZZETIN (*prenant la fuite.*)

Il ne fait pas bon icy pour moy; elle est aimée dans le quartier. (*En s'enfuyant il heurte contre le mur, ce qui le fait tomber, & il se releve promptement pour échaper à Colombine.*)

COLOMBINE.

Juste Ciel! Que viens-je d'entendre? M'étriller! me rosser! me battre! ah, j'enrage de ne l'avoir pas étranglé. (*Toute en fureur.*) Pierrot?

SCENE IX.

PIERROT, COLOMBINE.

PIERROT.

QUe diantre voulez-vous tant à ce Pierrot?

COLOMBINE (*outrée.*)

Ah, mon pauvre Pierrot, je suis inconsolable.

PIERROT.

Comment donc?

CO-

COLOMBINE (*hors d'haleine.*)

Mon mary . . . mon mary . . . Je créve, je n'ay pas la force de parler.

PIERROT.

A-t'il rencontré le Juſt'au-corps brodé?

COLOMBINE.

A l'heure qu'il eſt, je voudrois . . . ouy, je voudrois qu'il en eût trouvé trente, je ne ſerois pas à demy vengée.

PIERROT.

Hé que Diable a-t-il fait depuis tantôt? Vous étiez ſi bons amis.

COLOMBINE (*en frappant du pied contre terre.*)

Coquin! Mettre la main ſur moy!

PIERROT.

Eſt-ce que les Maris n'oſent plus toucher à leurs femmes?

COLOMBINE.

Ah, ne raillons point, Pierrot; je ſuis au deſeſpoir. Mon brutal de mary m'a menacée de me battre, parce que je l'ay ſurpris aux pieds d'Olivette.

PIERROT.

Il ne faut pas quelquefois veiller un homme de ſi près. Hé bien donc?

COLOMBINE.

Le gueux, au lieu de demander pardon, m'a fait menace ſur menace. Je luy ay jetté une chaiſe à la tête, j'ay appellé mes voiſins au ſecours . . .

PIERROT.

Je n'en aurois pas fait moins.

COLOMBINE.

La peur l'a pris, & ſa fuite m'a ôté le plaiſir de me venger.

PIERROT.

Diable! voila qui eſt fâcheux! Si vous aviez pû, en attendant mieux, luy appliquer ſeulement une douzaine de coups de bâton, ça vous auroit un peu

soulagée.. Une retention de vengeance est capable de faire crever une femme.

COLOMBINE.

Ecoute, Pierrot. Pendant que la playe est encore chaude, apporte-moy deux bons tricots, que je me contente. Je veux regaler l'Amant & la Maitresse à cœur joye.

PIERROT.

Ma foy vous avez raison, il n'est que d'avoir du courage. Que seroit-ce si on se laissoit manger la laine sur le dos? (*en s'en allant*) Monsieur mon Maître, vous aurez les étriviéres à votre tour.

COLOMBINE (*seule.*)

Diantre! Messieurs les Maris, comme vous y allez! Oh, il est bon de vous apprendre à vivre. La plupart des femmes ne sont malheureuses que faute de resolution. Si on en corrigeoit comme cela quelques-uns dans les commencemens, les autres ne s'émanciperoient pas si volontiers.

PIERROT (*revenant, & donnant deux bâtons à Colombine.*)

Tenez, voila de quoy venger quatre-vingt femmes. (*Il s'en va, & revient sur ses pas, en disant*) Ne frappez pas sur la tête, au moins. Hors ça, ne feignez point, il n'y a rien à craindre.

COLOMBINE.

Laisse-moy faire, il en sera parlé.

SCENE X.

OLIVETTE, COLOMBINE.

OLIVETTE (*parlant à elle même.*)

Je ne seray pas contente que je ne sois vengée de mon perfide. Heureusement voicy sa Femme. Servons-nous de l'occasion pour tout découvrir.

COLOMBINE.

Approchez, ma petite Mignonne, approchez, vous ne ſçauriez jamais venir plus à propos.

OLIVETTE.

Quelques chagrins que vous ayez contre moy, je ſuis ſeure que je vous feray plus de pitié que d'envie, quand vous ſçaurez tous mes malheurs.

COLOMBINE.

La pauvre petite! Diriez-vous qu'elle y touche? Vous ne voulez point d'un cœur, ſi vous ne l'avez tout entier?

OLIVETTE.

Ne m'inſultez point avant que de m'entendre. Ma naiſſance eſt honnête, mon Pere en état de me bien établir. Je ne puis dire par quelle fatalité votre Mary vient en nos cantons. Il me voit, je luy plais, ſon humeur me revient. Le croyant Garçon, j'écoute la propoſition qu'il me fait de m'épouſer. L'amitié augmente par la continuité des ſoins; je le reçois au logis; mon Pere capricieux s'en fâche. Je continuë à le voir; on me trouve cauſant avec luy. Sans aucune juſtification mon Pére me chaſſe du logis, & m'ordonne de ſuivre la fortune de mon Amant. Mon cœur à vous dire vray, n'a pas de peine à luy obeïr, l'enviſageant comme mon Mary. Le long des chemins il me parle de ſon bien, & de l'avantage qu'il me fera en m'épouſant. J'arrive chez vous; & au lieu d'y être reçuë en Maitreſſe, on ne m'y attend que comme une Servante. Mon dépit paroît, vous le remarquez; & ſans approfondir la cauſe, vous me regardez comme un obſtacle à votre repos. De peur de le troubler, je prens la reſolution de retourner chez mon Pere. Votre Mary me veut retenir; je luy fais connoître que je mérite bien un cœur tout entier. Le voyant à mes pieds, vous vous emportez, je me retire pour m'épargner de nouveaux outrages. Voyez ſur tout

cela si vous avez sujet de me vouloir du mal ?

COLOMBINE.

Quoy, ma belle Enfant, il se disoit Garçon en vous recherchant ?

OLIVETTE.

Sans cela vous croyez bien que je ne l'aurois pas écouté.

COLOMBINE.

Ma chére, sçavez-vous ce que nous ferons ? Puisque nous partageons l'offense, vengeons-nous à communs frais. Prenons chacune un bâton, & d'abord qu'il paroîtra, frappons tant que nous aurons de force. Si cela est, nous frapperons jusqu'à demain.

SCENE XI.

MEZZETIN, COLOMBINE, OLIVETTE.

MEZZETIN (*faisant reflexion sur le bruit que sa femme avoit fait en appellant ses Voisins au secours.*)

MA foy, tout bien consideré, il n'est que de décamper quand on court quelque risque. Au bruit que ma femme faisoit tantôt, si nos Voisins fussent accourus, j'étois un homme rossé de la derniére rosserie. Nos anciens ont eu raison de dire, qu'une femme en colére est un terrible animal.

COLOMBINE.

Le crois-tu comme tu le dis ?

MEZZETIN.

Oh, ce n'est pas de vous que je parle, ma mie.

OLIVETTE.

C'est de moy peut-être ?

MEZZETIN.

Encore moins, je vous assure.

CO-

COLOMBINE (*le prenant par le bras, & luy montrant le bâton.*)

Quand tu recherchois Olivette, étois-tu pas garçon? (*Elle le frappe.*)

MEZZETIN.

Comme diable vous frappez!

OLIVETTE (*le prenant par l'autre bras, & s'aprêtant pour le frapper.*)

Quand tu me donnas ta foy, tu n'étois pas marié? (*Elle le frappe.*)

MEZZETIN.

Hé, mais .... écoutez donc.

COLOMBINE (*le frappant.*)

Ah, nous entendons de reste.

MEZZETIN.

Ne touchez donc pas si dru? Ah! ah! ah!

OLIVETTE (*le frappant.*)

Infame!

MEZZETIN.

Ah, je suis mort,

COLOMBINE.

Me hais-tu autant que tu aimes Olivette?

MEZZETIN.

Hé mon cœur, je n'aime que vous.

OLIVETTE.

Et moy?

MEZZETIN.

C'est encore bien autre chose. Misericorde!

COLOMBINE (*frappant toûjours.*)

Oh vraiment, tu n'y es pas!

MEZZETIN.

Au meurtre, Pierrot, au meurtre!

SCENE XII.

PIERROT, COLOMBINE, OLIVETTE, MEZZETIN.

PIERROT.

HE', qu'eſt-ce donc, Monſieur ? Je penſe que vous reſſemblez aux Chats, vous faites l'amour en grondant.

MEZZETIN.

On m'aſſaſſine.

PIERROT.

Penſez que non ! il n'y a là que de vos amis.

COLOMBINE.

Vois-tu pas bien qu'il ſe mocque ?

PIERROT.

Quel plaiſir prenez-vous, monſieur, à piailler comme ça, quand deux femmes vous careſſent ?

OLIVETTE.

Adieu, Garçon à marier. (*Elle s'en va.*)

COLOMBINE.

Adieu, le Roy des Maris. (*Elle s'en va auſſi.*)

PIERROT.

Voila ce qu'on appelle ſçavoir vivre !

MEZZETIN. (*d'une voix dolente.*)

Pierrot ?

PIERROT.

Monſieur.

MEZZETIN.

Allez querir un Chirurgien & un Commiſſaire. Je veux rendre ma plainte, avant que de mourir.

PIERROT.

Vous n'y ſongez pas, Monſieur, de prendre les choſes ſi fort à cœur. Hé fy, c'eſt ſe moquer de faire marcher la Juſtice pour une bagatelle.

MEZZETIN.

Comment, Coquin? J'ay les os brifez.

PIERROT.

N'importe, ça ne paſſera jamais que pour une correction de famille. (*à part*) Si on faiſoit tous les mois trois ou quatre leſſives de cette ſorte-là, les hommes ſe tiendroient un peu plus dans le reſpect. (*Haut*) Entre nous, n'a-t-elle pas raiſon? Diable! Menacer une femme! J'aimerois mieux quatre fois que vous l'euſſiez battuë. .

MEZZETIN.

Je le voudrois auſſi.

PIERROT.

Vous en ferez pourtant ce qu'il vous plaira; mais ſi vous remuez l'ordure, voila de quoy faire une belle image d'Almanach.

MEZZETIN.

Tu as raiſon.

PIERROT.

En homme bien ſage, tenez-vous clos & couvert. J'en vois là plus de trente qui ont filé doux en pareille rencontre. Vraiment, il y a bien d'autres femmes que la votre qui ont du courage. Puis que l'affaire eſt ſans remède, ne vous en vantez point.

MEZZETIN.

Je penſe que c'eſt le mieux.

PIERROT.

Si ce n'étoit pour votre bien, vous le conſeillerois-je?

MEZZETIN (*en tirant Pierrot vers luy.*)

Pierrot, mais ſi ma femme étoit long-temps fâchée, cela pouroit encore avoir des ſuites.

PIERROT.

N'en êtes-vous pas le maître? Vous n'avez qu'à luy faire un ſouris & deux révérences, voila tout le grabuge appaiſé. Bon! elle n'a point de fiel, je vous réponds, moy, qu'à la moindre petite avance elle vous pardonnera.

MEZ-

MEZZETIN.

Tu prends donc cela ſur toy ?

PIERROT.

Je vous dis, Monſieur, que ſi elle vous avoit caſſé le col en mille morceaux, un quart d'heure après elle n'y ſongeroit pas. Oh ! c'eſt un bon cœur de femme, vous êtes trop heureux de l'avoir.

MEZZETIN.

Il eſt vray qu'à tout cela il n'y a que de la jeuneſſe & de la promptitude.

PIERROT.

Rien autre choſe, Monſieur.

MEZZETIN.

Je penſe, comme tu dis, que je n'ay qu'à la flatter pour la faire revenir.

PIERROT.

C'eſt un coup ſeur, vous dis-je. (*Après que Mezzetin s'eſt en allé*) Mon Maître eſt bien battu, & s'en va fort content. Garre le Juſt'au-corps brodé !

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE I.

COLOMBINE, OLIVETTE.

COLOMBINE.

AH ma Petite, que j'ay de regret de la bruſquerie, & de la mauvaiſe humeur que je t'ay fait paroître !

OLIVETTE.

Vous reparez cela, Madame, avec tant de bonté, qu'on ne peut ny s'en ſouvenir, ny s'en plaindre. De la maniére que nous l'avons étrillé, je ne ſuis point trop mal vengée. Pour moy j'ay frappé avec une joye....

COLOMBINE.

Oh ce n'eſt pas là contentement ; il en ſeroit quitte à trop bon marché ! Je veux que toutes les Femmes apprennent de moy aujourd'huy la maniére de ranger un Mary qui leve la crête, & qui ſe donne des airs de maîtriſe dans ſa maiſon.

OLIVETTE.

Après tout, ſi les Femmes avoient du cœur, ces Marouſles-là ne s'en feroient pas tant accroire. Pour une premiére leſſive, il me ſemble que tous les coups n'ont point trop mal porté.

COLOMBINE.

Je ne ſeray point vengée, que la Juſtice ne m'ait fait raiſon ; & une Femme bien ſage doit avoir tout au moins une Sentence par devers elle.

OLIVETTE.

Ouy, mais, Madame, a-t-on comme cela des Juges en poche ?

COLOMBINE.

Vous allez voir comme nous luy allons rafler les trente mille écus qu'il a gagnez à ſa Garniſon ; & ſi, là deſſus je pretends bien, ma Mignonne, que vous épouſerez ce Cavalier qui vous fait tant d'offres de ſervice.

OLIVETTE.

Qui ? Aurelio ?

COLOMBINE.

Luy-même. Il eſt bien fait, & je ſuis perſuadée qu'il rendra une femme heureuſe. Mais pour en venir là, commençons par nous aſſurer d'un Commiſſaire ; car ſans cela nous en aurions le dementy. J'ay envoyé mon Laquais chez un drôle qui ne manque aucune affaire où il y a de l'argent à gagner.

OLIVETTE.

Si cela eſt, ne perdons point de temps.

COLOMBINE.

Allons, ma chére Enfant, il faut que tout Paris ſçache

sçache de quoy est capable une Femme méprisée. Oh, Monsieur mon Mary, ma foy vous vous en souviendrez.

SCENE II.

MEZZETIN, PASQUARIEL.

MEZZETIN *dit à Pasquariel qu'il s'en va joüer chez Mademoiselle Eularia, pour tâcher de dissiper le chagrin que luy causent les coups de bâton que sa Femme & sa Maitresse luy ont donnez. Ils font une Scène de Jeu; & après que Pasquariel a averty Mezzetin que le Docteur le cherche pour le faire mettre en prison, à cause qu'il a débaûché sa fille Olivette, ils s'en vont.*

SCENE III.

COLOMBINE, OLIVETTE.

COLOMBINE.

DE la maniére que nous avons concerté la chose avec Madame Eularia, il en coûtera ma foy vingt mille écus à mon Scélérat, qui serviront, ma petite Chére, à reparer l'outrage qu'il vous a fait.

OLIVETTE.

Je dois, Madame, à vos bontez mon établissement, & mon repos; mais la question est de sçavoir si le Commissaire nous en voudra croire?

COLOMBINE.

Les Commissaires sont gens bien appris, qui entendent raison quand les Femmes les prient, & puis, en tout cas il y a des biais encore plus seurs pour les rendre traitables.

OLIVETTE.

Oh, Madame, le voicy; n'oublions rien pour le mettre dans nos intérêts.

SCE-

SCENE IV.

COLOMBINE, OLIVETTE, LE COMMISSAIRE.

COLOMBINE.

Monsieur le Commissaire, que nous vous sommes redevables !

OLIVETTE.

Ah, Monsieur, quelle bonté, de venir, secourir les opprimez !

LE COMMISSAIRE.

Au bruit de votre Laquais je pensois trouver quatre maisons brûlées, & sept ou huit gens assassinez ; mais à ce que je vois, j'ay pris une porte pour l'autre, car Dieu mercy il n'y a rien ceans que de fort paisible.

COLOMBINE.

Ah, Monsieur, vous trouvez en ma personne toutes les disgraces rassemblées.

OLIVETTE.

Regardez-moy, Monsieur, comme l'objet d'une véritable compassion.

LE COMMISSAIRE.

Sont-ce des Breteurs qui vous ont insultées ? Je ne vois pourtant rien de dérangé dans la chambre. Adieu, je suis bien-aise qu'il n'y ait personne de blessé, il ne falloit pas m'envoyer querir pour si peu de chose.

COLOMBINE.

Comment ? si peu de chose ? Sçavez-vous, Monsieur, que j'ay eu le malheur d'épouser un homme d'épée qui mange tout mon bien ?

LE COMMISSAIRE.

Il n'y a pas là de merveille. Qu'auriez-vous fait à Dieu, pour n'être pas comme les autres ?

OLI-

OLIVETTE.

Oh, mais, Monſieur, Madame ne vous dit pas que ſon mary m'a enlevée de chez mon Pere ſous pretexte de m'épouſer.

LE COMMISSAIRE.

Hé bien ? C'eſt à dire que vous en êtes à l'Officialité.

COLOMBINE.

Ah ! la plaiſante choſe ! Ma Petite, apparemment Monſieur nous prend pour du Gibier à Commiſſaire ?

OLIVETTE.

Comme ces Meſſieurs ſont accoutumez à ces drogues-là, il faut leur pardonner.

COLOMBINE.

Peut-on vous parler à cœur ouvert ? Seriez-vous homme à favoriſer le deſſein que j'ay pris de faire arrêter mon mary comme un diſſipateur, chez une Dame où il perd tout ſon bien ?

LE COMMISSAIRE.

Avez-vous ſeulement une ſentence, ou du moins une Requête répônduë ?

OLIVETTE.

Oh dame, nous ne ſçavons pas tant d'hiſtoires. Mais, Monſieur, cent piſtoles ne reparent-elles pas ces petites formalitez-là ?

LE COMMISSAIRE (*rêvant.*)

Je cherche à y trouver quelque temperament. Cela eſt pourtant bien malaiſé ; car on ne donne pas volontiers un ſoufflet aux réglemens de la Juſtice ?

COLOMBINE.

Bon ! la Juſtice n'y regarde pas de ſi près, quand elle veut obliger.

LE COMMISSAIRE.

Dites-vous pas cent piſtoles ?

OLIVETTE.

En cent piéces.

LE COMMISSAIRE.

Votre mary eſt-il violent? Faudra-t-il beaucoup de monde pour l'arrêter; car s'il faut prendre les frais ſur les cent piſtoles, vous voyez qu'il ne me reſtera quaſi rien.

COLOMBINE.

Penſez que tout au moins vous avez un Clerc chez vous?

LE COMMISSAIRE.

Ouy, Diable, qui eſt un auſſi ſoldat garçon..... Il a été ſept ans Archer des Pauvres.

OLIVETTE.

C'eſt plus qu'il n'en faut pour le mener aux Indes.

COLOMBINE.

Monſieur le Commiſſaire, il n'y aura point de ſang répandu, je vous en reponds. Il n'y a pas deux heures que cette belle Enfant-là, & moy, nous luy avons donné les étriviéres à perte d'haleine.

OLIVETTE.

Il n'y a pas un plus grand Poltron dans les Troupes.

COLOMBINE.

Comme tous les Jeux ſont défendus, vous n'aurez qu'à vous ſaiſir de luy dans la maiſon de Madame Eularia, où l'on va vous conduire. De-là vous le menerez chez le Prevôt qui eſt de nos amis; je vous baille à penſer comme il ſera ſanglé?

OLIVETTE.

Oh, ſans miſericorde.

COLOMBINE.

Bon! J'ay déja un Avis de Parens pour l'interdire.

LE COMMISSAIRE.

Oh, ſi cela eſt, notre Procedure ſera dans les régles. Selon les apparences, c'eſt quelque garnement?

COLOMBINE.

Pis mille fois qu'on ne ſçauroit vous dire. (*en donnant l'argent au Commiſſaire*) Tenez, Monſieur le Commiſſaire, quand ces piéces-là ſeront entre vos mains,

mains, vous en ferez quatre fois mieux votre Charge.

LE COMMISSAIRE (*prenant l'argent.*)

Vous avez grande, raiſon de prendre vos précautions contre les déreglements & la diſſipation d'un Etourdy, & je m'étonne comme vous avez attendu ſi tard à recourir à la Juſtice.

OLIVETTE.

C'eſt qu'on craint l'éclat dans le monde.

COLOMBINE.

Une femme raiſonnable en vient toûjours le plus tard qu'elle peut à ces ſortes d'extrémitez, & je voudrois pour beaucoup n'y être pas contrainte.

LE COMMISSAIRE.

Voila-t-il pas de mes Duppes, qui ont encore pitié du mal qu'on leur fait?

OLIVETTE.

Mon pauvre Monſieur le Commiſſaire, faites-nous cette affaire là tambour battant, vous ſerez un joly homme.

LE COMMISSAIRE.

Eſt-ce que vous voulez qu'on l'étrille en le conduiſant? Vous n'avez qu'à dire.

COLOMBINE.

Il n'y aura point de mal de le houſpiller un peu afin qu'il s'en ſouvienne.

LE COMMISSAIRE.

Allons, ne perdons point de temps; il ſera diablement ladre s'il ne s'en ſent (*Il ſort.*)

OLIVETTE.

Nous n'avons rien gâté de le careſſer un peu. Tout farouches que ſoient ces Gens de Juſtice, l'argent & les careſſes ne laiſſent pas de les apprivoiſer.

LE COMMISSAIRE (*revenant.*)

N'y a-t-il point encore dans votre famille quelque parent de mauvaiſe conduite qu'il faille arrêter?

COLOMBINE.

Mon Dieu! Commençons toûjours par mon mary;

ry ; nous verrons par cet échantillon-là ce que vous ſçaurez faire.

LE COMMISSAIRE.

Oh, vous ſerez contentes de moy, je vous en réponds. (*Il s'en va.*)

OLIVETTE.

Allons, Madame, pouſſons cette affaire-cy à bout, rien n'eſt ſi plaiſant que de ſe venger.

COLOMBINE.

Oh, il nous le payera. (*Elles s'en vont.*)

Il ſe paſſe pluſieurs Scènes Italiennes.

SCENE V.

LE DOCTEUR, MEZZETIN, COLOMBINE, OLIVETTE, LE COMMISSAIRE.

LE DOCTEUR.

AH, Monſieur le Scélérat, vous enlevez donc ma fille pour en faire une Servante ; & au lieu d'employer votre argent à luy procurer un mariage ſortable, vous venez icy le perdre au Jeu ?

MEZZETIN.

Eſt-ce qu'il eſt preſentement deffendu aux gens de Guerre de perdre leur argent ?

COLOMBINE.

Non, Traître ? mais il n'eſt pas deffendu à leurs femmes de les en empêcher.

OLIVETTE.

Lâche ! Après m'avoir fait encourir la diſgrace de mon Pere, tu m'abandonnes pour ne ſonger qu'à tes plaiſirs ?

LE DOCTEUR.

Allons, Mònſieur le Commiſſaire, ſaiſiſſez-vous de cet Ouvrier-là pour le mener à la Juſtice.

MEZ-

MEZZETIN.

A la Justice ? Comment, ventrebleu, arrêter un Officier d'Infanterie ! Par la mort, par la sang, par la jernie ; rangez-moy cette table, que j'extermine toutes ces Canailles là.

LE COMMISSAIRE.

Ces Canailles-là vous vont apprendre à vivre. Vous êtes témoins, Messieurs, des imprécations horribles qu'il vient de faire, allons, serrez-le bien. (*On le prend & on le lie.*)

MEZZETIN (*à Colombine.*)

Ah, c'est donc vous, Madame la Masque, qui me faites de ces tours-là ?

COLOMBINE.

C'est....

OLIVETTE.

Ouy, c'est nous qui prétendons vous mettre à la raison.

LE DOCTEUR.

Et c'est moy aussi qui prétends vous faire pendre, ou j'y bruleray mes livres.

MEZZETIN.

Ah, ventrebleu ! pendre un Gentilhomme de ma qualité ! Par la tête.... Ah jernie, Coquins...

LE COMMISSAIRE.

Patience, on en range encore de plus fâcheux. (*Il s'en va & l'emmene.*)

SCENE VI.

PIERROT, PASQUARIEL.

(*ILs font une Scéne Italienne sur ce qui est arrivé à leur Maître, & après plusieurs bouffonneries, ils s'en vont.*)

SCENE VII.

Le Théâtre represente un Tribunal.

PIERROT *Juge*, *un* GREFFIER, COLOMBINE, OLIVETTE, LE DOCTEUR, AURELIO, EULARIA, MEZZETIN.

Tous les Acteurs ensemble se jettent aux pieds de Pierrot, & crient tous à la fois : Ah, Monsieur, justice, misericorde, justice!

PIERROT (*court & tombe, & ils courent après luy, en criant toûjours* :)

Justice, Justice!

PIERROT (*se relevant & se mettant sur son siége.*)

Quelle diable d'impertinence, de parler tous à la fois? Ca, de quoy est-il question? Ecrivez, Greffier; mais ne perdez pas une syllabe.

COLOMBINE (*& Olivette parlent toutes les deux à la fois, l'une étant d'un côté du Théâtre, & l'autre de l'autre.*)

COLOMBINE.

Monsieur, c'est un misérable, qui depuis quatre ans que je suis sa femme...

OLIVETTE (*parlant dans le même temps que Colombine.*)

Monsieur, c'est un perfide qui m'a tirée de la maison de mon Pere.

PIERROT.

Que la peste soit des Babillardes! Vraiment, de ce train-là nous serions long-temps à l'Audience! Ca, Monsieur le Commissaire, de quoy s'agit-il?

MEZZETIN.

Il s'agit, Monsieur, de me délivrer d'une diable de femme, qui ne se contente pas de m'a-

voir rossé en particulier, & qui veut encore...

PIERROT.

Taisez-vous, elle a fort bien fait. Huissier, faites faire silence. (*au Commissaire*) En peu de mots, Monsieur le Commissaire; car j'ay encore deux hommes à pendre, & comme vous sçavez, il faut être à jeun à cette besogne-là.

LE COMMISSAIRE.

Monsieur, le fait tout énorme qu'il est...

PIERROT.

Tout uniment, Monsieur le Commissaire, s'il vous plaît.

LE COMMISSAIRE.

Comme je vous disois, Monsieur, une façon d'homme d'épée a pris pour femme la Complaignante que voicy.

MEZZETIN.

C'est bien elle, de par tous les diables, qui m'a pris, car je n'en voulois point.

LE COMMISSAIRE.

Ce particulier, dis-je, pendant quatre années de ménage...

COLOMBINE.

Vous voyez, Monsieur, combien il y a que je souffre! Quatre années toutes entiéres, ce n'est pas raillerie.

LE COMMISSAIRE (*à Colombine.*)

Laissez-moy donc parler, de par tous les diables. (*au Juge*) Depuis quatre ans, comme je le viens d'établir, il excede cette pauvre Femme d'une infinité de coups.

MEZZETIN.

Je me donne au diable si de ma vie je l'ay touchée.

PIERROT.

Tant pis elle en valoit bien la peine.

LE COMMISSAIRE.

Enfin, Monsieur, à toutes les indignitez que j'ay

eu

eu l'honneur de vous déduire, il a joint un forfait horrible, qui mérite votre reprehension, votre animadversion, & votre indignation.

PIERROT.

Hé, Monsieur le Commissaire, plaidez sans apparat.

LE COMMISSAIRE.

Je vous disois donc, Monsieur, que quoy que marié, il a eu le front assez large pour vouloir encore épouser la Damoiselle Complaignante.

MEZZETIN.

Il n'y a pas de Juge assez fat pour croire qu'on veuille avoir deux femmes. (*à Pierrot*) O ça, Monsieur, dites la vérité, je m'en vais gager que vous en avez de reste de la votre.

PIERROT.

J'en ay bien assez, toûjours. (*au Commissaire*) Abregeons donc, Monsieur le Commissaire, je vous en prie.

LE COMMISSAIRE.

Pour ne point abuser de votre audience, je vous observe qu'il a amené cette pauvre fille à Paris sous pretexte de mariage, & que ne pouvant en faire sa femme, il a eu la barbarie de l'appliquer à l'usage de servante: Servante, Monsieur, qui seroit bien Maitresse ailleurs, ouy.

PIERROT.

Je vous en réponds!

LE COMMISSAIRE.

Son pauvre Pere desesperé ayant appris que cet infame étoit venu icy joüer trente mille écus qu'il a gagnez l'Hyver dernier à sa Garnison...

PIERROT.

Quoy, cet homme-là a trente mille écus? Oh, si cela est, nous allons faire bonne justice. Concluez, Monsieur le Commissaire.

LE COMMISSAIRE.

Pour me resumer, je vous diray, Monsieur, que

je me suis saisi de sa personne, après avoir dressé mon Procès verbal; & voicy, Monsieur, comme il parle. (*Il lit le Procès verbal.*)

PROCES VERBAL.

Auquel lieu ayant été introduit par le dit Docteur Pere de la Complaignante, nous l'avons trouvé déchirant des cartes, se tirant aux cheveux, & perdant trois mille pistoles sur une carte; & comme il nous auroit apperçu, il auroit commencé à jurer, blasphêmer, trepigner, & scandaliser la Justice: Sur quoy l'aurions fait arrêter & conduire en bonne & seure garde, pour y être sur le champ pourvû. Fait en precence, &c. Vous voyez, Monsieur, que tout est dans l'ordre, & qu'il n'y a qu'à prononcer.

COLOMBINE.

Voilà, Monsieur, mot à mot comme la chose s'est passée.

PIERROT.

Combien a-t-il perdu?

MEZZETIN.

Je n'ay perdu que soixante mille francs.

PIERROT.

Qui les a gagnez?

OLIVETTE (*montrant Aurelio.*)

C'est ce Cavalier-là, qui a eu l'honnêteté de me plaindre dans ma disgrace, & de me considerer, toute malheureuse que j'étois.

PIERROT.

Combien avez-vous d'argent de reste?

MEZZETIN.

J'ay peut-être encore trente mille francs dans mon coffre.

COLOMBINE.

Dont je ne verray jamais une maille.

PIER-

PIERROT (*à Colombine.*)

Patience. Les femmes veulent toûjours babiller.

MEZZETIN.

Monſieur, j'ay oublié de vous dire que ma femme m'a battu tantôt fort outrageuſement, j'en demande reparation.

PIERROT.

Cela demande quelque reflexion. Allons, bonne & briéve Juſtice. Ecrivez, Greffier. Veu tout ce qui nous a été dit, nous ordonnons que les ſoixante mille francs gagnez par le ſieur Aurelio luy ſerviront à épouſer ce ſoir la Demoiſelle Olivette. Que la Dame auſſi-tôt ſe ſaiſira de la clef du Coffre fort, & diſpoſera à ſon gré des dix mille écus reſtans. Ordonnons en outre, que le Docteur Balouard ſe réjouïra de voir ſa fille mariée à un honnête homme, ſans qu'il luy en coûte rien. Et où le ſieur Mezzetin voudroit à l'avenir perdre le reſpect qu'il doit à la Dame ſon Epouſe, permis à elle de le corriger, au fur & à meſure, avec le même bâton dont elle s'eſt déja ſervie, juſqu'à ce qu'elle ſoit, comme toutes les autres femmes, maitreſſe abſoluë dans ſa maiſon. Le preſent Jugement executé par proviſion, & ſans dépens, veu la qualité des parties.

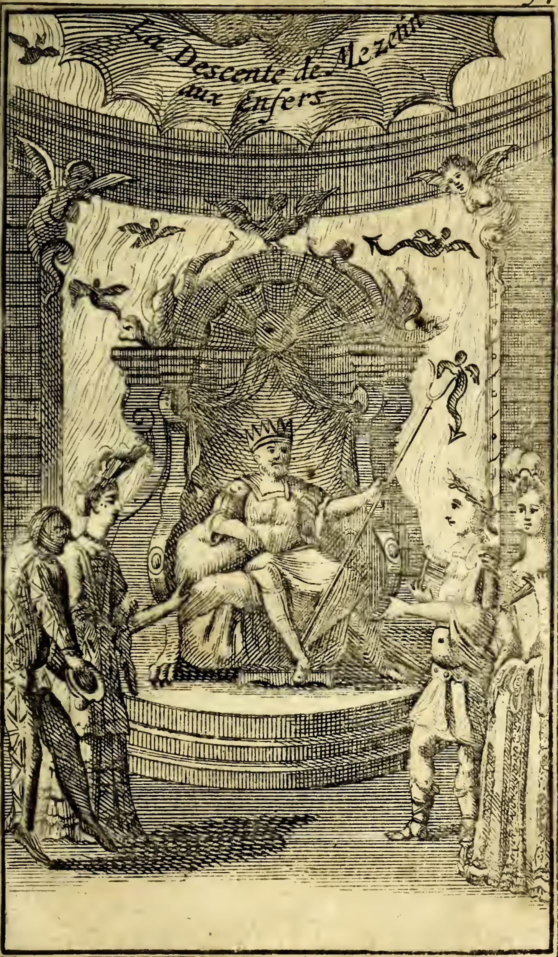
MEZZETIN.

Ah Monſieur le Juge, que je vous ay d'obligations! Je craignois diablement d'être décolé avec une ficelle. (*à Colombine*) Ma Femme plus de rancune, je t'en prie.

COLOMBINE.

Moy, je n'ay jamais de fiel. Vous auriez affaire à d'autres femmes qui pouſſeroient la gageure plus loin: mais on n'a jamais d'honneur d'inſulter ſon mary, c'eſt aſſez de le mettre à la raiſon.

Fin de la Comédie.


La Descente de Mezetin
aux enfers

LA DESCENTE

DE

MEZZETIN AUX ENFERS.

COMEDIE EN TROIS ACTES,

MISE AU THEATRE

Par Monſieur Regnard,

Et repreſentée pour la premiére fois par les Comédiens Italiens du Roi dans leur Hôtel de Bourgogne, le cinquiéme de Mars 1689.

ACTEURS.

MEZZETIN.

COLOMBINE.

PIERROT.

ISABELLE.

PLUTON, *& sa Cour.*

PROSERPINE.

CARON.

ORPHÉE.

SCE-

LA DESCENTE *DE* MEZZETIN AUX ENFERS.

SCENE DE MEZZETIN *ET DE* COLOMBINE, PIERROT.

Le Théâtre represente la Mer.

MEZZETIN (*botté, dans le ventre d'une Baleine.*)

HOé, hoé, Madame la Baleine, ouvrez s'il vous plaît votre petite gueule. Là, là, voila qui est bien. Les jolies petites quenottes! Je suis votre serviteur. Vous pouvez presentement aller à tous les diables. (*sortant de la Mer*) Ouf! Les chemins sont diaboliques, je croyois que je ne me tirerois jamais des orniéres, (*se retournant*) Mais je croy que voila ma femme qui arrive! Je suis bien malheureux! J'esperois que Neptune luy feroit boire rasade.

COLOMBINE (*paroît en pleine Mer montée sur le dos d'un gros poisson, & accompagnée de Pierrot monté sur la queuë du même poisson.*)

PIERROT.

Serre la botte, serre la botte. (*à Colombine.*) Madame, tenez-vous bien au crin.

MEZZETIN.

Il faut l'aller attendre à la descente du Coche, pour luy donner la main.

PIERROT (*en descendant se laisse tomber.*)

MEZZETIN.

Bon jour, ma petite Femme. D'où vient donc que vous n'êtes pas noyée?

COLOMBINE.

Ah, je n'en puis plus, je suis toute rompuë. Quelle maudite voiture!

MEZZETIN.

C'est la Poste de ce Pays-cy.

PIERROT.

Par ma foy, Monsieur, nous avons bien eu de la peine. J'ay cru vingt fois que Madame accoucheroit de quelque Solle entre mes bras.

COLOMBINE.

Je suis tombée plus de cent fois; & sans Pierrot....

PIERROT.

Cela est vray, Monsieur, c'est moy qui l'ay repêchée.

MEZZETIN.

Tu n'avois que faire de te donner tant de peine. Les méchantes femmes sont de Liége, & ne vont jamais à fond.

PIERROT.

Voilà un pauvre Poisson qui n'en peut plus. (*à Mezzetin*) Tenez, Monsieur, voyez, il est sur les dents; il sera fourbu de ce voyage-cy. Il y a huit jours que nous marchons sans debrider.

MEZZETIN.

Hé bien, menez-le à l'Ecurie. Quel Poisson est-ce?

PIERROT.

C'est un Maquereau, Monsieur.

MEZZETIN.

Un Maquereau? Voila une belle voiture pour une femme!

PIER-

PIERROT (*mene le poiſſon par la bride & s'en va.*)

COLOMBINE.

Dis-moy donc preſentement ce que nous venons faire icy, & pourquoy on nous a fait démenager auſſi vîte que ſi nous avions dix Commiſſaires à nos trouſſes.

MEZZETIN.

Cela a été un peu chaud : mais eſt-ce qu'on vous a pris pour du train dans notre quartier ?

COLOMBINE.

Non pas tout à fait ; mais on a jetté nos meubles par la fenêtre.

MEZZETIN.

Diable ! cela eſt ſcandaleux. Mais, rien ne peut m'arrêter quand la gloire m'appelle. Nous ſommes en Thrace, & j'ay quitté la Gréce, pour venir icy diſputer avec Orphée de la Muſique.

COLOMBINE.

Quoy ? ce Ménétrier de Village ?

MEZZETIN.

Il a eu l'effronterie de m'appeller en duel.

COLOMBINE.

En duel ? Et depuis quand donc les Muſiciens ſont-ils devenus ſi braves ?

MEZZETIN.

Bon, bon ! ils enragent de ſe battre quand ils ne voyent perſonne. Tiens, voila la lettre que je luy ay écrite.

AMPHION A ORPHÉE.

J'ay appris, mon petit Mignon, que vous vous mêliez de chanter, & de racler le boyau. Que cela ne vous arrive plus : car je vous ferois chanter ſur un diable de ton. Je veux vous voir les Inſtrumens à la main, quoy que vous ne ſoyez qu'un Chantre du Pont-Neuf, & que vous ne deviez chanter qu'avec des Grenouilles, ou braire avec des Anes comme vous.

COLOMBINE.

De quoy vivrons-nous en ce Pays-cy, car nous n'avons point d'argent ?

MEZZETIN.

Cela m'embarasse un peu ; car ce diable d'argent, c'est la cheville ouvriére d'un ménage.

COLOMBINE.

Si tu voulois me laisser faire, je ferois de bonnes connoissances, & nous n'en serions pas plus mal. Autrefois, quand tu étois absent, je ne manquois de rien.

MEZZETIN.

Tant pis, morbleu, tant pis! Je me défie diablement de ces femmes qui battent monnoye en l'absence de leurs maris.

COLOMBINE.

Ne voila-t-il pas ? Ces Maris se mettent d'abord cent choses à la tête. C'est bien cela ! J'ay des secrets merveilleux qui m'ont été donnez par un Chymiste qui m'aimoit autrefois.

MEZZETIN.

N'est ce point celuy qui a le Laboratoire au Collége des Quatre-Nations, qui vend du Chocolat volatil, de la crême de Perles, & du Sirop de diamans ?

COLOMBINE.

Je compose une Huile, que j'appelle l'Elixir de patience, dont une goutte appliquée sur le front d'un mary, le délivre pour jamais du mal de tête.

MEZZETIN.

Diable ! voilà qui est beau ! Mais je croy que tu gagnerois bien davantage si ton secret le délivroit de sa femme.

COLOMBINE.

J'en ay un autre bien plus beau, pour les femmes d'aujourd'huy. Je compose la poudre de bonne Réputation.

MEZZETIN.

Oh, oh! Je croy qu'elle est diablement difficile à faire.

CO-

COLOMBINE.

Qu'une Coquette ſoit decriée, que ſa conduite ſoit la plus raboteuſe du monde, elle n'a qu'à changer de quartier, ne plus voir d'hommes, & prendre une pincée de ma Poudre dans un boüillon; en trois mois elle fera aſſaut de vertu avec les plus Veſtales.

MEZZETIN.

Voila le plus beau ſecret du monde. Mais peux-tu faire aſſez de cette Poudre-là? J'en ay un pour le moins auſſi beau. Qu'un homme ait une Colique enragée; en un moment je la luy fais paſſer. Je le couche par terre, je fais chauffer une meule de Moulin bien chaude, je la luy applique ſur l'eſtomach, n'ayez pas peur qu'il ait jamais la Colique.

COLOMBINE.

Ny la Colique, ny autre mal.

MEZZETIN.

Le malade meurt ordinairement; mais s'il ne mouroit pas, ce feroit le plus beau ſecret du monde. J'ay encore un autre moyen pour gagner de l'argent. Tu ſçais bien que quand je joüe de ma Lyre, je fais tout venir à moy. Je n'ay qu'à aller aux Invalides, je ſerviray de gruë pour monter les pierres, & on me payera comme trente Maneuvres enſemble.

COLOMBINE.

Fy! voila un vilain Métier. Je ne veux point d'un Mary Gruë. Fais-toy plutôt Maître à Chanter. On te donnera deux Loüis d'or par mois, & tu trouveras peut-être quelque Ecoliére à qui tu ne deplairas pas: car voila la grippe des femmes d'aujourd'huy.

MEZZETIN.

Quoy? eſt-ce un ſi bon Métier?

COLOMBINE.

Je te dis qu'il n'y a pas une plus jolie Vacation au monde. On eſt de tous les bons repas; jamais de promenade ſans le Maître à Chanter. On ſe donne de

petits airs de familiarité avec l'Ecoliére ; on luy prend la main pour luy faire battre la mesure : le Mary passe tout, sur la foy de la Musique, & il ne se doute pas bien souvent de la partie qu'on fait chanter à sa femme.

MEZZETIN.

Voila mon affaire. Il n'y a qu'une chose qui m'embarasse. Il me semble que je ne suis pas assez bien habillé.

COLOMBINE.

Ne te mets pas en peine. Tu n'auras pas montré trois mois, que tu seras aussi doré que les Maîtres à danser. Bon ! une Ecoliére en levant une juppe chez son Marchand, ne leve-t-elle pas aussi une Veste pour son Maître de Musique ? Qu'est-ce qu'il luy en coûte ? C'est le mary qui paye cela, la bête a bon dos.

MEZZETIN.

Voila de jolis profits ; mais aussi on a bien de la peine, c'est un rude métier. Il faut quelquefois chanter quand on a envie de boire. Mais n'importe, voila qui est fait, quand l'argent me manquera je me jette dans la Musique. Adieu, je m'en vais chercher Orphée, il n'a qu'à se bien tenir, je luy feray manger son Violon jusqu'au manche.

COLOMBINE.

Et moy je m'en vais travailler à ma poudre de bonne Réputation.

MEZZETIN.

Et ne manque pas d'en garder pour toy. A propos, qu'as-tu fait de nos enfans.

COLOMBINE.

Pour les cacher à cette ame damnée de Jupiter qui nous en a déja tué deux, j'en ay fait un ballot que j'ay porté à la Doüane, & je vais voir s'il est arrivé pour en payer les droits.

MEZZETIN.

Cette marchandise-là ne devroit pas beaucoup payer d'entrée, elle paye assez à la sortie.

SCENE

DE MEZZETIN ET D'ISABELLE

COLOMBINE, ISABELLE, PIERROT.

MEZZETIN.

IL y a long-temps, Madame, que la tapisserie de mes inclinations est penduë au clou à crochet de vos beautez. C'est l'Amour qui en a été le Tapissier; & cela est si vray, que le mérite .... votre mine, d'un côté ... mais d'ailleurs. A propos, Mademoiselle, est-ce vous que j'aime? Car vous me paroissez bien petite aujourd'huy.

ISABELLE.

Il est assez difficile, Monsieur, de vous répondre juste sur ce que vous me demandez. Tout ce que je puis dire, c'est que je ne me souviens pas d'avoir été plus grande.

MEZZETIN.

Ouy, charmante Princesse, c'est vous. Je vous reconnois à vos flamboyantes prunelles. (*Il tourne autour d'elle.*) J'en suis pourtant toûjours pour ce que j'ay dit, voilà qui est diablement chiffon. Si nous nous marions ensemble, jamais nos enfans n'entreront dans le Regiment des Gardes.

ISABELLE.

Cela n'est pas encore fait.

MEZZETIN (*la mesurant avec une corde.*)

Je ne pense pas que vous ayez dix-sept paulmes.

ISA-

ISABELLE.

Apparemment, Monsieur, que vous avez quelque cheval à assortir ; ou bien vous me voulez prendre la mesure d'un habit ?

MEZZETIN.

Que je serois heureux, si je pouvois être le Tailleur fortuné qui prendra la mesure d'une si aimable personne ! mais je crains bien que les ciseaux de mon amour ... Vous m'entendez bien ?

ISABELLE.

Point du tout, je vous avouë que je n'ay point le don de deviner.

MEZZETIN.

Comme mon amour ne vise qu'au mariage, plus je vous regarde, & plus je trouve que vous êtes assez mon fait. Quand on a une femme à prendre, les plus petites sont toûjours les meilleures.

ISABELLE.

Suivant ces maximes-là, je suis donc fort bonne à marier.

MEZZETIN.

Oh, vous l'êtes de reste. Allons, la Belle, dites la vérité, n'est-il pas vray que vous serez bien-aise d'être ma moitié ? Voyez, regardez-moy, cet air, ce port, eh ? J'enrage quand je vois ces petits Embrions de Cour vouloir faire assaut avec moy.

ISABELLE.

Il faut qu'ils ayent perdu l'esprit ! Ce sont de plaisantes marmousettes !

MEZZETIN.

J'ay le derriére un peu gros, tirant même sur le Porteur de Chaize ; mais mon Médecin m'a promis qu'il me feroit en aller cela ; il m'a ordonné de prendre du petit lait.

ISABELLE.

Oh, je croy ce remède-là seur.

MEZ-

MEZZETIN.

Il m'a dit que c'étoit une humeur acre, répanduë dans le Diaphragme du Mesentére, & qui tombe sur l'Omoplate. Mais laissons cela, & parlons du plaisir que nous aurons.

ISABELLE.

On se trompe quelquefois dans ce calcul-là, & l'on n'y trouve pas souvent tout le bonheur qu'on s'y étoit proposé.

MEZZETIN.

Je suis doux, pacifique, aisé à vivre, l'humeur satinée, veloutée. J'ay vêcu six ans avec ma premiére Femme, sans avoir le moindre petit démêlé.

ISABELLE.

Cela est assez extraordinaire.

MEZZETIN.

Une fois seulement, après avoir pris du tabac, je voulois éternuer. Elle me fit manquer mon coup. De depit je pris un chandelier; je luy cassay la tête, & elle mourut un quart d'heure après.

ISABELLE.

Ah ciel! est-il possible?

MEZZETIN.

Voilà le seul différent que nous ayons jamais eu ensemble, qui ne dura pas long-temps, comme vous voyez.

ISABELLE.

Cela est fort expéditif, je vous l'avouë.

MEZZETIN.

Quand une femme doit mourir, il vaut bien mieux que ce soit de la main de son Mary, que de celle d'un Médecin, qu'il faut bien payer, & qui vous la traînera six mois ou un an. Je n'aime point à voir languir le monde; & puis l'on gagne son argent par ses mains.

IABELLE.

Et vous n'avez point d'horreur d'avoir commis un crime aussi noir que celuy-là? MEZ-

MEZZETIN.

Moy ? Point du tout ; je suis accoutumé au sang de jeunesse. Mon Pere a fait mille combats en sa vie, où il a toûjours tué son homme. Il a servi le Roy trente-deux années.

ISABELLE.

Sur terre ou sur mer ?

MEZZETIN.

En l'air.

ISABELLE.

Comment en l'air ? Je n'ay jamais oui parler de ces Officiers-là.

MEZZETIN.

C'est que comme il étoit fort charitable, lors qu'il rencontroit quelque Agonisant qu'on menoit à la Grève, il se mettoit avec luy dans la charette, & l'aidoit à mourir du mieux qu'il pouvoit.

ISABELLE.

Ah, l'horreur !

MEZZETIN.

Tous ses Confréres les Médecins (car il avoit pris ses licences dans leur Ecole) disoient qu'il n'y avoit jamais eu un homme si adroit, & qu'on ne voyoit point de besogne faite comme la sienne : aussi l'avoient-ils fait Recteur de la Faculté.

ISABELLE.

Voila, je vous assure, des talens bien merveilleux !

MEZZETIN.

Je vous dis, Madame, que si vous l'aviez veu travailler, il vous auroit fait envie de vous faire pendre.

ISABELLE.

Comme ce sont peut-être des talens de famille, vous deviez prendre la Charge de Monsieur votre Pere.

MEZZETIN.

Je m'y sentois assez d'inclination : mais vous sçavez qu'il faut qu'un Gentilhomme voye le pays. J'ay couru par toutes les sept parties du monde, & me voi-

voila enfin à vos pieds, ma divine Princesse, le cœur en braise, pour vous dire que je me pendray assurément, si vous n'êtes unie avec moy par le lien conjugal.

COLOMBINE (*arrivant, & les écoutant sans être vuë.*)

Ah, traître!

ISABELLE.

Je ne trouve qu'une petite difficulté à notre mariage, c'est que je suis déja mariée.

MEZZETIN.

Mariée? Bon, voila une belle affaire! Est-ce-là ce qui vous embarasse? Je le suis aussi: mais il n'y a rien de si aisé que d'être veuf; cinq sols de mort-aux-rats en font l'affaire.

COLOMBINE (*à part.*)

Ciel! qu'entens-je!

MEZZETIN.

Allons donc, Epine de mon ame, touchez-là, commençons les preliminaires de notre mariage.

COLOMBINE (*à part.*)

Le traître!

MEZZETIN (*s'approchant d'elle, & luy levant sa coëffe.*)

Je ne demande que la petite oye.

ISABELLE.

Tout doucement, Monsieur, reservez ces caresses-là pour votre femme.

MEZZETIN.

Pour ma femme? Je vous ay déja dit que c'étoit une carogne que je hais comme le Diable. Je voudrois qu'elle fût penduë.

COLOMBINE (*à part.*)

Scélérat!

MEZZETIN.

Et dans peu j'espere luy donner d'une potion cordiale, qui l'empêchera d'avoir faim de long-temps.

ISABELLE.

C'est à dire que voila la maniére dont vous traitez

tez vos femmes, quand vous voulez les regaler? Je suis votre très humble servante, je n'aime point la mort-aux-rats. (*Elle veut s'en aller.*)

MEZZETIN (*l'arrêtant.*)

Vous me fuyez? Ouy, si vous voulez me promettre de m'épouser, je vous promets, moy, de la faire crever dans deux jours comme un vieux mousquet. Arrêtez donc, Beauté leoparde.

COLOMBINE (*le tirant par la manche.*)

Comme un vieux mousquet. (*Isabelle s'en va.*)

MEZZETIN.

Ah, ma petite femme, te voila! Hé que j'ay de joye de te voir, mon petit bouchon!

COLOMBINE.

Ah, scélérat! voila donc les transports de ton amour? Je vous promets de la faire crever dans deux jours.

MEZZETIN.

Eh eh, ne vois-tu pas bien que je disois cela pour rire? Il faut bien plus de temps pour faire crever une femme.

COLOMBINE (*le poussant.*)

Ah, malheureux, il faut que je te dévisage,

MEZZETIN.

C'est elle qui me vouloit mettre à mal.

COLOMBINE.

Non, je ne seray point contente que je ne t'aye étranglé de mes propres mains. (*Elle se jette sur luy, le bat, & luy arrache sa perruque.*)

MEZZETIN.

Au meurtre, au guet, au guet? On égorge un Bourgeois.

PIERROT (*en vendeur de Ptisanne, allant par les ruës avec une petite fontaine de cuivre sur son dos, & des gobelets à sa main.*)

Chalans, chalans, qui est-ce qui veut boire?

COLOMBINE (*le voyant se met à pleurer:*)

Ah, ah! PIER-

PIERROT.

Et quel vacarme faites-vous-là ? Et fy donc, quelle honte d'estropier une pauvre femme !

MEZZETIN.

C'est ma femme, dequoy vous mêlez-vous ?

COLOMBINE (*continuant de crier.*)

Ah, ah, ah, ah !

PIERROT (*à Colombine.*)

Heu, heu, heu ! (*à Mezzetin*) Le Sac-à-vin !

COLOMBINE (*pleurant.*)

Je suis... hi, hi !

MEZZETIN.

Par ma foy, voila une méchante carogne !

PIERROT (*à Mezzetin.*)

Cela n'est morgué pas bien, tout franc.

COLOMBINE (*pleurant.*)

Je suis toute brisée, hé, hé !

MEZZETIN.

Là, là, ma petite Femme, ce ne sera rien, cela ne m'arrivera plus.

PIERROT.

Hé le brutal ! Quand vous voulez battre une Femme, que ne luy sanglez-vous un bon coup de bâton sur la tête, sans vous amuser à la faire crier deux heures ? (*à Colombine*) Qu'est-ce donc qu'il vous a fait ?

COLOMBINE.

Il m'a, il m'a ... Ah ! je ne sçaurois parler, er, er, er...

MEZZETIN.

Par ma foy, je commence à croire que c'est moy qui l'ay battuë.

PIERROT.

Allons je veux faire la paix, je n'aime à pas à voir de noise dans un Ménage, je veux vous accommoder, venez-ça.

COLOMBINE.

Non, je ne luy pardonneray jamais.

PIER-

PIERROT (*fait mettre Mezzetin en posture de recevoir des coups de bâton ; il presente le bâton à Colombine, qui en frappe Mezzetin.*)
Allons, vous voila quittes.

MEZZETIN.
Ouy, tout d'un côté & rien de l'autre.

PIERROT.
Sans moy vous vous seriez batus, & vous voila les meilleurs amis du monde.

COLOMBINE (*voulant s'en aller.*)
J'auray toûjours cela sur le cœur.

MEZZETIN.
Et moy sur les épaules. Voila une méchante ame de Femelle. Ah chienne !

COLOMBINE (*revient en criant plus fort.*)
Ah, ah, ah ! (*& Mezzetin s'enfuit.*)

PIERROT (*en s'en allant.*)
A la fraîche, à la fraîche, qui est-ce qui veut boire, qui est-ce qui veut boire ?

SCENE DE L'AUTEUR

MEZZETIN, COLOMBINE. (*en Auteur.*)

MEZZETIN.
Voila un sac de charbon de l'Enfer qui va à la promenade.

COLOMBINE (*gesticulant comme une personne qui déclame sans rien dire.*)

MEZZETIN.
Monsieur, ou Madame ; car je ne sçay si vous êtes mâle ou femelle, je ne vous vois que par derriére.

COLOMBINE (*luy faisant signe de la main.*)

MEZZETIN.
Plaît-il ? est-ce que je suis barboüillé ?

CO-

COLOMBINE (*gesticulant plus fort.*) Ah! ah!

MEZZETIN.

Voila assurément quelque Bel-Esprit.

COLOMBINE.

Vade retro, Prophane.

MEZZETIN (*veut s'enfuir.*)

COLOMBINE.

Qui t'a fait si téméraire que de m'interrompre?

MEZZETIN.

Je vous demande pardon.

COLOMBINE.

Une personne de mon sçavoir...

MEZZETIN.

Je n'y tâchois pas.

COLOMBINE.

Qui fait les Madrigaux de Proserpine...

MEZZETIN.

Je ne le feray plus.

COLOMBINE.

Et qui est le premier consignant pour entrer icy-bas à l'Académie!

MEZZETIN.

A l'Académie? Quoy, il y en a une icy? C'est donc une Académie de malins Esprits?

COLOMBINE.

Je me promenois sur les bords du Cocite pour travailler plus en repos à ma harangue, & tu viens te jetter à travers de mes conceptions?

MEZZETIN.

Comment donc? est-ce que vous faites vos harangues vous-même?

COLOMBINE.

Je sçay bien que la plupart des Academiciens là-haut ne se donnent pas cette peine-là & que pourveu qu'ils la sçachent lire; on les reçoit tout d'une voix: mais ce n'est pas de même icy, & il ne suffit

fit pas de sçavoir faire l'anatomie d'un mot pour être l'interprète des mystéres de notre Diabolique Académie.

MEZZETIN.

Apparemment que vous en étiez là-haut?

COLOMBINE.

Que j'en étois là-haut? Que j'en étois? Est-ce qu'on m'en recevroit icy, si j'en avois été? Ce n'est pas que je n'aye eu cent fois plus de mérite qu'il ne faut pour en être; j'ay été le plus bel esprit de mon temps, & j'ay fait en ma vie plus de cent Comédies.

MEZZETIN.

Plus de cent Comédies!

COLOMBINE.

Ouy cent; peut-être cent cinquante, si vous me fâchez. Il n'y a jamais eu un si beau naturel que le mien. Je rendois une Comédie aussi facilement qu'un autre fait un lavement. C'est moy qui ay enrichy les Comédiens François, & il n'y avoit point d'Hyver que je ne leur donnasse sept ou huit piéces, tant serieuses que comiques.

MEZZETIN.

Et les joüoit-on long-temps?

COLOMBINE.

Jamais qu'une fois; mais aussi tout Paris venoit se crever à la premiére representation; car personne ne vouloit attendre la seconde, de peur de ne la point voir.

MEZZETIN.

J'aurois crû que ç'eût été là le moyen d'envoyer les Comédiens à l'Hôpital.

COLOMBINE.

C'est ce qui vous trompe. Une Comédie nouvelle, pour être bonne, ne se doit joüer qu'une fois; quand elle va jusqu'à deux, ma foy on s'ennuye. J'ay mis le siécle dans ce goût-là; & si vous y pre-

y prenez garde, depuis moy tous les Auteurs donnent là-dedans. Ils ont raiſon au bout du compte; car comme les bonnes choſes aujourd'huy n'ont point de cours, pour peu qu'une méchante piéce puiſſe être repreſentée une fois, voila les Comédiens riches.

MEZZETIN.

Les votres étoient donc ſur ce pied-là?

COLOMBINE.

Vous pouvez croire que je me ſuis mis à la mode tout des premiers. De plus je n'ay jamais voulu ôter au public l'uſage recreatif des ſifflets. Tout au contraire je marquois dans mes rôles les endroits où l'on devoit ſiffler, afin que l'Acteur ſe repoſât, & qu'il reprît haleine; c'eſt le jugement qui conduit tout cela.

MEZZETIN.

Et moy je voudrois que les ſifflets fuſſent au Diable. Quand cette quinte-là prend au Parterre, il démonteroit & Titus & Berenice.

COLOMBINE.

Je m'étois, de mon vivant, abbonné avec un Marchand de ſifflets, qui étoit dans ſon métier le premier homme du monde.

MEZZETIN.

Les Comédiens vous ont bien de l'obligation.

COLOMBINE.

Il en faiſoit pour la Proſe, pour les Vers, pour les François, pour les Italiens. Mais ma foy où il triomphoit, c'étoit pour l'Opera.

MEZZETIN.

Eſt-ce qu'on ſe ſervoit encore de ſifflets de votre temps à l'Opera? Cette mode-là eſt paſſée. Fy! cela eſt bourgeois; on ſe ſert preſentement de ſonnettes; cela eſt bien plus harmonieux.

COLOMBINE.

Pour mettre en crédit mon Marchand, j'avois fait un Opera moy, qu'on alloit joüer quand je mou-

rus. Ce devoit être la plus belle chose qu'on eût jamais veu sur le Théâtre. Je ne l'avois pas pris de la Metamorphose, comme ces Chardons du Parnasse. Fy ! cela sent le Collége. Je l'avois tiré tout entier de l'Histoire de France. Il portoit pour titre, *les Avantures du Pont-Neuf*; la Fable n'a rien de si magnifique.

MEZZETIN.

Les Avantures du Pont-Neuf, un sujet de l'Histoire de France ? Voila un Auteur échappé des Petites-Maisons des Enfers.

COLOMBINE.

Comment donc ? Est ce que je dis des impertinences ? Paris n'est-il pas la plus belle Ville de France ? Le Pont-Neuf n'est-il pas le plus bel endroit de Paris ? Ergo les Avantures du Pont-Neuf sont les plus beaux traits de l'Histoire de France. C'est une figure, ignorant, que nous appellons en Latin *Pars pro toto*, & en Grec *Sinecdoche*.

MEZZETIN.

Et en François la folie.

COLOMBINE.

Ce qu'il y avoit d'admirable dans mon Opera c'est que les divertissemens étoient *ex visceribus rei*. D'abord c'étoit des Filoux qui coupoient des bourses. Les Instrumens prenoient-là des sourdines. Ensuite je faisois paroître des Joüeurs de Gobelets, qui faisoient flamber des étouppes dans leur bouche. Ah, ne m'en parlez point, cela vaut mieux que toutes vos pluyes de feu. Mais ce qu'il y avoit de surprenant, & dont on ne s'étoit point encore avisé, c'étoit un divertissement d'un Trio de Pendus, qui rendoient les derniers soupirs sur le même brin. C'étoit-là morbleu où je rassemblois tous les tons plaintifs de la Musique, pour faire pleurer joyeusement toute l'Assemblée.

MEZZETIN.

Etoit-ce vous qui étiez le .... Voila un bel Opera; mais n'y avoit-il point là quelque petit tonnerre pour ragaillardir ?

COLOMBINE.

Assurément, & même une tempête, avec un gros Tambour sur le Théâtre ; & elle étoit si orageuse, que jamais les Violons ne la purent jouer, il la falut ôter.

MEZZETIN.

Je m'en étonne, ce sont pourtant les plus....

COLOMBINE.

Mais vous me faites bien perdre du temps. Que voulez-vous de moy ?

MEZZETIN.

Je veux apprendre le chemin des Enfers ; & je vais y chercher ma femme.

COLOMBINE.

Vous allez chercher votre femme. Ah, ah ! (*Elle met le doigt sur son front.*)

MEZZETIN.

Comment donc ? Est-ce que je suis barbouillé ?

COLOMBINE.

Chercher sa femme ! Il vous faut cinq ou six grains d'ellebore.

MEZZETIN.

Le Diable m'emporte si je ne vais la chercher, je ne me mocque point.

COLOMBINE.

Ah, pour la rareté du fait je veux vous y mener. Suivez-moy, je veux entendre ce compliment-là.

MEZZETIN.

Avant que d'aller plus avant, je voudrois bien sçavoir une chose de vous ; car on dit qu'on est si sçavant quand on est mort. Ma femme a toûjours été diablement coquette ; dites-moy, je vous prie, si je ne suis point là, là ... vous m'entendez bien.

COLOMBINE.

Ouy dea, oh cela est bien aisé. Voyons, là, levez le nez, l'œil fixe, le corps ferme, la tête droite, montrez la langue.

MEZZETIN.

Ah! je tremble.

COLOMBINE.

Montrez-moy votre main, ah ah! Tirez la langue, hé hé! (*Elle luy tâte le pouz*) oh oh! (*Elle luy tâte le front*) hu hu!

MEZZETIN.

Ah la Carogne!

COLOMBINE.

Que cela ne vous fasse pas de peine; c'est un mal de famille, votre pere l'étoit, votre Grand-pere l'étoit, votre Ayeul l'étoit.

MEZZETIN.

Je vous remercie. Quand on fera des Chevaliers de cet Ordre, je vous prieray de faire mes preuves.

LES

ENFERS.

Les mêmes Acteurs de la scêne precedente.

PLUTON, ET PROSERPINE, ORPHE'E (*avec leur Cour.*)

Les Violons font une marche, & viennent s'asseoir sur un Trône de flames.

PLUTON.

C'Est une chose étonnante, Phlegetontique Assemblée, de voir l'affluence d'Ames qui tombent journellement par vos soins dans mon Royaume. L'Enfer est enfin plein jusqu'au goulot, tout le monde a pris le train d'y venir en poste; & il faut de-

desormais refuser l'entrée aux survenans, ou faire bâtir des appartemens nouveaux ; & pour cela je croy qu'il sera bon de lever un droit sur le bois & le charbon qui se brûle icy-bas ; & c'est pour cela que je vous assemble.

PROSERPINE.

Ah fy, Mamour! Ne parlons point d'impôt ; c'est quelque nouveau-venu de Maltotier qui vous a soufflé cet avis-là.

PLUTON.

J'ay veu autrefois le temps si misérable, qu'il ne venoit pas icy le moindre petit Grifoneur de Sergent, qu'il ne falût députer un Diable exprès pour l'aller querir ; & presentement nous ne sommes employez qu'à les chasser. Il faut que les Greffiers attendent des années entiéres à la porte, parce qu'ils ne veulent pas passer devant les Conseillers qui pleuvent icy de toutes parts.

PROSERPINE.

Il ne faut plus recevoir de Gens de Robe, l'Enfer est déja assez lugubre ; & sur tout point de Greffiers, car ces gens-là mettent l'Enfer en mauvais predicament.

PLUTON.

Ouy, mais vous ne sçavez pas que moy qui suis Pluton, je n'ay pas plus de droit en Enfer que ces Messieurs-là. Bien-heureux, si quelque jour ils ne m'en chassent pas! Je suis si saoul des gens de Chicane, que derniérement je fis une querelle d'Allemand à un Diable de qualité qui revenoit de Paris, & je luy fis fermer la porte, parce qu'il avoit hanté mauvaise compagnie là-haut, & qu'il sortoit du corps d'un Procureur.

PROSERPINE.

Vous avez eu raison, ce seroit le moyen de gâter bien-tôt tout icy.

PLUTON.

Je veux que vous soyez témoin de ce que je dis,

& que Caron apporte devant vous le Regître journal des Ames qu'il a passé aujourd'huy.

(*Il sort deux Diables qui apportent un gros Livre sur leur dos, & Caron arrive, qui après avoir feuilleté le Livre, lit :*)

CARON.

Du 17. passé deux mille sept cens treize Médecins, avec leurs Mules.

PLUTON.

Ces Messieurs-là font mieux nos affaires là-haut, il les faut renvoyer.

PROSERPINE.

Ouy, mais qu'on retienne les Mules, elles serviront à Radamante quand il menera pendre quelqu'un.

PLUTON.

Je ne veux plus qu'on en reçoive aucun à l'avenir, qu'il n'ait une attestation de service, & un Certificat des Fossoyeurs, comme il a bien & fidellement exercé sa Charge de Médecin, & tué pour le moins dix mille personnes à sa part.

CARON.

Du même jour quatorze cents Apoticaires.

PLUTON.

Pour les Apoticaires, passe. On est échauffé en ce Païs-cy, & on a besoin de Lavemens pour se déconstiper.

CARON.

Dudit jour, cinquante-sept mille deux cent dix-sept, tant Fermiers, Sous-Fermiers, que Commis & Rats de Cave.

PLUTON.

Il est vray qu'il en est tombé ce matin une broüine, qu'on ne se voyoit pas en Enfer.

CARON.

Pour les Fermiers, tout franc, il n'y a plus moyen de les passer, ils sont si gros & si gras que ma Barque enfonce.

PLU-

PLUTON.

Comment voulez-vous faire ? nous ne pouvons pas les refuser, c'eſt icy leur appanage.

CARON.

De plus, quinze mille ſept cent tant Clercs que Procureurs.

PLUTON.

Pour ceux-là, il en faut faire proviſion, c'eſt le bois d'Andelle de l'Enfer, & je ne veux pas qu'on brûle autre choſe dans mon Cabinet.

CARON.

Quatorze mille douzaines de femmes, tant grandes que petites.

PLUTON.

Ah, voila ce que je craignois ! Et pourquoy les laiſſe-t-on paſſer ?

CARON.

Item, paſſé en corps & en ame deux Carabins de Simphonie, ſoy-diſans Muſiciens de l'Opera, qui viennent redemander leurs femmes.

PLUTON.

Ils ſont donc fous ? Qu'on les faſſe venir au plus vîte, je les veux voir, voila du fruit nouveau.

PROSERPINE.

Il y a long-temps que je ſuis en ce Pays-cy, mais je n'ay point encore veu une pareille Ambaſſade.

(*On amene devant Pluton Orphée & Mezzetin, & on leur fait faire un ſalut ridicule.*)

ORPHEE (*fait un compliment court en Italien.*)

PLUTON (*montrant Iſabelle.*)

Eſt-ce là votre femme ? Elle valoit bien la peine de faire le voyage.

ISABELLE.

S'il eſt étonnant de voir un mary chercher ſa femme juſqu'aux Enfers, il ne l'eſt pas moins de voir une femme ſouhaitter avec empreſſement de retourner avec ſon mary, quand une fois elle en a été ſeparée.

PLUTON.

Voila un petit debut qui n'est point sot.

MEZZETIN.

Ny la débuteuse, non plus.

ISABELLE.

Pour moy je ne suis point de celles qui regardent la separation d'un mary comme la porte de leur félicité; & j'avouë franchement que je suis d'assez mauvais goût, pour trouver qu'il n'y a point de bonheur égal à celuy de vivre avec un Epoux que l'on aime, & dont on est tendrement aimée.

MEZZETIN.

Et fy donc! faites la taire, elle prêche là une nouvelle doctrine.

ISABELLE.

Je sçay que je ne suis pas du goût d'aujourd'huy, & que pour être presentement femme du bel air, il ne faut prendre un mary que comme un surtout de bien-séance, & un paravent de réputation: mais j'aime mieux n'être point tout à fait à la mode, & être un peu plus dans la route de mon devoir; c'est ce qui fait que je me viens jetter à vos pieds, pour implorer votre clemence, & vous prier, par tout ce que vous avez de plus cher, au nom de l'amour que vous vous êtes portez l'un & l'autre, de m'accorder la grace que je vous demande, de me rendre à un mary que je cheris plus que toute chose au monde, & je seray obligée de faire le reste de ma vie des vœux pour la santé & prospérité de vos Majestez diaboliques.

MEZZETIN.

Malepeste! voila du plus beau recitatif.

(*On fait du bruit.*)

PLUTON.

Qu'est-ce que c'est que ce bruit-là?

CARON.

Ce sont des anciens Marguilliers qui veulent passer devant des Avocats.

PLU-

PLUTON.

Le procès n'a-t-il pas été jugé là-haut ?

CARON.

Ouy, mais ils en appellent devant vous.

PLUTON.

Huissier, faites faire silence, nous verrons cela tantôt.

COLOMBINE (*déclamant.*)

Les femmes d'aujourd'huy sont si malheureuses, & l'empire que les maris ont pris sur elles est si absolu, que je ne m'étonne plus qu'il y ait tant de filles à marier, & qui regardent le mariage comme l'écueil de leurs plaisirs & le tombeau de leur liberté.

MEZZETIN.

Bon bon ! toute la journée les filles ont le gosier ouvert pour chanter :

Ma Mere mariez moy,
Vous sçavez la raison pourquoy.

COLOMBINE.

En effet, n'est-ce pas une chose qui crie vengeance de voir l'inhumanité avec laquelle les pauvres femmes, ces moutons d'amour, sont traitez par ces loups devorants. (*Elle crie*) Ne diroit-on pas...

MEZZETIN.

Oh oh, je vois bien que nous sommes icy sur le patrimoine des Avocats. Comme elle a appris à crier !

COLOMBINE.

Ne diroit-on pas, dis-je, que le mariage qui devroit être l'union, le nœud & la soudure des volontez, soit presentement un champ de bataille, où le mary s'exerce à chagriner sa femme, & où la femme est toûjours la malheureuse exposée aux insultes, & bien souvent aux coups de celuy qui devroit être le rempart de sa foiblesse.

PLUTON.

Nous voyons pourtant souvent icy des maris qui portent des vilains chinforgnaux sur leur tête.

MEZZETIN.

Hé, ce n'est que pour entretenir la paix. Ne sçavez-vous pas bien que *qui bat sa femme il la fait braire, qui la rebat il la fait taire.*

COLOMBINE.

Pour moy, je vous déclare, que si heureusement mon mary étoit mort le premier, j'aurois pleuré, crié, je me serois couverte jusqu'aux ongles, d'un deuil où le cœur n'auroit pas eu grande part : mais loin de le venir trouver aux Enfers, je me serois bien donné de garde de le chercher.

MEZZETIN.

Oh, ma petite Femme, je n'ay jamais douté de votre affection.

COLOMBINE.

Ainsi, puis qu'il me vient chercher de si loin, c'est une marque qu'il ne sçauroit se passer de moy. Mais il ne m'aura que par le bon bout. Je pretends avoir des conditions si avantageuses, qu'on ne puisse pas me reprocher d'avoir gâté le métier & m'accuser d'avoir été assez sotte pour reprendre le même mary, après avoir été assez heureuse pour en être delivrée.

MEZZETIN.

Je fais une action plus héroïque, en vous reprenant; & si l'on permettoit aux maris veufs de venir se remarier en Enfer, je suis bien sur qu'ils ne reprendroient pas la défunte.

COLOMBINE.

Comme c'est une chose qui crie vengeance, de voir le peu de dépense que les femmes font aujourd'huy, je veux en outre avoir plus d'argent que par le passé, & que chacun ait sa semaine la clef du coffre fort.

MEZZETIN.

Si vous l'aviez une ſemaine, je courois grand riſque la ſuivante de ne pas entrer en exercice, & je crois que je n'aurois plus que faire de clef ny de coffre fort.

Prodiga non ſentit pereuntem, fœmina centum.

COLOMBINE.

Item .... Oh, voila un grand item celuy-cy. Point de jolies filles de Chambre, c'eſt à dire que je les choiſiray moy-même les plus laides que faire ſe pourra, & qui auront au moins quarante-cinq ans.

MEZZETIN.

Fy ! on n'eſt jamais bien ſervy de ces Vieilles-là. Il faut donc que vous retranchiez les grands Laquais.

PLUTON.

Tu Dieu ! cet oyſeau-cy ſçait bien ſa leçon ! Voila une Pelerine qui a diablement de l'eſprit !

MEZZETIN.

Elle a encore ſix fois plus de tête. Là, là, voyons. Comme ainſi ſoit que le naturel des Corneilles eſt d'abattre des noix, & de parler gras, celuy des Pies d'avoir la queuë longue ; & des Perroquets d'être habillez de verd, de même le naturel des femmes eſt de faire enrager leur mary.

COLOMBINE.

Et des maris, de faire enrager leurs femmes.

MEZZETIN.

Quoy que j'aye enragé tout mon ſaoul pendant que nous avons été enſemble, je veux bien la reprendre encore, à mes riſques, perils & fortunes. C'eſt le plus grand ſervice que je vous puiſſe rendre ; car je vous promets que ſi elle eſt encore deux jours en Enfer, elle vous fera déteſter tous les uns aprés les autres.

PLUTON.

La Cour vous est obligée ; car nous n'avons point de Diable assez Diable pour tenir tête à une méchante femme.

COLOMBINE.

Bon bon, nous y voilà ! Est-ce qu'une femme qui fait le Diable ne fait pas sa charge ?

MEZZETIN.

Cela est vray, & le mary qui la rosse fait la sienne : c'est ce qui fait, Messieurs les Diables, Diablesses, Diablotins, & autres, qu'en faveur de l'amitié que j'ay toûjours portée à votre Corps, & pour entretenir la paix & l'union dans l'Enfer, je veux bien vous en délivrer ; mais à certaines conditions, & voila des articles que nous ferons signer par les Notaires de ce Pays-cy. Car je croy qu'il n'y en manque pas.

COLOMBINE.

Ouy ? tu le prends comme cela ? Et moy je ne veux pas sortir. Une jolie femme comme moy en tout Pays ne manque point de mary.

MEZZETIN.

Oh, je sçay bien qu'il y a par tout assez de gens qui se mélent de ces emplois-là.

PRIMO, Puisque je ne profite pas de votre mort, je pretends que vous me rendiez les frais du deuil & de l'Enterrement que j'ay payez au Crieur.

PLUTON.

Cela est juste : mais il n'en coûte pas grand chose pour faire enterrer une petite femme.

MEZZETIN.

Ah ! ces diables de Corbeaux-là ne les mesurent pas à la toise ; & ils rançonnent si exhorbitamment un pauvre mary ; que souvent il aimeroit presque autant que sa femme ne mourût pas.

PLUTON.

Ils gagnent assez d'ailleurs,

MEZ-

MEZZETIN.

Je prétends à l'avenir que vous baissiez votre Rayon d'un grand demy pied au moins.

COLOMBINE.

D'un demy pied? Je me ferois plutôt couper de la tête. Non non, je demeureray icy.

MEZZETIN.

Il vous en restera encore plus d'un grand pied, & un grand pied de rayon doit suffire pour la femme d'un Musicien.

PROSERPINE.

Oh, oh, je le crois bien! Je m'en contenterois bien, moy qui suis Proserpine.

MEZZETIN.

Je veux que vous soyez beaucoup plus sage que par le passé, & que vous promettiez de n'aimer desormais que moy.

COLOMBINE.

Oh, pour cet article-là, néant. Je ne veux point engager ma conscience. Dans le tems où nous sommes, il n'y a point de femme qui puisse promettre cela.

MEZZETIN.

Je veux que les enfans que j'auray dans la suite, (car il faut recommencer sur nouveaux frais) soient élevez à ma fantaisie, & j'en disposeray comme de chose à moy appartenante.

COLOMBINE.

Oh, cela s'en va sans dire.

PLUTON.

Hé de quoy vous embarassez-vous! Puis qu'elle est votre femme, tous les enfans qu'elle aura ne seront-ils pas les votres?

MEZZETIN.

Nego consequentiam. Vous ne sçavez pas tout le manége de là-haut, Monsieur Pluton. Il y a tant de Peres qui n'ont jamais eu d'enfans.

PLUTON.

Après avoir entendu les raisons des uns & des autres, pour vous défrayer de votre voyage, moy Pluton Prince des Tenèbres, Souverain du Stix & du Phlegeton, Gouverneur des Pays-bas, Président du Sabbat, & Correcteur né des Arts, Métiers, & Professions, je vous permets non seulement d'emmener chacun votre femme, mais toutes celles qui sont en Enfer, sans même en exempter Proserpine.

MEZZETIN.

Pour moy, je n'en ay que trop de celle-cy, mais il y a bien des gens icy qui ne demanderoient pas mieux que de troquer avec vous.




Mezetin Grand sofy de Perse.

MEZZETIN
GRAND SOPHY
DE PERSE.

COMEDIE EN TROIS ACTES.

MISE AU THEATRE

Par Mr. Delosme de Montchenay,

Et representée pour la premiére fois par les Comédiens Italiens du Roy, dans leur Hôtel de Bourgogne, le dixiéme de Juillet 1689.

ACTEURS.

MEZZETIN.

MELISSE, *Magicienne.*

PIERROT.

Mr. GROGNARD.

COLOMBINE.

ISABELLE.

PASQUARIEL.

Mme. GROGNARD.

UN ASTROLOGUE.

MEZZETIN GRAND SOPHY DE PERSE.

SCENE DE LA MAGICIENNE.

MEZZETIN, MELISSE (*Magicienne.*) PIERROT.

Pour entendre cette Scêne, il faut ſçavoir que Mezzetin eſt un Chevalier errant, dont Meliſſe Magicienne eſt amoureuſe, & qu'elle tient renfermé dans ſon Palais par ſes enchantemens. Pierrot autre Chevalier errant, ſçachant le malheur de Mezzetin, va le délivrer des mains de cette Sorciére ; ce qu'il fait en luy donnant un charme ſur lequel Meliſſe ne peut rien. Après que Mezzetin a reçu le charme, voicy ce qu'il dit :

MEZZETIN (*ſeul.*)

Il eſt temps, Mezzetin, de prendre ton party
Ou pour l'Amour, ou pour la Gloire.
Je ne ſçay qui des deux aura le démenty.
Je ne ſçay qui des deux mérite la Victoire.

Tout franc, un plus fin que moy y ſeroit bien embaraſſé. J'ay beau chercher à les atteler enſemble. L'Amour dit toûjours, Ouy : La Gloire dit toûjours, Non : Voila le grand chemin de plaider toute la vie. D'un côté l'Amour eſt un petit libertin,

tin, qui ne respire que la joye. Il ne demande qu'à joüer, qu'à boire, qu'à folâtrer. Ma foy, plus je me tâte, plus je sens que je suis fait pour l'Amour. D'un autre côté, la Gloire est une terrible pigriéche : Elle ne s'attache qu'aux gens qui couchent aussi volontiers en plein champ, que sur un bon lit. J'en ferois bien autant quand j'ay bien bu : Je m'endors par tout où je me trouve. La Gloire n'aime que les gens qui ont toûjours la poussiére dans les yeux, & le Soleil sur la tête. Si elle aimoit à proportion toûs ceux qui y ont la Lune, je vois icy bien des maris qui se trouveroient glorieux sans y penser. La Gloire ne se plaît qu'à déchiqueter le monde; toûjours quelque tête, ou quelque bras cassé avec elle : au lieu que l'Amour ne trouve jamais les gens trop entiers. Il est vray que la Gloire donne un laurier : mais je n'aime le laurier que sur un jambon, ou dans les sauces. La Gloire fait vivre dans la Gazette après la mort : mais quelle folie de s'aller faire tuer pour fournir de la pâture à Messieurs les curieux ? Ainsi, tout bien & diligemment consideré, serviteur à la Gloire. Mais quoy ? je sens-là certains élancemens de bravoure. Ouf ! ouf ! j'ay bien peur que la Gloire ne donne le croc en jambe à l'Amour.

MELISSE, MAGICIENNE (*arrivant.*)

Ah traître, tu me veux quiter !

MEZZETIN.

J'en enrage aimable Pouponne.
La Gloire si fort me talonne,
Qu'elle m'oblige à m'écarter.

MELISSE.

Coquin, quelle fureur te porte
A t'éloigner de ce Palais ?
Tout y répond à tes souhaits.
Que te manque-t-il ? dis.

MEZ-

MEZZETIN.

D'être mis à laporte.

MELISSE.

A la porte, perfide! Ah, ne l'ose esperer.
Je m'en vais à l'instant tout l'enfer conjurer.

MEZZETIN.

Madame, puisque la Poësie ne peut obtenir mon congé, & que la plus incontestable vérité devient problematique si-tôt qu'elle est escortée de la Rime, trouvez bon que je vous dise en Prose, que je n'attens plus que vos ordres pour partir.

MELISSE.

Et tu me l'ose dire en face?
Barbare, c'est donc là le prix de mon Amour?
Peut-on pousser plus loin l'audace?
Un Brigand que je tiens dans un charmant séjour,
Qui se voit par mes soins au comble des délices,
Pour qui mon lâche amour ne cesse d'éclater!
Et cet ingrat peut me quitter!
Ah traître, il faut que tu perisses.
Mais afin que l'Amour n'ait rien à m'imputer,
De ton Sort je te rends le maître.
Avant qu'un monstre affreux vienne se présenter;
Si ton cœur est touché, qu'il se fasse connoître.

MEZZETIN.

Prenez, prenez, Madame, un moins funeste soin.
Ma tendresse n'a pas besoin
D'un Tire-bourre pour paroître.
Ah! s'il ne s'agissoit que de brûler pour vous
D'un feu qui ne vous pût laisser aucun scrupule,
Vous verriez Mezzetin dans ses vœux les plus doux,
Faire nargue à la Canicule.
Mais si vous voulez qu'un Amant
Donne une nazarde à la Gloire,
Je suis votre valet à parler franchement.
Pour vivre avec vous un moment,
Je ne veux pas mourir à jamais dans l'histoire.

M E-

MELISSE.

Hé bien puisque ton grand courage
Ne respire que les combats,
On va l'exercer de ce pas.
Monstres, sur cet ingrat déchargez votre rage.
(*Les Monstres paroissent.*)

MEZZETIN (*tremblant & se ravisant.*)
Ma foy, je suis d'avis pourtant de demeurer,
En cas que ces Messieurs veuillent se retirer.

MELISSE.

Monstres, éloignez-vous.

MEZZETIN (*ôtant sa Toque, & faisant une révérence.*)
A cette heure, Madame,
Peut on prendre congé de vous?

MELISSE.

Il se mocque de mon couroux.
Hola, Monstres, hola, devorez cet infame.

(*Les Monstres entourent Mezzetin, qui les arrête, en leur montrant le charme qu'il a recu de Pierrot.*)

MEZZETIN.

Fy, Messieurs, n'allez pas donner dans le panneau.
Je n'ay, sur mon honneur, que les os & la peau.
Mais si vous voulez bien m'en croire,
Vous trouverez là-bas de quoy faire grand' chére.

MELISSE.

Quoy Monstres! vous n'osez seulement l'approcher?
Ah! mon Art est à bout, je ne puis le cacher.
(*Se tournant vers Mezzetin.*)
Et toy, Monstre plein d'injustice
Qui t'applaudis secrettement,
De m'avoir tant de fois choquée impunément,
Tu n'attens plus du tout que le moment propice
Pour m'abandonner à jamais.
Mais où trouveras-tu ce superbe Palais?

In-

Ingrat, peux-tu jamais pretendre
De t'asſurer d'un cœur comme tu l'es du mien?
Par tous les mouvemens de l'Amour le plus tendre.
Je n'ay pû mériter le tien.
J'ay fait agir vers toy larmes, ſoupirs, adreſſe,
Je n'ay rien oublié, cruel, pour t'attirer.

MEZZETIN.

Ouy: juſques à vouloir me faire devorer,
Vous avez pouſſé la tendreſſe.

MELISSE.

Voicy ma derniére foibleſſe.
Par tous les charmes de l'Amour
Differe ton départ d'un jour.
Après cela tu peux partir en aſſurance.
N'y conſens-tu pas, mon cher cœur?

MEZZETIN.

Je ne ſuis donc plus Monſtre? Oh, oh! quelle douceur!
Les femmes, à moins qu'on n'y penſe,
Sçavent tourner du blanc au noir.

(*En cet endroit Pierrot paroît.*)

Ma chére, je voudrois pouvoir
Répondre à votre douce inſtance.
Mais Sancho Panſa qui s'avance,
M'oblige à vous donner au plutôt le bon ſoir.

MELISSE.

Dans quel accablement un tel aveu me jette!
Ah! ſans doute la Parque acheve mes deſtins.

(*Elle s'évanoüit, & tombe dans un fauteuil.*)

MEZZETIN.

Je vais vous délaſſer; attendez, ma poulette.

PIERROT (*à Mezzetin.*)

Allons, plantez-moy-là la Reyne des Lutins.

MEZ-

MEZZETIN.

Ouy, Syndic des Brutaux, je partiray : mais il en coûtera à ta tête du moins deux oreilles. (*Il chante.*)

L'espoir de la vengeance est le seul qui me reste. Fuyons, Fuyons. (Il court après Pierrot, & s'en va.)

MELISSE (*seule.*)

A moy, Farfadets & Lutins,
A moy troupes d'Esprits malins.
Mon scélérat croit que sa fuite
Va du moins me coûter le jour!
Mais la mode n'est plus de voir meurir d'amour.
O la ridicule conduite,
D'aller bizarrement chercher
Un remède à son feu sur un ardent bûcher!
Il est peu de Didons, dans le siécle où nous sommes :
Et si de notre sexe on regloit les abus,
On nous verroit bien-tôt regagner le dessus
Qu'ont sur nous les perfides hommes.
Il ne sera pas dit qu'un mortel à mon Art
Ose faire une telle injure.
Je viens de découvrir le nid de mon Pendart.
Je vais d'une servante emprunter la figure.
Ah! Si jamais il vient m'en conter par hazard,
Il aura de la tablature.
Mais le temps presse : A moy, Farfadets & Lutins,
A moy, Troupes d'Esprits malins?

(*Les Esprits enlevent Melisse*)

SCENE

DE MONSIEUR GROGNARD, & de COLOMBINE.

GROGNARD.

OH, vous tairez-vous à la fin, pedagogue femelle? J'en suis d'avis, ma foy, de me laisser regenter par une jeune barbe comme vous!

CO-

COLOMBINE.

Vous verrez que j'auray encore les gros mots, pour luy vouloir apprendre à devenir honnête homme ! Hé, mon pauvre Monſieur Grognard, par charité ; brûlez-moy tous ces chiens de livres, qui font un tripotage enragé dans votre cervelle, & qui ne ſervent qu'à vous rendre tous les jours plus ſaturnin qu'un hibou.

GROGNARD.

Comment, que je brûle mes livres ! Veux-tu que j'aille démeubler ma tête de toutes ces belles connoiſſances, qui font la ſeule conſolation de ma vie?

COLOMBINE.

Il eſt vray que la conſolation eſt grande d'être ſans ceſſe comme un levrier d'attache après de vieilles pancartes, dont les vers s'éloignent par reſpect. Eſt-ce-là l'employ d'un Gentilhomme des moins roturiers de la Beauſſe ? Je vais gager qu'à votre phyſionomie heriſſée, aux cicatrices de votre manteau, & à ce chapeau gras, qui poſtule depuis long-temps pour ſervir d'épouventail de Chenevière, on ne vous prendroit tout au plus que pour un Poëte à la journée.

GROGNARD.

Attends, attends que ma fille ſoit en Perſe, & que le Grand Sophy ſoit mon Gendre, tu verras ſi Mathurin Grognard ne ſçait pas ſe rengorger mieux que pas un Godelureau de ce pays.

COLOMBINE.

Il faut avoir l'eſprit tout de guingoy pour parler comme vous faites! Par quel canal, dites-moy, pretendez-vous que votre fille épouſe le Grand Sophy ?

GROGNARD.

Par quel canal ? tu ne ſçais donc pas que je dois mener ma fille en Perſe au premier jour ? Il y a aſſez long temps que je ſuis ſaoul des maniéres de Paris.

CO-

COLOMBINE.

Et que vous a donc fait cette pauvre ville ?

GROGNARD.

Moy ! que je demeure davantage dans Paris, dans ce tripot éternel, où les femmes sont des ripopez de jeu & de coquetterie ? Et comment y feroit-il seur pour les hommes, quand les oiseaux sont à peine en seureté dans l'air, contre les attentats des coëffures des femmes ?

COLOMBINE.

Mais n'est-ce point aussi la coëffure des maris qui vous émeut tant la bile ?

GROGNARD.

Dans la Perse les maris sont regardez comme des Oracles. Aussi les femmes de ce pays-là ne tiennent point table ouverte de cajolerie à des Plumets & à des gens de Robe.

COLOMBINE.

C'est à dire en bon François, que vous êtes jaloux des frequentes visites que le Substitut Fringalet rend à Madame.

GROGNARD.

J'enrage tout vif que ce petit morveux-là soit à toute heure le barbet de ma femme. Mais, entre nous, Colombine, ce Diable de Substitut ne butteroit-il point à devenir le mien ?

COLOMBINE.

Qui luy ? Et comment s'y prendroit-il ? c'est un pauvre garçon qui est toûjours dans les remèdes, & dont la santé n'a que la cappe & l'épée. Vous moquez-vous ? C'est un homme condanné par decret de la Faculté à renoncer à perpetuité à tous les plaisirs de la vie.

GROGNARD.

Mais que diable vient-il donc faire chez moy tous les jours ? Hon ! La morale d'un Homme de Robe ne met pas une femme dans le bon chemin.

CO-

COLOMBINE.

Bon ! Il y vient faire le manége que fait aujourd'huy la jeunesse auprès des femmes, c'est à dire faire passer en revuë ses tabatiéres, ôter vingt fois un gand, pour avoir un pretexte de montrer son diamant, & repeter à tout coup devant le miroir les nouvelles découvertes qu'il a faittes dans les minauderies. Il est vrai qu'il entre-coupe cela de certaines singeries qui luy attirent souvent des coups de busc sur les doigts; mais après tout, vous voyez bien que toutes ces galanteries-là ne passent pas l'épiderme.

GROGNARD.

N'importe, n'importe, il faut mettre un frein à toutes ces fadaises, & j'espere que bien-tôt le climat de Perse changera les inclinations de ma femme.

COLOMBINE.

Vous nous la baillez belle, ma foy, avec votre climat de Perse ! comme si une femme ne portoit pas ses inclinations par tout avec elle. D'ailleurs, que sçavez-vous si les femmes de Perse n'ont pas tout un autre goût que celles de France ? Avec cela, qui seroit, je vous prie, la duppe du voyage ?

GROGNARD.

Oh, les loix du Pays deffendent aux femmes de parler à aucun homme en l'absence du mary.

COLOMBINE.

Ouy, la Perse y entend finesse, ma foy, avec ses loix ! Deffendre quelque chose à une femme, n'est-ce pas en bon François luy en donner envie ?

GROGNARD.

Oh bien bon, nous verrons cela quand nous y serons. Mais en attendant, songeons aux mesures nécessaires pour empêcher Monsieur le Substitut de venir davantage chez moy. Allons, Colombine. (*Ils se retirent.*)

SCENE

D'ISABELLE ET DE COLOMBINE.

COLOMBINE.

OH pour le coup j'entre dans vos douleurs, cela crie vengeance assurément. Un Pere proposer de sang froid à sa Fille qui a dix-huit ans passez, de la marier ! A-t-on jamais vû de procedé plus injurieux ?

ISABELLE.

Moy qui abhorre le mariage comme un monstre ! Ah, Colombine ! il faut que la raison de mon Pere soit en decours.

COLOMBINE.

Il est fou, vous dis-je, & plus fou d'avoir attendu si tard à vous faire une telle proposition. Il y a six ans que ce la devroit être expedié ; & l'Epoux que vous aurez doit vous tenir compte de ce que vous ne vous êtez point prévaluë du retardement de votre Pere. Dame, c'est un Phœnix aujourd'huy, qu'une Fille qui ne prévient pas ses Parens sur l'article du mariage.

ISABELLE.

Ah, défais-toy de ces préjugez populaires, & cesse de m'opposer à ces imprudentes qui ne rougissent point de borner toute leur félicité à la possession d'un homme.

COLOMBINE.

Comment donc ? est-ce que vous borneriez la vôtre à la possession de plusieurs ?

ISABELLE.

Le fade ragoût, à mon sens, qu'un Mary, avec toutes ses dépendances !

COLOMBINE.

On voit bien que vous parlez en franche Novice.

Mais

Mais encore qu'eſt ce qui vous fait regimber ſi fort contre le mariage ?

ISABELLE.

Moy ! j'irois donner un empire deſpotique ſur mes appas, & rendre ma pudeur à jamais tributaire ? Non, Colombine ; à mois qu'on n'épure le mariage, j'y renonce pour toute ma vie.

COLOMBINE.

Que je vous ſçay bon gré de ces héroïques ſentimens ! En effet, voila encore un plaiſant fretin que les hommes ! A votre place, pour les faire enrager, j'aurois le plaiſir de mourir fille. Si vous ſçaviez pourtant combien cette qualité-là devient peſante ; à meſure qu'on commence à monter en graine !

ISABELLE.

Tu crois donc que je ſerois fille à m'accommoder du commun des hommes ?

COLOMBINE.

Bon ! il vous en faudra faire exprès. Hé mercy de moy, avec vos lectures prenez garde d'aller ſur les briſées de votre Pere. N'eſt-ce pas aſſez d'un fou dans une famille ?

ISABELLE.

Il eſt vray que mon Pere eſt un peu romaneſque avec ſes entêtemens pour le Sophy. Mais au fond, crois-tu qu'il ait ſi mauvaiſe raiſon de vouloir marier ſa fille en Perſe.

COLOMBINE.

Comment donc l'entendez-vous ?

ISABELLE.

Comment ? C'eſt que je crois qu'aujourd'huy, pour trouver un bon mary, il faut l'aller chercher juſqu'aux extrémitez du monde.

COLOMBINE.

Hé du moins faites grace à Octave qui eſt gâté de vos perfections.

ISABELLE.

Octave, Colombine? Ah, le fade Personnage! Il ne sçauroit dire trois mots sans friser le galimathias.

COLOMBINE.

Hé, mon Dieu, quand il sera votre époux, il parlera plus naturellement. Une fois, vous ne vous marierez peut-être pas pour reformer la langue?

ISABELLE.

Mais le moyen d'apprivoiser ses oreilles à l'entretien d'un mary qui ignore la police du beau langage, & dont l'esprit est du tout inflexible au manége de l'Académie?

COLOMBINE.

Oh vraiment, si vous prenez pied sur l'Académie, vous lambinerez encore long-temps avant que de choisir un époux.

ISABELLE.

Hé penses-tu que ce choix soit si aisé à faire? L'homme est une sorte d'animal trop équivoque pour ne le prendre qu'à la montre.

COLOMBINE.

Bon, ne voudriez-vous pas amener la mode de faire des repetitions de mariage comme l'on fait des piéces de Théâtre? Vous avez toûjours des pensées si heteroclites.

ISABELLE.

Veux-tu que je te die? quand on est une fois mariée, cela tient à chaux & à ciment; & si l'on a jetté son plomb sur un brutal, ou un volage...

COLOMBINE.

Oh, pour un mary brutal, j'avouë qu'il est à l'épreuve de tous les remèdes: mais quand il n'est que coquet, une femme d'esprit a mille moyens pour le mettre à la raison.

ISABELLE.

Ouy, mais, Colombine, tu ne dis pas quand une fois un Mary a pris le train d'être infidelle, il l'est toûjours malgré nous & malgré nos dents. UN

UN LAQUAIS.

Madame, on demande à vous parler.

ISABELLE.

Colombine, allons voir ce que c'eſt.

SCENE DE MEZZETIN *ET DE* PASQUARIEL.

DAns cette Scène Paſquariel dit à Mezzetin, que pour ſervir ſon maître Octave, il faut qu'il feigne d'être un Capitaine de Dragons; & pour l'y engager, voicy comme il s'y prend.

PASQUARIEL.

Tu ne ſeras pas plutôt Capitaine de Dragons, que les plaiſirs, la bombance & la bonne chére te ſuivront par tout; Jamais de chagrin, jamais de triſteſſe, toûjours en joye. Quelle félicité, morbleu! que tu es heureux! Tu reçois l'ordre de partir pour l'Armée. Auſſi-tôt tu prends la poſte, & le long de la route, les perdrix, les beccaſſes, les ortolans, voila ton manger ordinaire.

MEZZETIN (*ſe léchant les doigts*)

Voila des viandes bien aſſaiſonnées.

PASQUARIEL.

Je le crois, ma foy, goûte-moy de ce vin-là. (*Il fait comme s'il décoeffoit une bouteille, & qu'il verſât du vin dans un verre; Mezzetin impatient fourre ſa tête entre la bouteille & le verre, & ouvre la bouche pour recevoir le vin que Paſquariel feint de verſer.*) Et bien, qu'en dis-tu? C'eſt le moindre de tous les vins que tu boiras en chemin.

MEZZETIN (*en chancellant.*)

Ce vin là est bien fumeux, il faudra y prendre garde; car il pouroit enyvrer le Capitaine, & la Compagnie en iroit tout de travers.

PASQUARIEL.

Il est pourtant bien leger. Te voila arrivé au Camp. D'abord on te donne un fort bel Appartement tout de plein-pied.

MEZZETIN.

Tant mieux, car je n'aime point à monter. Je prends cela pour un mauvais augure.

PASQUARIEL.

Quantité d'Officiers t'y viennnent rendre visite. On jouë, on chante, on fume, on boit des liqueurs.

MEZZETIN.

Comment diable! Mais voila une vie de Chanoine? Et on disoit qu'on avoit tant de mal à la Guerre?

PASQUARIEL.

Bon, bon! ce sont des gens qui n'y ont jamais été qui en parlent mal. L'Ennemy cependant s'avance, & on ordonne au Capitaine des Dragons de l'aller reconnoître.

MEZZETIN.

Oh, voila ce que je ne pourray jamais faire. Comment reconnoître un homme que je n'auray jamais vû?

PASQUARIEL.

Ce n'est pas cela. Reconnoître l'Ennemy, c'est à dire sçavoir où il est campé, les mouvemens qu'il fait, & le nombre des Troupes qui composent son Armée. Bon, il n'y a rien de si aisé. D'abord tu marcheras en bel ordre à la tête de ta Compagnie. Ah! il me semble déja de te voir à cheval. Quel air héroique! quelle majesté! Tu réves? tu secoues l'oreille?

MEZZETIN.

Ouy, c'est que je sçay combien il m'en cuit pour avoir

avoir été à cheval ; & si, je n'étois monté que sur une bourique. Mes épaules m'en font encore mal. Ne pourrions-nous pas retrancher cela ? *

PASQUARIEL.

Vrayment nenny, c'est un honneur. Tu t'avances donc vers l'Ennemy, aussi-tôt qu'il te voit paroître, il détache une Compagnie de Carabiniers, pour venir au devant de toy. Quand vous êtes à portée l'un de l'autre, vous commencez par vous saluer à grands coups de pistolets, zin, zan. Le Capitaine des Carabiniers met le sabre à la main ; court vers toy ; & tac.

MEZZETIN.

Haïme.

PASQUARIEL.

Oh, ce n'est rien ; ce n'est qu'un bras par terre.

MEZZETIN.

Au Capitaine des Dragons ?

PASQUARIEL.

Vrayment ouy.

MEZZETIN.

Et vous dites que ce n'est rien ? Je trouve que c'est quelque chose, moy.

PASQUARIEL.

Bon, bon ! voila une belle bagatelle, ma foy ! On écrit cette action-là en Cour, & on te fait Colonel d'un autre Regiment

MEZZETIN.

Colonel d'un autre Regiment ! Est-ce une charge plus grande ?

PASQUARIEL.

Je le crois, ma foy ! Le Général fait ranger tout le monde en bataille, on vient aux mains, les Ennemis font un feu de tous les diables, zi, zi, pi, pa, bon, ban ; tac. N 4 MEZ-

* En espagne ceux à qui l'inquisition fait donner le fouet sont alors montez sur un ane.

MEZZETIN.

Ah! je ſuis perdu. Encore un tac.

PASQUARIEL.

C'eſt un coup de grenade qui vient d'emporter une jambe à notre Colonel. Mais cela, bagatelle.

MEZZETIN.

Le Diable m'emporte ſi je ne m'en ſuis douté quand j'ay entendu ce vilain tac.

PASQUARIEL.

Que voulez-vous? Ce ſont les fruits de la guerre. On vous fait panſer; on publie votre bleſſure dans la Gazette, & l'on vous fait Brigadier d'Armée.

MEZZETIN.

Charge encore plus grande?

PASQUARIEL.

La malepeſte, je le crois! Tous les Officiers viennent vous faire leurs complimens ſur votre nouvelle Charge, & ils envient votre bonheur. Pendant ce temps-là, les Ennemis qui s'étoient diſperſez ſe rallient, & reviennent à la charge. D'abord mon Brigadier d'Armée court de tous côtez donner les ordres néceſſaires. Le combat s'opiniâtre, l'Ennemy eſt en deroute, on crie victoire, on pourſuit les fuyards l'épée à la main. Dans le moment une Batterie de douze piéces de canon, que les Ennemis avoient poſtée ſur une petite hauteur, fait ſa décharge, bou, dou dou; tac, tac.

MEZZETIN.

Miſéricorde! Ah, je ſuis mort. Il y a deux tac.

PASQUARIEL.

Il faut être bien malheureux! Quelle diſgrace! Notre pauvre Brigadier a ſon autre jambe & ſon autre bras emportez d'un ſeul coup de canon.

MEZZETIN.

Je n'en ſuis pas étonné moy, les tac m'ont toûjours été funeſtes. (*S'agenouillant à terre, ſes deux bras derriére le dos*) Voicy un joly jeune homme!

PAS-

PASQUARIEL.

Il faut avoir patience, mon Amy. Ce ſont des marques de ta valeur. On en écrit de nouveau en Cour, & on te fait Général.

MEZZETIN.

Charge encore plus grande?

PASQUARIEL.

La plus belle de toutes.

MEZZETIN.

Je remarque une choſe. Plus j'augmente en charges, & plus je diminuë en membres.

PASQUARIEL.

Dès que tu es Général, tu montes à cheval.

MEZZETIN.

Attendez, s'il vous plaît. Comment voulez-vous que je monte à cheval? Je n'ay ny bras ny jambes.

PASQUARIEL.

Voila une nouvelle occaſion de ſe ſignaler. Les ennemis ſe ſont engagez dans un mauvais poſte, tu les y tiens enfermez; & après avoir donné tes ordres pour le Combat, tu cours de tous côtez faire courage aux ſoldats.

MEZZETIN.

Bon, je feray courage aux autres dans le temps que je mourray de peur!

PASQUARIEL.

Le Combat ſe donne, l'Ennemy qui ne peut pas reculer, parce qu'il y a une groſſe Riviére derriére luy, ſe fait jour au travers de nos Troupes, & ſe bat d'une intrepidité incroyable. De quel côté qu'on ſe tourne, on ne voit que meurtre, & que carnage; les Grenades, les Bombes, les Carcaſſes, les Boulets, c'eſt une grêle de coups. Pif, paf, zin, zan, bou dou dou; tac.

MEZZETIN.

Oh, nous y voila.

PASQUARIEL.

C'eſt un boulet qui vient d'emporter la tête au Général.

MEZZETIN.

Mais cela, bagatelle.

PASQUARIEL.

Vous l'avez dit.

MEZZETIN.

Je ſuis curieux de ſçavoir quelle charge vous me donnerez après cela?

PASQUARIEL.

Mais, dès que tu ſeras guéry de tes bleſſures, on fera la Paix, & tu iras ſervir en Hongrie contre le Turc.

MEZZETIN.

Quand je n'auray ny tête, ny bras, ny jambes, j'iray ſervir en Hongrie? Et va-t'en au Diable avec ta Compagnie. Si jamais je me fais Capitaine de Dragons, je veux que tous les tac du monde tombent ſur moy. (*Il s'enfuit.*)

PASQUARIEL (*courant après.*)

Ecoute, tu n'iras pas à l'Armée. Il faut que je le ſuive, pour luy faire entendre raiſon.

SCENE *DU* SUBSTITUT.

MADAME GROGNARD (*à ſa Toilette.*)
COLOMBINE (*en Robe de Palais.*)

COLOMBINE.

QUoy, Madame, encore à la Toilette? Juſte Ciel, que de cœurs en péril! que de libertez en branle! Entrons en compoſition, je vous prie: ça, pour combien vos yeux veulent-ils me quitter aujourd'huy.

Mad.

Mad. GROGNARD.

Ah, Monſieur le Subſtitut, quel impromptu pour moy que votre viſite ! Vous prenez tous mes attraits au ſaut du lit. Encore ne m'avez-vous pas donné le temps de mettre une premiére couche ſur mon viſage.

COLOMBINE.

Vous me prenez donc pour une taupe ? Palſambleu, je vous trouve aujourd'huy des nuances de beauté .... Madame .... Madame .... épargnez un peu la gravité d'un Apprentif Magiſtrat.

Mad. GROGNARD.

Ah, n'inſultez pas une pauvre créature qui eſt brouillée de la derniére brouillerie avec le ſommeil. Croiriez-vous que depuis deux mois mes yeux, ces pauvres enfans, ſont ſur pied nuit & jour ?

COLOMBINE.

Que ne venez-vous coucher chez moy ? J'ay des Canapez à l'épreuve de la plus fiére inſomnie.

Mad. GROGNARD.

Vous n'avez pourtant pas l'air trop létargique. A propos, êtes-vous toûjours auſſi fou qu'à l'ordinaire ?

COLOMBINE.

Ma foy, Madame, vous me prévenez. J'allois vous faire le même compliment.

Mad. GROGNARD.

Fort bien. Et ce cœur, eſt-il auſſi girouette que de coutume ?

COLOMBINE.

Il me ſemble que c'eſt vous qui me devriez apprendre des nouvelles de mon cœur.

Mad. GROGNARD.

Ouais, ouais ! Eſt-ce la Jaquette qui vous inſpire ces ſucreries ? Sçavez-vous que vous me pouſſez des fleurettes à bout portant ?

COLOMBINE (*en portant la main au Peignoir.*)

Charmante, vous avez-là un Peignoir qui me porte la mine d'être un grand receleur ?

Mad. GROGNARD (*se défendant avec ses minauderies.*)

Fy donc! Est-ce que les Substituts ont des mains?

COLOMBINE.

Etes-vous d'aujourd'huy à vous en appercevoir? Parlez, la Belle, votre Peignoir prétend-il me boucher le jour encore long-temps?

Mad. GROGNARD.

Vous en voulez bien à ce Peignoir. Que sçavez-vous si je n'ay pas mes raisons pour le garder?

COLOMBINE.

Comment? Est-ce que les postiches ne sont pas encore en place? Je suis peut-être arrivé trop tôt.

Mad. GROGNARD (*en souriant.*)

Vous voudriez bien me picquer d'honneur: mais pour votre punition .... Ce n'est pas qu'il ne faut point laisser de scrupules à des étourdis comme vous. Et quand on a là-dessus, (*en se touchant le sein*) la conscience aussi nette que moy...

COLOMBINE (*empêchant Madame Grognard de se couvrir de son mouchoir.*)

Ah, Madame, que n'avertissez-vous les gens? J'avois les yeux & l'esprit ailleurs, quand...

Mad. GROGNARD.

Oh, que n'y étiez-vous? Cela ne se montre pas deux fois.

COLOMBINE.

Vous m'allez faire croire qu'il y a du mystére là dessus. *Quod tegitur majus creditur esse malum.*

Mad. GROGNARD.

Quelle profanation! Du Latin à la Toilette d'une Femme! Allez, petit Embrion de l'Université.

COLOMBINE.

C'est à dire que vous aimez que l'on vous parle François. Mais il y a long-temps que j'ay renoncé à toutes les vanitez du monde; & desormais vous m'allez voir tout Caton.

Mad.

Mad. GROGNARD.

Laiſſez faire, laiſſez faire, je ſçay bien les moyens de vous decatoniſer.

COLOMBINE (*Prenant du Tabac.*)

Quel parti prenez vous pour la Campagne prochaine? Vous enleve-t-elle bien des ſoupirans?

Mad. GROGNARD.

Oh! la guerre me fait un fort gros plaiſir, en ce qu'elle va purger la ſociété civile d'un tas de Geſticulateurs incommodes. J'y gagneray pour le moins vingt habits par an? Car quand on eſt tant ſoit peu mignonne, on eſt ſi ſujette à être chifonnée....

COLOMBINE.

Grace à la guerre, les gens de Robe vont avoir des pratiques. Moy je ſuis déja retenu par trois Marquiſes. Palſambleu, elles ſont bien de s'y prendre de bonne heure. Qu'en dites-vous? (*en touchant Madame Grognard.*)

Mad. GROGNARD.

Je dis que c'eſt dommage que vous ſoyez du Palais. Car vous avez de grands talens pour faire des armes. (*Colombine luy paſſe la main devant le viſage.*) Eh! bon Dieu! que vous avez peur que votre Diamant n'échappe à ma veuë!

COLOMBINE.

Mon Diamant? Voila encore une belle gueuſerie!

Mad. GROGNARD.

Il jette pourtant un fort grand éclat. Combien l'avez-vous payé?

COLOMBINE.

Bon! Eſt-ce qu'un homme comme moy ſçait jamais ce que les choſes coûtent?

Mad. GROGNARD.

Etes-vous toûjours bien avec l'Auditrice?

COLOMBINE.

Fy, Eſt-ce que je vois des Bourgeoiſes? Cela étoit bon quand j'étois petit garçon.

Mad. GROGNARD.

Quels sont vos plaisirs à l'heure qu'il est ?

COLOMBINE.

Ma foy, je suis tout occupé d'un procès que je vais avoir avec les Comédiens.

Mad. GROGNARD.

Contez-moy un peu cela.

COLOMBINE.

Vous sçavez bien, que trois fois la semaine, je me donne en spectacle au public sur le Théâtre. Mais depuis qu'on a planté une impertinente balustrade, mes grands airs n'ont plus leurs coudées franches, & je suis comme un oiseau en cage. Oh vous sauterez, Madame la Balustrade. Le Parterre m'a promis de se joindre à moy. Il y a, Dieu me damne, un intérêt sensible. Je me mets assez en frais pour ses plaisirs.

Mad. GROGNARD.

Oh ! le public vous fait aussi justice là-dessus.

MONSIEUR GROGNARD (*entre, & les écoute.*)

COLOMBINE.

Que faites-vous de votre vieux Satyre ? Quand me l'envoyerez-vous en l'autre monde ? N'y a-t-il pas assez long-temps que ce belître-là fatigue la vie ?

Mad. GROGNARD.

Mais songez-vous que ce belître est mon mary ?

COLOMBINE.

Et de-là, c'est un sot. Quoy ? la plus charmante personne du monde, au pouvoir d'un vieux Druide ! Madame, si mon repos vous est cher, rassurez-moy contre les soupçons que donnent les prerogatives d'un mary.

Mad. GROGNARD.

Allez, allez, dormez en repos. Le mien n'est plus un mary à prerogatives.

MONSIEUR GROGNARD (*à part.*)

Voila une méchante carogne !

COLOMBINE.

Vous ay-je demandé des nouvelles de votre Guenon ? Sçavez-vous que je l'aime à la folie ; Faites-moy ſouvenir, je vous prie, de luy faire une déclaration inceſſamment.

Mad. GROGNARD.

Ah ! Le vilain petit homme ! de l'amour pour une Guenon !

COLOMBINE.

Parbleu, je ne l'aime que parce que je luy trouve un peu de votre air.

Mad. GROGNARD (*d'un air languiſſant.*)

Etes-vous bien capable d'aimer quelque choſe ?

COLOMBINE (*en ſe paſſionnant.*)

Ah! mettez moy à l'épreuve. Foy d'homme d'honneur, je vous aimeray plus en un quart d'heure, qu'un autre ne feroit en toute ſa vie.

Mad. GROGNARD (*en ſoupirant.*)

Pourquoy faut-il que cela ait la tête ſi verte ?

COLOMBINE (*en ſe paſſionnant toûjours.*)

Faut-il des ſermens pour vous convaincre ? Ah ! mon ardeur eſt aſſez violente, pour être elle-même ſa caution ; & pour peu que votre cœur veüille ſuppléer . . .

MONSIEUR GROGNARD (*en l'arrêtant.*)

Alte là, Monſieur le Damoiſeau. Vous ne ſongez pas que vous avez une petite poitrine. (*A Madame Grognard*) Et vous, Madame l'Effrontée, c'eſt donc ainſi que vous laiſſez porter la faulx dans ma moiſſon?

Mad. GROGNARD (*en ſe levant.*)

Probablement, Monſieur Grognard, vous êtes un mortel bien mauſſade ! Que ne veniez-vous un quart-d'heure plus tard ? (*A Colombine qui ſort*) A nous revoir à la Comédie.

MONSIEUR GROGNARD (*en s'emportant, donne un coup de pied dans la Toilette.*)

A la Comédie Pendarde ! En Perſe, en Perſe, en Perſe.

SCE-

SCENE DE L'ASTROLOGUE.

ISABELLE (*travestie en homme.*)

PIERROT.

ISABELLE.

MOn pauvre Pierrot ?

PIERROT.

Ma pauvre Damoiselle ?

ISABELLE.

Trouves-tu que j'aye un peu de l'air d'un homme ?

PIERROT.

Hé, ouy ouy, à quelque chose près. Mais cela ne vaut pas la peine d'en parler.

ISABELLE.

Mais tout franc, si tu ne sçavois pas que je suis fille, n'y serois-tu pas trompé ?

PIERROT.

Bon ! Est-ce que les filles sont faites pour autre chose que pour tromper ?

ISABELLE.

Ah ! si l'Astrologue découvre une fois la vérité de mon sexe, je me rendray sans peine à ce qu'il me dira sur ma destinée. Ciel ! faut-il que les bizarreries de mon Pere m'obligent à recourir aux devins ?

PIERROT (*souriant.*)

Est-ce que vous courez le bal en cet équipage-là !

ISABELLE.

Pierrot, es-tu homme à garder un secret ?

PIERROT.

Selon. Par exemple, si vous m'alliez dire que vous m'aimez, je n'en parlerois pas pour un Diable.

ISA-

ISABELLE.

T'aimer, moy? Je pense que nous connoissons l'Amour aussi peu l'un que l'autre.

PIERROT.

Pour moy, je ne cherche qu'à m'instruire. Voulez-vous prendre ce soin-là? Allez, allez, je n'ay pas la tête si dure qu'on diroit bien.

ISABELLE.

Et comment ferois-tu pour persuader à une personne que tu l'aimerois?

PIERROT.

Voulez-vous que je vous dise le dernier mot, sans vous surfaire?

ISABELLE.

Il faut s'en divertir. O ça voyons comme tu t'y prendrois?

PIERROT.

Tenez, prenez que vous soyez fille. Ah morguoy, c'est une bonne ruse. En batifolant, comme on sçait bien qu'on batifole, après queuque petite singerie, je lairois tomber mon chiflet contre terre. La femme est curieuse: Vous ne manqueriez jamais de baisser la tête, pour voir ce que c'est. Aussi-tôt moy, je m'épouffe derriére vous: vous vous retournez, & à la rencontre je vous accroche, & vous baille un coup de groüin.

ISABELLE.

Tout beau, Pierrot, tout beau.

PIERROT.

Hé fy donc, comme vous faites! C'est donc que vous ne voulez sçavoir les choses qu'à demy? Voila ce que c'est que de n'avoir qu'un habit de toile...

ISABELLE.

Finissons la plaisanterie. Pierrot, je te veux confier mon secret.

PIERROT (*prenant un air grave.*)

Mais est ce quelque chose qui en vaille la peine? car

car depuis un temps je suis revenu de la bagatelle.

ISABELLE.

Je veux aller cette nuit consulter un Astrologue.

PIERROT.

Pourquoy faire un Astrologue? Est-ce que ces gens-là en sçavent plus que moy? Ventre d'un petit poisson, si vous me laissiez faire, je vous dirois possible des choses.... Mais parce qu'on est valet.... Et si pourtant, je ne sers que pour mon plaisir.

ISABELLE.

Mais, Pierrot, il me semble que ton esprit s'évertuë, & que tu te dégourdis à vuë d'œil.

PIERROT.

Hé, jarnigué, qui ne se dégourdiroit auprès de vous? Vous avez une petite phinomie qui émouve terriblement l'esprit.

ISABELLE.

Va, va, je diray toutes ces douceurs à Colombine, afin qu'elle t'en tienne compte.

PIERROT.

Pourquoy me renvoyer à Colombine? Est-ce à elle à payer vos dettes?

ISABELLE.

Ah, Pierrot, je crois que tu as envie de m'embarasser. Va-t'en plutôt sçavoir si Monsieur Crepuscule est chez luy.

PIERROT.

Vrayment, s'il est chez luy! Je gage qu'à l'heure qu'il est, il prend les Etoiles à la pipée. Prenez-y garde au moins; ce n'est qu'un affronteux.

ISABELLE.

Comment le sçais-tu, Pierrot?

PIERROT.

C'est que l'autre jour il s'alla aviser de promettre à un Garçon qu'il seroit pendu; & au bout du compte il n'a été condamné qu'aux Galéres. Presentement le Garçon luy demande reparation pour l'avoir scandalisé.

dalisé. Quelle bêtise aussi d'aller promettre à un homme d'honneur qu'il sera pendu, quand on ne l'envoye qu'aux Galéres!

ISABELLE.

N'importe. Je suis curieuse de sçavoir s'il rencontrera juste sur mon chapitre.

PIERROT.

A tout hazard, je vais tabourer du bel air à la porte de l'Observatoire. De loin il me va prendre pour queuque chien qui abboye à la Lune.

L'ASTROLOGUE (*sortant de chez luy*,)
ISABELLE (*habillée en homme*,)
PIERROT.

L'ASTROLOGUE (*à Pierrot.*)

QUe veux-tu, chetif mortel?

PIERROT.

Rien. Mais vela, Mademoi.... c'est ce Cavalier-là qui voudroit sçavoir comment se porte la Lune.

ISABELLE.

Peut-on, sous le bon plaisir des Etoiles, vous demander un moment d'entretien?

L'ASTROLOGUE.

Un moment! Ah, vous autres ignorans, vous parlez d'un moment bien à votre aise. Mais sçavez-vous ce que c'est qu'un moment pour des gens de notre profession? Ce moment que vous demandez, décide quelquefois de la destinée d'un million d'ames. Nous sommes toute notre vie à l'affus de ce moment; & vous m'osez dérober un moment; Moy qui suis le Concierge du Firmament, le Truchement des Planètes, & la Sage Femme de l'avenir.

PIER-

PIERROT.

Monſieur la Sage-Femme, je vous retiens pour le premier Enfant que fera notre Ménagére.

ISABELLE.

Excuſez, Monſieur, une imprudente curioſité.

L'ASTROLOGUE.

Bodin dans ſa Demonomanie dit, que la curioſité eſt la Fille de l'Ignorance ; & les celèbres Theophraſte, Bombaſt, Paracelſe, nous aſſurent que cette paſſion a été funeſte aux plus grands hommes. Il en coûta la vie à Empedocles, pour avoir voulu ſonder de trop près les flancs du Mont-Etna. Le Philoſophe Thalès, en conſultant les Aſtres, ſe laiſſa cheoir dans un puits. Ariſtote ſe precipita dans la Mer de dépit de n'en avoir pû penetrer le flux & reflux ; & l'Aſtrologue Conon, mon très-honoré Confrére, fut foudroyé ſur une montagne, en cherchant la cauſe du Foudre. Après tant de fameux exemples, vous avez le front de vous parer à mes yeux d'une temeraire curioſité ?

PIERROT.

Mais, Monſieur l'Aſtrologue, vous qui blâmez les curieux, pourquoy grimper au Ciel, & fureter les Aſtres avec tous vos brimborions, & ces guebles de lunettes qui iroient d'icy à Pontoiſe ? En tenez-vous preſentement, Monſieur le Lorgneux.

L'ASTROLOGUE.

Tu fais des difficultez, mon amy ? Mais afin que je ne perde pas le mérite de mes reponſes, as-tu de l'eſprit ? as-tu de la mémoire ?

PIERROT.

Pour de l'eſprit, *neſcio vos*. Pour de la mémoire, faut diſtinguer. Quand il m'eſt dû de l'argent, j'ay la Reine des Mémoires : mais quand je dois à quelqu'un, je ne m'en ſouviens jamais.

L'ASTROLOGUE.

Au travers des nuages de ta ruſticité, j'entrevois

vois quelque bluette de raisonnement. Sçache-donc, mon amy, qu'il en est de la curiosité comme de l'antimoine. Quand il est preparé par un ignorant, il cause la mort: mais quand il est ménagé par d'habiles mains, c'est un souverain remède. Tout de même, la curiosité en soy est un poison; mais quand elle est réglée par les ressorts dont les Sages sont dispensateurs, elle purge l'esprit des tenèbres de l'ignorance, & nous guide à la connoissance parfaite de l'harmonie de l'Univers.

PIERROT.

Monsieur l'Antimoine, dis-je, l'Astrologue, enseignez-moy où l'on vend de la Curiosité bien preparée?

ISABELLE (*à l'Astrologue.*)

Puis-je esperer, Monsieur, avec la permission des Astres....

L'ASTROLOGUE.

Oh, vraiment, vous êtes en bonne odeur auprès des Astres, vous autres jeunes gens! S'il meurt à vos belles, quelque sale Bichon, on dégrade impunement le Chien celeste pour le mettre en sa place. Si les cheveux sont tombez à quelque Philis faite à la hâte, à votre compte ils ont droit de séance parmy les Etoiles; & vous esperez trouver quelque faveur auprès de ces corps lumineux, sur qui l'avenir paroît en relief....

ISABELLE.

Je vous jure, Monsieur, que je n'ay jamais fait ma cour à aucune Philis aux dépens des Astres.

L'ASTROLOGUE (*en se radoucissant.*)

Il est vray que vous êtes fait d'un air à n'avoir besoin que de vous-même pour faire des conquêtes. Le beau Cavalier! Ah Ciel! Quel essain de charmes! Voila des yeux qui me paroissent convaincus d'une infinité de meurtres. Cette bouche-là n'aura jamais le dementy dans tout ce qu'elle entre-

pren-

prendra de persuader. Je ne sçay que vous dire: je vous trouve je ne sçay quoy que n'ont point les autres hommes.

Felix quæ tenerum vexabit sponsa maritum.
Felix quæ faciet prima puella virum.

ISABELLE (*à part.*)

O Ciel! M'auroit-il découverte? (*à l'Astrologue.*) Songez, Monsieur, que vous êtes comptable aux Etoiles de toutes vos douceurs.

L'ASTROLOGUE.

Ah! dussay-je rendre tout le Firmament jaloux, je ne vois rien dans l'Univers qui vous soit comparable. Vos yeux sont les seuls Astres que je veux desormais consulter. Ouvrez-les ces yeux adorables: j'y liray plus seurement la destinée des mortels, que dans la voute celeste.

ISABELLE.

Oserois-je vous dire, Monsieur, que vous extravaguez? Mes yeux sont les yeux d'un homme comme vous; & les yeux d'un homme méritent-ils...

L'ASTROLOGUE (*voulant ôter le manteau d'Isabelle.*)

Pourquoy tenez-vous éclipsée sous ce manteau la moitié de vos charmes? Laissez-moy joüir du plus charmant spectacle qui se puisse offrir à ma veuë. M'en dût-il coûter la vie, j'auray la consolation qu'on dira de moy:

Non potuit fato nobiliore mori.

PIERROT.

Vous verrez que le diable d'Astrologue aura fleuré qu'elle est fille! Comme diantre il escrime de la prunelle!

L'ASTRO-

L'ASTROLOGUE (*en luy baiſant la main.*)

Souffrez que je prenne le droit de l'Aſtrologue.

ISABELLE.

Hé bien, ſuis-je menacé d'être tué à l'Armée ?

L'ASTROLOGUE.

Non. J'ay de plus douces menaces à vous faire. Votre amant qui perdra ce nom demain, prepare un ſtratagême pour vous obtenir d'un pere tout fantaſque.

ISABELLE.

Quoy, Monſieur, vous me croyez donc fille ?

L'ASTROLOGUE.

Je viens de le découvrir par les correſpondances que j'ay dans la voye lactée.

ISABELLE.

Ah, Monſieur, vous êtes un homme tout admirable. Par quel preſent puis je reconnoître....

L'ASTROLOGUE.

Hé, ne ſuis-je pas trop payé par le plaiſir de vous annoncer une bonne nouvelle ? Adieu, charmant Cavalier. Je vais faire une Conſultation ſur un catarre que nous avons découvert ces jours paſſez dans le Soleil.

ISABELLE.

Et moy, Monſieur, je vais vanter votre art & votre généroſité à tout le monde. Adieu, Monſieur, je vous ſouhaite une bonne nuit.

L'ASTROLOGUE (*en faiſant ſemblant de la vouloir embraſſer.*)

Ah, ma belle, il ne tiendroit qu'à vous de m'accorder ce que vous me ſouhaitez.

PIERROT.

Tout doux, Monſieur l'Almanach, votre métier eſt de regarder en haut.

L'ASTROLOGUE (*à Pierrot.*)

Prens garde que je ne te décoche quelque màligne influence.

SCE-

SCENE
DU
GRAND SOPHY.

MEZZETIN (*en Grand Sophy.*) ISABELLE, COLOMBINE, PASQUARIEL, M. GROGNARD. *Suite du Grand Sophy.*

MEZZETIN (*à M. Grognard.*)

C'Eſt à dire, Beau-pere, qu'à la phyſionomie de votre logement, vous êtes l'Aubergiſte de toutes les Chauve-ſouris de la Ville ? Quand je devrois cauſer quelques bourgeons à votre modeſtie, je vous diray qu'il entre je ne ſçay quoy de chat-huant dans la compoſition de votre figure ; & ſur la foy de votre maintien ratatiné, & de votre attirail archigroteſque, j'ay grand peur qu'on ne m'accuſe de m'être fourni d'un Beau-pere à la Friperie.

M. GROGNARD.

Ah, Seigneur, excuſez. Si j'avois prevû...

MEZZETIN.

Le diable vous emporte, Beau-pere, par avancement d'hoirie. C'eſt un compliment à la Perſane, qui veut dire que vous êtes tout excuſé : Et quand je voudray vous faire entendre que je ſuis votre ſerviteur, je vous donneray un grand coup de pied dans le ventre.

M. GROGNARD.

Seigneur, voicy ma fille qui vient.

MEZZETIN.

Ah ventrebleu, faites-la reculer. Voulez-vous qu'un

qu'un Grand Sophy reçoive sa Maitresse dans un nid à rats ? Allons, vous autres de ma suite, meublez luy un Appartement au plus vîte, en attendant qu'elle vienne occuper le plein-pied de mon cœur.

M. GROGNARD.

Mais Seigneur, comment bâtir en si peu de temps....

MEZZETIN.

Vous êtes un sot dès le Deluge, Beau-pere. Apprenez qu'en Perse on bâtit un Palais au son des Instruments. En ce Pays-là on ne connoît point d'autres Maçons que les Musiciens ; & les portes ne s'ouvrent qu'avec des clefs de Musique. Voyez plutôt. (*L'on voit un Appartement se meubler à veuë d'œil, au son de la symphonie.*)

M. GROGNARD (*en faisant de grandes inclinations au Sophy.*)

Ah Seigneur, que j'ay de graces à vous rendre !

MEZZETIN.

Qui est votre Maître à danser, Beau-pere ? Vous apprend-il à faire toutes vos révérences à la Siamoise ?

M. GROGNARD.

Seigneur, souhaitez-vous que ma fille approche ?

MEZZETIN.

Ouy dea, annoncez-luy que j'ay la barbe fraîchement faite.

M. GROGNARD.

Ma fille, saluez le Grand Sophy.

MEZZETIN (*à Isabelle.*)

Mademoiselle, & bien-tôt ma femme, quand je songe que vous sortez d'un pere aussi sot, je ne m'étonne plus si l'on trouve quelquefois des perles dans des fumiers.

M. GROGNARD.

Seigneur, ma fille est-elle à votre gré ?

MEZZETIN.

Je ne luy trouve qu'un défaut. C'est d'être fille d'un

d'un animal comme vous. O ça, Beau-pere, dépêchez-vous de mourir. Je vous répons d'un des plus beaux Mausolées.

M. GROGNARD.

Je suis fort obligé à votre civilité.

MEZZETIN.

Comment nommez-vous ces obelisques que les femmes d'icy ont sur leurs têtes?

M. GROGNARD.

Elles appellent cela des palissades?

MEZZETIN *à Isabelle.*)

Qui est le Serrurier qui vous coeffe, Mademoiselle?

M. GROGNARD.

Seigneur, ma fille n'aime point toutes ces questions-là....

MEZZETIN.

Je pense que cette vieille futaille-là se mêle de me controller?

M. GROGNARD.

Ah, Seigneur, entrez mieux dans mon esprit.

MEZZETIN.

Dieu m'en garde, Beau-pere. Votre esprit est trop mal logé. (*A Isabelle.*) Et vous, la Belle, par avanture ronflez-vous modestement la nuit?

M. GROGNARD.

Seigneur, n'avez-vous point d'autres douceurs à luy dire?

MEZZETIN.

Des douceurs? Est-ce que les Grands se marient pour dire des douceurs? Voila un homme qui vient de l'autre monde!

M. GROGNARD.

Seigneur, voila ce que vous avez gagné; vous avez fait fuir ma fille.

MEZZETIN.

Vous verrez que c'est qu'elle n'a pû soutenir l'éclat de ma presence. Mais voicy mon Secretaire qui

qui va l'épouser en mon nom ; & moy par provision, j'épouseray toûjours Colombine, pour ne pas demeurer les bras croisez.

COLOMBINE.

Moy, Seigneur, je ne veux point aller en Perse. Je suis folle de la Comédie, & l'on dit qu'il n'y en a point en ce pays-là.

M. GROGNARD.

Quoy, Seigneur, point de Comédie dans un si bel Empire ? C'est pourtant un divertissement si honnête.

MEZZETIN.

Il est vray : mais j'ay été obligé de deffendre la Comédie, pour menager la poitrine de mes sujets, qui s'alteroient les poulmons à force de sifler les méchantes piéces.

PASQUARIEL (*à Mezzetin.*)

Mais votre Seigneurie ne peut pas épouser Colombine. L'Oracle me l'a promise ; & l'Oracle ne sçauroit mentir.

COLOMBINE (*se découvrant.*)

Ouy, mais je ne suis pas Colombine ; Je suis Melisse la Magicienne, qui ay emprunté la figure de Colombine, pour ramener mon traître à la raison.

MEZZETIN.

Ouy, mais on ne marie pas les gens de surprise, & la Loy 5. au Code, deffend la diablerie dans le ménage.

M. GROGNARD.

Quoy, le Grand Sophy s'abaisse jusqu'à Colombine ?

MEZZETIN.

Votre Fille n'a-t-elle pas épousé mon Fils ?

M. GROGNARD.

Ouy Seigneur, votre Alliance fait le comble de ma joye.

MEZZETIN.

Hé bien, puisque la Beccasse est bridée, & qu'il n'y a plus moyen de s'en dédire ; sçachez, Mon-

ſieur Grognard, que je ne ſuis point le Sophy de Perſe, que mon fils eſt octave, & que je m'appelle Mezzetin, pour vous rendre mes très-humbles ſervices.

M. GROGNARD.

Hé ventrebleu, je ſuis donc trompé? & toute ſa Fête aboutit. . . .

PASQUARIEL.

Je le ſuis encore plus que vous, Monſieur. (*à Colombine*) Ah traîtreſſe!

COLOMBINE.

Allez, Meſſieurs, conſolez-vous; jamais mariage ne s'eſt fait ſans tromperie. Si tout ce qu'il y a là de maris oſoient ſe plaindre, (*en montrant le Parterre*) vous verriez que vous n'êtes pas tout ſeuls de votre bande. (*à Mezzetin*) Ah, traître! je te tiens à preſent, & tu ne me ſçaurois échapper.

MEZZETIN (*donnant la main à Colombine.*)

Allons touche là. Diableſſe pour Diableſſe, une Magicienne n'eſt pas plus dangereuſe qu'une autre femme.

M. GROGNARD.

Je ne ſçai à qui il tient que je ne jette tous les meubles par la fenêtre.

MEZZETIN.

N'allez pas faire cette ſottiſe-là, s'il vous plaît; il faut que je les rende au Frippier. Je ne les ay loüez que pour deux heures. Allons meubles, ſous les Pilliers des Halles.

(*Tous les meubles ſe plient & diſparoiſſent; & à leur place on voit quantité de gens qui ſont tous, les mêmes que le Grand Sophy avoit à ſa ſuite. Ils ſe retirent au ſon des Tambours, & la Comédie finit.*)


Arlequin Homme a Bonne
Fortune.

ARLEQUIN HOMME A BONNE FORTUNE.

COMEDIE EN TROIS ACTES,

MISE AU THEATRE

Par Monsieur Regnard,

Et representée pour la premiére fois par les Comédiens Italiens du Roi dans leur Hôtel de Bourgogne, le dixiéme jour de Janvier 1690.

ACTEURS.

ARLEQUIN.
MEZZETIN.
PIERROT.
ISABELLE.
COLOMBINE.
BROCANTIN.
UN FIACRE.
LE DOCTEUR.

ARLEQUIN HOMME A BONNE FORTUNE.

SCENE DES ROBES DE CHAMBRE.

Le Théâtre represente une Chambre, avec un lit.

ARLEQUIN ET MEZZETIN *dans le même lit, l'un au chevet, & l'autre aux pieds.*

ARLEQUIN.

HOla, quelqu'un de mes gens, Champagne, Picard, la Violette, Tortillon, Basque? Mes Pantoufles, ma Robe de Chambre, mon Carosse, à dîner, un bouillon? (*Il sort du lit avec une Robe d'Aveugle des Quinze-Vingts.*) Ne suis-je pas bien malheureux, qu'un homme de ma qualité soit obligé d'éveiller ses gens luy même? Où sont donc ces Marauts-là? Ouais! (*à Mezzetin*) Et toy, ne te leveras-tu point? (*Il donne un coup de pied à Mezzetin qui est encore couché.*)

MEZZETIN (*s'éveillant en sursaut, baaille, & se leve.*)

ARLEQUIN.

Si je prends un bâton, Maraut, je te feray bien lever. (*à part*) C'est un tresor en hyver, qu'un Laquais aux pieds d'un lit. Son ventre sert de bassinoire?

MEZZETIN.

Vous faites l'entendu, parce que les bonnes fortunes vous ſuivent par tout ; mais ſouvenez-vous que nous ſommes deux Laquais, & qu'il n'y a point d'autre différence entre nous, que celle que j'y veux bien mettre. Ainſi un peu plus de douceur, s'il vous plaît, & un peu moins d'emportement avec votre Camarade.

ARLEQUIN.

Ce n'eſt pas pour te quereller, Mezzetin, que je t'éveille de ſi bon matin ; c'eſt ſeulement pour te dire que toutes ces bonnes Fortunes me donnent fort à penſer A l'égard de celles qui me viennent par les preſens qu'on m'envoye de toutes parts, paſſe. Mais pour celles que nous faiſons en volant des Montres, en enfonçant des Boutiques, & en coupant des bourſes, ma foy j'ay peur que toutes ces bonnes Fortunes-là ne nous faſſent faire notre mauvaiſe Fortune à la Grève ?

MEZZETIN.

Hé, nous travaillons pour cela.

ARLEQUIN.

Voila une méchante beſogne !

MEZZETIN.

Tenez, voila-t-il pas encore la Robe que vous volâtes à cet Aveugle des Quinze-Vingts, qui vous ſert de Robe de Chambre ?

ARLEQUIN.

Il y a long-temps qu'elle étoit neuve. J'ay déja dit à trois ou quatre femmes, que j'avois beſoin d'un Surtout de Toilette. Il y a bien du relâchement dans la galanterie ; & les femmes commencent à ſe décrier furieuſement dans mon eſprit. Oh, nous ne vivrons pas long temps bien enſemble.

MEZZETIN.

A propos de Robe de Chambre, tandis que vous dormiez, Madame la Marquiſe de Noirchignon vous en a envoyé une. A R-

ARLEQUIN.

Voyons-la. (*Mezzetin va prendre une Robe sur la Toilette, & la déploye. Arlequin la regarde, & dit:*) Passe. La pauvre créature fait tout ce qu'elle peut pour m'égratigner le cœur.

MEZZETIN.

Il est venu aussi un Laquais de la part de Madame la Comtesse de Charbonglacé, qui a laissé un paquet dans une Toilette. (*Il tire une Toilette où est encore une Robe de Chambre.*)

ARLEQUIN.

Diable! celle-cy est bien mieux étoffée que l'autre. La Comtesse pourroit bien me faire faire la sottise de l'aimer. Mais! il ne fait pas si cher vivre à Paris, tout s'y donne. (*On frappe rudement à la porte.*)

MEZZETIN (*allant ouvrir.*)

Monsieur, c'est le Laquais de la Veuve de ce Procureur.

ARLEQUIN.

Laissez-lé entrer. Que Diable me veut elle?

LE LAQUAIS.

Monsieur, voila ce que Madame vous envoye. Elle dit comme ça, que vous aurez l'honneur que de la voir bien-tôt.

ARLEQUIN.

Mon enfant, dis luy qu'elle ne s'en donne pas la peine. Je vais prendre un Remède pour me débroüiller le teint. (*Déployant ce que le Laquais a apporté.*) Comment! encore une Robe de Chambre! il faut avoüer que les femmes nous aiment bien en deshabillé! (*On frappe encore à la porte.*)

MEZZETIN.

Monsieur c'est la Marquise.

ARLEQUIN.

Donne-moy vîte la Robe de Chambre de la Marquise. (*Mezzetin prend la Robe de Chambre de la Marquise, & Arlequin la met par dessus la sienne. On refrappe à la porte.*)

MEZZETIN.

Ce n'eſt pas la Marquiſe, Monſieur, c'eſt la Comteſſe. (*Il faut remarquer qu'à chaque fois que l'on heurte, Mezzetin va voir à la porte & revient ſur le champ.*)

ARLEQUIN.

Et vîte; la Robe de Chambre de la Comteſſe! Tout ſeroit perdu ſi elle me trouvoit ſans cela. (*Il met encore cette Robe de Chambre ſur les deux autres. On continuë à frapper.*)

MEZZETIN.

Oh, Monſieur, c'eſt la Veuve du Procureur.

ARLEQUIN.

Que le Diable l'emporte! Ne ſçauroit-elle donner une Robe de Chambre ſans venir l'eſſayer? Donne. (*Il met la troiſiéme Robe deChambre avec beaucoup de peine, ne pouvant preſque pas ſe remuer à cauſe des trois autres qu'il a déja ſur luy. A la fin, après pluſieurs lazzi il tombe, & à peine eſt-il relevé que la Veuve entre.*)

SCENE DE LA VEUVE.

ARLEQUIN, PIERROT (*en Veuve.*)

ARLEQUIN (*d'un ton de colére.*)

HE' morbleu, Madame, ne vous avois-je pas fait dire que je n'étois pas viſible aujourd'huy? Et ventrebleu, ne ſçauroit-on rendre un lavement ſans femmes?

PIERROT.

Pour vous trouver, Monſieur, il faut vous prendre au ſaut du lit; le reſte du jour vous êtes inabordable.

ARLEQUIN.

Il eſt vray que je n'ay pas une heure à moy. Je ſuis ſi courbatu de ces avantures que le vulgaire appelle bonnes Fortunes, que mon ſuperflus ſuffiroit à vingt faineans de la Cour. PIER-

PIERROT.

Je crois, Monsieur, que c'est aujourd'huy un de vos jours de conquête, vous voila fleury comme un petit Cupidon.

ARLEQUIN.

Je n'ay pourtant encore fait la conquête que d'un bouillon postérieur, qui me cause des épreintes horribles. Il faut que ma Femme de Chambre ne me l'ait pas donné de droit fil.

PIERROT.

J'ay été aussi incommodée toute la nuit de tranchées, je suis aujourd'huy à faire peur.

ARLEQUIN (*après l'avoir regardée.*)

En vérité, Madame, cela est vray. Il y a aujourd'huy bien des erreurs à votre teint; mais il est resté là-bas un peu de décoction, ne vous en faites point de nécessité.

PIERROT.

Ce n'est pas avec des simples, que l'acreté de mon mal peut se guerir. Ma maladie est là. (*Elle se touche au cœur.*)

ARLEQUIN.

On sçait bien qu'une femme grosse a toûjours de petits maux de cœur.

PIERROT.

Moy grosse, moy? Ah, quelle ordure! Il y a trois ans que Mr. Gratte feüille mon mary est mort. Grosse! quelle obscenité!

ARLEQUIN.

Ah, Madame, je vous demande pardon, je vous croyois fille. On s'y trompe quelquefois.

PIERROT.

Mais, Monsieur, je vous trouve bien gros? qu'avez vous?

ARLEQUIN.

Je n'ay rien, c'est que je soupay furieusement hier au soir.

PIERROT.

Il faut qu'il y ait autre chose, n'êtes-vous point hydropique ?

ARLEQUIN.

J'en serois bien fâché !

PIERROT.

Voyons.... (*Elle luy leve ses Robes de Chambre l'une après l'autre.*)

ARLEQUIN (*en se défendant.*)

Hé fy, Madame, que faites vous là ? cela n'est point honnête.

PIERROT.

Une, deux, trois Robes de Chambre ? c'est à dire trois Maitresses. Ah, traître ! c'est donc ainsi que tu me jouës ? Tu dis que tu n'aimes que moy ?

ARLEQUIN (*faisant semblant de vouloir aller à la garde-robe.*)

Madame, je n'en puis plus.

PIERROT.

Voila l'effet de tes sermens ? ....

ARLEQUIN.

Madame, je vais tout rendre, si je ne sors.

PIERROT.

Scélérat !

ARLEQUIN.

Madame, je ne réponds plus de la discrétion de mon derriére.

PIERROT.

N'as-tu point de honte....

ARLEQUIN.

Il ne tient plus qu'à un petit filet.

PIERROT.

Non, je ne veux plus de commerce avec toy, rends moy ma Robe de Chambre. (*Elle luy veut arracher sa Robe de Chambre. Ils se battent, Arlequin la decoeffe, une de ses Juppes tombe, & elle s'en va.*)

ARLEQUIN (*prend la Juppe & la Commode que la*

la Veuve a laissées à terre, les met sur son épaule, & rentre en criant:) Vittoria, Vittoria!

SCENE

DE LA PETITE FILLE.

ISABELLE. COLOMBINE (*en petite fille, & affectant un air niais.*)

ISABELLE.

EN vérité, vous êtes bien folle, de farcir votre tête de vos sottes imaginations d'Amour & de Mariage! Est-ce là le party que doit prendre une Cadette? & ne devriez vous pas avoir renoncé au monde?

COLOMBINE.

Mon Dieu, ma sœur, cela est bien aisé à dire; mais vous ne parleriez pas comme vous faites, si vous sentiez ce que je sens.

ISABELLE.

Et que sentez-vous donc, s'il vous plaît? Vraiment je vous trouve une jolie mignonne, pour sentir quelque chose! Et que sentiray-je donc moy, qui suis votre aînée? Est-ce qu'on m'entend plaindre des envies que cause l'état de fille? Vous êtes encore une plaisante Morveuse!

COLOMBINE.

Plaisante Morveuse? Mon Dieu, je ne suis point si morveuse que je le parois; & il y auroit déja longtemps que je serois femme, si mon Pere avoit voulu: Car l'on m'a dit qu'on pouvoit l'être à douze ans.

ISABELLE.

Mais sçavez-vous bien ce que c'est qu'un mary, pour parler comme vous faites?

COLOMBINE.

Bon ! si je ne le sçavois pas, est-ce que j'en voudrois avoir un ?

ISABELLE.

Hé, qui vous a donc appris de si belles choses ?

COLOMBINE.

Cela ne s'apprend-il pas tout seul ? Quand je songe que je seray mariée, je suis si aise, si aise ! Oh ! il faut que ce soit quelque chose de fort joly que le mariage, puisque la pensée seule fait tant de plaisir.

ISABELLE.

Vous vous trompez fort à votre calcul, si vous vous figurez tant de plaisir dans le mariage. Le beau regal qu'un mary qui gronde toûjours ! Les soins des domestiques ! L'incommodité d'une grossesse ! Non quand il n'y auroit que la peur d'avoir des Enfans, je renoncerois au mariage pour toute ma vie ?

COLOMBINE.

La peur d'avoir des Enfans ? Bon ! On dit que c'est pour cela qu'il faut se marier.

ISABELLE.

Bon Dieu ! Quelle petitesse de raisonnement ! Que votre esprit est à rez de chaussée !

COLOMBINE.

Mais vous, ma sœur, qui êtes si raisonnable, est ce que vous ne voulez pas vous marier ?

ISABELLE.

Oh, ce n'est pas de même. Moy, je suis votre aînée ; & la raison qui veut que vous ne vous mariez pas, veut que je me marie. Vous n'êtes point propre au mariage : Ce n'est pas un jeu d'enfant.

COLOMBINE.

Et moy je vous dis que j'y suis aussi propre que vous. Je supporteray fort bien toutes les fatigues du ménage ; & quoy que je sois jeune, si j'étois mariée presentement je suis seure que je n'en mourrois pas.

ISA-

ISABELLE.

En vérité, il faut que j'aye bien de la bonté de souffrir tous les travers de votre esprit! Tout ce que je puis faire encore pour vous, c'est de vous conseiller de bannir de votre cerveau toutes vos idées matrimoniales, & de croire qu'il n'y a personne assez dépourveu de bon sens, pour vouloir se charger de votre peau.

COLOMBINE.

Hé, là, là, cette charge-là n'est pas si pesante, & ne fait pas peur à tout le monde. Il n'y a pas encore huit jours que je trouvay dans une Boutique au Palais, un Monsieur de condition, qui me dit que j'étois bien à son gré, & qu'il seroit bien-aise de m'épouser.

ISABELLE.

Et que luy répondîtes-vous?

COLOMBINE.

Je luy dis que j'étois encore bien petite pour cela, mais que l'année qui vient, j'esperois d'être plus grande.

ISABELLE.

Vous serez plus grande & plus folle. Vous ne voyez donc pas qu'il se moquoit de vous, & que vous vous donnez un ridicule dans le monde? Allez, vous devriez mourir de honte.

COLOMBINE (*en pleurant.*)

Ne voila-t-il pas? Vous me grondez toûjours. Vous voulez bien vous marier vous, & vous ne voulez pas que je me marie. Est-ce que je ne suis pas fille comme vous?

ISABELLE.

Une petite fille qui n'a que quinze ans, donner à corps perdu au travers du mariage?

COLOMBINE.

Mon Dieu, je vous dis encore une fois que j'ay plus d'âge qu'il ne faut. Mais puisque vous me trouvez trop jeune, faisons une chose. Vous avez quatre années plus que moy, donnez-m'en deux: Cela ne gâtera rien ny pour l'une ny pour l'autre.

ISA-

ISABELLE.

Allez, allez, vous ne ſçavez ce que vous dites. Vous me croyez bien embaraſſée de trois ou quatre années que j'ay plus que vous. Mais je veux bien que vous ſçachiez que pour dix ans de moins, je ne voudrois pas être faite comme vous ny de corps ny d'eſprit.

PIERROT (*arrive.*)

PIERROT.

Qu'eſt ce donc, Meſdemoiſelles? Voila bien du bruit! Il me ſemble que vous vous flattez comme chiens & chats. Eſt-ce que vous ne ſçauriez vous égratigner plus doucement?

COLOMBINE.

Pierrot, c'eſt ma ſœur qui ſe fâche. Elle veut qu'il n'y ait de mary que pour elle.

PIERROT.

Ho, la gouluë!

ISABELLE.

Viens-ça, Pierrot, toy qui es un homme d'eſprit, & qui ſçais le monde. N'eſt il pas du dernier Bourgeois de marier plus d'une fille dans une Maiſon, & ne devrois-je pas déja l'être?

PIERROT.

Cela eſt vray, & je dis tous les jours à votre Pere, que s'il ne vous marie au plutôt, vous luy ferez quelque ſtratagème.

COLOMBINE.

Mon pauvre Pierrot, toy qui es ſi joly, eſt-ce qu'il faut que je demeure toute ma vie fille?

PIERROT.

Bon! Eſt-ce que cela ſe peut? (*à Iſabelle*) Voyez-vous, Mademoiſelle, il faut marier les filles quand elles ſont jeunes. Ce gibier-là ne ſe garde pas, la mouche s'y met.

ISA-

ISABELLE.

Mais aussi, est-il juste que je cede mes droits à une Cadette?

PIERROT (*à Colombine.*)

Il est vray que vous n'êtes encore qu'un Embrion: & j'en ay veu dans des bouteilles de bien plus grandes que vous.

COLOMBINE.

Je conviens, Pierrot, que je suis encore petite. Mais si tu sçavois ce que j'ay déja.

ISABELLE.

Petite fille, vous plaît il de vous taire?

PIERROT.

Hé, pardy, laissez-la dire. (*à Colombine*) Eh bien donc, qu'avez-vous?

COLOMBINE.

J'ay.... Mais je n'oserois le dire.

ISABELLE (*à Colombine.*)

Vous avez raison, car vous allez dire une sottise.

PIERROT (*à Isabelle.*)

Et Palsanguié laissez-la donc parler. Vous luy rembourez les paroles dans le ventre.

COLOMBINE.

Ne te mocqueras tu point de moy?

PIERROT.

Et non, non, dites.

COLOMBINE.

J'ay de la gorge, Pierrot, puisque tu le veux sçavoir.

PIERROT.

Oh, voyons cela, voyons.

COLOMBINE.

Oh, nenny, nenny, je ne la montre pas encore. J'attens qu'elle soit plus venuë.

ISABELLE.

Il n'y a plus moyen de tenir à vos impertinences, je vous laisse; & si je faisois bien, j'avertirois mon

Pere

Pere de mettre ordre à votre conduite. (*Elle s'en va.*)

PIERROT.

Elle eſt bien rudâniére.

COLOMBINE.

Oh, va, va, je ne m'en ſoucie pas. Elle veut faire la Madame, & me traiter comme une petite fille: mais nous verrons. Oh, ça, ça, Pierrot, il faut que tu me faſſes un plaiſir.

PIERROT.

Je ne demande pas mieux. Ne ſuis-je pas fait pour faire plaiſir aux filles?

COLOMBINE.

Il faut que tu me portes cette Lettre à ce Monſieur que je trouvay derniérement au Pallais.

PIERROT.

Une Lettre?

COLOMBINE.

Ouy. Eſt-ce qu'il y a du mal à cela? Puiſque je ſçay écrire, pourquoy n'écriray-je pas?

PIERROT.

Ah, vous avez raiſon.

COLOMBINE.

C'eſt un homme de grande condition; & on l'appelle Monſieur le Vicomte.

PIERROT.

Oh, ſi c'eſt un Vicomte, je ne dis plus rien.

COLOMBINE.

Tu luy diras que je m'ennuye bien fort de ne le pas voir, & qu'il ne manque pas de me venir trouver aujourd'huy. M'entends-tu? (*Elle s'en va.*)

PIERROT.

Hé, ouy, ouy, j'entends bien, je ne ſuis pas ſourd. La petite Maſque! C'eſt une belle choſe que la nature! Cela ſonge au mariage dès la coquille.

SCENE DE BROCANTIN AVEC SES FILLES.

BROCANTIN, ISABELLE, COLOMBINE.

BROCANTIN.

QUel ouvrage faites vous là, vous ?

COLOMBINE.

C'est une pente de mon Lit. Mais je crains de la faire trop petite, on n'y pourra jamais coucher deux.

BROCANTIN.

Est-il besoin, s'il vous plaît, que vous couchiez avec quelqu'un ?

COLOMBINE.

Non: mais si par bonheur je venois à être mariée...

BROCANTIN (*en colére.*)

Si par bonheur ou par malheur vous veniez à être mariée, vous vous presseriez. Hé, je sçay de vos fredaines. Vous n'avez pas toûjours une éguille & de la tapisserie entre les mains ; & vous commencez à escrimer de la plume. Mais ce n'est pas pour cela que nous sommes icy. Laissez-là votre ouvrage, & m'écoutez. (*Ils prennent des siéges.*) Le mariage.... (*à Colombine*) Oh, oh ! vous riez déja ! Tuchoux ! il ne faut que vous hocher la bride ... Le mariage, dis-je, étant un usage aussi ancien que le monde : car on s'est marié avant vous, & on se mariera encore après.

COLOMBINE.

Je le sçay bien, mon Papa. Il y a long-temps qu'on me dit cela.

BRO

BROCANTIN.

J'ay resolu, pour éterniser la famille Brocantine.... Vous voyez où j'en veux venir? J'ay donc resolu de me marier...

ISABELLE & COLOMBINE (*ensemble.*)

Ah, mon Pere!

BROCANTIN.

Ah, mes filles! Vous voila bien ébobies! Est-ce que je ne me porte pas encore assez bien? Regardez cet air, cette taille, cette légéreté. (*Il saute & fait un faux pas.*)

ISABELLE.

Vous vous mariez donc, mon Pere?

BROCANTIN.

Ouy, si vous le trouvez bon, ma fille.

COLOMBINE.

A une femme?

BROCANTIN.

Non, c'est à un tuyau d'orgue. Voyez, je vous prie, la belle demande!

ISABELLE.

Vous l'épouserez?

BROCANTIN.

Mais je croy que vous avez toutes deux l'esprit en écharpe. Est-ce que je suis hors d'âge d'avoir lignée? Sçavez-vous bien qu'on n'a que l'âge qu'on paroît? Et Monsieur Visautrou mon Apotiquaire, me disoit encore ce matin, en me donnant un Remède, que je ne paroissois pas quarante-cinq ans.

COLOMBINE.

Oh, mon Papa, c'est qu'il ne vous voyoit pas au visage.

BROCANTIN.

J'ay ce que j'ay : mais je sens bien que j'ay besoin d'une femme. Je creve de santé; & j'ay trouvé une fille comme je la souhaite : belle, jeune, sage, riche; enfin une fille de hazard.

ISABELLE.

Une autre fille que moy, qui ne sçauroit pas vivre, vous diroit, mon Pere, que vous risquez beaucoup en vous mariant; qu'il faut avoir perdu l'esprit pour songer, à votre âge, à un engagement; & qu'on enferme tous les jours des gens aux Petites-maisons pour de moindres sujets. Mais moy qui sçais le respect que je vous dois, sans me prevaloir des raisons que les enfans ont d'apprehender un second mariage, je vous diray que puisque vous crevez de santé, vous faites parfaitement bien de prendre une femme.

COLOMBINE.

Pour moy, je vous le conseille; car je voudrois que tout le monde fût marié.

BROCANTIN.

Oh, vous prenez la chose du bon biais. Puis que vous êtes si raisonnable, apprenez donc que je suis en train pour parler de mariage; mais c'est pour vous.

ISABELLE & COLOMBINE (*ensemble.*)

Ah, mon Pere!

BROCANTIN.

Ah, mes filles!

ISABELLE.

Je vous ay des obligations que je n'oublieray jamais.

COLOMBINE (*se jettant au col de Brocantin.*)

Ah, mon petit Papa, que je vous aime!

BROCANTIN.

Je sçavois bien que cela te feroit plaisir, & que tu n'aurois point de chagrin de voir marier ta Sœur devant toy.

COLOMBINE.

Quoy, mon Pere, ce n'est pas moy que vous voulez marier?

ISABELLE.

Non, on feroit bien mieux de vous faire passer

la

la premiére, & d'attendre à me marier, que vous eussiez trois ou quatre enfans ! Pour moy, je ne conçois pas cette petite fille-là.

COLOMBINE.

Si vous ne me mariez, je sçay bien ce que je feray, moy.

BROCANTIN (*à Colombine.*

Il faut bien qu'elle passe devant toy, Elle est ton aînée. Et afin de te mettre en état d'être bien tôt mariée, elle épousera un honnête homme...

ISABELLE.

Je le connois bien.

BROCANTIN.

Bien fait.

ISABELLE.

Je l'ay vu.

BROCANTIN.

Riche.

ISABELLE.

Je le crois.

BROCANTIN.

Monsieur Bassinet, Médecin. Enfin, c'est tout dire.

ISABELLE.

Monsieur Bassinet ! Monsieur Bassinet !

BROCANTIN.

Comment donc, vous trouvez-vous mal ! Du vinaigre, vîte.

ISABELLE.

J'ay bien du respect pour la Médecine ; mais avec votre permission, mon Pere, je n'épouseray point un Médecin.

BROCANTIN.

Avec votre permission, ma fille, vous l'épouserez. Il ne faut pas, s'il vous plaît, que vous songiez davantage à Octave. J'ay appris que c'étoit un gueux ; & je vais tout de ce pas l'envoyer chercher pour luy dire qu'un autre luy a passé la plume par le bec. Pierrot, Pierrot ?

CO-

COLOMBINE.

Allons, ma sœur, faites cela de bonne grace, puisque mon pere le veut.

ISABELLE.

Je vous prie, mon Pere, de ne me point donner ce chagrin, & ne m'obligez pas à épouser un homme pour qui je n'ay nulle estime.

BROCANTIN.

Il n'y a qu'un mot qui serve. Il faut épouser Monsieur Bassinet, ou un Couvent. Il vous viendra voir; songez à le recevoir comme un homme qui doit être votre mary.

ISABELLE.

Hé, mon Pere!

BROCANTIN.

Allons, dénichons. Point tant de caquet.

ISABELLE.

Voila ma sœur qui a si envie d'être mariée. Que ne luy donnez-vous Monsieur Bassinet pour mary? J'aime mieux luy ceder mes droits, & qu'elle passe devant moy.

COLOMBINE.

Oh, ce n'est pas de même: Je suis votre cadette; & la raison qui veut que je ne me marie pas, veut que vous vous mariez la premiére. (*Elles sortent.*)

BROCANTIN.

Pierrot?

PIERROT.

Me voila, Monsieur.

BROCANTIN.

Où diable es-tu donc toûjours? Il faut que je m'égozille quatre heures.

PIERROT.

Monsieur, j'étois avec cette femme qui marchande ces singes, & qui veut donner six écus du gros, parce qu'elle dit qu'il ressemble à son mary.

BROCANTIN.

Laisse cela : J'ay autre chose en tête. Va me chercher Octave. J'ay quelque chose de conséquence à luy dire.

PIERROT (*cherchant par tout le Théâtre, sous les bancs.*)

Monsieur, je ne le trouve pas.

BROCANTIN.

Animal, est-ce là ce que je te dis ! Tiens, vois le logis. Le butor ! Je vois bien que nous ne vivrons pas long-temps ensemble. Je ne veux point de bête dans ma maison.

PIERROT.

Pardy, Monsieur, il faut donc que vous en sortiez.

SCENE DU VICOMTE.

ARLEQUIN (*en Vicomte.*) COLOMBINE, PIERROT.

COLOMBINE.

HE' bien, mon pauvre Pierrot, as tu porté ma lettre à Monsieur le Vicomte ?

PIERROT.

Assurément, & si il m'a donné un petit mot de replique.

COLOMBINE (*luy prenant le billet.*)

Et donne donc vîte.

PIERROT.

Malepeste ! comme vous êtes äpre à la curée !

COLOMBINE (*lit.*)

L'Amour est comme la Galle, on ne le sçauroit cacher. C'est ce qui fait que je vous iray voir aujourd'huy, ou je veux que la peste m'étouffe.

LE VICOMTE DE BERGAMOTE.

PIER-

PIERROT.

Voila un homme qui écrit bien tendrement!

COLOMBINE.

Il m'aime bien, car il me l'a dit; & j'espere que nous serons bientôt mariez ensemble. Il n'y a qu'une chose qui m'embarasse, c'est que je ne sçay pas encore tout à fait ce que c'est que le mariage. Ne pourrois-tu pas me le dire?

PIERROT.

Assurement, il n'y a rien de si aisé. C'est comme qui diroit une chose.... Oh vous ne pouviez jamais mieux vous adresser qu'à moy.

COLOMBINE.

Hé bien donc?

PIERROT.

C'est comme, par exemple, une chose où l'on est ensemble.... Votre Pere.... avoit épousé.... votre Mere; ça faisoit qu'ils étoient deux. Et comme ça, votre Grand-pere.... d'un côté.... la nature... on ne sçauroit bien expliquer ce brouillamini-là. Mais vous n'aurez pas été deux jours ensemble que vous sçaurez toutes ces drogues-là sur le bout du doigt. (*On frappe à la porte.*) Ah Mademoiselle, c'est Monsieur le Vicomte de Bergamotte.

COLOMBINE.

Faits-le monter, Pierrot, hé vîte.

ARLEQUIN (*en Vicomte, suivi d'un Fiacre, entre & fait plusieurs révérences à Colombine*)

LE FIACRE (*tirant Arlequin par la manche.*) Ca, Monsieur de l'argent?

ARLEQUIN (*au Fiacre.*)

Va, va, mon amy, tu rêves. Un homme de ma qualité ne paye pas plus dans les Fiacres, que sur les Ponts.

LE FIACRE.

Paye-t-on comme cela le monde? Vous ne me donnez pas un sou.

ARLEQUIN.

Tu ne ſçais ce que tu dis, Maraut. Eſt-ce qu'un homme de ma qualité n'a pas toûjours ſon Franc-Fiacre.

LE FIACRE.

Mardy, Monſieur, je veux être payé; ou par la ſambleu nous verrons beau jeu.

ARLEQUIN.

Inſolent, tu te feras battre.

LE FIACRE.

Jernibleu, je ne crains rien; je veux être payé tout à l'heure: (*Il enfonce ſon chapeau, & leve ſon foüet.*)

ARLEQUIN.

Ah ah, ventrebleu, il faut que je coupe les oreilles à ce Coquin-là. (*Il met la main ſur la garde de ſon Epée, comme s'il la vouloit tirer*) Mademoiſelle, prêtez-moy un écu: Je n'ay point de monnoye.

COLOMBINE.

Monſieur, je n'ay pas ma bourſe ſur moy: mais je vais le faire payer. Hola quelqu'un? Qu'on paye cet homme-là? (*au Fiacre*) Allez, allez, l'Homme, on vous contentera.

ARLEQUIN.

Ces Marauts là ne ſont jamais contents. J'en ay déja tué quinze ou ſeize: mais je ne ſeray point ſatisfait que je n'en aye achevé le quarteron.

COLOMBINE.

En vérité, Monſieur le Vicomte, il faut bien vous aimer, pour vous regarder après une ſi longue négligence à me venir voir.

ARLEQUIN.

Ma foy, Mademoiſelle, les heures d'un joly homme ſont bien comptées. Les femmes ſe preſſent aujourd'huy: Elles ſçavent que les quartiers d'hyver ſeront diablement courts cette année; je n'ay pas un moment à moy.

CO-

COLOMBINE.

Et que faites-vous donc toute la journée ?

ARLEQUIN.

A peine ay-je quitté la Toilette, qu'il faut aller dîner chez Rousseau. Un Officier ne peut pas être moins de cinq ou six heures à table ; & avant qu'il ait fumé dix ou douze douzaines de pipes, il est heure de s'y remettre pour souper.

COLOMBINE.

Quoy, Monsieur, vous prenez donc du tabac comme ces vilains Soldats ? Fy ! je ne pourrois jamais m'y accoutumer.

ARLEQUIN.

Vous n'avez qu'à vous mettre cinq ou six mois Dragon dans ma Compagnie, vous fumerez de reste. Bon ! Vous mocquez vous ? Les gens du grand Volume ont-ils d'autres occupations ? C'est morbleu, au feu d'une pipe qu'il faut qu'un homme de qualité allume sa tendresse.

COLOMBINE.

Et, Monsieur le Vicomte, avez-vous fumé aujourd'huy ?

ARLEQUIN.

Est ce que j'y manque jamais ? Mais j'ay la precaution, quand je vais en femme, de me rinser la bouche avec trois ou quatre pintes d'eau de vie. Vous ne sçauriez croire comme après cela on soupire tendrement. (*Il fait un rot.*)

COLOMBINE.

Ah fy, Monsieur le Vicomte ! Je n'aime point ces soupirs-là. Les gens que je voy n'assaisonnent pas leur douceur de tabac & d'eau de vie.

ARLEQUIN.

C'est que vous ne voyez que des Courtauts de Boutique, ou des Gens de Robbe. Croyez-moy, la Belle, il n'est rien tel que de s'accrocher à l'Epée. Les fastidieux personnages que vos Robbins ! Ont ils

le ſens commun ? Ils font l'amour par article, comme s'ils dreſſoient un procès verbal.

COLOMBINE.

C'eſt ce que je dis tous les jours, à deux grands Bâquiers d'Avocats, qui ſont ſans ceſſe autour de moy à me faire endêver.

ARLEQUIN.

Oh, ma foy, le Plumet eſt en amour, ce que la moutarde eſt à la Sauſſe-Robert. Il n'y a que cela de picquant.

COLOMBINE.

Je ne ſçay pas pourquoy mon Pere a tant d'averſion pour les Gens d'épée.

ARLEQUIN.

C'eſt que votre Pere eſt un ſot.

COLOMBINE.

Il dit qu'ils ſont tous débauchez, & qu'ils n'ont jamais le ſou.

ARLEQUIN (*en riant.*)

Débauchez ! ah ! ah ! débauchez ! Ils aiment le vin, le jeu & les femmes : mais du reſte il n'y à pas de gens mieux réglez. Pour de l'argent, je croy que tant que les femmes en auront, nous n'en manquerons guéres.

COLOMBINE.

Je croy, Monſieur le Vicomte, que fait comme vous êtes, vous voyez bien des femmes de condition ?

ARLEQUIN.

Je veux être deshonoré, vous êtes la ſeule Bourgeoiſe avec qui je déroge. Mais à vous parler franchement, toutes les femmes que je vois au prix de vous, c'eſt ma foy de la piquette contre du vin de Syllery.

COLOMBINE.

Vous dites la même choſe de moy quand vous êtes auprès d'une autre. Dites la vérité.

ARLEQUIN.

Si vous voulez que je vous parle ſans fard, cela eſt vray ;

vray ; & je vais au sortir d'icy, à deux ou trois rendez-vous ; où il faudra bien dire que vous êtes une Guenon, comme les autres. Mais à propos de Guenon, quand nous marierons-nous ensemble ? Je suis diablement pressé. Ecoutez. Il ne faut pas laisser morfondre l'amour d'un Officier ; cela n'est pas de longue haleine. Quel âge avez vous bien ?

COLOMBINE.

Je ne sçay pas. Mais mon pere dit qu'il y a quatorze ans que ma mere étoit grosse de moy.

ARLEQUIN.

Quatorze ans ? Je ne croyois pas que vous eussiez vaillant plus de dix ou douze années.

COLOMBINE.

Vraiment, j'ay bien plus que tout cela. Vous croyez donc parler à une petite fille ? Vous vous trompez. Je sçay déja bien des choses. J'ay déja leu cinq ou six Comédies de Moliére ; & j'en suis au troisiéme Tome de Cyrus. Je fais du point à la Turque, & j'apprens à chanter.

ARLEQUIN.

Vous apprenez à chanter ? Et qui est votre Maître ?

COLOMBINE.

C'est un nommé l'Opera.

ARLEQUIN.

Diable! un habile homme! Oh, puisque vous sçavez chanter, il faut que vous me decochiez un petit air ?

COLOMBINE.

Ah, Monsieur, je vous prie de m'excuser, j'ay aujourd'huy quelque chose qui m'en empêche.

ARLEQUIN.

Qu'avez vous donc ? Est-ce que vous êtes enrhumée. Tenez, voila du Tabac en machicatoire, il n'y a rien de si bon pour le rhume.

COLOMBINE.

S'il n'y avoit que cela, je ne laisserois pas de chanter.

ARLEQUIN.

Qu'avez-vous donc, autre chose ?

COLOMBINE.

Je n'ay rien. C'est que....

ARLEQUIN.

Quoy donc ?

COLOMBINE.

C'est que.... Voila-t-il pas, ces vilains hommes, ils veulent tout sçavoir. C'est que ma voix ne paroît rien, quand je n'ay pas mes fontanges argent & jaune.

ARLEQUIN.

Comme si les fontanges faisoient quelque chose à la voix ! Courage, Mignonne, je vous soufleray en tout cas.

COLOMBINE.

Je le veux bien. Mais vous allez voir comme je vais trembler. Là, là, là.... Mon Dieu ! je suis faite comme je ne sçay quoy... (*Elle chante.*)

Janneton m'aimez-vous bien?
Helas, quel conte !
Pourquoy ne vous aimerois-je pas?
Mon Dieu, quel conte !
Vous qui m'avez tant fait de bien :
Quel fichu conte !

ARLEQUIN.

Je veux être un fripon si cela n'est divin. Voila une voix à peindre. Je n'en ay pas perdu une goute, Mais de quel Opera est cet air-là ?

COLOMBINE.

Je croy que c'est de Roland.

ARLEQUIN.

Oh, point, point, il faut que ce soit des derniers : car voila le tour aisé de nos Poëtes & de nos Musiciens d'aujourd'huy. La jolie chanson ! On ne travailloit point comme cela autrefois. Mais je veux

veux chanter avec vous. Tel que vous me voyez, je ſçay la Muſique comme une Orqueſtre. Vous allez voir comme je vais vous tortiller un air.

COLOMBINE.

Oh, Monſieur, je ne ſuis pas encore aſſez forte pour tenir ma partie.

ARLEQUIN.

Nous chanterons donc une autre fois. Adieu, Mourette.

PASQUARIEL (*entrant bruſquement.*)

Monſieur, ne ſortez pas. Il y a là-bas deux Sergens, & environ douze Archers, qui vous guettent pour vous mettre en priſon.

ARLEQUIN.

En priſon ? *hoime !* Voila mes bonnes fortunes qui commencent à défiler.

COLOMBINE.

Qu'avez-vous donc, Monſieur le Vicomte ? Que ne partez-vous ? Il y a là-bas tout plein de Laquais qui vous attendent.

ARLEQUIN (*à part.*)

Ce ſont bien des Pouſſe-culs de par tous les diables.

COLOMBINE.

Ne peut-on ſçavoir la cauſe de votre chagrin ?

ARLEQUIN.

C'eſt une bagatelle.

COLOMBINE.

Je veux l'apprendre.

ARLEQUIN.

Infandum, Regina, jubes renovare dolorem.

COLOMBINE.

Ah, Monſieur le Vicomte, vous jurez devant les filles ! Vous me le direz pourtant.

ARLEQUIN.

Vous ſçaurez donc, qu'étant obligé de partir pour l'Allemagne, & ne pouvant trouver d'argent ſur mon Billet, (car les Billets des Vicomtes ne ſont

pas autrement reputez argent comptant) j'en fis un que je signay, La Harpe, (c'est le nom de ce fameux Banquier.) Sur ce Billet-là on me donna deux cent pistoles. Je partis. Presentement, (voyez, je vous prie, le peu de bonne foy qu'il y a dans le Commerce!) ce vilain Monsieur de la Harpe ne veut pas payer ce Billet-là.

COLOMBINE.

Et que dit-il?

ARLEQUIN.

De mauvaises raisons. Il dit qu'il n'a point fait ce billet-là. Mais son nom y est, une fois; il faudra bien qu'il le paye, ou qu'il creve: car palsambleu je sçay bien que je ne le payeray pas, moy.

COLOMBINE.

Monsieur le Vicomte, je n'ay point d'argent; mais voila deux Brillants avec lesquels vous en pourrez faire. Prenez encore mon Colier.

ARLEQUIN.

Hé fy, Madame! Ne vous ay-je pas dit que je faisois litriére de Diamans?

COLOMBINE.

Voila encore une Montre, qui est assez jolie,

ARLEQUIN.

Hé vous vous moquez. Cela est-il d'or?

COLOMBINE.

Attendez, j'ay encore icy une petite Boëte à mouches, & un Cachet.

ARLEQUIN.

Et mais, mais, Mademoiselle, vous poussez ma complaisance à bout.

COLOMBINE.

Quand on a donné son cœur, cela ne coûte guéres à donner.

ARLEQUIN.

Et encore moins à prendre. Ah, charmante Princesse, que vous sçavez me prendre par mon foible, &

& qu'on fait de folies quand on eſt bien amoureux ! (*Il s'en va.*)

COLOMBINE (*le rappellant.*)

Tenez, tenez, Mr. le Vicomte, voila encore un petit Jonc d'or que j'avois oublié:

ARLEQUIN.

Mais, Mademoiſelle, ces breloques-là valent-elles bien deux cent piſtoles ? Voila un Diamant qui me paroît bien jaune. Ecoutez, je vais porter tout cela chez l'Orphévre ; & s'il ne m'en donne pas les deux cent Louis, vous me tiendrez, s'il vous plaît, compte du reſte.

COLOMBINE.

Monſieur le Vicomte, vous m'épouſerez, au moins?

ARLEQUIN.

Allez, Allez, parmy nous autres Vicomtes, la parole fait le jeu. Adieu, Charmante (*Il la prend ſous le menton.*) Ah, morbleu, que voila des yeux chargez à cartouche ! & (*regardant les Bijoux*) que voila de bonnes Fortunes ! (*Il s'en va.*)

COLOMBINE.

Ah, que je ſuis aiſe de luy avoir fait ce petit plaiſir ! De la maniére que je l'aime, je ne ſçay pas ce que je ne luy donnerois point.

SCENE

DE LA TIRADE.

ARLEQUIN, COLOMBINE (*en Avocat.*)

ARLEQUIN.

AYant appris, Monſieur que vous êtes un homme ſçavant & de bon conſeil, je voudrois bien vous parler d'une affaire que je ſuis ſur le point de terminer.

COLOMBINE.

Parlez : mais parlez peu. La discretion dans le parler a toûjours été louée. Au contraire, on a blâmé de tout temps les grands parleurs : c'est pourquoy j'aime la briéveté ; & je m'applique uniquement à être concis dans mes discours.

ARLEQUIN.

J'auray bien-tôt fait.

COLOMBINE.

Et qui ne sçait que le trop parler vient du défaut de jugement ? Que le défaut de jugement vient du manque de raison ? Et que le manque de raison est le caractére de la bête ?

ARLEQUIN.

Je n'ay qu'un mot.

COLOMBINE.

Qui ne sçait que *volat irrevocabile verbum* ? Qu'on ne se repent jamais de se taire, & qu'on s'est repenti souvent d'avoir parlé ? Ignorez-vous que la Nature a donné à l'homme deux pieds pour marcher, deux bras pour agir, deux narines pour sentir ; & qu'elle ne luy a donné qu'une langue pour parler ?

ARLEQUIN.

Je dis donc....

COLOMBINE.

Pytagore faisoit observer le silence à ses disciples pendant sept années.

ARLEQUIN.

Je le crois.

COLOMBINE.

Solon avoit coutume de dire, qu'un homme qui parle beaucoup, est semblable à un tonneau vuide qui fait plus de bruit qu'un plein.

ARLEQUIN.

Cela est beau.

COLOMBINE.

Bias, Qu'un grand parleur n'étoit autre chose qu'une

qu'une Forteresse sans murailles, une Ville sans porte, & un Vaisseau sans gouvernail.

ARLEQUIN.

Vous sçaurez donc....

COLOMBINE.

Anaxagore, Qu'une bête feroce échapée étoit moins à craindre, qu'une langue effrenée & petulante.

ARLEQUIN.

Monsieur....

COLOMBINE.

Isocrate, Qu'il n'y avoit icy bas que deux choses à faire : Ecouter, & se taire.

ARLEQUIN.

Taisez-vous donc?

COLOMBINE.

Tous vos grands discours sont inutiles. *Frustra fit per plura quod potest fieri per pauciora.*

ARLEQUIN.

Hé, Monsieur, je n'ay encore rien dit.

COLOMBINE.

Je sçay bien que l'usage de la parole a été donné à l'homme pour expliquer ses pensées.

ARLEQUIN.

De grace....

COLOMBINE.

Je ne vous dis pas qu'il ne faille parler en termes propres, suivant les régles de la Grammaire; faire accorder l'adjectif avec le substantif, le nom avec le verbe, le masculin avec le feminin.

ARLEQUIN.

C'est dont il s'agit, Monsieur, du masculin avec le feminin.

COLOMBINE.

Je ne vous deffens pas de mettre en usage les figures de la Rhétorique : *Nam quid est Rhetorica?* Selon Socrate, c'est l'art de persuader. Selon Agathon, celuy de tromper; selon Gorgias, l'usage du discours;

selon Chrisippe, la clef des cœurs : selon Cleanthe, la science des sciences : selon Vataderius, le boulevart de la vérité : selon Aristote le bouclier de l'Orateur : selon Ciceron l'art de bien dire ; & selon moy, l'art de ne guéres parler.

ARLEQUIN.

Va, si je puis attraper la parole !

COLOMBINE.

Si vous voulez donc que je vous donne mes avis, expliquez-moy le sujet dont il s'agit : mais sur tout d'un stile vif, serré, concis, pressé, laconique : Car vous sçavez que la vie de l'homme est courte, *ars longua, vita brevis.* Le temps est cher. On en perd tant à boire, à manger, à dormir, à s'habiller, à danser, à rire, à chanter ; & l'on ne songe pas que la santé revient après la maladie, le Printemps après l'hyver, la paix après la guerre, le beau temps après la pluye : mais que le temps passé ne revient jamais.

ARLEQUIN.

Je voudrois donc sçavoir...

COLOMBINE.

Je le crois, que vous voudriez sçavoir. *Omnibus hominibus scire natura insitum est*, dit le Prince de l'Eloquence. Mais vouloir sçavoir est une chose ; & sçavoir en est une autre. C'est ce qui fait que du sçavoir au non sçavoir, il y a autant de difference, qu'entre l'Homme & la Bête, le Ciel & la Terre, le Gentilhomme & le Roturier, le Marchand & le Voleur, le Procureur & l'Assassin, le Bourreau & le Médecin.

ARLEQUIN.

J'en suis persuadé. Mais....

COLOMBINE.

Or voulez-vous sçavoir quelle différence il y a entre l'Homme & la Bête ? C'est que l'un se conduit par la raison, & l'autre par l'instinct. Entre le Ciel & la Terre ? C'est que l'un est sur notre tête, & l'autre sous nos pieds. Entre le Roturier & le Gentilhomme ? C'est

C'eſt que l'un paye ſes dettes, & l'autre ſe moque de ſes créanciers. Entre le Marchand & le Voleur? C'eſt que l'un vole dans les Villes, & l'autre dans les Bois. Entre le Procureur & l'Aſſaſſin? C'eſt que l'un enleve les biens, & l'autre la vie. Entre le Médecin & le Bourreau? C'eſt que l'un aſſaſſine peu à peu ſes malades, & que l'autre tuë tout d'un coup ceux qui ſe portent bien.

ARLEQUIN.

Cela eſt le mieux du monde. Je voudrois donc ſçavoir....

COLOMBINE.

Quoy? La Philoſophie, ou la Rhétorique? La Théorie, ou la Pratique? La Geométrie, ou l'Aſtrologie? La Pharmacie, ou la Médecine? La Sphére, ou la Géographie? La Coſmographie, ou la Topographie?

ARLEQUIN.

Non, je ne veux rien de tout cela....

COLOMBINE.

Voulez-vous que je vous parle des Arts, ou des Sciences? Des huit parties de l'Oraiſon? Des trois puiſſances de l'Ame: la Mémoire, l'Entendement & la Volonté? De l'Influence des Planètes, Jupiter, Mars, Mercure, &c. De la qualité des Etoiles, majeures, fixes, ou errantes? Des Comètes, crinées, tombantes, & volantes? De la diſparité des temperamens, phlegmatiques, ſanguins & mélancoliques? Des mouvemens du cœur, ſiſtoliques & diaſtoliques?

ARLEQUIN.

Hé Monſieur, je n'ay que faire de ce galimathias-là

COLOMBINE.

Eſt-ce de l'Hiſtoire, ou de la Fable dont vous voulez que je vous parle? Commenceray-je par le Déluge, le Jugement de Pâris, les malheurs de Pirame & Thisbé, l'incendie de Troye, les erreurs d'Uliſſe, le paſſage d'Ænée, le ſac de Carthage, la mort de Tarquin, les triomphes de Scipion, la conjura-

juration de Catilina, le pas des Thermopiles, la Bataille de Marathon?

(*Arlequin dit* non *à chaque demande.*)

ARLEQUIN.

Et non, non, cent fois non, de par tous les Diables non. Je voudrois ſçavoir ſeulement, ſi je dois épouſer une brune ou une blonde.

COLOMBINE.

Et que ne parlez-vous donc? Il y a deux heures que vous me faites chanter inutilement.

ARLEQUIN.

Comme diable voulez-vous que je parle? vous ne touſſez my ne crachez: je ne puis pas prendre mon temps. Ouf!

COLOMBINE.

Vous voulez donc ſçavoir ſi vous devez épouſer une brune, ou une blonde?

ARLEQUIN.

Ouy, Monſieur. Ah! nous y voila à la fin.

COLOMBINE.

Voulez-vous que je vous diſe cela par les régles d'Aſtronomie, Prophétie, Cronologie, Analogie, Phyſionomie, Chymie, Aſtrologie, Hydromancie, Eromancie, Piromancie, Koſcinomancie, Chiromancie, Nigromancie?

ARLEQUIN.

Je ne m'en ſoucie pas, pourvû....

COLOMBINE.

Aimeriez-vous mieux que ce fût par le moyen de l'invocation, imprécation, multiplication, indiction, ſpeculation, ſuperſtition, interpretation, conjuration, pronoſtication, évocation?

ARLEQUIN.

Corbillon, qu'y met-on. Hé, Monſieur, cela m'eſt indifférent, pourvû que....

COLOMBINE.

Si vous voulez, je me ſerviray des connoiſſances

de

de la Rhétórique, Logique, Physique, Metaphysique, Arithmetique, Art Magique, Poëtique, Politique, Musique, Dialectique, Etique, Mathématique, Teraprectique.

ARLEQUIN.

Ah! j'en mourray!

COLOMBINE.

Puis donc que toutes les sciences cy-dessus sont des terres inconnuës pour vous; je vous diray que nos Auteurs ont parlé différemment sur le point dont il s'agit. Les uns tenoient pour les blondes; & les autres pour les brunes. La différence du poil fait aussi la différence de l'inclination. La blonde est tendre, languissante, & amoureuse: La brune est vive, gaillarde, & fringante. La blonde pourra bien outrager votre front. La brune ne vous en quittera pas à meilleur marché. Un sçavant Poëte de l'Antiquité dit:

Alba Ligustra cadunt: Vaccinia nigra leguntur.

Un autre non moins celèbre, s'écrie:

Hic niger est: ore hunc tu Romane, caneto.

Ainsi, vous voyez bien que c'est une matiére bien délicate: *Undique ambages;* & qu'il est difficile d'y porter un jugement certain. Car quoy que je sois consommé dans toutes sortes de sciences, ne croyez pas que je veüille que mon sentiment prevale. Je ne m'arrête point *mordicus* à mon opinion. L'obstination est le propre de la bête; & je ne voudrois pas que....

ARLEQUIN.

Allez vous-en à tous les Diables. Je ne veux plus rien sçavoir. Quel babillard! Je gage que si on examinoit cet homme-là, on trouveroit que c'est une femme. (*Il veut s'en aller.*)

COLOMBINE (*l'arrêtant par la manche.*)

Je vous dis encore une fois que....

ARLEQUIN.

Je vous dis que je vous bailleray sur les oreilles. Quel insolent est-ce là; Je ne veux plus rien entendre.

dre. (*Il laisse son just'au-corps entre les mains de Colombine, & s'enfuit. Colombine le suit toûjours en parlant.*)

SCENE D'ISABELLE EN CAVALIER.

ISABELLE, PIERROT.

ISABELLE (*en Cavalier, devant un miroir, accommodant sa cravatte.*)

DOnne-moy ce Chapeau. Hé bien Pierrot, ce Cavalier-là est-il de ton goût ?

PIERROT.

Pardy, Mademoiselle, vous voila à charmer ; on vous prendroit pour moy. Il y a pourtant un peu de différence. Est ce que vous allez lever une Compagnie de Fantassinerie ?

ISABELLE.

Ne pense pas te mocquer, je tâterois fort bien de l'Armée, & je n'apprehenderois pas plus le feu qu'un autre.

PIERROT.

Si tous les Capitaines étoient faits comme vous, ils pourroient gagner les frais de l'enrôlement, & faire leurs soldats eux mêmes.

ISABELLE.

Je ne mets pas cet habit-cy sans raison. Tu sçais que mon Pere veut que j'épouse Monsieur Bassinet ?

PIERROT.

Votre Pere ? Bon ! c'est un vieux fou qui radote ; & je luy ay dit, dea.

ISABELLE.

Je me sers du déguisement où tu me vois pour détourner ce mariage. Monsieur Bassinet ne m'a jamais

mais vuë, il me doit venir voir, & j'attends sa visite en cet équipage. Je vais luy apprende des nouvelles d'Isabelle, & je luy en feray parbleu passer l'envie.

PIERROT.

Mardy, voila une hardie tête de fille! J'ay toûjours dit à votre Pere, que je ne croyois pas qu'il fût le Mary de votre Mere quand elle vous a fait; vous avez trop d'esprit. Qu'en croyez-vous?

ISABELLE.

Pour moy, Pierrot, je ne m'embarasse point de cela; je ne songe qu'à faire rompre, si je puis, l'impertinent mariage dont je suis menacée. Mais je crois que voila Monsieur Bassinet. Laisse-moy avec luy, je vais commencer mon rôle.

PIERROT.

Pardy, c'est luy-même. Il ressemble à un Marcassin. (*Il s'en va.*)

LE DOCTEUR (*entre.*)

ISABELLE (*assise nonchalamment dans un Fauteüil.*)

Serviteur, Monsieur, serviteur.

LE DOCTEUR (*appercevant le Cavalier.*)

Ah, Monsieur, je vous demande pardon. On m'avoit dit que Mademoiselle Isabelle étoit dans sa chambre. (*à part*) que Diable cherche icy ce Godelureau-là?

ISABELLE.

Monsieur, elle n'y est pas, & je l'attends. Mais vous, Monsieur, que venez vous faire icy? Mademoiselle Isabelle est-elle malade? Car à votre mine je vous crois Médecin; & vous avez toute l'encolure d'un Membre de la Faculté.

LE DOCTEUR.

Vous ne vous trompez pas, Monſieur, je ſuis un Nourriſſon d'Hyppocrate. Mais je ne viens pas icy pour tâter le poulx à Iſabelle, j'ay bien d'autres pretentions ſur....

ISABELLE.

Ouy? Et de quelle nature, s'il vous plaît, ſont les pretentions d'un Médecin ſur une fille?

LE DOCTEUR.

Je viens icy pour l'épouſer.

ISABELLE.

Pour l'épouſer? Iſabelle?

LE DOCTEUR.

Iſabelle.

ISABELLE (*riant.*)

Ah, ah, ah!

LE DOCTEUR.

Mais cela eſt donc bien drôle?

ISABELLE.

Point du tout; mais c'eſt que.... Ah, ah, ah!.... Je ris comme cela quelquefois? Ah, ah, ah!

LE DOCTEUR.

Comment donc? Eſt ce que je ſuis barbouillé?

ISABELLE.

Bon! ne voyez-vous pas bien que je ris? Ah, ah, ah! Dites-moy un peu, Monſieur; en vous determinant à un ſaut ſi perilleux, vous êtes-vous bien tâté? N'avez-vous point ſenty quelque petit mal de tête.... Vous m'entendez bien.

LE DOCTEUR.

Non Monſieur, je me porte fort bien, je ne ſuis pas ſujet à la migraine.

ISABELLE (*luy mettant la main ſur le front.*)

Ma foy vous porterez bien cela; & je ſuis plus aiſe que vous ayez cette fille-là qu'un autre.

LE DOCTEUR.

Et moy auſſi.

ISA-

ISABELLE.

Mais quand elle ſera votre femme au moins, n'allez pas nous la gâter par vos maniéres ridicules; nous avons eu aſſez de peine à la mettre ſur le pied où elle eſt. Le joly tour d'eſprit! Elle l'a comme le corps.

LE DOCTEUR.

Comme le corps? Et ſçavez-vous comme elle l'a tourné?

ISABELLE.

Bon! qui le ſçait mieux que moy? Si vous voulez, je vais la deſſigner qu'il n'y manquera pas un trait. Une gorge, morbleu, plantée là.... Bon! C'eſt un marbre.

LE DOCTEUR.

Ouf! Quel Peintre!

ISABELLE.

Je vous dis que vous ne ſçauriez faire une meilleure affaire.

LE DOCTEUR.

Je vois bien qu'elle ne ſeroit pas mauvaiſe pour vous.

ISABELLE.

Elle a par deſſus cela, une addreſſe à conduire une affaire de cœur, qui ne ſe comprend pas. C'eſt un petit Démon pour les tours d'eſprit. Si elle eſt votre femme, elle aura des intrigues avec toute la terre, que vous ne vous en appercevrez non plus que ſi elle étoit à Rome, & vous au Japon. Diable! une femme comme cela eſt un treſor pour le repos du ménage.

LE DOCTEUR.

Et avec tous ces beaux talens-là, d'où vient qu'elle n'eſt pas mariée? Voila des qualitez merveilleuſes pour être femme.

ISABELLE.

Ne ſçavez-vous pas les allures du monde, & la malignité des Rivaux? Les uns diſent, qu'elle a des

va-

vapeurs ; les autres luy font faire un voyage. Il y en a d'assez enragez qui luy font garder le lit cinq ou six mois pour une détorse . . . . & . . . que sçais-je moy? cent autres contes qu'on va soufler aux oreilles d'un Fiancé, qui ne manque pas de rompre un mariage comme un verre ; & si, de tout cela bien souvent il n'y en a pas la moitié de vray.

LE DOCTEUR.

Quand il n'y en auroit que le quart, c'est bien encore assez de par tous les Diables. Une détorse !

ISABELLE.

Au moins, je veux être de vos amis, & je pretends quand vous serez marié, aller sans façon chez vous manger votre chapon.

LE DOCTEUR.

Monsieur vous me faites trop d'honneur, mais je ne mange jamais de volaille. A ce que je vois, vous connoissez parfaitement la Damoiselle en question ?

ISABELLE.

Ce n'est pas d'aujourd'huy que nous sommes toûjours ensemble ; & si vous étiez discret, je vous apprendrois quelque chose sur son chapitre, que je suis seur que vous ne sçavez pas.

LE DOCTEUR.

Oh, vous pouvez tout dire, & compter sur ma discretion. Vous sçavez que les Médecins....

ISABELLE.

Je passe . . . . (Mais il faut voir si personne ne nous entend. . . .) Je passe toutes les nuits dans sa chambre.

LE DOCTEUR.

Dans sa chambre ?

ISABELLE.

Dans sa chambre. Je vous diray même. . . . mais vous irez jaser ?

LE DOCTEUR.

Non, je me donne au Diable.

IS A-

ISABELLE.

Cette nuit, nous avons reposé tous deux sur le même chevet. Prenez vos mesures là-dessus.

LE DOCTEUR.

Sur le même chevet ? ensemble ?

ISABELLE.

Ensemble ; & cette nuit nous en ferons autant infailliblement. Elle ne sçauroit se coucher sans moy.

LE DOCTEUR (*à part.*)

Ah, ah, Monsieur Brocantin, vous voulez donc m'en faire avaller ?

ISABELLE.

Ce que viens de vous dire là au moins ne doit point vous empêcher de conclure l'affaire. Un homme bien amoureux ne s'arrête pas à ces bagatelles-là ?

LE DOCTEUR.

Bon ! voila de belles badineries ! Je ne vois pas que rien presse encore de quitter la Robe & le Bonnet de Médecine, pour me faire coëffer de Mademoiselle Isabelle. Adieu Monsieur, jusqu'au revoir. Le Ciel m'a assisté, voila un jeune homme qui m'aime bien. (*Il s'en va.*)

ISABELLE (*seule.*)

Oh pardy, Monsieur Bassinet, je crois que vos fumées d'amour pour Isabelle sont bien passées presentement. Depuis un quart d'heure que je fais l'homme, je ne suis pas mal scélérat. (*Elle rentre.*)

SCENE DE BROCANTIN ET DE PIERROT.

PIERROT.

TOut franc, Monsieur, je crains que vous n'ayez attendu trop tard à marier vos filles.

BRO-

BROCANTIN.

Comment donc ? Seroit-il arrivé quelque malheur dans ma famille ?

PIERROT.

Non pas encore tout à fait ; mais, voyez-vous, Monsieur, vous tournez trop à l'entour du pot. Diable ! les filles sont de certains animaux équivoques...

BROCANTIN.

Que veux-tu donc dire, avec tes animaux équivoques ?

PIERROT.

C'est à dire, Monsieur.... Tant y a que je m'entends bien. C'est comme des armes à feu, ça tire quelquefois sans qu'on y pense.

BROCANTIN.

Ne te mets point en peine, Pierrot, je suis sur le point d'en marier une ; & je croy que je feray affaire de l'aînée avec M. Bassinet.

PIERROT.

Qui ? Ce Médecin ? Fy ! votre fille n'est point le fait de ce vieux rumatisme là.

BROCANTIN.

Il m'a promis qu'il quitteroit sa profession de Médecin, si je luy voulois donner Isabelle, & qu'il se feroit Troqueur.

PIERROT.

Hé pardy, je le crois bien ! On lui en sçait grand gré, ma foy, de quitter son Sené pour une fille druë comme Isabelle ! Tuchoux ! si vous voulez me la bailler, je vous quitte vous & vos chevaux dès demain, & si, je croy que je vous panse avec autant d'honneur qu'un Médecin fait ses malades. Voulez-vous que je vous dise mon sentiment ? Car, révérence parler, j'ay plus d'esprit que vous ; vous feriez mieux, si je ne vous accommode pas, de la donner à quelque homme de Condition, comme par exemple à un Gentilhomme de Robe.

BRO-

BROCANTIN.

Te mocques-tu, Pierrot? Notre Vacation est la plus jolie du monde. Nous voyons tout ce qu'il y a de gens de qualité. Il n'y a point de Prince qui fasse la dépense que nous faisons. Nous changeons de meubles tous les jours, on ne voit jamais chez nous la même chose, & notre Cabinet est le rendez-vous de tous les faineans de la Ville.

PIERROT.

Et quelquefois aussi des faineantes; car voyez-vous, Monsieur, les femmes ont toûjours quelque piéce à troquer.

COLOMBINE (*arrivant.*)

Mon Papa, il y a là bas une troupe de Carêmes-prenans qui veulent entrer.

BROCANTIN.

Qu'on les renvoye. Je ne veux point....

COLOMBINE.

On dit que c'est l'Ambassadeur du Prince Tonquin des Curieux qui veut m'épouser.

PIERROT.

Oh pardy, Monsieur, les voila.

SCENE DES CURIOSITEZ.

ARLEQUIN (*Prince des Curieux, porté par quatre hommes dans une maniére de Panier.*) MEZZETIN (*en Perroquet.*) BROCANTIN, PIERROT, COLOMBINE, ISABELLE (*Suite du Prince des Curieux.*)

BROCANTIN (*au Perroquet.*)

Le Prince des Curieux épouser ma fille! Je suis bien obligé à son Altesse Tonquinoise. (*à Pierrot.*) Voyons un peu ce qu'il va dire Ecoute.

MEZ-

MEZZETIN.

MEZZETIN (*caquette & veut baiser Colombine.*)

COLOMBINE.

Ah, Mon Dieu, la vilaine bête! Pierrot, Pierrot, ne me quitte point, j'ay peur.

PIERROT.

Oh pardy, ne craignez rien avec moy, il n'a qu'à venir! Ah, Mademoiſelle, la jolie queuë! Perroquet mignon, tôt, tôt, à déjeuner.

MEZZETIN (*caquette.*)

BROCANTIN.

Quel diable de Jargon! qu'eſt-ce donc qu'il dégoiſe-là?

MEZZETIN (*chante.*)

Je ſuis fatigué, j'ay fait un grand voyage,
Pour vous demander Colombine en mariage....

COLOMBINE.

Moy? Oh je ne veux point épouſer un Perroquet.

MEZZETIN.

Hé morguenne de vous, quel fille, quel fille!
Morguenne de vous, quel fille êtes-vous?

PIERROT.

Voila l'Ambaſſadeur du Pont-Neuf.

MEZZETIN.

Le friand morceau! J'auray bien du plaiſir d'en faire une Perroquette. Qu'elle eſt belle!

COLOMBINE.

Oh, vous vous moquez. J'ay ma ſœur qui eſt bien plus jolie que moy; & ſi vous aviez veû ma Couſine Gogo, c'eſt toute autre choſe.

MEZZETIN (*chante:*)

Quel air de ſanté! vous avez la mine
Un jo r de reſter ſeule à la Tontine....

COLOMBINE.

Oh, je ne veux jamais reſter ſeule, j'ay trop peur.
Hé morguenne de vous, quel fille quel fille.
Morguenne de vous.

AR-

ARLEQUIN (*mettant la tête hors du pannier, acheve le couplet en chantant :*) Hé dépêchez-vous. (*Les Violons jouent une Entrée, pendant laquelle Arlequin sort de son pannier, & danse : & après qu'il a dansé, il commence le discours qui suit.*)

ARLEQUIN.

Ce n'est pas sans raison, que nos anciens modernes ont dit ingenieusement, que le mariage étoit d'une très grande ressource pour de certaines gens ; & que les Aigrettes dont quelques femmes galantes faisoient present à leurs maris, étoient semblables aux dents, qui font du mal quand elles percent, & nourrissent quand elles sont venuës. Cela presupposé, voyons un peu le tendron qui est destiné pour mes plaisirs : Car vous ne voudriez pas me faire acheter chat en poche ?

BROCANTIN.

Oh, avec moy, Monsieur, point de surprise. Voila mes deux filles : Vous n'avez qu'à choisir. C'est encore trop d'honneur pour le sang des Brocantins.

ARLEQUIN.

Ouy, Beau-pere, je veux brocantiner avec vous ; & de peur de mal choisir, je les prendray toutes deux. (*Il se tourne vers Colombine.*) Pour vous, petite Blonde d'Egypte, levez le nez, regardez-moy fixement, marchez, trottez. Beau-pere, n'y a-t-il rien à refaire à cette fille-là ?

BROCANTIN.

Oh, Monsieur, je vous la garantis tout ce qu'on peut garantir une fille.

COLOMBINE.

Je me porte bien ; & je n'ay jamais eu d'autre maladie qu'un mal d'avanture. Mon pouce devint gros comme ma tête.

ARLEQUIN.

Diable ! méchant mal ! Les filles sont terriblement sujettes aux maux d'avanture : mais l'enflure ne les

prend pas toûjours au pouce. Seriez, vous bien aise d'être ma femme ?

COLOMBINE.

Moy, votre femme ? Bon, bon ! vous vous moc-quez. Est ce que je suis capable de cela ?

ARLEQUIN.

Malepeste ! Vous l'êtes de reste.

COLOMBINE.

Je vous avertis par avance, que si je suis jamais mariée avec vous, je ne vous incommoderay point de toute la nuit : Car je suis la meilleure coucheuse du monde. Je me trouve le matin comme je me suis mise le soir.

ARLEQUIN.

Tant mieux. Mais avant de passer outre, il est bon que je vous fasse part de quelques petits avis en vers que j'ay faits pour servir de niveau à la femme qui tombera sous ma coupe: Ecoutez bien cecy. (*Il tousse.*)

Primò.

Celle qui m'engage sa foy,
Sera, si cela se peut, sage.
Elle doit se faire une loy
De demeurer dans son ménage,
Et de n'en sortir qu'avec moy,
En dépit du contraire usage.
Quand je vois revenir des femmes sans maris !
J'entends celles qui sont du plus galant étage,
Qui souvent loin du gîte ont passé plusieurs nuits,
Il me semble de voir un Cheval de louage,
Lors qu'on le ramene au logis.
C'est un grand hazard s'il ne cloche ;
Et s'il ne boitte pas tout bas,
Pour le moins on trouve en ce cas,
A coup seur quelque fer qui loche.

Secundò.

Dans ma maiſon il n'entrera,
De peur de maligne pratique,
Aucun Levrier d'Opera,
Simphoniſte, Chanteur, ou Suppôt de Muſique.
Item, point de Maître à Danſer.
Ce ſont Courtiers d'amour dont il faut ſe paſſer,
Ces gens-là ſe font trop de fête;
Et quelque ſoin que vous preniez,
Par leurs leçons la femme en porte mieux les pieds;
Mais le mary plus mal la tête.

COLOMBINE.

Point de Maîtres à Danſer? Et quel mal font-ils aux maris? Ils ne les touchent jamais. Je renoncerois plutôt au mariage. J'aime le mien preſque autant qu'un mary.

ARLEQUIN.

C'eſt à cauſe de cela. Ces Meſſieurs-là ne montrent pas toûjours la Courante & le Menuet.

Tertiò.

Vous n'aurez près de vous, que gens
Qui ſoient tout à fait néceſſaires.
Laquais au deſſous de douze ans,
Ou bien Cochers ſexagenaires.
Item, point de Penſionnaires.
Ces oyſeaux gras & bien nourris,
Viennent ſouvent pondre en nos nids;
Et trouvant de plein pied à parler de leurs flammes,
Ils ſe racquittent près des femmes,
De ce qu'ils payent aux maris.

Que dites-vous à cela, la Future?

COLOMBINE.

Moy? Je dis que je n'y entends rien. Qu'eſt-ce que c'eſt que de venir pondre dans nos nids! Eſt-ce qu'on a des œufs quand on eſt mariée?

ARLEQUIN.

Non, mais vous aurez des poulets. Je vous ex-

pliqueray tout cela quand vous ferez ma femme. Voyons le reste.

Quartò, & ultimò.

Qui voudra se mettre en famille,
Qu'il prenne garde que jamais
Il ne s'engeigne d'une Agnès:
C'est une méchante Chenille.
Il en est bien souvent de ces sortes de Filles,
Ainsi que de ces œufs qu'on achete pour frais.
On a beau les mirer de près:
Dès qu'on en casse les coquilles,
On en voit sortir les Poulets.

BROCANTIN.

Il a ma foy raison! Ca, Monsieur ... Mais voicy Monsieur Bassinet fort à propos.

LE DOCTEUR.

Parbleu, je suis ravy de trouver icy tout le monde en joye. Apparemment que vous disposez le Bal pour notre mariage?

BROCANTIN.

Oh, Monsieur Bassinet, vous venez icy le plus à propos du monde, nous ferons d'une pierre deux coups. Voila ma fille Isabelle qui vous attend pour vous donner la main.

ARLEQUIN.

Est-ce que vous pretendez donner votre fille à ce Scorpion? Fy! ne faites point cette affaire-là.

BROCANTIN.

Vous moquez-vous? C'est un Médecin très riche.

ARLEQUIN.

Un Médecin? Je m'en doutois bien? Car j'ay eu envie de faire une selle en le voyant. Mais cet homme-là ne vaut rien pour le mariage. Tenez, vous voyez bien que sa barbe ne tient point; ce sont deux moustaches postiches. (*Il luy arrache les poils de la barbe.*)

LE DOCTEUR.

Que le Diable vous emporte! quelle peste de cérémonie!

ARLEQUIN.

Il y a encore pis que cela. Cet homme là sera pendu avant qu'il soit vingt-quatre heures. Voyez cette mine patibulaire !

BROCANTIN.

Pendu ? Et comment connoissez-vous c la ?

ARLEQUIN.

Par le moyen des Astres, & par les régles de la Metoposcopie. Je n'y manque jamais, à une heure près; & si vous voulez, je vous diray quand vous le serez.

BROCANTIN.

Cela étant, je vais le congedier. Monsieur Bassinet, vous voyez bien ma fille ? Touchez là, vous n'en croqueres que d'une dent, & je ne veux point de gendre dont la barbe ne tient point.

ARLEQUIN.

Ny moy d'un Beau-frere qui postule après une cravatte de chanvre.

LE DOCTEUR.

Ny moy d'une fille qui a eu des détorses de neuf mois. Allez, vieux radotteur, aux Petites-Maisons, avec votre chianlit. Je venois icy pour vous dire que je ne voulois point la fille d'un fol, & qui passe toutes les nuits avec des Godelureaux. Fy la vilaine !

ARLEQUIN.

Adieu, Adieu, bon voyage, mon amy. A la Gréve, à la Gréve. (*à Isabelle*) Consolez-vous, la Belle, je vais vous presenter un époux qui vaudra bien cette vilaine égouture de bassin. Tenez, Beau Pere (*montrant Octave qui est déguisé*) ce sera là votre second gendre, c'est un grand Seigneur de mon Pays.

ISABELLE.

Ah, Ciel ! C'est Octave !

OCTAVE (*luy fait un compliment en Italien.*)

BROCANTIN.

Qu'est-ce qu'il jargonne-là ?

ARLEQUIN.

C'eſt un compliment Tonquinois. Il dit qu'elle eſt une Etoile reſplendiſſante de perfection ; & que ſi la queuë de ſon manteau étoit plus longue il la prendroit pour une Comette.

ISABELLE (*répond en Italien au compliment d'Octave.*)

BROCANTIN.

Quoy ? Ma Fille ſçait déja le Tonquinois ?

ARLEQUIN.

Bon! c'eſt une langue qui s'apprend par infuſion ;& s'il vous épouſoit, vous ſçauriez le Tonquinois dans deux heures.

BROCANTIN.

Puiſque cela eſt ainſi, je veux bien faire le mariage d'Iſabelle. Mais dites-moy auparavant, eſt il curieux ?

ARLEQUIN.

Bon ! c'eſt le Dautel du Pays. Il troque de Nippes à tous momens ; & je vous réponds qu'avant qu'il ſoit deux jours il aura troqué ſa femme. Je m'en vais vous faire voir toutes mes Curioſitez, & l'équipage de ma Future. (*Arlequin fait un ſignal. Le fond du Théâtre s'ouvre, & il paroît un Cabinet remply de Tableaux de Tenniere, figurez par des perſonnages naturels.*)

BROCANTIN.

Voila qui eſt très beau. Ces Tableaux-là ſont tous originaux.

ARLEQUIN.

Vous l'avez dit. Et ce gros Singe-là comment le trouvez vous. (*Il luy fait remarquer un Singe qui eſt dans un des Tableaux.*)

BROCANTIN.

Joly, ma foy. On diroit qu'il me regarde.

ARLEQUIN.

Cela pourroit être, car il vous reſſemble comme

deux

deux goutes d'eau, & vous sçavez que la ressemblance engendre l'amitié. Mais il faut vous détromper. Vous avez crû que c'étoient-là des Tableaux véritables ?

BROCANTIN.

Assurément, & je le crois encore.

ARLEQUIN.

Et c'est ce qui vous trompe. Tout cela ne tient que par le moyen d'un ressort, que je vais toucher, & vous verrez que toutes ces figures prendront mouvement. (*Arlequin s'approche d'un des côtez du Cabinet, & frappant sur une table, toutes les figures qui sont representées dans les Tableaux, en sortent en chantant, dansant, & joüant de divers Instrumens.*)

PASQUARIEL (*en Singe, fait plusieurs sauts perilleux, Brocantin le regarde avec admiration ; & Arlequin luy dit :*) Voyez-vous bien ce Singe ? Il accompagne de la Guitarre on ne peut pas mieux. Je m'en vais vous le faire voir. (*au Singe*) Quiribirichibi : (*Le Singe répond en faisant une grimace, & en même temps se jette sur une Guitarre qu'un homme de la suite d'Arlequin a entre les mains.*)

ARLEQUIN (*à Brocantin.*)

Avez-vous entendu ce qu'il a dit ?

BROCANTIN.

Non, est-ce que j'entends le langage des Singes, moy ?

ARLEQUIN.

Vous avez pourtant la physionomie d'une Guenon. Il dit qu'il va prendre sa Guitarre. Le voila, écoutez.

MEZZETIN (*habillé en Flamand, une pipe au chapeau, tenant un pot à biére d'une main, & un grand verre de l'autre, chante l'aîr qui suit, & le Singe accompagne de la Guitarre.*)

Pata pata pata pon,
Amis je m'en vais à la guerre,

J'ay pour épée un flacon,
Et pour mousquet un grand verre.
La santé du Roy,
Porte la moy,
Depêche toy,
Car je suis mort si je ne boy.

Au son de cet instrument,
Je sens que mon cœur se réveille,
Il faut pour être content,
Toûjours la pipe & la bouteille.
La santé du Roy,
Porte la moy,
Depêche toy,
Car je suis mort si je ne boy.




La Critique de l'Homme a Bonne Fortune.

LA CRITIQUE

DE

L'HOMME

A BONNE FORTUNE.

COMEDIE EN UN ACTE.

MISE AU THEATRE

Par Monſieur Regnard,

Et repreſentée pour la premiére fois par les Comédiens Italiens du Roy, dans leur Hôtel de Bourgogne, le premier jour de Mars 1690.

ACTEURS.

NIVELET, Procureur Fiscal. *Pierrot.*

LE BARON DE PLAT-GOUSSET. *Cinthio.*

LA COMTESSE DE LA GINGANDIERE, femme grosse. *Colombine.*

LA BARONNE, Cousine de la Comtesse.

LE MARQUIS DE ROUSSIGNAC. *Arlequin.*

Monsieur BONAVENTURE, Pedant. *Mezzetin.*

CLAUDINE, Servante d'Hôtellerie. *Isabelle.*

La Scène est à Paris, dans une Hôtellerie.

LA

LA CRITIQUE DE L'HOMME A BONNE FORTUNE.

SCENE I.

LE BARON DE PLAT-GOUSSET, NIVELET.

LE BARON.

GArçon, hé ? Y a t-il là quelqu'un ? Le ſouper eſt-il prêt ? La peſte ſoit de l'Auberge !

NIVELET.

Qu'avez-vous donc, Monſieur le Baron ? Vous me paroiſſez bien fâché.

LE BARON.

Ouy morbleu, je le ſuis, & j'ay raiſon de l'être. Je ſors preſentement de l'Hôtel de Bourgogne, & j'en ſuis ſi outré, que ſi je trouvois à preſent un Comédien Italien, la moindre choſe qu'il luy en coûteroit, ce ſeroit une oreille.

NIVELET (*montrant ſon manteau déchiré.*)

Je n'en ſuis guéres plus content que vous. Tenez, voila tout ce que j'ay pû ſauver de mon manteau, j'ay laiſſé le reſte au Parterre.

LE BARON.

Rien ne prouve mieux la dépravation du goût du ſiécle, que l'affluence des Femmes, des Caroſſes, & des Chevaux, qui vont à cette Comédie.

médie. C'eſt une maladie qui gagne la Cour.

NIVELET.

Franchement, vous autres gens d'épée, vous avez quelque ſujet de la fronder, il me ſemble que par fois on vous donne ſur la crête.

LE BARON.

Et ouy! les Robins y ſont fort flattez! *l'Amour par article*; c'eſt un endroit bien appetiſſant pour les femmes!

NIVELET.

Oh, ma foy, s'il y a quelque choſe de paſſable, c'eſt quand le Vicomte dépoüille cette Innocente juſqu'à un jonc d'or qu'elle a au doigt. Ces couleurs ne crayonnent pas mal les Gens d'Epée, qui pendant un quartier d'Hyver vous ſucent une femme juſqu'au dernier bijou.

LE BARON.

Où eſt le mal, s'il vous plaît, à un Officier qui part pour l'Armée, de plumer une femme? Dans le fond, on n'a en veuë que le ſervice du Roy.

SCENE II.

NIVELET, LE BARON, CLAUDINE (*venant mettre le couvert, & ayant du linge & des aſſiettes ſous ſon bras.*)

NIVELET.

HE' bien Claudine, parviendrons-nous à ſouper?

CLAUDINE.

On n'attend plus que cette Comteſſe avec ſa Couſine, qui ſont allées à ces Bâteleurs d'Italiens.

LE BARON.

Bon! elles devroient être revenuës, il y a deux heures que tout eſt fait.

CLAU-

CLAUDINE.

Je crois que cette peste de Piéce-là me fera devenir folle. L'Auberge est tous les soirs en déroute, & nos Messieurs ne reviennent plus qu'à neuf heures. Ces Visages de Comédiens ne sçauroient-ils joüer dès le matin.

LE BARON (*la prenant sous le menton.*)

Là, là, Claudine, tout doucement, ne te fâche pas. Oh, la frippone ! si tu voulois un peu m'aimer !

CLAUDINE.

Oh, j'en refuse autant d'un autre. Ca donc, vous plaît-il de vous tenir ?

NIVELET (*luy mettant la main au menton.*)

La Belle Claudine est bien pigriêche aujourd'huy.

CLAUDINE.

Vous arrêterez-vous, grand Baguenodier ? Je vous aurois bordé le visage d'une assiette plus vîte .... Je vous dis encore, que je ne ris pas. Ces Frelanpieds-là sont toûjours à lanterner autour d'une fille.

LE BARON.

Ouais, Claudine, tu es bien loup-garou !

CLAUDINE.

Je suis ce que je suis, ce ne sont pas là vos affaires ; je n'ay jamais veu une diantre de maison comme celle-cy.

NIVELET.

Et pourquoy, mon petit Cœur ?

CLAUDINE.

Et pourquoy ? Enfin si ma Tante m'avoit cru, je n'aurois jamais demeuré dans une Auberge. Mais puisqu'on m'y a forcée, m'y voilà, j'en enrage pourtant assez.

LE BARON.

Mais encore qu'as-tu donc, Claudine ?

CLAUDINE.

Ce que j'ay ? Je suis toûjours par voye & par chemin

min pour aller querir des drogues à cette grande Halebreda de Comtesse.

NIVELET.

Comment donc?

CLAUDINE.

Il y a sans cesse à refaire autour d'elle. Tantôt c'est du blanc, tantôt c'est du rouge; tantôt c'est un gros bourgeon qu'il faut rabotter; & que sçay-je? cent mille brimborions. Tant y a qu'il y a toûjours quelque chose à calefeutrer sur son visage.

LE BARON.

Tu as un peu de peine Claudine, mais aussi, tu gagnes bien de l'argent; & je m'assure que tu fais un beau magot?

CLAUDINE.

Il est vray, voila un gros venez-y-voir! Depuis dix-huit mois avoir amassé quinze écus, voila-t-il pas un gros butin? Et si, là-dessus il me faudra un habit à Pâques.

LE BARON.

Tu ferois bien mieux d'acheter un bon mary de cet argent là, cela est bien meilleur pour une fille.

CLAUDINE.

Samon! voila encore un plaisant fresin que les hommes! Les ruës en seroient pavées que je ne voudrois pas en ramasser un. Et puis en cas de mary, comme vous sçavez, pour quinze écus on ne peut pas avoir grand' chose... A la fin, voila notre diable de Comtesse.

SCE-

SCENE III.

LA COMTESSE (*femme grosse*,) & SA COUSINE, (*se jettant toutes deux sur deux Fauteuils. Et les Acteurs de la Scène precedente.*)

LA COMTESSE.

AH, Monsieur, je n'en puis plus. En l'état où je suis! De l'eau de la Reine d'Hongrie? Coupez mon lacet? Ah, ah, ah!

LA COUSINE (*se laissant aussi aller.*)

Ma pauvre Cousine, vous ne creverez pas toute seule, je suis toute disloquée, c'est pour en mourir: Hi! hi! hi! (*Elle pleure.*)

LE BARON.

Qu'avez-vous donc, Madame? Voudriez vous accoucher?

LA COMTESSE.

Ah, ah, ah! Si ma Sage-Femme étoit-là, je n'en ferois pas à deux fois, mon pauvre Monsieur le Baron, ron, ron, ron! Hé vîte, qu'on me déchausse. Claudine? ma Cousine?

NIVELET (*à la Cousine.*)

Et vous, Mademoiselle, où le mal vous tient-il.

LA COUSINE.

Ah, Monsieur le Procureur Fiscal, je suis consisquée, hé, hé, hé.

LE BARON.

Ma foy, Monsieur Nivelet, si nous n'y prenons garde, voila deux femmes qui nous vont crever dans la main.

LA COUSINE.

Nous venons de cette damnée Piéce, où l'on est deux heures à entrer, & trois heures à sortir; & qui pis est, hé, hé...

CLAUDINE.

Là, là, Madame, deux jours de relais emporteront cela.

LA COUSINE.

Monſieur Nivelet, vous qui ſçavez la Procedure, à telle fin que de raiſon, il faut faire aſſigner les Comédiens en garantie de couche. Que ſçait-on? Si ma Couſine alloit avorter...

NIVELET.

Aſſurément.

LA COUSINE.

Oh, ſi la Juſtice s'en mêle, il faudra bien qu'on me rende ce qu'on m'a pris.

LE BARON.

Comment donc? Etiez-vous auprès de quelque inſolent?

LA COUSINE.

C'étoit bien un filou, qui m'a pris ma bourſe, où il y avoit dix Louis, hi; hi, hi. (*Elle pleure.*)

LE BARON.

Oh, ſi l'on ne vous a pris que cela, patience. Allons, courage, Madame, le ſouper racommodera tout.

LA COMTESSE.

Moy, manger? La Comédie m'a dégoûtée pour ſix ſemaines. Ah! ah!

LE BARON.

Claudine, courez-vîte chez le Médecin, demander une potion pour raſſurer une femme, qui a penſé accoucher dans la preſſe.

LA COUSINE.

Claudine, tu luy demanderas auſſi s'il n'a rien pour faire retrouver ce qu'une fille a perdu à la Comédie.

CLAUDINE.

Oh; je m'en vais chez notre Apoticaire, il a de toutes ces drogues-là.

LA COMTESSE.

Hai, hai, hai!

LE

LE BARON.

Par ma foy, ce sont de vrayes épreintes! Monsieur Nivelet, il faut appeller du secours. Françoise; Eustache; La Maitresse; Portez vîte Madame dans sa Chambre.

(*On vient, & on emmene la Comtesse dans sa Chambre.*)

NIVELET.

Pour vous, Mademoiselle, tenez-vous en repos dans ce Fauteüil, en attendant qu'on serve; je vais à la Cuisine faire hâter le souper.

LE BARON.

Et moy je suis si saoul de la Comédie, que je m'en vais me mettre au lit sans boire & sans manger, & qui pis est, je n'en sortiray, ou le Diable m'entraîne, que lors qu'on aura renvoyé tous ces gueux de Comédiens-là en Italie. La detestable Piéce!

LA COUSINE.

Ah, ma pauvre bourse!

SCENE IV.

UN MARQUIS (*ridicule, sortant brusquement de sa Chaise, tout en desordre, sa perruque de travers, & sa chemise déchirée. Les Acteurs de la Scéne precedente.*)

LE MARQUIS.

HOla quelqu'un? De la chandelle? Du feu? Une bassinoire? Ah, Mademoiselle, je croy qu'il ne me reste de vie que pour faire mon testament.

LA COUSINE.

Comment, Monsieur le Marquis, qu'avez vous?

LE MARQUIS.

Ma foy, Mademoiselle, presentement il ne me reste pas grand'chose. Je n'ay qu'un parement de manche, le cuir de mes poches, & quelques Lambeaux de chemise. Voyez comme me voila ajusté! un

un just'au corps neuf tout marbré de cambouy depuis les pieds jusqu'à la tête !

LA COUSINE.

D'où vient donc tout ce délabrement-là ? Vous êtes-vous battu ?

LE MARQUIS.

Avoir resisté trois semaines à la tentation, & m'être laissé aller comme un Coquin ! Ventrebleu, j'enrage du meilleur de mon ame.

LA COUSINE.

Est ce quelque Rival qui vous a houspillé ? Voila d'ordinaire le succès des bonnes fortunes.

LE MARQUIS.

Que maudit soit la Bonne fortune, Arlequin, sa clique, & la curiosité qui m'a pris aujourd'huy ! J'ay levé le nez tantôt au coin d'une ruë ? J'ay vû un papier rouge ; J'ay demandé à mon Laquais (qui lit ordinairement pour moy) ce que c'étoit. Le brutal m'a été dire, que c'étoit encore cette Comédie dont tant de femmes m'avoient rompu la tête. J'y ay été, & vous voyez comme j'en reviens.

LA COUSINE.

C'est une chose qui crie vengeance, que le mauvais goût de Paris, & l'âpreté qu'on a en ce pays-cy pour les sottises ! Je suis seur que si l'on joüoit cette Comédie-là en Province, en trente ans il n'y auroit pas un chat.

LE MARQUIS.

Bon ! Paris n'est-il pas le magasin de l'impertinence ? Il ne faut que les fesses d'un singe pour mettre tous les badauts en campagne. Pour moy, je croy qu'il faudra que je retourne encore plus de vingt fois à cette Comédie-là, pour y trouver le mot pour rire.

LA COUSINE.

Oh, Monsieur le Marquis, vous me feriez bien plus de plaisir d'y retrouver ma bourse ; je n'ay jamais acheté un chagrin si cher. L'impertinente Scêne

que

que celle de ce Docteur qui recommande le silence, & qui parle toûjours !

LE MARQUIS.

Fy, fy, vous dis-je !

LA COUSINE.

Ce qui me console de mon argent, c'est qu'il faut que Colombine creve sous ce rôle-là ; elle n'a pas encore huit jours dans le ventre.

LE MARQUIS.

Ah, Mademoiselle, desabusez-vous de cela, jamais femme n'est morte de trop parler. Et que dites-vous, s'il vous plaît, de ce fat de Vicomte, avec ses boutons à joüer à la boule, & cette valise en forme de manchon ?

LA COUSINE.

Je dis qu'il est tout aussi sot que son rôle.

LE MARQUIS.

J'enrage, quand je vois le Parterre s'efflanquer de rire à des sottises qui n'ont pas le sens commun ! Il faut avoüer que l'Auteur est un brutal Parain, d'avoir nommé Bergamotte le Héros de la Piéce ! Encore pour du tabac, je luy pardonnerois.

LA COUSINE.

Il y a comme cela cent endroits dans la Piéce qui me font presque vomir ; on ne laisse pas de s'égoziller de rire ; comme par exemple, le *tuyau d'Orgue*, la *fille de hazard*, le *cheval de loüage*, & cette autre Innocente, qui va dire à son Pere, que si son Apoticaire ne luy donne que quarante cinq ans, c'est qu'il ne le voit que par derriére.

LE MARQUIS.

Quelle grossiéreté d'aller mettre le derriére d'un vieillard sur la Scêne ! A la fin je ne sçay ce qu'on n'y verra point. Fy, vous dis je ! misére ! ne parlons plus de cela. Mais où diable vous étiez-vous nichée ? Car j'ay feuilleté toutes les Loges, pour vous trouver. Apparemment, à cause de la presse, vous vous serez mise au Parterre.

LE

LA COUSINE.

Helas! nous avons été trop heureuses de voir la Comédie de chez le Limonadier.

LE MARQUIS.

M'avez-vous vû serpenter sur le Théâtre? Ma foy je ne fais pas mal la rouë, quand je me donne au Public.

LA COUSINE.

Je ne vous ay point vû, car il y avoit tant de monde... Mais je ne comprends pas quel plaisir prennent certaines personnes à être toûjours derriére les Acteurs.

LE MARQUIS.

Vous moquez-vous? C'est le bel air; & les gens de qualité ne voyent plus la Comédie que par le dos.

LA COUSINE.

De quelque côté qu'on voye cette damnée Piéce-là, elle est affreuse par tous les endroits.

LE MARQUIS.

Hé! avez-vous remarqué quand les tableaux ont paru, comme je me suis tenu ferme au milieu du Théâtre, en dépit des sifflets? Voila, morbleu, ce qui s'appelle faire bouquer le Parterre.

LA COUSINE.

Et pourquoy un homme de qualité comme vous se veut-il brouiller avec tout un Parterre; Ecoutez, c'est un dangereux ennemi, je le craindrois plus avec ses sifflets, que bien des Marquis avec leurs épées.

LE MARQUIS.

Bon, bon! un homme qui a séance sur le Théâtre, ne fait point de comparaison avec des gens qui entendent la Comédie debout. Mais voila le souper.

SCENE DERNIERE.

CLAUDINE. *Tous les Aubergistes.*

CLAUDINE (*tenant un Bassin.*)

ALlons, Messieurs, ne voulez-vous point laver?

LA COMTESSE.

Quand je suis grosse, je ne lave jamais; cela m'enrhume.

CLAUDINE (*au Marquis qui badine avec elle.*)

Je vous jetteray l'Aiguiére par le nez.

LA COUSINE.

Et bien, ma Cousine, comment vous trouvez-vous de votre vapeur de couche?

LA COMTESSE.

Cela est passé, je suis raffermie.

NIVELET.

Ma foy, Madame, ne nous faites plus de ces frayeurs-là. J'ay crû que vous nous serviriez votre Enfant sur table. (*On se met à table.*)

LE MARQUIS.

Pour moy je ne sçaurois manger. J'ay fait cinq ou six repas aujourd'huy, dont le moindre a duré quatre heures.

Monsieur BONAVENTURE. (*entre.*)

LA COUSINE.

Que Monsieur Bonaventure, vient à propos! il n'y avoit point de temps à perdre.

LE MARQUIS.

Diable comme il sent son avoine!

BONAVENTURE.

Pour l'ordinaire, Mademoiselle, je suis assez ponctuel aux repas, mais pour ce soir deux mille Carrosses m'ont barré depuis l'Hôtel de Bourgogne jusqu'icy.

LA

LA COUSINE.

C'eſt à dire que vous venez de la Comédie Italienne ; car c'eſt la rage de Paris. O ça, dites-nous-en quelque choſe. Il n'y a point d'homme qui raconte ſi bien que vous.

BONAVENTURE.

Ah, Mademoiſelle, je fais gloire d'obeïr à vos ordres ; mais il eſt bien difficile de parler & de ſouper tout enſemble, & j'ay grand'faim.

LE MARQUIS.

Les habiles gens trouvent du temps pour tout. Quand j'étois Bel eſprit, cadedis, j'étois quelquefois quatre jours ſans ſouper.

BONAVENTURE.

Et moy, quand j'étois Gaſcon, lorſqu'on me dõnnoit un repas, c'étoit pour toute ma ſemaine.

LA COMTESSE (*à Bonaventure.*)

Dites-nous donc quelque choſe, Monſieur.

BONAVENTURE.

Il n'y a que deux mots. Le ſujet de la Piéce, c'eſt qu'il y a deux filles, dont l'une eſt Cadette. A cet'heure, ces deux filles... parce que leur Pere Monſieur Brocantin eſt un Curieux.... Cela fait que la petite voudroit bien être mariée.

LA COUSINE.

Oh, vous voila dans le fil de l'hiſtoire.

BONAVENTURE.

Bon ! de tout une Comédie je n'en perdrois pas un mot. Cette fille donc, c'eſt l'aînée, ne veut point d'un Médecin nommé Monſieur Baſſinet. Or il y a là-dedans un garçon qu'on appelle Pierrot ; & puis il ſurvient un Vicomte, avec un Singe, qui eſt le plus beau rôle de là Piéce.

LE MARQUIS.

C'eſt à dire que le ſinge épouſe Mr. Brocantin ?

BONAVENTURE.

Point du tout. Monſieur Brocantin c'eſt le Pere des

des Filles. mais il y a là un nommé Octave qui eſt un drôle ... Avec cela, deux Filoux ...

LE MARQUIS.

Ah, j'entens, j'entens. Octave, c'eſt le Prevôt qui pourſuit les filoux ?

BONAVENTURE.

Oh, ce n'eſt point cela. Qui Diable vous parle de Prevôt ? Vous n'avez donc pas été à cette Comédie-là ?

LE MARQUIS.

Eſt-ce que je m'amuſe à voir une Comédie ? Je ſuis toûjours dans les Couliſſes à badiner avec les Actrices. Mais j'ay envoyé mes Porteurs au Parterre, qui m'ont dit que la Piéce ne valoit pas le diable. On peut les en croire, car ce ſont ma foy les meilleurs Porteurs de Paris.

BONAVENTURE.

Et moy je vous dis qu'elle eſt fort bonne. Au commencement il y a trois Robes de Chambre, qui font le ſujet de la Comédie ; & comme ça, à la fin le Prince des Curieux fait le dénouement, avec un Perroquet ; & je vous ſoutiens que voila le ſujet de droit fil.

LA COUSINE.

Il faut que Monſieur Bonaventure n'en ait vû que le quart.

BONAVENTURE.

A vous dire le vray, les Gens de qualité qui combloient le Théâtre, m'en ont caché deux Actes. Mais je n'y ay rien perdu, leurs airs & leurs façons valent bien la Comédie.

LE MARQUIS (*à Claudine.*)

Allons, Fille, le fruit ?

BONAVENTURE (*à Claudine qui veut deſſervir.*)

Tout beau ? Je n'ay pas encore commencé.

CLAU-

CLAUDINE.

Oh dame, Monsieur, dans une Auberge on n'engraisse pas à faire des recits.

LA COUSINE.

Vous vous raquitterez sur le Dessert.

BONAVENTURE.

Je suis votre serviteur, Mademoiselle. Je ne me coucheray pas bredouille, il me faut de la viande.

LE MARQUIS (*à Bonaventure.*)

Oh, cela est juste. Tenez, allez vous mettre au lit avec cela. (*Il luy donne un manche d'eclanche.*)

BONAVENTURE.

Comment donc? Est-ce que vous me prenez pour un chien, beau Marquis de bale affamé? il n'y a que deux jours qu'il est icy, faut voir comme l'Auberge est amaigrie!

LE MARQUIS.

Hé l'Amy, les épaules vous demangent.

BONAVENTURE.

Comment, à moy, petit Hobereau?

LE MARQUIS (*luy jette une poignée de salade au nez. Bonaventure renverse la table. Le Marquis tombe le nez dans un plat de crême.*)

LA COUSINE.

Vous avois-je pas bien dit, ma Cousine, que cette enragée Comédie-là nous porteroit guignon?

LA COMTESSE.

Ah, ma Cousine, jamais je ne porteray mon fruit à terme.



Les Intrigues d'Arlequin

LES

INTRIGUES

D'ARLEQUIN,

AUX CHAMPS ELISE'ES.

COMEDIE EN TROIS ACTES.

Accommodée au Theâtre des Comédiens Italiens du Roy de l'Hôtel de Bourgogne, par Monſieur * * *, jamais repreſentée pour des raiſons particuliéres, mais pour ſa ſinguliére beauté, jointe à ce volume.

ACTEURS.

ARLEQUIN.
ARISTOTE joüa pour le Docteur Baloüarde.
HELENE pour Isabelle fille du Docteur.
ZENON pour Octavio.
GALANTHIS pour Colombine servante d'Isabelle.
DIOGENE pour Mezzetin.
DEMOCRITE pour Pierrot.
ARISTIPPE pour Pascariel.
ESOPE pour Polichinel.
EPICTETE pour Pluton.
CONFUTIUS, BIAS, & SOLON, pour Minos, Eaque, & Rhadamante.
AGRIPPA fit le Magicien.
LES TROIS FURIES.
LUCRECE Dame Romaine.
HYPOCRATES.
ORPHE'E.
TERENCE.
DES DISCIPLES D'EPICURE & D'ARISTIPPE representerent des Garçons Traiteurs.

La Scène est aux Champs Elisées.

LES

LETTRE DE CARDAN (1)

ECRITE DES CHAMPS (2) *Elisées à Monsieur ***.*

MONSIEUR,

Comme je sçai par ceux qui nous viennent icy tous les jours, que vous êtes extrémement curieux de sçavoir ce qui se passe dans ces campagnes agreables, & que vous faites beaucoup d'honneur à mes Ouvrages par votre application continuelle à les lire ; je veux, pour vous témoigner ma reconnoissance, & en même temps pour contenter votre curiosité, vous mander ce qui s'est passé ici d'extraordinaire depuis quelques jours. Ne soyez point effrayé, je vous prie, de ce que vous trouvez ma Lettre sur votre table, sans pouvoir comprendre comment on a pû l'y mettre, votre chambre étant toûjours bien fermée, quand vous en êtes dehors: Vous sçavez par la lecture de mes

1. *Cardan* étoit un Philosophe, un Astrologue & un Médecin de Milan, qui vivoit dans le 16. siécle, & qui nous a laissé plusieurs sçavans Ouvrages que nous avons en dix volumes. M. de Thou dit que le bruit commun étoit que Cardan ayant prédit l'an & le jour de sa mort, & y étant arrivé, il se laissa mourir de faim pour rendre sa prédiction véritable. Jules Scaliger l'a beaucoup maltraité dans ses Ecrits.

2. *Champs Elisées*, lieux delicieux, où les ames (selon la Théologie des Payens) se retiroient après avoir expié les peines dûës à leurs fautes. Virgile en fait la description dans son Æneide, l. 6.

Ecrits, que j'ai eu dans votre monde mon *Esprit familier*, (3) aussi-bien que *Socrate*; (4) j'ai si souvent & si bien parlé de lui, qu'il n'a pas eu assez d'ingratitude pour me quitter, il ne m'abandonne jamais, que pour aller où je l'envoye. C'est lui qui vous a porté ce paquet, & c'est lui qui ira prendre vos réponses, quand vous voudrez les mettre dans quelque lieu d'où il les puisse enlever sans témoins; & ainsi, Monsieur, si vous le trouvez bon, nous aurons vous & moi un commerce très-divertissant & très-agreable pour des Curieux, sans qu'il nous en coûte aucune chose pour le port, quelque distance qu'il y ait entre nous. Mais venons au sujet de ma Lettre je jugerai par la réponse que vous m'y ferez, si ce commerce vous fera plaisir.

Pluton (5) faisant un jour sa visite dans tous les lieux de sa souveraineté: après avoir parcouru dans les Champs Elisées, les appartemens des Enfans, des Femmes, des Amans, des Musiciens, des Bouffons, des Parasites, des Danseurs, des joüeurs, des Faineans, des Poëtes, & de tous les gens de plaisir, il se rendit dans le notre, c'est à-dire, dans l'appartement des Philosophes. Comme il venoit de quitter des gens qui ne respirent que la joye, ou l'action, il fut bien étonné; quand il ne vit entre nous que des personnes, dont les maniéres n'inspiroient qu'abstraction d'esprit, solitude, chagrin & tristesse; car, comme

3. On disoit que *Cardan* avoit un *Esprit familier*. Il en a souvent parlé dans ses Ouvrages.

4. *Socrate* qui nâquit à Athènes vers la 77. Olympiade, étoit fils d'un Lapidaire & d'une Sage femme. Il fut condamné à se faire mourir lui-même, en beuvant de la ciguë, à cause qu'il s'étoit moqué de la pluralité des Dieux. Ceux de son temps assuroient qu'il avoit un *Demon familier*, qui le gouvernoit, & que ce *Demon* lui faisoit connoître ses conseils, ou par l'éternuëment, ou par des visions, ou par une voix qui luy parloit de temps en temps.

5. *Pluton*, fils de Saturne & de Cybele, frere de Jupiter & de Neptune, étoit Dieu des Enfers. & Roi des Morts.

comme nous ne sommes plus susceptibles des plaisirs du corps, nous n'avons retenu que ceux de l'esprit, je veux dire, l'étude & la contemplation. Ici il voyoit *Platon* (6) embarassé dans ses *idées*; le *tenebreux Heraclite* (7) tout penetré de mélancolie & prêt à verser des larmes, s'il en eût eu à repandre; *Eudoxus* (8) & des *Gymnosophistes* (9) droits comme un I, chacun sur un pied, & appliquez à regarder fixement les Cieux; *Cleobulus* (10) faisant des énigmes pour embarasser l'esprit de ceux qui voudroient entreprendre de les expliquer; *Straton* (11) regardant fixement entre

6. *Platon* étoit d'Athènes, nâquit vers la 87. Olympiade, & fut chef de la secte des Academiciens. Il a beaucoup parlé des *Idées* universelles, sur lesquelles selon lui sont formées les choses d'icy bas.

7. *Heraclite* étoit d'Ephèse, ville d'Ionie, & vivoit vers la 69. Olympiade. Il fut surnommé le *Tenebreux*, à cause de sa mélancolie & de l'obscurité de ses Ouvrages. Les miséres du monde sur lesquelles il faisoit de profondes reflexions, l'excitoient à verser souvent par pitie des *larmes* qu'il ne pouvoit retenir. Il mourut dans un fumier, où il s'étoit enseveli jusqu'au col, pour se guérir d'une hydropisie. Quelques-uns disent que des chiens l'ayant vû dans ce fumier, le prirent pour quelque bête, & le mirent en piéces.

8. *Eudoxus* vivoit vers la 103. Olympiade Il etoit d'une des Iles Cyclades appellée Cnidos. Ce fut lui qui, selon l'opinion de quelques uns, trouva le premier l'art de faire toutes sortes de lignes courbes. Il souhaitoit pouvoir regarder le *Soleil*, comprendre sa forme, sa beauté, sa grandeur, & ensuite en être brûlé.

9. *Gymnosophistes*, Philosophes Indiens, qui se soûtenant seulement sur un pied, regardoient fixement le *Soleil*.

10. *Cleobulus* un des sept Sages de la Grece, mourut âgé de soixante dix ans vers la 70. Olympiade. Il aimoit à faire des Enigmes; ce fut lui qui fit celle ci sur l'année.

E N I G M E.

Un pere a douze enfans; chacun d'eux a trente filles, dont quinze sont blanches, & quinze noires, Elles sont immortelles, & cependant il ne nous en reste pas une vivante.

11. *Straton*, Precepteur de Ptolomée Philadelphe, étoit de Lampsaque, & succéda à l'école de Théophraste vers la 123. Olympiade. Il disoit que la principale partie de l'ame fait sa residence entre les deux sourcils,

entre les deux ſourcils tous ceux qui ſe preſentoient devant lui, afin de connoître leurs penſées? des *Druides* (12) de mauvaiſe humeur, de ce que cherchant quelque Guy de chêne, ils ne trouvoient que des jaſmins, des roſes, des œillets, & des violettes; *Thalès* (13) au bord d'une fontaine admirant ſes eaux, comme le principe de toute choſe. *Gaſſendi* (14) cherchant *Epicure* (15) pour lui prouver par des argumens invincibles qu'il y a une providence, & Epicure le fuyant; mais de telle ſorte que, pour ne paroître pas le fuir, il attrapoit en allant çà & là des Atômes, qu'il tâchoit d'accrocher les uns aux autres, afin d'en faire des mondes en petit. Là il voyoit *Pythagore* (16) muet, & ſans aucune action, tant il avoit de peur que quelque mouvement de ſon exterieur parlât & fit connoître ſes penſées; *Socrate* (17) n'oſant ſortir de ſa gravité, de crainte de ne plus paſſer pour le plus

12. Les *Druides* étoient des Philoſophes Gaulois, qui avoient beaucoup de reſpect pour le Guy de chêne. Ils ne le cueilloient qu'avec de grandes ceremonies.

13. *Thalès* nâquit vers la 36. Olympiade, & fut le premier des ſept Sages de la Grece. Il admettoit l'*eau* pour le principe de l'univers. Ce fut lui qui conſeilla à un muletier de charger ſon mulet de laine & d'éponges, parce qu'il avoit remarqué qu'étant chargé de ſel, il ſe trempoit dans l'eau, pour ſe delivrer de ſa charge, quand il paſſoit une riviére.

14. *Gaſſendi* nâquit de parens pauvres à Chenterſier bourg de Provence l'an 1592. Il a été le reſtaurateur de la Philoſophie d'Epicure. On l'a appellé un Epicurien mitigé par principe de conſcience. Il admet la Providence, qu'Epicure ne reconnoiſſoit pas.

15. *Epicure* nâquit dans une bourgade du païs d'Athènes vers la 109. Olympiade. Il nioit la Providence. Selon lui les *atômes* ſont les principes de toutes choſes, & le monde n'a été formé que par leur rencontre fortuite.

16. *Pythagore*, fils d'un Graveur d'anneaux, étoit de Samos, & vivoit vers la 50. Olympiade. Il vouloit que ſes diſciples gardaſſent dans ſon école le ſilence pendant cinq ans, avant que d'y pouvoir parler.

17. *Socrate* fut appellé par l'Oracle, le plus *ſage* de tous les hommes.

plus sage des Philosophes ; *Philolaus* (18) jettant de toute sa force avec une fronde des pierres au Soleil, pour voir s'il le pourroit casser, afin de prouver qu'il étoit de verre, comme il le croyoit ; *Aristote* (19) se promenant à grands pas en marmotant entre ses dents de certains mots barbares que lui seul entendoit ; *Diogène* (20) faisant la mouë à tous les autres ; *Pyrrhon* (21) ne répondant à tout ce qu'on lui demandoit, que par des *peut-être*, *je ne sçai*, & autres termes ambigus ; *Paracelse* (22) cherchant les lieux les plus obscurs ; *Galilei* (23) toûjours occupé de ses

18. *Philolaüs*, Pythagoricien, étoit de Crotone, & vivoit vers l'an de Rome 360. Il croyoit que le *Soleil* est un espèce de *verre*, qui recevant la reverberation du feu qui est dans tout le monde, en transmet la lumiére vers nous,

19. *Aristote* nâquit en Macedoine vers la 99. Olympiade. Le Lycée proche Athènes fut le lieu où il établit son école, & où il donnoit ses leçons en se promenant, ce qui le fit appeller *Peripateticien* ; d'autres disent qu'il fut ainsi nommé, à cause qu'étant avec Alexandre qui avoit été malade, il se promenoit avec lui en l'enseignant, pour lui faire reprendre ses forces par cet exercice. Il se servit dans sa Philosophie de plusieurs mots extraordinaires & *barbares*.

20. *Diogène*, fils d'un Banquier, nâquit vers l'an de Rome 341. à Sinope, ville de Paphlagonie dans l'Asie mineure. C'étoit un Philosophe Cynique, dont les maniéres avoient quelque chose de bâteleur. Il se *moquoit* indifféremment de tout le monde.

21. *Pyrrhon*, chef de la secte des Scéptiques, étoit d'Elide, & vivoit vers la 120. Olympiade. Il employoit ordinairement dans ses discours des termes par lesquels il prétendoit marquer qu'il n'y a rien de certain.

22. *Paracelse* nâquit en Suisse l'an 1493. On a remarqué que l'affectation que ce Philosophe eut d'être obscur, le rendit recommendable, & qu'il s'acquit beaucoup de crédit, parce que ne parlant pas comme les autres, on ne l'entendoit point. Il fut habile en Médecine. Quoi-qu'il se fût vanté de pouvoir par ses remèdes conserver pendant plusieurs siécles un homme en vie, il ne laissa pas de mourir luy-même âgé seulement de 48. ans.

23. *Galilei* étoit de Florence. Il fut sçavant Philosophe & Mathématicien. On le fait inventeur des *Lunettes* à longues vûës dont on se sert à present pour l'inspection des Astres.

ſes lunettes, & *Deſcartes* (24) faiſant avec une application ſurprenante de petites machines, qui repreſentoient par leurs figures & par leurs mouvemens parfaitement bien toutes ſortes d'animaux.

Tout cela lui fit tant de pitié, qu'il nous propoſa, pour nous diſtraire un peu de ces applications d'eſprit fatiguantes, de nous faire ſortir de temps en temps de notre ſerieux, & de nous procurer quelque petit divertiſſement. Nous ne refuſâmes pas une offre ſi obligeante. *Democrite* (25) en rit de tout ſon cœur; *Heraclite* (26) en parut pleurer de joye; *Diogène* (27) en fut ſi tranſporté de plaiſir, qu'il brida de ſa beſace le nez de ceux qui ſe trouverent auprès de lui: *Archimède*, (28) *Ptolomée*, (29) *Copernic*, (30) & *Tycho brahè* (31) s'en mirent à jouër de leurs

Après avoir demeuré en priſon par l'ordre de l'Inquiſition pendant environ ſix ans, pour avoir enſeigné le mouvement de la terre, il fut obligé de ſe dedire, pour en ſortir. Il mourut en 1642. âgé de 78. ans.

24. *Deſcartes*, Gentil-homme François, étoit de Touraine. Selon lui les animaux ne ſont que des *machines*. Il mourut en 1650. âgé de 54. ans.

25. *Démocrite* étoit de Milet, ville d'Aſie. Il rioit toûjours de la vanité des choſes du monde. Il mourut l'an de Rome 392.

26. *Héraclite*. J'ay parlé de ce Philoſophe dans la remarque 7.

27. *Diogène* portoit ordinairement une beſace.

28. *Archimède* fut un Mathematicien, que Cardan appelle inimitable. Il étoit de Syracuſe. Il excelloit dans la ſcience des *globes* terrêſtre & celeſte. Il fit une ſphére de verre, dont les cercles ſuivoient les mouvemens du ciel avec une reguralité ſurprenante. Il fut tué par un Soldat à la priſe de Syracuſe par Marcellus 212. ans avant la naiſſance de JESUS-CHRIST.

29. *Ptolomée*, Mathématicien célèbre, ſurnommé par les Grecs le très-divin & le très-ſage, étoit de Peluſe. Il vivoit dans le 2. ſiécle. Il ſe rendit très-habile dans la ſcience de la Sphére.

30. *Copernic* nâquit à Thorn, ville de la Pruſſe Royale en 1473. s'appliqua particuliérement à l'Aſtrologie, & renouvella l'opinion de Nicetas de Syracuſe, qui pretendoit que le Soleil étoit immobile, & la terre mobile.

31. *Ticho-brahé*, Gentil-homme Danois, vivoit dans le dernier ſiécle. Il ſe rendit très-habile dans l'Aſtronomie.

leurs globes à la boule deux contre deux ; *Solon* (32) en fit mille extravagances pareilles à celles qu'il avoit faites autrefois à Athènes pour l'Ile de Salamine. *Chrysippe* (33) s'écria de joye avec des éclats de rire-aussi grands, que ceux qu'il fit entendre, lorsqu'il vit dans votre monde un âne manger des figues à sa table. Jamais on ne verra tant d'enjouëment, ni tant d'espiegleries dans des gens qui font profession de gravité. *Paracelse* (34) estramaçonnoit, pour rire, & portoit des bottes avec son épée à tous ceux qu'il trouvoit devant lui ; il ne blessa personne, car il faisoit plus de peur que de mal. *Pythagore* (35) jettoit des feves, *Zenon* (36) des

32. *Solon* fut un des sept sages de la Grèce. Il nâquit à Athènes en la 35. Olympiade. Voici ce qu'il fit pour Salamine : Les Athéniens ayant reçu de grands dommages, & fait des pertes considerables dans la guerre qu'ils avoient euë avec les Mégariens pour la possession de l'Ile de Salamine, défendirent sur peine de la vie de leur parler jamais pour les exciter à recouvrer cette Ile. Solon ayant bien de la peine à obeïr à cette défense, parce qu'il la croyoit pernicieuse pour les Atheniens ; mais aussi craignant que s'il leur parloit pour les porter à recommencer la guerre, il ne fût puni pour sa desobeïssance, il se servit de cet artifice, afin de ne point se perdre en voulant servir sa patrie. Il s'habilla d'une maniére extravagante, fit le fou, & sous pretexte de folie s'en alla dans les places publiques, où il parla si vivement aux Athéniens pour les porter à faire la guerre aux Megariens, qu'ils l'entreprirent sur le champ, & se rendirent maitres de Salamine.

33. *Chrysippe* étoit de Solos, ville de Silicie ou de Tarse. Il mourut âgé de 73. ans vers la 134. Olympiade, à force de rire, voyant un âne manger des figues dans un plat qui étoit sur une table.

34. *Paracelse* passoit pour avoir un Demon familier renfermé dans le pommeau d'une *épée* qu'il ne quittoit jamais.

35. *Pythagore* défendoit l'usage des *feves* à ses disciples. Lisez sur cette défense le Théatre Philosophique.

36. *Zenon* de Citie, ville de Chypre, fut fondateur de la secte Stoïcienne, ainsi nommée du mot *Stoa*, qui signifie en Grec Portique, lieu où il donnoit ses leçons. Il étudia la Philosophie sous Cratès. Celui-ci le trouvant honteux & timide, lui donna à porter par la ville un pot plein de *lentilles*, & voyant qu'il

des lentilles, & *Thalès* (37) des olives sur le gros ventre d'*Heraclide*, (38) & prenoient tous plaisir à les voir bondir & sauter au nez des autres, pendant qu'*Aristippe* (39) leur crachoit au visage: *Agrippa* (40) faisoit abboyer ses chiens après tout le monde; *Cleante* (41) se fit des castagnettes avec des tuiles & des os de bœuf, & en joüoit pour faire danser *Pyrrhon* & *Epictète* (42), mais celui-ci s'excusa,

le cachoit sous sa robe, il cassa ce pot d'un coup de bâton, ce qui donna tant de confusion à Zenon, qu'il prit la fuite.

37. *Thalès* voyant que les Milesiens meprisoient la sagesse, parce qu'ils pretendoient qu'elle ne mettoit personne à couvert de la pauvreté; comme il étoit habile dans l'Astrologie, il prévit par l'observation des Astres, que l'Année seroit très-fertile en olives; c'est pourquoi il acheta & loüa plusieurs champs plantez d'oliviers, & ayant montré par cette prudente conduite aux Milesiens qu'il ne tenoit qu'au Sage d'amasser de grandes richesses quand il voudroit, il leur fit en même temps remarquer que ce même Sage en méprisoit plus la possession qu'il ne l'estimoit.

38. *Héraclide*, surnommé le Pontique, étoit d'Heraclée dans le Pont, vivoit vers la 111. Olympiade, & étudia sous Aristote. Les Athéniens l'appelloient par raillerie, *Pompique*, à cause qu'il étoit gros & ventru.

39. *Aristippe* vivoit vers la 96. Olympiade, étudia sous Socrate, & fut chef de la secte des Cyreniens. Il aimoit la volupté. Un homme riche luy montrant un jour sa maison propre & magnifique, ce Philosophe ayant envie de *cracher*, après avoir regardé çà & là, il lui cracha au nez, & pour se justifier de cette mal-honnêteté, il dit, que tout lui avoit paru si net & si poli dans cette maison, qu'il n'avoit trouvé que son nez assez sale pour être propre à recevoir cette ordure.

40. *Agrippa* étoit de Cologne où il nâquit en 1486. on l'a accusé de magie. On dit qu'il avoit deux Demons sous la forme de deux petits chiens, qu'il en nommoit un *Monsieur*, & l'autre *Mademoiselle* Lisez le Théâtre Philosophique.

41. *Cleante*, Philosophe Stoïcien, vivoit vers la 134. Olympiade. Il écrivoit sur des tuiles & sur des os de bœuf ce qu'il avoit appris de Zenon, parce qu'il n'avoit pas d'argent pour acheter des tablettes..

42. *Epictète*, Philosophe Stoïcien, étoit d'Hierapolis & vivoit dans le premier siécle. Quoi-qu'il fût esclave d'Epaphrodite, Capitaine des Gardes de Neron, il parut en cet

cusa, parce qu'il avoit eu la jambe cassée, & celui-là dit qu'il aimoit mieux s'amuser avec de petits *oiseaux* (43) qu'il tenoit enfermez dans une cage, & ainsi *Cleante* fut obligé de danser tout seul pendant quelque temps; je dis, (pendant quelque temps) parce que *Socrate* (44) qui ne hait pas la danse, lui vint bientôt tenir compagnie. *Anacharsis* (45) montra sa joye, en faisant rouler une roüe de potier qu'il frappoit d'un bâton. *Aristote* (46) faisoit un charivàri épouventable avec des boules d'airain, qu'il agitoit dans des bassins qui étoient aussi d'airain. Enfin on nous eût pris tous pour des enfans, tant nous fimes de badineries à la proposition de divertissement qui nous fut faite par le Souverain de ces lieux.

Pluton nous voyant tous passez avec tant de promptitude de la mélancolie à une si bonne humeur; jugea bien que si nous ne nous divertissions pas, ce n'étoit pas faute de bonne volonté; mais qu'il ne nous manquoit que les occasions. Il nous proposa donc un divertissement qu'on ne connoît point ici, parce qu'on ne peut pas s'y deguiser comme vers vous, & que tous nos déguisemens y sont par terre, sans que nous puissions nous en servir. Ce divertissement, c'est la *Comédie*. A cette proposition nous nous regardâmes tous les uns les autres avec étonnement, parce que nous ne voyions parmi nous que deux ou

état plus libre que son maître. Celui-ci lui cassa la jambe, sans qu'il s'en plaignît en aucune maniére.

43. *Pyrrhon* fit d'abord trafic de petits oiseaux & de cochons pour gagner sa vie.

44. *Socrate* dansoit quelquefois pour entretenir sa santé.

45. *Anacharsis* étoit Scythe de nation, & vivoit du temps de Cyrus, selon Suidas. On l'a crû inventeur de la roüe des Potiers.

46. *Aristote* aimoit tant l'étude, que pour n'en être pas beaucoup distrait par un trop long sommeil, il tenoit en dormant une *boule d'airain* en sa main au dessus d'un *bassin d'airain*, afin que quand il dormiroit profondement, il fût reveillé par le bruit que feroit cette boule en tombant.

trois Philoſophes qui fuſſent d'humeur à paroître d'un ſens froid aſſez Comiques devant tout le monde, pour repreſenter ſelon les régles un ſpectacle riſible. *Pluton* qui connut notre embarras, nous dit qu'il ne faloit point nous inquiéter là-deſſus, qu'il alloit nous faire voir un petit homme qui luy étoit venu depuis quelque temps de l'autre monde, & qui ſeul valoit une Comédie. „ Il s'appelle *Arlequin*, nous ajoûta-„ t-il, c'eſt un Comédien Italien, qui a réjouï le peu-„ ple le plus délicat & du meilleur goût qui ſoit ſur la „ terre. Les plus ſerieux étoient obligez, en le „ voyant, de rompre la contrainte de leur gravité, il „ n'avoit qu'à paroître ſans parler, ou à parler ſans „ paroître, pour donner une joye extraordinaire „ aux ſpectateurs. Il l'envoya chercher après nous avoir parlé de la ſorte. On l'avoit placé parmi des Farceurs, des Bouffons, & autres gens mépriſables par leur état, par leur conduite & par leurs mœurs ; ce qui ne s'accordoit guéres avec ſon eſprit ; car quelque talent que cet *Arlequin* ait pour faire rire, il conſerve toûjours un certain caractére de probité, & un certain air ſerieux que l'on dit qu'il avoit dans votre monde, lorſqu'il paroiſſoit ſans maſque & hors du théâtre. On ne peut s'imaginer la joye qu'il eut, lorſqu'on luy ordonna d'aller dans les lieux où demeurent les Philoſophes. Perſonne de nous ne le prit, à le voir, pour être un homme auſſi plaiſant que *Pluton* nous l'avoit repreſenté. Nous connûmes par le peu de temps que nous eûmes pour jouïr de ſon entretien ſerieux, qu'il ſçavoit plus que faire rire, & qu'il avoit fait d'autres études que celles qui regardent le Théâtre Comique. *Pluton*, qui s'étoit retiré pour le laiſſer quelque temps en liberté avec nous, retourna environ une demie heure après, & adreſſant ſa parole à *Arlequin*, lui dit qu'il lui ordonnoit de repreſenter une Comédie devant tous ces Sages de profeſſion, de ne rien négliger pour les faire ſortir de

leur gravité, & afin de s'acquitter mieux de cet ordre, de s'imaniger être à *Paris*, où il faisoit si bien ses affaires, & de prendre un dessein pareil à celui qu'il auroit pris, s'il y étoit. *Arlequin*, qui n'a pas perdu la mémoire de sa femme & de ses enfans, lui dit que pour être plus sur de lui plaire dans l'execution de ce qu'il demandoit, il seroit bon qu'il lui donnât la liberté d'aller faire un petit tour dans ce païs, ,, afin. . .. Cela n'est pas nécessaire, luy repliqua *Plu-* ,, *ton* en l'interrompant ; vous en sçavez assez, sans ,, prendre la peine d'aller si loin pour apprendre. De ,, plus, comme vous avez un successeur à *Paris*, qui ,, vous imite, à ce qu'on dit, parfaitement dans ,, toutes vos maniéres, vous n'aurez qu'à lui écrire, ,, pour lui demander quelques mémoires sur les ,, mœurs de son païs & de son temps ; *Cardan*, ajoû- ,, ta-t-il en me regardant, vous prêtera son *Esprit* familier, pour faire vos commissions. *Platon* entendant parler du dessein de *Pluton*, fendit la presse, & vint tout essoufflé offrir à sa Majesté souterraine l'idée d'un beau dessein, à ce qu'il croyoit ; car il s'imaginoit, à cause qu'il a fait autrefois plusieurs Dialogues, qu'il est capable de bien faire une Comédie ; *Pluton* lui rit au nez, *Diogène* lui donna un grand coup de bâton sur ses grosses épaules ; (47) connois-toi, lui dit *Chilon* (48) avec un petit emportement ; *Xenophon* (49) le mordit en riant, c'est-à-

 dire,

47. *Platon* avoit de grosses épaules.

48. *Chilon*, un des sept Sages de la Gréce, étoit de Lacedemone, & vivoit vers la 56. Olympiade. Il fit graver en lettres d'or dans le Temple de Delphe ce precepte, *Connois-toi toi-même*. On dit qu'il mourut de joye en embrassant son fils qui avoit été couronné aux Jeux Olympiques.

49. *Xenophon* étoit d'Archie, bourgade près d'Athènes, & vivoit vers la 94. Olympiade. Il fut grand Capitaine, sçavant Historien, & habile Philosophe. *La douceur* & la facilité de son éloquence le firent appeller la Muse Attique ; & l'Abeille Grecque.

dire, le railla avec la douceur ordinaire de sa maniére de parler; & *Arlequin* après avoir marqué par des postures de compassion, la pitié que lui faisoit ce Philosophe par la témérité de sa proposition, promit à *Pluton* d'executer, sans différer, ce qu'il demandoit. Il écrivit aussi-tôt à celui qui lui a succedé, donna sa lettre à mon *esprit*, & reçut pour réponse quelques avis pour faire la Comédie que vous allez lire. *Arlequin* les trouva tels qu'il les souhaitoit. *Théophraste* (50) qui avoit aimé autrefois la Comédie, & qui en avoit donné des instructions à *Menandre* (51) lui donna quelques autres avis qu'il ne méprisa pas. Rien ne lui manqua parmi nous de ce qui étoit nécessaire pour la bien representer: car chacun se mit en si bonne humeur, en voyant Arlequin, qu'on se fit un plaisir de lui accorder tout ce qu'il souhaita pour ce divertissement. *Anaximènes* (52) lui donna de l'air pour faire paroître corporel ce qui devoit l'être. *Descartes* (53) & *Campanella* (54) firent les machines. *Pythagore* (55) eut soin de la symphonie. *Thales* (56) apporta de l'eau pour faire couler quel-

50. *Theophraste* fut disciple de Platon & d'Aristote. Il aima beaucoup la *Comédie*. Menandre reçut de lui de bonnes instructions pour composer des piéces de Théâtre.

51. *Menandre*, Poëte Comique Athénien; fut nommé le Prince de la nouvelle Comédie, à cause qu'il en avoit composé cent & huit.

52. *Anaximenès* croyoit que l'*air* étoit le principe de toutes choses.

53. *Descartes* regardoit les animaux comme des *machines* à ressort.

54. *Campanella* de Stilo, petite ville de la Calabre, mourut à Paris en 1639. âgé de 71. ans. Il donnoit du sentiment aux choses les plus insensibles qui fussent dans la nature.

55. *Pythagore* se servoit souvent de la *musique* pour guérir les passions, & pretendoit que le mouvement des Globes celestes faisoit une symphonie très-agreable; il assuroit même qu'il entendoit souvent ce concert.

56. *Thalès*, comme j'ai déja dit, admettoit l'*eau* pour le principe de toutes choses.

quelques cascades, & jaillir des jets d'eau, afin d'embellir la Scène. *Demetrius Phalereus* (57) mit autour du théâtre en perspective un grand nombre de belles statuës qui produisoient un fort bel effet. *Averroës* (58) qui pretend bien connoître *Aristote*, envoya querir chez lui de la poudre de senteur (59) pour poudrer les cheveux des Acteurs & des Actrices. On obtint de *Senèque* (60) de quoi faire les habits. *Polemon* (61) trouva moyen de loüer des piereries. *Empedocle* (62) fournit les escarpins, quoi-qu'ils eussent donné occasion à quelques railleries qu'on fit de son ambition dans cette assemblée, aussi bien que de celle d'*Héraclide* (63) *Pyrrhon* (64) qui avoit été Peintre dans votre monde, peignit les décorations. *Anaxago-*

57. *Démétrius de Phalére*, Philosophe Peripateticien, vivoit du temps d'Alexandre le Grand, & fut disciple de Theophraste. Il eut le plaisir de voir élevées à Athènes 360. statuës d'airain à sa gloire; & ensuite eut le chagrin de les voir détruire.

58. *Averroës*, Médecin Arabe, qui vivoit vers l'an de J. C. 1150. a osé commenter Aristote, quoi qu'il n'entendît pas le Grec.

59. *Aristote*, avant que de s'adonner entiérement à la Philosophie, vendit de la *poudre de senteur* pour gagner de quoi subsister, parce qu'il avoit dépensé tout son bien à se divertir.

60. *Seneque* étoit magnifique, ayant de grandes richesses qui pouvoient entretenir sa magnificence.

61. *Polemon* appaisa un de ses amis passionné pour les *pierres precieuses*, & irrité contre lui; en admirant une belle pierre qu'il portoit au doigt.

62. *Empedocles*, Pythagoricien, vivoit vers la 84. Olympiade. On dit qu'il se jetta dans le Mont Æthna, afin que ne paroissant plus, on le prît pour un Dieu; mais que des *escarpins* d'airain qu'il portoit ayant été rejettez par les flammes, decouvrirent sa fourberie.

63. L'ambition d'*Héraclide* fut si ridicule & si outrée, qu'il avoit prié un de ses amis de mettre un serpent dans son lit, quand il seroit mort, afin qu'on crût qu'il avoit été transporté au ciel, pour être mis au nombre des Dieux. Ce serpent fut reconnu, & on se moqua de ce Philosophe.

64. *Pyrrhon* fut *Peintre* avant que d'être Philosophe.

xagoras (65) qui a ſoutenu autrefois que les Comètes ſont des étincelles qui tombent après que les Planettes ont émouché leurs flammes en ſe rencontrant, fut choiſi pour moucher les chandelles. *Arceſilaüs* (66) fournit à *Arlequin* du vin qu'il mit dans la bouteille qui lui donna occaſion de chanter des chanſons à boire. *Chryſippe* (67) pour prouver une opinion extraordinainaire qu'il avoit euë dans votre monde, par laquelle il ſoutenoit qu'un homme ſage devoit être toûjours prêt à faire trois fois la culebutte, pourvû qu'il y eût un talent à gagner, reſolut (pour quelque piéce d'argent que lui donna *Plutus* (68) d'en faire pluſieurs dans les entre-actes, afin de divertir la compagnie : mais comme il ſçavoit que quand il avoit bû, ſes jambes étoient ſi foibles, qu'il ne ſe pouvoit tenir debout, il s'abſtint de boire quelques jours avant ce divertiſſement, & enſuite il fit des merveilles. On pria *Anaxarque* (69) de ſouffler les Acteurs; mais il ſe mit en colére, montrant par ſignes qu'il voyoit bien qu'on ſe moquoit de lui, parce qu'on ſçavoit qu'ayant craché ſa langue contre le viſage de *Nicocreon*, il étoit dans l'impoſſibilité de prononcer une ſeule parole ; on donna donc cette commiſſion à *Archelaüs* (70) à cauſe que c'eſt le premier qui a donné la definition de la voix, en l'appellant un frappement

65. *Anaxogoras* de Clazomène fut diſciple d'Anaximène. Il a cru que le Soleil étoit une pierre. Il mourut âgé de 72. ans vers la 88. Olympiade.

66. *Arceſilaüs* vivoit vers la 120. Olympiade. Il aimoit beaucoup les Ouvrages d'Homére. Il mourut âgé de 75. ans, pour avoir trop bû de vin pur.

67. *Chryſippe* avoit les *jambes foibles* lorſqu'il avoit trop bû. Il eut l'opinion dont il eſt parlé ici ſur les *culebuttes.*

68. *Plutus*, Dieu des richeſſes.

69. *Anaxarque* vivoit vers la 111. Olympiade, & fut eſtimé d'Alexandre. Liſez dans le Theâtre Philoſophique l'hiſtoire de ſa langue qu'il cracha au nez de *Nicocreon.*

70. *Archelaüs* Athénien, ou Miléſien vivoit vers la 84. Olympiade : il fut Maître de Socrate.

ment de l'air. *Bion* (71) fut le Traiteur dont il est parlé dans cette Comédie. On eut bien de la peine à y faire venir *Xenocrate* (72) parce qu'il sort fort rarement du lieu de sa demeure ; il consentit pourtant d'y aller, mais à condition que les garçons traiteurs ne s'approcheroient point de lui avec aucune ustencille de cuisine ; car il se ressouvenoit toûjours du chaudron (73) qui avoit été la cause de sa mort. *Crates* (74) qui avoit autrefois tant méprisé l'argent, qu'il le jettoit dans la mer, ne voulut point que l'on en prît à la porte ; on s'accommoda à ses remontrances, & tout le monde entra gratis. Il n'y eut personne qui ne fit parfaitement bien son devoir. Quelques-uns se plaignirent seulement d'*Epimenide* (75) parce qu'il avoit dormi pendant la piéce. Ils lui pardonnerent pourtant, quand ils eurent appris que ce n'étoit pas par mépris ; mais par une habitude, dont il ne pouvoit se défaire, ayant dormi plusieurs années de suite dans l'autre monde, malgré le grand bruit qui s'y fait ; cependant une chose irrita quelqu'un de la compagnie, c'est que ce grand Dormeur étant éveillé, voulut se mêler de critiquer la Piéce avec autant de hardiesse, que si aucune parole ne lui étoit échappée. *Zoroastre* (76) interrompit souvent les Acteurs par des éclats de rire, qui se faisoient entendre par dessus

71. *Bion* étoit de Boristhènes en Scythie, & vivoit vers la 126. Olympiade. Il aimoit beaucoup la bonne chére.

72. *Xenocrate* ne sortoit qu'une fois l'an de son école.

73. *Xenocrate* mourut âgé de 82. ans, ayant donné par mégarde du front contre un *chaudron*.

74. *Cratès* qui étoit de Thèbes, fut disciple de Diogène le Cynique. Il jetta, à ce qu'on dit, par mépris son *argent* dans la mer.

75. On croyoit qu'*Epimenides* avoit *dormi* plusieurs années de suite. Quelques-uns disent que ce sommeil ne fut autre chose, que de longs voyages qu'il fit.

76. *Zoroastre* Philosophe & Roi des Bactriens est le seul de tous les hommes qui ait *ri* en naissant. On dit qu'il vivoit 500 ans avant la guerre de Troye.

deſſus tous les autres. *Cleante* (77) ne manqua pas, à ſon ordinaire, de lui crier, pour lui impoſer ſilence, ce Vers d'*Euripide* (78) en y changeant un mot.

Tais-toi, tais-toi, & ris tout doucement.

Demonax (79) qui n'aime pas l'exercice des Gladiateurs, fut un peu fâché de ce que quelques uns des Acteurs étoient obligez de ſe battre pour joüer leur rôle, mais il fut plus tranquille, quand il vit qu'il n'y avoit point de ſang répandu, mais ſeulement quelque chapeau tombé par terre.

Arlequin demanda un maſque pour joüer ſon perſonnage, aſſûrant que ſans lui, il ne pourroit rien faire ni rien dire, qui fût Comédien, & qui donnât aucun divertiſſement tel que devoit être celuy qu'on attendoit de lui. Il ne lui fut pas difficile d'en trouver; car on rencontre ici tous ceux qu'on nous a fait quitter, quand nous ſommes venu dans ces soûterraines contrées. *Periandre* (80) fut ravi de joie, de ce qu'on ne fit pas la Piéce en Vers, parce que la paſſion qu'il avoit pour la Poëſie l'auroit engagé à y vouloir mettre du ſien; & qu'il auroit peut-être été autant moqué ici que dans la Gréce, où il vouloit paſſer pour Poëte. On mêla dans cette Comédie un peu d'Italien familier & aiſé avec le François. Tous ceux qui en furent les Spectateurs, de quelques

77. *Cleante* diſoit que ce qu'on devoit repeter le plus ſouvent aux jeunes gens, c'étoit ce Vers d'*Euripide*.

Tais-toi, tais-toi, marche tout doucement.

78. *Euripide*, Poëte Tragique & Grec vivoit vers la 76. Olympiade.

79. *Demonax* les Atheniens voulant dreſſer un Amphithéâtre „ pour les Combats des *Gladiateurs*, il faut auparavant, dit-„ il, abattre l'autel de la miſéricorde.

80. *Periandre*, un des ſept Sages de la Grèce, étoit de Corinthe, & vivoit vers la 38. Olympiade. Comme il paſſoit pour être un très habile Médecin, & faiſoit de méchans *Vers*, Achidamus fils d'Ageſilaus lui dit un jour, qu'il s'étonnoit de ce qu'il aimoit mieux être appellé mauvais Poëte, que bon Médecin.

ques Nations différentes qu'ils fussent, entendirent sans difficulté tout ce qu'on y disoit : car *Guillaume Postel* (81), qui, comme vous sçavez, n'ignore aucune Langue, nous a appris tout ce qu'il sçait sur cette matiére. Enfin, malgré la prédiction d'*Arnaud de Villeneuve* (82) qui disoit qu'immanquablement elle seroit sifflée pour sa nouveauté, elle eut tout le succez qu'on pouvoit souhaitter. *Antisthènes* (83) n'en avoit pas aussi bonne opinion, prétendant que la Comédie ayant été instituée pour corriger les mœurs, il ne falloit pas y railler en badinant, mais reprendre avec aigreur, & même avec outrage : on lui conseilla de s'enveloper tranquillement dans son gros *Manteau* (84) & d'écouter sans rien dire. Il suivit cet avis, & ne s'en repentit pas. *Anacharsis* (85) eut soin de toute la dépense, parce qu'on se ressouvint qu'il avoit fait autrefois un traité des moïens de conduire un ménage à petits frais.

Voici de quelle maniére on distribua les rôles.

La Piéce est intitulée les *Intrigues d'Arlequin.*

Arlequin joüa son personnage sous plusieurs autres.

Aristote fit le Docteur.

On fit venir *Heléne*, (86) pour representer *Isabelle* ; sa

81. *Guillaume Postel* étoit de Baranton en Normandie : il nâquit en 1477. son habileté étoit si universelle pour toutes les *Langues*, qu'il se vantoit de pouvoir faire le tour de la terre sans truchement.

82. *Arnaud de Ville neuve* assûra que la fin du monde arriveroit en 1335. ou 1345. ou 1376. Il fit naufrage sur la Côte de Gennes en 1310. ou 1313.

83. *Antisthenès* disciple de Socrate fonda la secte des Cyniques. Sa morale étoit aigre & outrageante.

84. On remarque qu'*Antisthenès* est le premier des Philosophes qui a doublé son *Manteau*, afin de ne point porter plusieurs sortes d'habits.

85. *Anacharsis* fit autrefois un Traité, dans lequel il enseignoit les moïens de conduire un *Ménage à petits frais.*

86. *Heléne* est celle qui aiant été enlevée par Pâris, fut cause de la fameuse guerre de Troye.

ſa joie ne fut pas petite, quand elle apprit qu'on la mandoit pour joüer encore un rôle amoureux.

Galanthis (87) adroite ſervante d'*Alcmène* fut ſervante d'*Iſabelle* ſous le nom de *Colombine.*

Zenon (88) joüa pour *Octavio.*

Diogène pour *Mezzetin.*

Démocrite pour *Pierrot.*

Ariſtippe pour *Paſquariel.*

Eſope (89) pour *Polichinel.*

Epictete (90) pour *Pluton.*

Confutius, *Bias* & *Solon* pour *Minos*, *Eaque* & *Rhadamante* Juges des Enfers. (91)

On donna ordre à *Agrippa* de bien faire le Magicien.

On fit venir les trois *Furies*, (92) *Lucrece* (93) Dame Romaine, *Hypocrate* (94), *Orphée* (95) & *Terence* (96) pour joüer les perſonnages qui étoient ſous leurs noms; & des Diſciples d'*Epicure* & d'*Ariſtippe*, pour repreſenter des Garçons Traiteurs.

J'oubliois de dire que le Philoſophe *Alcmeon* (97) fit de grandes inſtances, pour obtenir la permiſſion de faire un perſonnage de Médecin, à cauſe que la Médecine avoit été l'objet de ſes principales études; mais on rejetta ſes priéres, & on ne le regarda

87. *Galanthis* ſervante d'Alcmène, mere d'Hercule.

88. J'ai parlé de *Zenon*, n. 35.

89. Eſope avoit le corps contre-fait.

90. Epictete. J'ai parlé d'Epictete, n. 41.

91. *Confutius*, *Bias*, & *Solon* furent des *Juges* & des Legiſlateurs célèbres.

92. *Megére*, *Tyſiphone*, & *Alècto* étoient, ſelon les Poëtes, les trois *Furies* des Enfers.

93. *Lucréce* aiant été violée par *Tarquin* ſe tua d'un coup de poignard.

94. *Hypocrate* fameux Médecin.

95. *Orphée* fameux Muſicien, & Mary d'Euridice.

96. *Terence* Poëte Latin.

97. *Alcmeon* vivoit vers la 69. Olympiade. Il s'appliqua particuliérement à la Medecine. Selon lui l'adminiſtration de toute la nature dépend proprement de la *Lune.*

da que comme un *Lunatique*, à qui on ne devoit pas se fier. On ne voulut aussi donner aucun Rôle à *Cleante* (98), parce que (malgré les remontrances de *Diodore* (99) qui vouloit qu'on prît du temps), on avoit dessein de representer bien-tôt cette Piéce; ce qu'on n'auroit pu faire, à cause qu'il étoit fort lent à apprendre. Il se contenta du soin qu'on lui donna, de remplir des tonneaux d'*Eau* (100) puisée dans un puits que lui montra *Phericide*. (101) On mit cette eau derriére le Théâtre, afin de subvenir au besoin, si par malheur le feu venoit à prendre aux Décorations.

Pluton voiant venir *Diagoras* (102), pour voir ce spectacle, le fit chasser, pour n'avoir pas le chagrin, d'avoir dans un temps de réjouïssance dans sa Cour, un homme qui lui étoit si odieux. *Stilpon* (103) le „ voiant ainsi chassé, lui dit; Si tu avois été aussi „ adroit que moi, tu n'aurois pas encouru la hai- „ ne de *Pluton*. *Diagoras* se retira sans rien répondre „ auprès de *Theodore* (104)

Anaxi-

98. *Cleante* étoit fort lent à apprendre ce qu'on lui enseignoit.

99. *Diodore* étant un jour chez Ptolomée Soter, Stilpon lui fit quelques questions, ausquelles ne pouvant répondre sur le champ, il demanda du temps; le Roi l'aiant raillé, en l'appellant *Cronos* (qui signifie le temps,) il sortit en colére, & mourut de regret. D'autres disoient, pour le railler qu'il ne s'appelloit plus *Cronos*, mais *Onos*, qui signifie âne.

100. *Cleante* étoit si pauvre, qu'il étoit obligé pour gagner sa vie, de tirer de l'eau pendant la nuit, afin de pouvoir vaquer à l'étude pendant le jour.

101. *Pherecide* Syrien qui vivoit vers la 55. Olympiade, fut maître de Pythagore. Il prédit un tremblement de terre en beuvant de l'eau d'un *Puits*.

102. *Diagoras* Athenien passoit pour Athée.

103. *Stilpon* aiant été accusé d'Atheisme, se justifia par un équivoque. Lisez le Théâtre Philosophique.

104. *Theodore* vouloit détruire la croiance qu'on avoit des Dieux.

Anaximandre (105) eut ordre d'examiner la Piéce, pour voir si elle étoit dans la régle des 24. heures ; on fit si bien, qu'il y trouva son compte.

Pour moi j'eûs mon occupation particuliére dans ce divertissement ; on me choisit à cause de mon Livre de la *Subtilité*, (106) pour apprendre aux Acteurs les souplesses dont ils avoient besoin. Enfin chacun ne songea qu'à se divertir, & à divertir les autres.

Les Acteurs aiant appris en très-peu de temps tout ce qu'ils avoient à dire : on s'assembla pour joüer cette agréable Piéce ; & après que *Pluton* & toute la Compagnie se furent placez dans des lieux préparez exprès, *Pythagore* (107) fit entendre sa Symphonie, & ensuite on commença la Comédie, comme vous l'allez lire. Vous remarquequerez, s'il vous plaît, en lisant le troisiéme Acte, qu'*Arlequin* songeoit beaucoup à retourner dans Votre Monde.

105. *Anaximandre* passoit pour l'inventeur des Cadrans.

106. *Cardan* a fait un Livre intitulé *de Subtilitate rerum*, de la subtilité des choses.

107. *Pythagore* se servoit, comme j'ay déja dit, souvent de la musique.

LES INTRIGUES D'ARLEQUIN, COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

OCTAVIO, ARLEQUIN.

OCTAVIO.

As-tu perdu l'esprit, Arlequin? tu es dans des inquiétudes continuelles, tu cours par la maison comme un fou.

ARLEQUIN (*chante ces Vers d'Atys Act.1. Sc.1.*)

Tôt ou tard l'amour est vainqueur,
En vain les plus fiers s'en defendent,
On ne peut refuser son cœur
A deux beaux yeux qui le demandent.

Signore è l'amore; oüy, Monsieur, c'est l'amour, c'est l'amour, vous dis je, qui m'excite à faire mille folies, tantôt il me fait manger tout ce que je trouve de meilleur devant moy, tantôt il me fait aller au Petit Panier, aux trois Cuilliéres, à la Corne Muse, aux bons Enfans, & autres lieux où l'on se divertit, *per recrear mi viparimente*, pour me divertir aussi.

OCTAVIO.

Ce sont là de douces folies.

AR-

ARLEQUIN.

Ah, Monsieur l'Amour que je sens pour Colombine me fait perdre le peu d'esprit que j'ay. Je m'imagine la voir cette aimable Colombine. Je m'imagine la voir toûjours devant moy, & qu'elle est par tout où je suis.

OCTAVIO.

Mais du moins donne toy du repos pendant la nuit, afin de ne pas troubler celuy des autres, on t'entend courir dans ce temps-là de tous côtez comme un extravagant.

ARLEQUIN.

Monsieur, c'est que toutes les nuits je m'imagine que Colombine est quelque part dans la maison, par exemple, qu'elle s'est mise dans votre bourse; aussi tôt poussé par l'amour violent que j'ay pour elle, je vais (mais pourtant le plus doucemenr que je puis de peur de vous éveiller) je vais, dis-je, l'y chercher; mais la cruelle disparoît de telle sorte qu'elle ne laisse que quelques piéces sur lesquelles je me venge de sa cruauté. D'autresfois je m'imagine, qu'elle est à la cave; aussi-tôt j'y cours avec empressement; mais helas! je n'y trouve que ce que vous y avez mis, je veux dire quelques tonneaux de bon vin de Champagne; qui, quoy qu'innocens ne laissent pas de devenir les objets funestes de ma vengeance, car je leur perce le sein, sans avoir aucune compassion des plaintes qu'ils ne font pas, puis je me remplis de leur sang, pour y noyer mon amour, suivant ce conseil Bachique.

Je sens que Cupidon ce petit téméraire
Dans mon cœur voudroit se loger,
Mais, s'il ne sçait nager,
Je sçauray m'en defaire,
Car pour perdre ce Dieu malin,
Qui se plaît toûjours à mal faire,
Je le noyeray dans le vin.

C'est

C'eſt là Monſieur, *una canzonetta*, une petite chanſon, c'eſt à dire une chanſonnette.

OCTAVIO.

Chante-la donc, je te prie.

ARLEQUIN.

Que je chante ces Vers, oüy da, tenez, écoutez, *je ſens.... je ſens....*

OCTAVIO.

Dis donc ce que tu ſens.

ARLEQUIN.

Ce que je *ſens*? je *ſens* bien mauvais, Monſieur, (*il ſe met la main devant le nez*) l'amour qui me poſſede a liquefié les matiéres de ... de ... de ... enfin je *ſens* mauvais comme le diable.

OCTAVIO (*à part.*)

Ce pauvre garçon me fait pitié, c'eſt l'amour qui le jette dans toutes ces extravagances; mais comme j'aime la maitreſſe de Colombine, il faut que je faſſe ſervir ſa paſſion à la mienne. (*à Arlequin*) Tu aimes donc extrémement Colombine?

ARLEQUIN.

Monſieur je l'aime, *mille volte*, oüy mille fois plus que ... plus que vous.

OCTAVIO.

Je n'en doute pas: ça parle moy.

ARLEQUIN (*court autour du Théâtre, puis autour d'Octavio, comme s'il vouloit attraper une mouche, après avoir dit.*)

Ah Signor! la voilà Colombine, je m'en vais l'attraper.

(*Après avoir couru il voit une mouche ſur le viſage d'Octavio & dit.*)

Ah, coquine de Colombine, *perfida*, *ſcelerata*! tu te vas mettre ſur le viſage de mon maître pour le baiſer! Ah je m'en vais bien te faire quitter la place

(*Il prend ſon épée pour en frapper le viſage d'Octavio. Octavio ſe veut deffendre, & Arlequin dit.*)

Non, Signor, jo voglio vendicare vossignoria, oüy je vous veux venger de l'injure que vous fait cette effrontée. Je veux vous casser toutes les dents, afin que cette friponne ne puisse se faire aucun retranchement pour se deffendre contre mes poursuites, allons. (*Il chante ce Vers d'Atys Act. 5. Sc. 3.*)

Il faut combattre, amour, seconde mon courage.

(*Octavio se voyant poursuivi ôte la mouche qu'il avoit mise sur son visage, & la jette dans le parterre en disant.*)

OCTAVIO.

Tiens la voilà, je vais la jetter, pour te mettre en repos.

ARLEQUIN (*au parterre.*)

Messieurs, gardez vos visages ; car si je vois la mouche dessus, je...

OCTAVIO.

Laisse là tes folies, je te prie, pour m'écouter un moment. Tu sçais que j'aime Isabelle, & je sçai que tu aimes sa servante Colombine.

ARLEQUIN.

Comment dites-vous, Mr. j'aime Colombine ?

OCTAVIO.

Oüy.

ARLEQUIN.

Jo amo Colombina ! ... Ah oüy, oüy, par ma foy je ne m'en souvenois plus. Oüy, oüy j'aime Colombine.

OCTAVIO.

Puisque tu l'aimes, Je te la feray épouser.

ARLEQUIN (*Il saute de joye.*)

Vous me ferez épouser Colombine ?

OCTAVIO.

Oüy, si par tes intrigues tu me fais épouser Isabelle. Il faut pour commencer à me rendre ce service, que tu fasses ensorte de luy parler toy-même, afin de luy confirmer mon amour.

AR-

ARLEQUIN.

Cela eſt fait, allons. Allons nous-en. Retirons nous, la nuit vient, elle me fera trouver quelque invention. Mais il fait *noirement* obſcur, trouverons-nous bien la maiſon? (*Ils ſortent en tâtonnant.*)

SCENE II.

PIERROT *ſeul avec une bouteille coëffée.* (*C'eſt une nuit.*)

ALlons, mon pauvre Pierrot, donne toy cette nuit un peu de la petite joye avec cette bouteille que tu viens de dérober à ton maître le Doctcur. La joye, la petite joye, oh, oh! ça décoëffons la un peu.... (*Il veut la décoeffer.*)

SCENE III.

POLICHINEL, PASQUARIEL, PIERROT.

POLICHINEL (*en tâtonnant.*)

E*Cco una notte bene nera.*

PASQUARIEL (*auſſi en tâtonnant.*)

Cette nuit-cy porte un grand deüil, car elle eſt bien noire.

(*Polichinel & Paſquariel trouvent Pierrot en tâtonnant, & mettent leurs deux mains ſur la bouteille.*)

PIERROT (*après avoir compté leurs mains & les ſiennes: dit.*)

Six mains pour tenir une bouteille; ah! s'il y a autant de goſiers, je ne ſerai pas en danger de m'enyvrer.

SCENE IV.

PASQUARIEL, PIERROT, MEZZETIN, ET POLICHCHINEL.

MEZZETIN.

JE ne ſçai quel vertigo me tient, je ne puis dormir cette nuit.

Star in letto e non dormire, è coſa da far morire.

(*Il trouve Pierrot, & mettant les mains deſſus la bouteille, il dit:*)

Ah! voila du jus de Pavot qui me fera dormir comme je le ſouhaite, ſi j'en puis goûter.

PIERROT (*compte les mains, & en trouvant huit, il dit:*)

Je ſuis, je croi, dans la boutique d'un Gantier, car voila bien des moules de gant.

SCENE V.

PIERROT, PASQUARIEL, MEZZETIN, POLICHINEL, ARLEQUIN (*avec une lanterne ſourde fermée.*)

ARLEQUIN.

JE crains que l'amour ne me conduiſe mon maître & moi aux petites-maiſons. Nous ſommes toûjours ſur pied l'un & l'autre. O amour! ô Cupidon! petit filou qui m'as coupé la bourſe, où je tenois renfermé le tréſor de ma liberté.

(*Il rencontre Pierrot avec ſa bouteille, & les huit mains deſſus, puis il dit:*)

Il faut que cette bouteille ſoit très-malade; car voila bien des Chirurgiens qui veulent lui tirer du ſang.

PIERROT (*compte encore les mains, & dit:*)

Je penſe que les filous ont ſemé ici des mains, pour me prendre ma pauvre bouteille!

AR-

ARLEQUIN (*bas.*)

Je ferai le bourreau qui ferai justice de toutes ces mains-là. (*Il s'en va.*)

PIERROT.

J'entends parler de bourreau ; ne serois je point sous des fourches patibulaires, d'où tombent les mains de ceux qui y sont pendus.

ARLEQUIN (*vient & chante ces Vers imitez d'Atys, Act. 4. Sc. 6.*)

Venez former des nœud charmans,
Arlequin, unissez ces quatre garnemens.

(*Ensuite il leur lie à tous les bras & la bouche avec des bandes qu'il a apportées, de sorte qu'ils sont comme des momies; puis il prend la bouteille, ouvre la lanterne, & leur dit:*)

Je vous avertis tous quatre, que je ne vous mettrai point en liberté, que vous ne m'ayez promis de m'aider dans une intrigue que je médite pour servir l'amour de mon maître. Et pour marquer que vous me le prometrez, faites chacun une inclination bien basse. (*Ils la font, & Arlequin leur dit:*)

Encora, encora, fate un'inchinazione piu bassa.

(*Il les délie, & en les déliant, il chante ces Vers, imitez d'Atys, Act. 5. Sc. 5.*)

Je commence à trouver leur peine trop cruelle,
Une tendre pitié rappelle
Un peu de charité pour ces quatre bandis.

(*Il leur parle à l'oreille, puis ils se retirent.*)

SCENE VI.

ARLEQUIN (*seul.*)

(*IL ferme sa lanterne, & après s'être assis par terre pour boire à son aise, il parle ainsi à sa bouteille.*)

Ah! ma chere nourrice, quel plaisir je ressens, quand je suis avec vous.

(*Il fait le petit enfant, & chante cette Chanson sur un air enfantin, en embrassant sa bouteille.*)

La bouteille est ma nourrice,
Ah! que je suis heureux d'être son nourriçon.
Quand je la tette, quel délice!
Si l'on m'en veut sevrer je serai sans raison;
Je ferai le petit dragon,
Je rugirai comme un lyon;
J'égratignerai comme un griffon,
Je crierai comme un petit demon,
Oüais, oüais, oüais,
Si maman tetonne,
Ne me donne,
Du jus de la tonne,
Je ne me tairai jamais,
Ouais, ouais, ouais.

(*Il continue de parler à sa bouteille, & dit:*)

Ah *la cara padrona del mio cuore, ah le delizie della mia anima, ah ch'io t'amo!* Ah, toi qui fais tout le plus grand plaisir de ma vie, que je t'aime!

COLOMBINE (*vient, écoute, & dit tout-bas.*) Je l'entends. Ah le perfide! il en aime une autre que moy!

ARLEQUIN (*continue.*)

Que j'ai de joye, quand je te possede! viens que je t'embrasse. (*Il embrasse la bouteille.*)

COLOMBINE.

Ah! il faut que je me venge. (*Elle vient en tâtonnant, puis prend la bouteille pensant que c'est la tête de sa rivale, la jette par terre, & la casse. Ensuite Arlequin dit en cherchant sa lanterne sourde.*)

ARLEQUIN.

Ohimé! Ecco tutti miei piacéri per terra; voila toute ma joye qui va s'écouler. (*Il prend sa lanterne & l'ouvre, puis voiant Colombine, il dit*) Ah! Colombine, qu'as tu fait? tu m'as, tu m'as ôté ce que j'ay ôté à d'autres.

COLOMBINE.

Je te demande pardon, Arlequin, je pensois, t'entendant parler à ta bouteille, que tu parlois à ma rivalle. *Chevedi, se tu ami un' altra, ioli svellerei il cuore, io la farei mangnar, quando tu dovessi creparne.*

ARLEQUIN.

Eh, fi fi, Colombine, ne sçais-tu pas que je t'aime à la folie? ne me fais point de si terribles menaces.

COLOMBINE.

De bonne foi m'aimes-tu?

ARLEQUIN.

Oüy assurément je t'aime. Je t'aime comme les filous aiment la bourse: Et toi m'aimes-tu?

COLOMBINE.

Je t'aime comme les vieillards aiment l'argent.

ARLEQUIN.

Et moy je t'aime comme le Pont-neuf aime la Samaritaine.

COLOMBINE.

Et moy comme les Normands aiment les procès.

ARLEQUIN.

Et moy comme les Libraires aiment les Auteurs, qui ne demandent rien.

COLOMBINE.

Et moy comme les femmes qui aiment à paroître belles.

ARLEQUIN.

Et moi comme les Médecins aiment la maladie.

COLOMBINE.

Et moy comme les Procureurs aiment les grosses Lettres.

ARLEQUIN.

Et moi comme les jeunes gens aiment la dépense.

COLOMBINE.

Et moi comme les Musiciens aiment à boire.

ARLEQUIN.

Et moi comme le vent aime les giroüettes.

COLOMBINE.

Et moi comme les Comédiens aiment les grosses assemblées.

ARLEQUIN.

Ah alte-là. Je ne sçaurois rien ajoûter de plus fort: Comme les Comédiens aiment les grosses assemblées! J'avoüe qu'on ne peut pas aimer d'avantage. A propos d'amour, quand nous marierons-nous, Colombine, Reine de tous les païs de mon cœur, doüairiére de tous les doigts de ma main, perle digne d'être penduë aux oreilles de Gargantua, de Pantagruel, & autres grands Seigneurs; quand nous marierons-nous?

COLOMBINE.

Nous nous marierons quand tu auras trouvé le moyen de faire le mariage de ton Maître avec ma Maitresse.

ARLEQUIN.

Colombine, cela sera fait avant vingt-quatre heures. (Car il ne faut que ce temps là pour une Comédie reguliére) mais pour cela, il faut que j'entretienne ta Maitresse de l'amour que mon Maître sent pour elle.

COLOMBINE.

Elle va venir, attends-la.

ARLEQUIN.

Je me donneray bien de garde de l'attendre. Je crains trop le minois rebarbatif du Docteur. Je luy parlerai sous une autre forme & moins perilleuse. Tu en vas voir l'effet. Adieu Colombine.

COLOMBINE.

Adieu, Arlequin.

(*Ils se font plusieurs révérences sans rien dire.*)

SCENE VII.

COLOMBINE (*seule.*)

MA foi j'apprehende fort que nous ne réussissions pas pour le mariage que nous entreprenons de faire

faire entre Octavio & ma Maitresse ; car nous avons un pere à combattre dans plusieurs obstacles, qui seront très-difficiles à vaincre. Quoi qu'il en soit, ma Maitresse me fait trop de pitié pour ne la pas secourir dans ses besoins, particuliérement dans un besoin aussi pressant que celuy-cy. Quelle cruauté pour une pauvre fille de quinze ans, qui souhaite avec passion d'être mariée, & qui a cependant un pere, qui s'imaginant qu'elle est de bronze, ne pretend la marier que quand il trouvera un party extrêmement avantageux ; & qui s'est mis encore en tête de ne la donner à aucun de son païs, mais seulement à quelque Etranger des plus éloignez ; parce qu'à ce qu'il dit, plus le mary qu'elle aura, sera éloigné de ce païs-cy, plus il sera éloigné des folies qu'il prétend y remarquer tous les jours, comme si les fous n'étoient pas de tous païs. Ma foy, Messieurs les peres, vous ne sçavez ce que vous faites quand vous résistez à l'envie que vos filles ont du mariage, à moins que vous ne pretendiez par vos maniéres contrariantes les engager à se donner elles-mêmes un mary pour vous délivrer de cette peine ... mais Colombine, te voilà bien en train de parler morale, il ne s'agit pas de cela à present ... Ah voicy ma Maitresse.

SCENE VIII.

ISABELLE, COLOMBINE.

ISABELLE.

AH, Colombine, je te cherche il y a long-temps:

COLOMBINE.

Vous me cherchez ? Pourquoy ? Est-ce qu'il y a quelque chose de nouveau ?

ISABELLE.

Helas non. Je voulois seulement te demander si mon cœur soupirera encore long-tems en vain pour

Octavio, & si tu ne me trouveras pas quelque moien de *mollifier* la dureté de celuy de mon pere.

COLOMBINE.

Ah *mollifier* ! le joly mot ! oüy Mademoiselle, si je sçavois faire de jolis mots comme cela, ils me tiendroient lieu du plus agréable mari du monde. *Mollifier* !

ISABELLE.

Ah, Colombine, sors je te prie, sors pour une bonne fois des frontiéres de la raillerie : car comme tu sçais, elle est ton fort.

COLOMBINE.

Des frontiéres de la raillerie ! Ah, Mademoiselle, parlez François, si vous voulez que je vous réponde, & ne m'entretenez pas de balivernes.

ISABELLE.

Quoy, Colombine ; ce n'est pas assez de me railler, tu te fâches ?

COLOMBINE.

Quoi, Mademoiselle, ce n'est pas assez d'avoir envie d'être mariée, & de ne le pouvoir étre, vous voulez encore tourmenter votre esprit pour lui faire trouver mille mots précieux, qui ne sont bons qu'à vous faire mépriser, non seulement par des personnes indifférentes, mais même par Octavio qui vous aime éperduëment; ouy si Octavio vous avoit entendu dire ces impertinens mots, il ne vous regarderoit que comme une personne qui ne sera bonne à rien dans la suite, qui ne sçait dire que des choses extraordinaires, & qui est incapable de s'acquitter de tout ce qui regarde le commerce ordinaire de la vie.

ISABELLE.

Colombine, tu me prens par mon foible ; quand tu t'armes d'Octavio pour me combattre. Va je m'humaniseray dans la suite autant qu'il me sera possible. Mais dis-moy, Colombine, ne trouves-tu pas Octavio bien aimable ?

CO-

COLOMBINE (*d'un ton railleur.*)

Mais, vous-même, qu'en penſez-vous ?

ISABELLE.

Ah pour moy je ne trouve en lui aucun défaut ny de corps, ny d'eſprit. As-tu remarqué ſes maniéres d'agir engageantes ? il charme par ſes yeux, par les traits de ſon viſage, par ſes geſtes, par ſa demarche ; ſes mélancholies ſont toûjours accompagnées de douce langueur, ſes enjoüemens de modeſtie, ſes gayetez de retenuë ; enfin ſi tu ſçavois combien il a montré d'eſprit en me déclarant l'amour qu'il a pour moy....

COLOMBINE.

Ah, Mademoiſelle, tous les hommes ont de l'eſprit extrêmement, & ſont aimables au dernier point, quand ils ont ſçû mettre l'amour dans leur party ; car vous ſçavez bien que pour ce qui regarde l'amour vous l'avez prévenu.

ISABELLE.

Comment, je l'ay prévenu ?

COLOMBINE.

Je veux dire que vous l'aimiez avant qu'il vous eût appris ſon amour.

ISABELLE.

Oüy, il eſt vray, je l'aimois ; mais plus je l'aimois, moins je le luy faiſois paroître ; car quoy que je ſois fort jeune, je ſçay bien que, pour engager les hommes, c'eſt comme cela qu'il faut faire.

COLOMBINE.

Helas, Mademoiſelle, vous ne ſçavez rien là d'extraordinaire. Toutes les filles en ſçavent autant que vous ſur cette matiére, dès qu'elles commencent à ſe ſentir.

ISABELLE.

Crois-tu, Colombine, qu'il m'aime bien ?

COLOMBINE.

Mais, Mademoiſelle ; pourquoy voulez-vous douter qu'il vous àime ?

ISABELLE.

C'eſt qu'on craint toûjours que ce qu'on ſouhaitte avec ardeur, n'arrive pas ; & que l'amour eſt une paſſion qui ne ſe nourrit que de craintes, de doutes & d'inquiétudes.

COLOMBINE. (*Elle contrefait le ton d'Iſabelle.*)

Ah voila quelque dicton de Roman. *On craint que ce qu'on ſouhaite avec ardeur n'arrive pas, & l'amour eſt une paſſion qui ne ſe nourrit que de craintes, de doutes & d'inquiétudes.* Mercy de ma vie, je croy que vous autres, mes Demoiſelles, vous n'aimez que pour dire de belles choſes.

ISABELLE.

Tu grondes toûjours, Colombine ; dis moy de bonne foy, crois tu du moins qu'il ſoit bien perſuadé que je l'aime ? comme j'ay affecté quelque fois de luy paroître un peu indifferente, cela....

COLOMBINE.

Hé, allez, vous avez beau faire des minauderies, il devine tout ce que vous ſentez pour luy. Ma foi, Mademoiſelle, ces peſtes d'hommes en ſçavent bien long. Quand les femmes les aiment, elles ont beau ſe tenir ſur le qui-vive de la retenuë, ils le connoiſſent bien-tôt.

ISABELLE.

Quoy qu'il en ſoit, je veux la premiére fois que je le verray luy faire davantage connoître l'inclination que j'ay pour luy, parce qu'il n'y a point de temps à perdre. Je dois l'engager par des témoignages d'un amour reciproque à employer tous ſes efforts pour faire réüſſir notre mariage.

COLOMBINE.

Le voicy fort à propos.

SCE-

SCENE IX.

OCTAVIO, ISABELLE, COLOMBINE.

OCTAVIO.

COmme j'ay ſçeu, charmante Iſabelle, que votre pere n'étoit pas icy, je prens l'occaſion de ſon abſence, pour joüir du plaiſir de votre entretien. Ah que je ſuis heureux de trouver ce moment!

COLOMBINE.

C'a, ça, voila de grands préambules pour dire bien des choſes inutiles. Les amoureux n'ont jamais fait. Dites, dites des choſes eſſentielles.

OCTAVIO.

Colombine, tu n'as pas encore beaucoup de ſujet de te plaindre de l'inutilité de nos entretiens.

COLOMBINE

Monſieur, parlez des moyens de faire réuſſir votre mariage. Ce doit être-là le principal ſujet de votre converſation.

OCTAVIO (*à Iſabelle.*)

Puis-je eſperer, ma chére Iſabelle, que le ſuccès de nos intrigues pour me rendre heureux, vous fera un véritable plaiſir.

ISABELLE.

Le ſecours que j'y apporteray pour les faire réüſſir, vous ſervira de réponſe.

OCTAVIO.

Puis-je croire, ſans me flatter, que l'amour vous fera agir?

ISABELLE.

Si ce n'eſt pas l'amour, c'eſt quelque choſe qui luy reſſemble fort Mais qu'eſt que cecy?

(*Troisgarçons traiteurs apportent chacun un plat couvert.*)

OCTAVIO.

Ce ſont quelques mets que je viens joindre aux vôtres pour avoir le plaiſir de ſouper avec vous.

(*On entend le Docteur.*)

ISABELLE.

Ah, Octavio, je ſuis perduë!

COLOMBINE.

Allons, Monſieur, mettez vous vîte dans cette armoire avec votre ſoupé, & nous vous en délivrerons, quand l'occaſion en ſera favorable.

OCTAVIO.

Permets moy, je te prie, de dire à Iſabelle encore une ſeule parole.

COLOMBINE.

Allons, allons; vrayment il s'agit bien de jaſer à preſent; ſongez, ſongez ſeulement à vous mettre en ſureté.

(*Octavio ſe met dans une armoire avec les plats, & les garçons traiteurs ſe retirent.*)

SCENE X.

ISABELLE, COLOMBINE.

ISABELLE.

AH, Colombine, que je ſuis malheureuſe! Me voila perdue!

COLOMBINE.

Ma foy, Mademoiſelle, c'eſt à preſent que vous avez beſoin de *mollifier* le cœur de votre pere.

ISABELLE.

Helas! il n'eſt pas temps de rire.

SCENE XI.

LE DOCTEUR, ISABELLE, COLOMBINE.

LE DOCTEUR.

AH, ah, vous voila, que faitez vous donc icy ? il y a une heure que je vous cherche.

COLOMBINE.

Monsieur, nous nous sommes retirées icy pour.... pour ... ah, mon cher Maître, que j'ay de plaisir de vous voir, que vous avez bon visage ! vous rajeunissez tous les jours. (*Elle le flatte*)

LE DOCTEUR.

Il ne s'agit pas de tout cela à present. Il me faut dire pourquoy vous vous êtes toutes deux retirées icy.

COLOMBINE.

Ne vous voila-t-il pas déja de mauvaise humeur ? on n'a plus un moment de bon temps avec vous. Vous êtes toûjours dans le soupçon ! il faut que nous vous rendions compte de toutes nos actions, comme si nous étions de misérables esclaves. Vous avez beau faire, vous ne sçaurez pas tout.

LE DOCTEUR.

Du moins je sçaurai ce qui regarde votre conduite.

COLOMBINE.

Hé à quoy vous servira cette science qui regarde notre conduite ?

LE DOCTEUR.

Belle demande, cette science servira à me faire connoître si vous êtes dans l'ordre.

COLOMBINE.

Ah, ma foy, vous n'avez pas tout le tort ; car on doit toûjours douter si des filles que l'on gêne autant que vous nous gênez, vivent aussi réguliérement qu'on

qu'on le ſouhaitte. Dire à une fille qu'on ne veut pas abſolument qu'elle aille dans de certaines compagnies, qu'elle voye de certaines perſonnes, c'eſt juſtement luy en donner une plus grande envie, & une fille qui a cette envie ne manque guéres à la contenter, quelques précautions que l'on prenne pour l'en empêcher. Je ne veux pourtant pas dire que ma Maitreſſe ſoit de cette humeur, helas! la pauvre fille eſt ſi timide, qu'elle ne ſera jamais capable d'entreprendre ce que vous luy deffendrez.

LE DOCTEUR.

Elle fait ſon devoir.

COLOMBINE.

Mais vous, Monſieur, faites-vous le votre, quand vous ne voulez pas luy donner un mary ſelon ſon inclination!

LE DOCTEUR.

Mais toy, fais-tu ton devoir en oſant m'interroger, comme ſi j'étois ton valet, comme ſi je devois régler mes actions ſur tes volontez?

COLOMBINE.

Ouy, je fais mon devoir. Je prens le party de la juſtice. Vous devriez mourrir de honte de meſurer le temperamment de cette pauvre fille ſur le votre. Ouy, à cauſe que vous n'avez que du ſang gelé dans les veines, vous vous imaginez que le ſien eſt auſſi froid que le votre. Et ſur cette imagination, vous vous allez mettre en tête de ne la marier que fort tard, afin d'avoir le temps de luy trouver un mary ſelon votre goût, c'eſt à dire auſſi bourru, auſſi dégoutant, & auſſi attaché à l'argent que vous êtes, & ainſi vous allez expoſer cette pauvre enfant au plus offrant & dernier encheriſſeur.

LE DOCTEUR.

Oüais, comme vous dégoiſez, Mademoiſelle Colombine, vous en ſçavez bien long.

COLOMBINE.

Vous en ſçavez bien plus long que moy, en allongeant comme vous faites la vie ſolitaire de ma pauvre Maitreſſe. Jarny diable, ſi j'étois à ſa place, je l'accourcirois malgré vous ; en tout bien & en tout honneur s'entend.

LE DOCTEUR.

Iſabelle, eſt-ce toy qui inſtruis ſi bien Colombine ?

ISABELLE.

Mon pere ; je ne luy ay point ordonné de vous parler ainſi. Mais à vous dire franchement ce que j'en penſe, il me ſemble qu'elle a raiſon.

LE DOCTEUR.

Quoy ſerois-tu d'humeur à executer ce dont elle me menace ?

ISABELLE.

Mon pere, que ſçais-je ? pouvons-nous répondre de l'avenir ? il y a quelquefois de terribles momens.

COLOMBINE.

Ces momens, Monſieur, afin que vous le ſçachiez, ne ſont terribles que pour ceux qui gênent les filles. (*à Iſabelle.*) Parlez comme moy, pour luy faire peur.

LE DOCTEUR.

Colombine, croy moy, tai-toy.

COLOMBINE.

Parlez de marier ma Maitreſſe, c'eſt le vray ſecret pour me faire taire.

LE DOCTEUR.

A qui ? à Octavio ?

COLOMBINE.

A ce qu'elle aime, c'eſt à dire à luy. (*à Iſabelle.*) Helas dites luy donc à preſent quelque choſe pour *mollifier* ſon cœur.

ISABELLE.

Ouy, mon pere, mille qualitez aimables que j'ay trouvées dans Octavio, & que vous pourriez y remarquer vous-même, m'engagent à le préférer à tout autre.

LE

LE DOCTEUR (*en se moquant.*)

Ouy, ma fille, une qualité la plus aimable que je ne trouve pas dans Octavio, & que tu ne pourras y remarquer toy même, m'engage à le postposer à tout autre.

COLOMBINE.

C'est beaucoup d'argent, voila, Mademoiselle, la qualité aimable qui manque à Octavio, & dont votre petit papa mignon veut parler : ce ne sont pas des fleurettes que votre pere veut qu'on vous conte, il veut qu'on vous conte des écus ; ce n'est pas un homme que votre pere vous veut faire épouser, il veut vous faire épouser des écus ; il ne vous a pas mise au monde pour posseder un beau mari, il vous a mise au monde pour posseder de beaux écus ; encore une fois Isabelle au plus offrant & dernier encherisseur, & gare que dans la suite l'âge ne vous fasse vendre au rabais.

LE DOCTEUR.

Nous parlerons de tout cela une autrefois, songeons à souper.

COLOMBINE.

Ah ma foy, Monsieur, comme nous ne vous attendions pas, nous n'avons rien fait préparer.

LE DOCTEUR.

Votre soupé me suffira.

COLOMBINE.

Notre soupé, Monsieur ? Eh est-ce que nous mangeons ? vrayement votre méchante humeur nous rassasie trop pour permettre que nous ayons appetit.

LE DOCTEUR.

Mais enfin il faut que je soupe. . . .

SCE-

SCENE XII.

COLOMBINE, LE DOCTEUR, UN PAYSAN, ISABELLE.

COLOMBINE (*voyant entrer un Payſan, dit au Docteur* :)

DEmandez de quoy ſouper à ce pitault; car il paroît par ſon embonpoint ne pas manquer de ce qu'il faut pour vivre.

LE DOCTEUR.

Ce n'eſt pas toûjours la bonne chére qui engraiſſe; l'eſprit content donne plus de ſanté que l'abondance des viandes.

COLOMBINE.

Tenez donc votre eſprit content, pour vous bien porter ce ſoir; car vous ne devez pas vous attendre à la bonne chére.

LE DOCTEUR (*à Colombine.*)

Que de raiſonnement ! .... (*au payſan.*) que demandez-vous, mon amy?

LE PAYSAN (*au Docteur.*)

Bouttez, bouttez deſſus, ſi vous plaît, Monſieur, bouttez deſſus, avant que je parlions. Bouttez, dis-je votre chapiau.

LE DOCTEUR.

Je le mettray après vous.

LE PAYSAN.

Oh, non; bouttez, vous même le premier; c'eſt votre honneur.

LE DOCTEUR (*en le raillant.*)

Oh, vous me prenez pour quelque incivil, je ne feray pas la ſottiſe, vous la ferez, s'il vous plaît avant moy.

LE PAYSAN.

Je vous ſommes bian obligés; mais je ſçavons quieu

quieu marcy luire dans la civilité puarile & honnête. mais que de façons ! bouttons donc ensemble, entre nous autres, il ne faut point tant de frêmes ny de simonies. (*Ils se couvrent.*) Sçavez-vous biau, Monsieur le Docteur, que je suis marié avec ma femme, sans reproche, le puissai-je dire dea.

LE DOCTEUR.

J'en ay bien de la joye.

LE PAYSAN.

Ma femme Marinette est la fille de Jean Tuyau, oncle du couzin de la sœur de Mathurin Michaut. C'est elle tout fin drait que j'ay apousé, s'il a plus à Guieu, comme dit l'autre. Al avoit apousé an premiéres nôces le couzin de la bru de Jeannin Bertier, qui par l'agliance toucheoit de bian près à Leonard Bartaud, du côté du biau-frere de sa tante maternelle Piarre Boiratin : têtigué c'est une bonne mainagiaire, une bonne mainagiaire c'est ; ah al travaille de ses dix douas, faut voir. A ne fait pas comme ces Madames, qui ne faront que javoiller avec des godeluriaux ; jarny si queuqu'un venoit ravauder quant & elle, y trouvarroit à qui parler, à qui parler y trouvarroit....

LE DOCTEUR.

C'a au fait, qu'est ce qui vous ameine icy ?

LE PAYSAN.

Dame faut dire co dit l'autre, c'est bian le guiebe qui m'ameine icy. C'est que moy & ma femme j'avons une grande incommodité qui n'est pas petite ; & comme on dit que vous faites des marvailles avec des naissances, avec des poissons cordiables, & d'autres brinborions comme ça, je suis venu pour vous consulter, & me vela. Est-ce vous qui ressucitites l'autre jour le grand nigaud de garçon de ma commére Macée, quoy qu'il ne fût pas ancore mort ?

LE DOCTEUR.

Parlons de votre affaire.

LE PAYSAN.

Ah, Monſieur, c'eſt bian de la bonté! bian de la bonté c'eſt: Car c'eſt vous, n'eſt-ce pas, Monſieur, qui êtes le Docteur Baloüarde?

LE DOCTEUR.

Oüy, c'eſt moy.

LE PAYSAN.

Ah c'eſt votre grace, c'eſt bian de l'honneur, je vous ſommes biaucoup redevables de ce que vous êtes vous même!

LE DOCTEUR.

Il n'y a pas dequoy. C'a voulez-vous quelque remède?

LE PAYSAN.

Oh oüy, c'eſt ça tout juſte que je demandons.

LE DOCTEUR.

Vous êtes donc malades?

LE PAYSAN.

Ah vramant nannin, je ne ſommes pas malades, & je n'en avons pas d'anvie encore, qui eſt bian pis.

LE DOCTEUR.

Pourquoy voulez-vous donc un remède. Eſt-ce pour aller au devant de quelque maladie que vous craignez?

LE PAYSAN.

He dame voire, je ſeriens par ma figuette bian foux d'aller au devant du malencontre. Parlà jarny y viant aſſez-tôt, ſans que j'allions au devant de luy. Le mal, co dit l'autre, viant à cheval, & s'en retourne à pied.

LE DOCTEUR.

Hé bien donc, mon amy, que voulez-vous? Dites, expediez.

LE PAYSAN.

Monſieur, je vlons moy & ma mainagiaire un remède pour ſan que je vais vous dire, acoûtez, s'il vous plaît. Un petit tantinet de patience.

LE

LE DOCTEUR.

Ouy, volontiers. J'écoute.

LE PAYSAN.

Monsieur, j'avons, réverance parlé, six arpans de vigne vers la grande mare, dix-huit arpans de tarre du côté du clos de Martin Bâtié; hé là, celui qui heriti de la succession de Charlot Baudin, dont il avoit épousé la sœur, c'est à dire, celle qui étoit la commére de Marin Beugnié avec Blaise Oliviau, celuy...

LE DOCTEUR.

Mon amy, passons pardessus Blaise Oliviau, Marin Beugnié, & Charlot Baudin, & venons à vous. Quoy? est-ce que vous vous échauffez trop à cultiver ces terres, & que vous souhaitteriez de moy quelques remèdes rafraîchissans?

LE PAYSAN.

Non, Monsieur, ce n'est pas ça; laissez-moy dire seulement, si vous plaît, & je vous expliqueray ce que j'ay à vous dire plus clar que de l'iau de roche.

LE DOCTEUR.

Expliquez donc.

LE PAYSAN.

Monsieur, outre ces tarres j'avons ancore quarante cinq poulets d'inde, quatorze cochons gras à lard, cinq troupiaux de moutons, dixhuit vaches, & sept chevres; tenez, ces diables de chevres me donnent plus de peine à conduire & à garder, que je n'en aurois avec tous les ânes, Monsieur, de notre village. Vous voyez que vla bian de l'occupation, & que j'aurins besoin d'aide. Quand moy & ma femme nous nous épousîmes, je disions, oh j'allons, puisque nous vla mariez, avoir de petits garçons qui deviandront grands & qui nous aideront à travailler à tous sa; mais nos esprances ont été bian frustrisez; car, reverance parlé, pargoüai je n'avons eû que des filles.

LE DOCTEUR.

Hé bien que puis-je faire à cela?

COLOMBINE (*à part.*)

Voila un rustaut qui vient bien mal à propos pour faire durer notre embarras.

LE PAYSAN.

Acoutez, vla le principal, vla le tuautem; ma femme est encore grosse, en tout bian & en tout honneur, dà. Bian tôt a mettra bas, hiar comme je causions tous deux des affaires de noute mênage; je luy disi, jarny-que je voudrouas bian, Marinette, que tu boutisse queuque garçon au monde, pour venir travailler quant & moy aux vignes! Ah que je feroüas la tarte de bon cœur! Oh, mon pauvre Julian, dit-elle, je n'auray point ancore de garçon ste foüas cy; & pourquoy, sli dis-je c'est dit-elle que j'auray une fille; & pourquoi, sli dis-je, croüas-tu que tu auras une fille? C'est, dit-elle, qu'à toutes les foüas que j'ay eu mes filles, je crachois blanc avant que j'accouchisse; car comme tu sçais, quand on crache blanc, on a une fille. Oh hiar & avant hiar je crachi toûjours aussi blanc que du fromage à la pie, & bian d'autres jours ancore; mais sli dis-je, ne pourrins-nous point trouver moyan de te faire cracher noir, afin que tu ayes un garçon? Ah sdit-elle, cela sera bian difficile.

LE DOCTEUR.

Pas tant qu'elle pense. Aurez-vous bien-tôt fait?

LE PAYSAN.

Vla qu'est fait & conclu dans un petit monumant de patiance. Cependant, sdit-elle, ma commére Tiffaine qui entarri l'autre jour son mary m'a parlé d'un habile Docteur appellé Balouarde, & m'a assuré que ce Monsieur le Docteur a juré par son grand juron, que si son pauvre homme eût pû encore souffrir trois seignées, il ne seroit pas mort de ste maladie là, & qu'il l'auroit sans défaillance tiré d'affaire. Si tu

allois

allois vouare, ſm'a t-elle dit, mon amy Julian, ſi tu allois voüare cet habile homme; ouy-dà, ſli dis je; vas y donc vîte, ſma-t-elle dit. Pargoine, je n'ay point fait de retardance, je ſuis venu tout mon grand chemin tout coume un âne qui trotte pour vous trouver, & pour vous demander un remède qui faſſe cracher noir. Ula tout, Monſieur, je vous ay dit en conſciance tout ce qui en eſt.

LE DOCTEUR (*à part.*)

Ce pauvre homme a le cerveau bleſſé, c'eſt quelque fou; il me fait pitié; pour le contenter je m'en vais luy enſeigner un moyen infaillible pour cracher noir. (*Au Payſan.*) Mon amy, ſi vous & votre femme voulez cracher noir, mangez ſouvent des croûtes de pain brûlées. C'eſt là un remède ſûr & à peu de frais, comme vous voyez.

LE PAYSAN.

Pargouay, Monſieur, je ferons ſan que vous dites; car ſa eſt facile. Stapandant tenez vla (*il luy preſente de l'argent*) pour votre ordonnance: Car, comme vous ſçavez, toute peine mérite ſalaire; je ne veux pas dire de vous, peines de vilain ne ſont de rian comptées.

LE DOCTEUR.

Mon ami, je ne veux point de votre argent.

LE PAYSAN.

La, la, prenez toûjours, il vaut mieux un tian, que deux tu l'auras.

LE DOCTEUR.

Je vous remercie, je n'en veux point.

LE PAYSAN.

Prenez, vous dis-je, vous ne ſçavez pas qui vous pranra. Ancore bian que je ſinmes petits, je ne ſommes pas vilains.

LE DOCTEUR.

Je ne le prendray pas, vous dis-je.

LE PAYSAN.

Par mon vrament ſifet vous le prandrais. Je ſçay bian, comme dit l'autre, que je ne ſuis pas digne d'être capable ; mais pourtant vous le prandrais.

COLOMBINE (*au Docteur.*)

Hé prenez, Monſieur, prenez, ſans tant de façons; ou permettez-moy de le prendre en votre place, ſi cela vous incommode.

SCENE XIII.

LE PAYSAN, MARINETTE, LE DOCTEUR, ISABELLE, COLOMBINE.

LE PAYSAN (*à Marinette.*)

AH, ma femme, tu vians à propos comme moutarde, quand il faut manger boudin. Dis à Monſieur qu'il prenne l'argent que je li devons pour ſon bon avis. Tu cracheras noir, mon anfant.

MARINETTE: (*Elle crache au nez du Docteur.*) Voyons ſi cela eſt vray.

LE DOCTEUR.

Mon amie, crachez à terre.

LE PAYSAN.

Fi, vilaine d'incivile, je te bailleray ma foy ſur la gueule, ſi tu fais encore de ces villanies-là.

MARINETTE.

Dame, ne te fâche pas, Julian, ce que j'an ay fait, ce n'étoit que pour voir ſi ce que Monſieur le Docteur a dit étoit bian vray. Et, ſi je n'ay la berluë, i me ſamble, que je crache ancore comme je crachois.

LE PAYSAN.

Ah, vramant, ſa ne ſe fait pas comme tu panſes. Il faut auparavant que tu croques queuque choſe dans ta bouche, & pis tu varras marveille. Vian, vian

Vian vîte à la maison avec moy, & je t'apprendray ce qu'il faut que tu croques. Adieu, (*au Docteur*) Monsieur, j'emporte donc mon argent, puisque vous le denigrez. Faites (*à Marinette*) la révérence à Monsieur, ma-femme.

LE DOCTEUR.

Tréve de complimens, je suis satisfait.

MARINETTE.

Monsieur, je suis votre servante.

SCENE XIV.

LE DOCTEUR, ISABELLE, COLOMBINE.

LE DOCTEUR.

VOila une belle conversation que je viens de soûtenir ! Que ceux-là sont misérables, qui sont obligez de répondre indifféremment à tous ceux qui composent cette bête qui s'appelle peuple ! .... Mais enfin, Colombine, il faut que je soupe ..... (*On entend des tambours de basque.*) Qu'est ce que j'entends ?

COLOMBINE.

On vous apporte apparemment un soupé en gambades.

SCENE XV.

LE DOCTEUR, ISABELLE, COLOMBINE, ARLEQUIN en Egyptien, avec PASQUARIEL, PIERROT ET POLICHINEL.

LE DOCTEUR.

AH, ah, ce sont des Egyptiens, ils me font plaisir, j'aime leurs momeries.

AR-

ARLEQUIN (*au Docteur.*)

Bonjoura, Monsieura. (*à Isabelle*) Bonjouré, Madamé. (*à Colombine.*) Bonjouri servanti.

LE DOCTEUR.

Ah, ma foy ils sont gaillards.

ARLEQUIN (*à Pasquariel, à Pierrot, & à Polichinel.*)

Macacoüa, Macacoüé, Macacoüi, Dansata, dansaté, dansati.

LE DOCTEUR.

Voila, a, e, i; je ne sçay pas quand viendront o & u. (*Les Egyptiens tournent en dansant autour du Docteur, d'Isabelle, & de Colombine, desorte qu'ils passent entr'eux, & quand Arlequin passe proche d'Isabelle, il luy dit bas.*)

ARLEQUIN (*bas à Isabelle.*)

Je suis Arlequin.

ISABELLE (*bas.*)

Ah, Colombine, c'est Arlequin qui veut me parler.

COLOMBINE (*bas.*)

Il vient bien à propos: comme il est plein d'intrigues, il en trouvera peut-être quelqu'une pour tirer son Maître du garde manger.

ARLEQUIN (*au Docteur.*)

Möeo m'appello Macacoüo, & dira la bona ventura à vouo, si vouo leo vouleto.

LE DOCTEUR.

Enfin voila l'o, il ne manque plus que l'u. Vous me direz la bonne avanture si je le veux? Oüy, oüy, je le veux bien Monsieur Macacoüo.

ARLEQUIN (*dit à Pasquariel.*)

Macacoüa prena la mana gaucha de Monsieura: Macacoüé prené la mané droité de Monsieuré: Macacoüi preni le pieti gauchi de Monsieuri; & Moëo macacoüo regardero les dento, & touto le visagio de Monsieuro. (*Ils font ce qu'il dit; & luy continuë.*)

ARLEQUIN.

Monsieur, voüu estu bourru, fourbu, dissolu, goulu.

LE DOCTEUR.

Enfin voila l'u venu.

ARLEQUIN (*continue & dit en prenant la bourse du Docteur.*)

Monsieuru, voüu estu malotru, tortu mal battu, rompu.

LE DOCTEUR (*apercevant qu'on luy prend sa bourse, se débarasse d'eux, & dit :*)

Monsieur, a, e, i, o, u, je me suis apperceu, que vous m'avez deçu, c'est-à-dire, qu'auprès de vous ma bourse a disparu ; & si vous ne me la rendez, vous serez confondu, tondu, perdu : vous ne valez pas un quart d'écu, Monsieur a, e, i, o, u.

ARLEQUIN (*luy rendant sa bourse, chante ces deux vers tirez d'Atys, Acte 3. Scene 2.*)

Il faut souvent, pour devenir heureux
Qu'il en coûte un peu d'innocence.

Ah, Monsieur, il est vray que j'ay pris votre bourse ; c'est mon talent, ne feroit-ce pas conscience de laisser un si beau talent en friche.

LE DOCTEUR (*à part.*)

Je ne trouve pas cela extraordinaire ; car il faut toûjours se défier de ces sortes de gens. (*à Arlequin.*) Monsieur a, e, i, o, u, dites, je vous prie, la bonne avanture à ma fille & à Colombine.

ARLEQUIN.

Vous me faites trop d'honneur, Monsieur, trop d'honneur vous me faites, d'honneur vous me faites trop.

LE DOCTEUR.

Dites-la leur en particulier, car elles ne veulent pas que je sçache tout.

ARLEQUIN (*prend la main d'Isabelle pendant que*

les

les autres Egyptiens amusent le Docteur par leurs plaisantes postures.)

ARLEQUIN *bas & vite.* (*à Isabelle*)

Mon Maître m'a ordonné de vous venir dire, qu'il vous aime toûjours; que si vous ne l'aimez pas, il ne s'en soucie guéres ... non, je me trompe, c'est le contraire que je veux dire .... & ainsi .... car .... puisque .... c'est pourquoy ....

COLOMBINE (*bas.*)

Renguaine ton compliment, nous avons veu ton Maître depuis qu'il t'a donné ordre de venir parler à ma Maitresse.

ISABELLE (*bas.*)

N'importe, Colombine, laisse parler Arlequin de l'amour de son Maître pour moy, cela me fait un si grand plaisir, que....

COLOMBINE (*bas.*)

Et cependant vous manquerez l'occasion de faire sortir de sa cage ce malotru d'amoureux. Laissez-moy faire, Mademoiselle je suis plus sage que vous.

ARLEQUIN (*bas.*)

Hé bien qu'est-ce qu'il y a?

COLOMBINE (*bas.*)

C'est que ton Maître est venu nous voir, & a fait apporter icy un grand soupé; le diable de Docteur est entré, lorsque nous y songions le moins; de sorte que nous avons été obligées de mettre le soupé, & ton Maître (le soupé, tu entends bien) dans cette armoire comme dans un lieu de sûreté. Le Docteur nous a demandé à manger, & nous luy avons dit, que, comme nous ne l'attendions pas, nous n'avions rien preparé.

ARLEQUIN (*bas.*)

Quoy? il y a là dedans dequoy souper?

COLOMBINE (*bas.*)

Ouy, il y a là dequoy souper, ton Maître y est aussi.

ARLEQUIN (*bas.*)

Mon Maître n'est pas le principal; mais diable! c'est le soupé, il faut y mettre ordre & au plutôt, de peur qu'il ne se moisisse. (*il parle au Docteur.*) Monsieur, cela est fait. Elles seront contentes de moeo macacoüo. Pour vous, Monsieur, j'ay connu tantôt dans votre bouche que vous aviez grand appetit; c'est pourquoy je vous conseille d'aller souper, & si vous voulez, j'auray l'honneur de vous accompagner.

LE DOCTEUR.

Seigneur Macacoüo, vous feriez maigre chére, car nous n'avons rien à souper.

ARLEQUIN.

Vous n'avez rien? hé bien vous n'avez qu'à avoir quelque chose, nous sommes en bonne ville.

LE DOCTEUR.

Il est trop tard pour cela..

ARLEQUIN.

Hé si, vous vous mocquez de moy. Quoy vous ne connoissez pas Macacoüa? vous ne sçavez pas que je suis un prodige? *Ch'io sono un huomo straordinario?* Que je devine non seulement le passé; mais encore que je ne sçay rien de l'avenir .... Non, non, ce n'est pas cela que je veux dire .. Enfin sçachez qu'en moy (tenez regardez-moy bien) sçachez qu'en moi est renfermée la puissance des plus grands Magiciens. (*il dit vite ce qui suit.*) Je puis, par exemple, vous faire lire sans chandelle en plein jour. Je puis vous faire aller de Paris à Rome en une heure, pourveu que vous marchiez assez vîte pour cela. Je puis vous ressusciter, si vous voulez mourir, pourveu que vous ayez assez de forces & de vie pour faire ce que je vous ordonneray; je puis vous faire devenir grand Seigneur, pourveu que vous vous fassiez Chirurgien. Je puis vous rendre bien venu auprès de tout le monde, pourveu que vous ayez assez d'argent pour en donner beaucoup à ceux que vous verrez. Je puis vous

vous faire tuër impunément qui vous voudrez, sans craindre la Justice, pourveu que vous vous fassiez Médecin. Je puis vous faire aimer de toutes les Dames, pourveu que vous leur disiez bien à propos qu'elles sont belles. Je puis vous faire bâtir de superbes Palais, sans aucune dépense, donner de sanglans combats, sans répandre une goutte de sang, si vous sçavez bien faire des Romans. Je puis....

LE DOCTEUR.

Vos pouvoirs, Seigneur Macacoüo, sont grands dans vos promesses; mais les conditions que vous y joignez les rendent peu utiles.

ARLEQUIN.

Mes pouvoirs sont de peu d'utilité! Ah vous m'offensez, insolent perturbateur du repos public de mes autoritez. Voulez-vous voir une preuve incontestable de ma puissance? Vous n'avez pas soupé, n'est-il pas vray?

LE DOCTEUR.

Cela est vray.

ARLEQUIN.

Vous n'avez rien pour souper, n'est il pas encore vray?

LE DOCTEUR.

Cela est encore vray.

ARLEQUIN.

Voyez comme je devine tout. Vous avez grande envie de souper; avoüez-le-moy.

LE DOCTEUR.

Cela est vray, je l'avoüe.

ARLEQUIN.

Hé bien que diriez-vous, si je vous faisois trouver icy quelque part, par exemple, dans cette armoire de quoy manger votre sou, gourmand que vous êtes.

LE DOCTEUR.

Je vous en défie.

ARLEQUIN.

Vous osez me défier!
Ton insolence,
Téméraire vieillard, aura sa récompense. *

La voicy ta récompense, c'est un bon soupé dans cette armoire. (*il appelle*) Macacoüa, macacoüé, macacoüi, ouvrata prestamente l'armoiri, & apporta le platé que vous y trouveri.

(*Les Egyptiens ouvrent l'armoire, en tirent les trois plats, & Arlequin dit au Docteur.*)

Hé bien qu'en dites-vous, Docteur, en sçavez-vous autant faire avec votre Doctorat?

LE DOCTEUR.

Seignor Macacoüo, je n'en attendois pas tant de vous.

ARLEQUIN.

Ce n'est pas encore assez. Je veux que vous voyiez le diable qui me rend ce service. Allons.

ISABELLE.

Ah, je vous prie, ne faites point paroître une si horrible figure.

COLOMBINE.

Seigneur Macacoüo, faites le paroître joli si cela se peut.

LE DOCTEUR.

Sur tout qu'il n'ait point de cornes.

ARLEQUIN.

Craignez-vous que vous prenant pour un belier, il ne vienne luitter contre vous?

ISABELLE (*faisant semblant d'avoir peur.*)
Seigneur....

COLOMBINE (*faisant semblant d'avoir peur.*)
Monsieur Macacoüo.

ARLEQUIN.

Taisez-vous, canaille terrestre, j'ay pitié de vous. Ne

* Ces Vers sont du Cid.

Ne craignez rien. Le diable va prendre une des plus jolies formes du monde. Vous allez voir.

(*Il se tourne du côté de l'armoire, & chante ces quatre vers imitez de l'Opera d'Atys. Acte 5. Scene 2.*)

Toy, qui portes par tout & la rage & l'horreur,
Cesse de demeurer dans cette armoire sombre,
Viens manger avec moy ce soupé cuit à l'ombre,
Et sur tout fais icy moins de mal que de peur.

OCTAVIO (*sort de l'Armoire se cachant le visage d'une main, & tenant un Pistolet de l'autre. Le Docteur, Isabelle, & Colombine s'enfuyent. Arlequin, Pierrot, Mezzetin, Pasquariel, & Polichinel fuyent aussi d'un autre côté avec les plats, & Octavio les suit.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN (*seul & triste.*)

IL n'y en a pas un de vous, Messieurs, qui ne pense après m'avoir veu emporter un si bon soupé, que je viens de faire la meilleure chére du monde; vous vous trompez, je n'ay pas mis un seul morceau dans ma bouche. Dans ma bouche un seul morceau je n'ay pas mis, pas mis je n'ay dans ma bouche un seul morceau. (*Il change de ton de voix.*) Vous me direz, pourquoy donc, Arlequin, as tu été si sobre? qui t'a pû empêcher de profiter d'une si favorable occasion, toy qui es si gourmand? (*Il se répond*) Je m'en vais vous le dire. (*Il change de ton.*) Est-ce que tu as fait tomber les plats par terre, car tu es assez balourde pour cela? (*Il se répond*) Non,

Messieurs, ce n'est pas cela : c'est .... (*Il change de ton*) Est ce que tu n'avois pas faim? (*Il se répond*) Hé non, Messieurs, laissez-moy vous répondre, je vous en prie. (*Il change de ton*) Est-ce que tu ne trouvois pas les viandes bien apprêtées? (*Il se répond.*) Helas non, encore une fois, laissez moy donc vous répondre; car vous ne le devinerez jamais. (*Il change de ton.*) Hé bien dis-donc vîte : car tu nous impatientes. (*Il se répond.*) C'est plutôt vous qui m'impatientez avec vos questions importunes; n'en avez vous plus à me faire? (*il change de ton.*) Non, non, tu n'as qu'à parler, nous t'écouterons sans dire mot. (*il se répond.*) M'y voila, écoutez donc. A peine avons-nous été hors de la maison du Docteur, portant, comme vous avez pû voir, dequoy nous régaler à tire-larigot, que quatre grands coquins de garçons du Traiteur qui avoit prêté le soupé, (je dis prêté & non pas apprêté, cette différence de mots est icy très-remarquable,) sont venus au-devant de nous, & nous ont dit avec une civilité tuante, Messieurs, vous êtes trop chargez, nous vous allons soulager. Ha, Messieurs, leur ai-je dit, nous allons bient-tôt nous délivrer de notre charge. Ces quatre grands pilliers de cuisine, qui n'entendoient pas raillerie, nous ont donné à chacun un soufflet en même temps? aussitôt nous avons mis chacun une main à notre joüe, pour secourir charitablement cette partie innocente & affligée. Les valets traitteurs, ou plutôt maltraitteurs, ont pris cette occasion de l'absence d'une de nos mains pour nous arracher ces aimables plats; & après nous les avoir enlevez, ils nous ont dit pour tout motif de consolation, que les viandes n'étoient pas payées; que mon Maître étant débiteur d'une grande somme envers le Traiteur, ils avoient été querellez par ledit Traiteur, de ce qu'ils avoient accordé à Octavio ces plats en l'absence de leur Maître, parce qu'il vouloit que mondit Maître, (écou-

tez bien cecy) parce qu'il vouloit que mondit Maître payât dans la suite tout ce qu'il prendroit avant que de s'en servir; que cependant si nous avions de l'argent pour payer ce festin, il étoit fort à notre service. Moy irrité de ce compliment, & me sentant monter la fureur aux talons.... (je veux dire à la tête) j'ay tiré.... (le diray-je?) j'ay tiré.... (ah, Messieurs, encore une fois le diray je?) j'ay tiré mon petit doigt, je l'ay lancé avec un courage digne de moy dans un de ces plats; & après l'avoir trempé dans la sausse d'une maniére intrepide, j'ay voulu le porter à ma bouche pour la consoler par ce petit rafraîchissement du malheur qui luy arrivoit; mais ces cruels, ces inhumains ces *Barbara*, *celarent*, *darii*, *ferio*, *baralipton*, m'ont empêché d'executer cette action d'humanité, & ainsi de toutes les parties de mon corps, il n'y a que mon petit doigt qui a soupé. (*il le regarde*) Le voila le petit drôle; vous avez soupé, mon amy; (*il le frappe*) Allez donc vous coucher. Ah quelle misére d'être le valet d'un Maître, qui n'a que de la pauvreté pour toutes richesses, & avec cela, qui est extrêmement amoureux! *Voler far l'amore, e non havere denari, è voler danzare senza gambe. I denari sono lo stromento di stromenti.* Oüy je le dis encore une fois en François comme en Italien; vouloir faire l'amour & n'avoir point d'argent, c'est vouloir danser sans jambes; si vous voulez, Messieurs, je vous le diray encore en Grec, en Allemand, en Normand, en bas-Breton ... mais je vois que vous secoüez la tête, c'est à-dire que ces langages vous paroissent trop rebarbatifs ... continuons la moralité; l'argent est l'instrument des instrumens. Avec l'argent on fait bien des choses. Helas je n'en ay point de cet argent, & je ne vois aucun moyen d'en avoir. Pauvre Arlequin! Tu sers pour ton pain, encore est-il bien bis. Mon Maître, pour me consoler; me dit quelque fois, ne te mets pas en peine; quand tu m'au-

ras servi long-temps, je te feray apprendre à lire, puis à compter, puis à écrire; en suite je te chercheray quelque bonne Commission, que e ne manqueray pas d'obtenir de quelque Sous Fermier par le moyen de certaines Dames bien faisantes, qui ont grand credit pour cela; & ainsi supputons. J'ay 35. ans; il dit qu'il songera à me récompenser quand je l'auray servi long temps, c'est-à dire par exemple 12 ans, 35. & 12. c'est 47. il me faudra 3. ans pour apprendre à lire; moy qui ay aimé jusqu'à present à mettre la division par tout, j'auray bien de la peine à assembler mes lettres 47. & 3. c'est 50 je feray 10. ans à apprendre à écrire en perfection. La belle écriture est bien nécessaire. La capacité se mesure beaucoup à present par l'écriture; c'est le passe-par tout de la plupart des Bureaux. Mais comme depuis ma jeunesse j'ay accoûtumé mes mains (*il donne à sa main la posture d'un homme qui prend*) à faire cela, il me sera bien difficile de les accoûtumer à faire cecy. (*il imite un Ecrivain.*) Et ainsi 50 & 10. c'est 60. Il me faudra pour apprendre l'Arithmetique, autant de tems que pour apprendre l'écriture, parce que je suis si accoûtumé à prendre sans comter, que j'aurai bien de la peine à quitter cette habitude. Voila 70. ans. Mon Maître sera ensuite bien 3. ou 4. ans à m'obtenir cette Commission; car j'auray grand nombre de competiteurs: le monde, ce semble, n'est presque composé à present que de Commis qui cherchent, de Commis qu'on révoque, & de Commis qui craignent d'être révoquez. Ajoutons 4. à 70. voila 74. ans Bon Commis pour l'autre monde! Il me faudra donner le pot de vin *all' amica del patrone della detta Commissione*, c'est-à-dire, un present à l'amie du Sous-Fermier; car cette amie n'est pas amie pour rien. Ce pot de vin, ce present, c'est la premiére année du revenu de la Commission. Je joüiray peut être de la seconde; mais Madame l'amie aura besoin la troisiéme

me année de quelque habit de conſequence ; pour le trouver, il faudra faire un mouvement dans les Commiſſions ; pour faire ce mouvement, on ne manquera pas d'ôter de ce grand bâtiment Commiſſionique Arlequin, comme une vieille cheville qui ne peut plus ſervir. Et voila à quoy ſe réduiſent tous les fruits d'une récompenſe attendue depuis ſi long-temps. *O infelice Arlèquino* ! O pauvre Arlequin, que tu es malheureux !

SCENE II.

OCTAVIO, ARLEQUIN.

OCTAVIO.

AH, Arlequin ; bon te voila, je te cherchois.

ARLEQUIN.

Moy, je ne vous cherchois pas ; car je perdrois mes peines, vous n'avez pas dequoy les payer ....

OCTAVIO.

Dequoy te plains-tu ? tu es d'une bien mauvaiſe humeur !

ARLEQUIN.

Marchand qui perd ne peut rire. J'ay perdu un certain ſoupé ....

OCTAVIO.

Conſole-toy, il t'en viendra un meilleur.

ARLEQUIN.

Il viendra un meilleur ſoupé ! ſon voyage ne ſera pas ſi-tôt fait ; car ſi vous le faites venir par eau comme les autres, il ſera long-temps en chemin. Je vous avoüe de bonne foy, Monſieur, que je ſuis las de vous ſervir.... Je vous prie de me dire une choſe ; m'avez-vous donné un ſeul liard depuis que je ſuis à votre ſervice ?

OCTAVIO.

Il eſt vray que je ne t'ay encore rien donné ; mais dequoy te mets-tu en peine, puiſque tes gages courent toûjours ?

ARLEQUIN.

Belle conſolation ! mes gages courent toûjours, dites-vous ? ma foy ils courent ſi vîte, que je ne les ſçaurois attraper.

OCTAVIO.

N'eſt-ce pas moy qui t'habille ?

ARLEQUIN.

N'eſt ce pas moy qui vous habille auſſi tous les matins ?

OCTAVIO.

N'eſt-ce pas moy qui te nourris ?

ARLEQUIN.

N'eſt-ce pas moy qui vous nourris auſſi ? qui eſt-ce qui vous apporte à boire & à manger, quand vous êtes à table, ſi ce n'eſt moy ?

OCTAVIO.

N'eſt-ce pas moy qui te donne un lit pour te coucher ?

ARLEQUIN.

N'eſt-ce pas moy qui fais le votre ?

OCTAVIO.

N'eſt-ce pas moy qui te loge ?

ARLEQUIN.

N'eſt-ce pas moy qui vous ouvre la porte pour vous faire entrer au logis ? *Vedete un poco, jo non haveva ancora fatto tutte le queſte riſleſſioni.* Oüy j'ay grand tort d'avoir attendu ſi tard à faire toutes ces reflexions.

OCTAVIO.

Arlequin, ſans tant diſcourir, ſers ſeulement mon amour.

ARLEQUIN.

Ah quelle fatigue de ſervir un Maître jeune, impatient,

patient, & amoureux! De bonne foy je croy que l'amour vous fera tourner la cervelle, & qu'il me mettra sur les dents, si taut est qu'il m'en reste quelqu'une dans la bouche; c'est dont je doute fort; car à force de mâcher à vuide, elles se frottent tellement les unes contre les autres, qu'elles ne peuvent pas durer long temps.

OCTAVIO.

Arlequin, mon amy, ne te fâche point, je t'en prie. Va, va, je te récompenseray un jour mieux que tu ne penses de toutes les peines que tu prendras. Un serviteur qui sert l'amour de son Maître a trouvé le veritable secret pour faire fortune.

ARLEQUIN (*imitant le ton de voix d'Octavio.*)

Arlequin, mon amy, ne te fâches pas, je t'en prie. Ah des douces paroles! Elles sont dites en temps & lieu; c'est-à-dire que .... Eh vous m'entendez bien.

OCTAVIO.

Explique toy mieux, si tu veux que je t'entende.

ARLEQUIN.

Hé bien pour ne tourner point tant autour du pot, je veux dire que voila comme parlent les jeunes Maîtres comme vous, quand ils ont besoin des pauvres valets comme moy; mais quand ils s'en peuvent passer, ils changent bien de style; ils ne les traittent que de fripons, de coquins, & ne les menacent que de leur casser la tête.

OCTAVIO.

Ne moralisons point tant, Arlequin, ne moralisons point tant. Encore une fois, je te prie de servir mon amour.

ARLEQUIN.

On vous peut appeller l'amoureux bannal de tous les lieux où vous demeurez: pour moy je ne comprens plus rien dans votre humeur. Vous seriez bon à faire des allumettes; car vous prenez feu bien facilement; je croy que vous n'êtes composé que de poudre, de souphre & de salpêtre.

OC-

OCTAVIO.

Pourquoy ne veux-tu pas que j'aime aussi bien que toy ?

ARLEQUIN.

Si vous n'aimiez que comme moy, vous ne seriez pas si maigre ny si inquiet. Ventre-pot & cuillére ? aimez, aimez *primò* Mademoiselle la bouteille, divertissez-vous avec elle, faites souvent bonne chére ; voyez-vous, Monsieur, lorsque je suis en frairie, & que l'on me sert du vin qui a un beau teint, du pain qui a de grands yeux, & une andoüille bien dôduë & d'un en-bon-point, qui fait venir l'eau à la bouche, je préfére ces beautez à celles des Isabelles, des Colombines, & de toutes les plus belles femmes du monde.

OCTAVIO (*s'impatiente.*)

As tu tout dit.

ARLEQUIN.

Non, & si vous vouliez avoir patience, je vous en dirois bien d'autres ; car il y en a bien à dire sur votre chapitre. Je vous dirois, par exemple, que souvent vous tirez votre poudre aux moineaux, & que vous battez des buissons, dont les autres prennent les oyseaux ; que vous êtes si violent dans vos passions, que vous vous en trouverez à la fin fort mal, parce que friand attend & gourmand se brûle, & que s'il arrive quelquefois que vous fassiez des mariages de gens des vignes, tant tenu tant payé, bien des pauvres filles aussi se repentent d'avoir écouté vos fleurettes ; mais ce repentir n'est que de la moutarde après dîné : je vous dirois encore que ...

OCTAVIO.

Hé bien, coquin, as tu resolu aujourd'huy de m'assommer de proverbes ?

ARLEQUIN.

Ma foy, Monsieur, il n'y a point de feu sans fumée : on a beau vouloir se contraindre : on se fait tôt

ou

ou tard connoître pour ce qu'on eſt. Tantôt c'étoit, mon amy Arlequin, ne te fâche pas, je t'en prie; & à preſent je ſuis un coquin. Voila ce que les ſerviteurs doivent attendre de la plupart des Maîtres. N'importe; allons, (*il ſe flatte*) mon pauvre Arlequin, faiſons le bien contre le mal. Monſieur, je vous fais l'honneur de vous aimer plus que vous ne penſez. Laiſſez-moy ſeul ici pour ſonger à ce que vous ſouhaittez de moy.

OCTAVIO.

Tu veux être ſeul ?

ARLEQUIN.

Ouy, je veux être ſeul, afin de n'avoir point de détractions.

OCTAVIO.

Tu veux dire, diſtractions. Hé bien, je te laiſſe ſeul, puiſque tu le veux; mais reſſouviens-toy ſur tout que je n'aime à preſent qu'Iſabelle, que je n'aimeray plus qu'elle, & que je ne pourray être heureux que par le mariage qui m'unira avec elle.

SCENE III.

ARLEQUIN (*ſeul.*)

(*Il ſe promene en rêvant, pour chercher quelque intrigue, puis il s'arrête, & dit :*)

NOn cela ne vaut rien .... mais ſi je mettois le feu à la riviére .... non je (*il s'endort.*) ne ferois que de l'eau toute claire ... (*il s'excite.*) ſi, vous dormez, Arlequin; allons, éveillez vous, (*il ſonge.*) intrigue qui ne ſera pas mauvaiſe .... Ouais, vous dormez encore, ah, je vais bien (*il ſe chatoüille.*) vous éveiller .... Ah, ah, ah, ah... He bien avez-vous encore envie de dormir ? (*il ſonge*) Ah ma foy non .... Raiſonnons un peu ſur la nouvelle ſourberie que je médite .... (*il s'endort, puis*

puis il se bat pour s'éveiller.) .... dormirez vous encore ! dormirez-vous encore ? Non, Monsieur, non, non, (*il dit cecy en s'endormant.*) je ne dormiray plus, dor, dor, dormiray plus. (*il chante ces Vers d'Atys Acte 3 Scène 3.*)

Mais le sommeil vient me surprendre,
Je combats vainement sa charmante douceur,
Il faut laisser suspendre
Les troubles de mon cœur.

(*Il se couche sur le Théâtre, & s'endort.*)

SCENE IV.

UN MAGICIEN, ARLEQUIN.

(*Arlequin étant endormi, un Magicien entre sans rien dire, faisant des cercles en l'air autour du Théâtre, ensuite autour d'Arlequin; puis on voit des éclairs, & on entend des tonnerres ce qui éveille Arlequin.*)

ARLEQUIN (*s'éveillant, bâaillant, s'allongeant, & se frottant les yeux, dit :*)

Quel bruit! Quel tintamarre! Je pense que tous les carosses de la ville ont roullé sur le fond de mon lit. (*il voit le Magicien.*) Ah! qu'est cecy? quel gros chat-huant!

LE MAGICIEN (*faisant des grimaces.*)

Qui dites-vous que je suis, mon amy?

ARLEQUIN.

Monsieur, je ne sçay pas bien; mais n'êtes-vous point quelque Marchand de vilains masques pour le Carnaval; car vous en venez de montrer qui sont horribles?

LE MAGICIEN.

Je suis Magicien.

ARLEQUIN (*à part.*)

Vous êtes un Magicien! Ah l'heureuse rencontre

pour

pour moy ! Il faut que je le prie de m'apprendre quelques petites diableries utiles, car si j'ay pû tantôt délivrer si à propos mon Maître, n'étant que faux Magicien, il n'y a rien que je ne puisse faire dans la suite, si j'en deviens un véritable. (*au Magicien*) Sçavez-vous bien de jolies choses ? la.... hé la....

LE MAGICIEN.

Je sçay faire tomber la grêle, souffler les vents, exciter les tempêtes, & mettre tout le monde sans-dessus-dessous, quand je le voudray.

ARLEQUIN.

Je n'ay pas besoin d'un si grand fracas, Monsieur le diable ; mais, puisque vous sçavez tant de choses. Sçavez-vous bien qui je suis ?

LE MAGICIEN.

Vous, vous êtes Arlequin, vous aimez Colombine, Colombine vous aime, vous servez un Maître qui s'appelle Octavio; il aime Isabelle fille d'un Docteur, Isabelle l'aime; mais le Docteur ne veut pas la marier avec luy. De plus vous avez fait mille fripon....

ARLEQUIN.

Ah trève à la science. Ne dites pas tout, je vous prie ; car voila bien du monde qui nous écoute, il y a certaines choses qu'il n'est pas nécessaire que tous ces gens-cy sçachent.

LE MAGICIEN.

Par exemple, cette bourse que vous avez coupée, ces bâtonades que vous avez receuës, quand....

ARLEQUIN.

Ah Signor Mago, basta. En voila assez, je ne doute point de votre science. Je voudrois seulement avoir d'aussi grandes marques de ce que vous pouvez, que j'en ay de ce que vous sçavez : par exemple, pourriez-vous me donner quelque moyen pour m'aider dans le dessein que j'ay de faire réussir le mariage de mon Maître avec Isabelle, & de Colombine avec moy ?

LE

LE MAGICIEN.

Il n'y a rien de si facile. Vous allez voir.

(*Il fait des grimaces, des tours, des cercles, ensuite il frappe des deux côtez du Théâtre, & deux demons en sortent, dansent avec luy; puis, après luy avoir donné deux bagues, ils se retirent, & le Magicien parle à Arlequin, & luy dit :*)

Tenez ces deux bagues, il y en a une pour vous, & une autre pour votre Maître. Voicy leur vertu. Celuy qui en aura une, pourra faire tout ce qu'il voudra; par exemple, faire paroître l'Enfer; faire venir les diables, les envoyer ça & là, & prendre quelle forme il jugera à propos.

ARLEQUIN.

Quoy, on pourra avec une de ces bagues prendre quelle forme on voudra? quoy si je veux paroître une montagne, je paroîtray une montagne? si je veux paroître un melon, je paroîtray un melon?

LE MAGICIEN.

Cela est très-sur. Voulez-vous en faire l'épreuve sur moy? voulez vous que je prenne quelque horrible forme?

ARLEQUIN.

Oüyda, je le veux bien; prenez par exemple, la forme d'un garçon Traitteur; c'est une figure bien desagreable que celle-là.

LE MAGICIEN. (*il se met la bague au doigt.*)

Volontiers. Voyez. Hé bien!

ARLEQUIN (*le prenant pour un garçon Traitteur, & se mettant en colére dit :*)

Ah scélérat! te voilà donc toy qui m'as fait souper par cœur! Ah il faut que je me venge, tu te souviendras toute ta vie des plats (*il bat le Magicien*) que tu m'as arrachez cruellement des mains.

LE MAGICIEN (*ayant de la peine à ôter la bague dit :*)

Attendez, attendez.....diable comme vous frappez!

A R-

ARLEQUIN.

Ah, Monsieur le Magicien, on ne sçauroit assez vous récompenser d'un si beau secret. Il n'y a personne icy qui ne vous ait pris pour un véritable garçon Traitteur. *Signor Mago.*

LE MAGICIEN.

Quoy ?

ARLEQUIN.

Ils étoient quatre garçons Traitteurs, si vous vouliez prendre successivement la forme des trois autres.

LE MAGICIEN.

Ce que je viens de faire suffit pour vous prouver la vertu de ces bagues, Adieu. Faites en votre profit.

SCENE V.

ARLEQUIN (*seul.*)

JE feray ensorte d'en profiter mieux que luy, & sur tout j'auray soin de ne point prendre la forme d'un garçon Traitteur ; car elle est de très mauvais augure. (*il s'en va.*)

SCENE VI.

LE DOCTEUR (*seul.*)

J'Ay eu tantôt peur bien mal à propos de la magie de nos Egyptiens, ou je suis fort trompé ; car je croy que ces Magiciens sont des fourbes ; & que le diable enfermé dans l'armoire, n'est autre chose que quelque diable d'intrigue amoureuse. Ce diable-là ressembloit fort à Octavio. Il faut absolûment que je sçache ce qui en est. Il me vient dans l'esprit un artifice qui m'aidera à connoître la vérité. Appellons Colombine.

SCENE VII.

LE DOCTEUR, COLOMBINE.

LE DOCTEUR.

Colombine?

COLOMBINE.

Que vous plaît-il, Monſieur.

LE DOCTEUR.

Que fait ma fille!

COLOMBINE.

Ce que fait votre fille? Monſieur, tantôt elle pleure, tantôt elle ſe plaint, tantôt elle tient ſes yeux attachez ſur le carreau une bonne heure ſans rien dire. Voila, Monſieur, ſes plus ordinaires occupations.

LE DOCTEUR.

Et tout cela, parce que l'amour qu'elle a pour Octavio la tourmente?

COLOMBINE.

Et tout cela, parce que vous réſiſtez à cet amour.

LE DOCTEUR.

C'a, parle-moy ſincérement, Colombine, ſçais tu bien garder un ſecret?

COLOMBINE.

Hé où en ſeriez vous, Monſieur, ſi je ne ſçavois pas garder un ſecret, après la vie que vous menez tous les jours? Voyez-vous, Monſieur, j'ay une langue qui vaut un treſor: elle eſt diſcrette.... il faut voir. Je la tourne plus de dix fois dans ma bouche, avant qu'elle oſe prononcer une ſeule parole.

LE DOCTEUR.

Je le veux croire. C'eſt pourquoy, je m'en vais te dire une choſe qui te ſurprendra, qui eſt très-véritable, & qu'il te faut bien donner de garde de révéler à ta Maitreſſe. Ecoute donc, il faut que tu ſçaches, que, ſi j'ay paru réſiſter au mariage d'Octavio avec Iſa-

Isabelle ma fille, je l'ay souhaité en moy-même autant qu'elle, parce que la tendresse que j'ay pour cette pauvre enfant est si grande, que je me feray toûjours une cruelle violence, quand je seray obligé de ne pas consentir à ce qu'elle desire. Ouy, Colombine, je ne puis m'empêcher de verser des larmes, quand je (*il pleure.*) songe à ses peines. Ah .... ah!

COLOMBINE.

Eh si donc, Monsieur, comme vous pleurez! Vous me ferez crever de rire.

LE DOCTEUR.

Tu sçauras donc, Colombine, que si je luy ay resisté dans la passion qui luy cause tant de chagrin, c'est que j'ay remarqué qu'Octavio a autant d'indifférence pour elle, qu'elle a d'amour pour luy; & que c'est un coquet qui ne la distingue d'aucune des autres filles à qui il en conte. Quand on aime véritablement, a-t-on autant de tiédeur, qu'il en fait paroître? S'est-il servi d'aucun stratagême pour la venir voir comme font ceux qui aiment avec ardeur? Témoigne-t-il aucun empressement pour luy parler, quand une occasion favorable s'en presente? &, pour t'ouvrir mon cœur sans déguisement, sçache que bien des fois j'ay voulu luy donner des occasions pour voir s'il avoit une sincére tendresse pour ma fille, sans que je me sois apperçû qu'il ait daigné en profiter. Après cela, n'ay-je pas lieu de croire que c'est un homme qui ne demande qu'à épouser mes écus & non pas ma fille?

COLOMBINE.

Ah, Monsieur, voila parler cela comme il faut. Il est bien vrai ce qu'on dit, que l'on est souvent mal d'accord, parce qu'on ne s'entend pas. Si vous m'eussiez fait connoître plutôt votre pensée, vous nous auriez bien épargné des peines.

LE DOCTEUR (*à part.*)

Nous y voilà, ou je suis bien trompé. Que veux-tu dire par-là, Colombine?

COLOMBINE.

Je veux dire, Monſieur, qu'Octavio aime ma Maitreſſe autant qu'on la peut aimer ; il n'épargne rien pour elle. Pour ce qui eſt des occaſions de la voir & de l'entretenir, il n'en laiſſe paſſer aucune, ſans en profiter.

LE DOCTEUR.

J'ay de la peine à te croire, Colombine ; car je m'en ſerois apperçû.

COLOMBINE.

Vous avez de la peine à me croire ?

LE DOCTEUR.

Oüy.

COLOMBINE.

Je vous dis encore une fois, Monſieur, qu'il a bien ſçû ſe ſervir de toutes les occaſions qui ſe ſont offertes à luy pour voir ma Maitreſſe. Par exemple, (car je vais vous dire tout, je n'auray point de reſerve pour vous, puiſque vous n'en avez point eu pour moy) Par exemple, vous aviez dit que vous ne ſouperiez pas hier icy. Il l'a ſçû (je ne ſçay pas comment) & eſt venu icy avec un ſoupé qui m'a paru fort ragoûtant. Vous êtes ſurvenu là deſſus, nous l'avons renfermé avec ſon ſoupé dans l'armoire ; & c'eſt luy que ſon valet ſous la forme d'Egyptien a fait ſortir ſous la forme d'un diable. Après cela peut-on douter de ſon amour ? avons-nous vû aucun Amant qui ſe ſoit transformé en diable pour ſa Maitreſſe ?

LE DOCTEUR.

Quoy, c'étoit Octavio ?

COLOMBINE.

Ouy, Monſieur, luy même.

LE DOCTEUR.

Ah graces au ciel me voila éclaircy de mon doute ! Ecoute un autre langage, Colombine, & ne l'oublie pas ; c'eſt que s'il arrive jamais que je trou-

ve Octavio icy : *Primò*, je feray mettre ma fille entre quatre murailles, comme une desobéïssante aux ordres de son pere. *Secundò*, je te feray fouetter par la ville, comme une trafiqueuse infame des pernicieux desseins de ceux qui debauchent les filles. *Tertiò & ultimò*, je feray pendre Octavio comme un voleur de ce qu'il y a de plus précieux dans les maisons des honnêtes gens. Mets bien dans ta tête ces trois prédictions ; toy fouettée, ma fille enfermée, & Octavio pendu. C'est un reste de confidence que je te fais, & que je te permets de dire à tout le monde, *sans tourner dix fois ta langue* discrette dans ta bouche. Fais un bon usage de cet avis.

SCENE VIII.

COLOMBINE (*seule.*)

CE Docteur là en sçait bien long. Quelle trahison! fiez-vous après cela aux hommes. Qui n'eût été trompé aussi bien que moy ? ouy, je le dis, je ne me fieray jamais à aucun homme. Ces fourbes trompent les femmes de toutes maniéres. Ah quel plaisir aussi pour les femmes, lors qu'elles les peuvent tromper !

SCENE IX.

ISABELLE, COLOMBINE.

ISABELLE (*effarée.*)

AH, Colombine, dis-moy, ne sçais-tu point quelle raison excite mon pere à me montrer tant de fureur ? il m'a menacée avec des termes qui me font encore trembler.

COLOMBINE.

C'est qu'il a sçeu qu'Octavio est le diable qui est sorti de l'armoire.

ISABELLE.

Ah, que dis-tu là, Colombine ?

COLOMBINE.

Je dis ce qui n'eſt que trop vray. Ma foy, vous ſerez bien habile, ſi vous pouvez à preſent *mollifier* le cœur de votre pere.

ISABELLE.

Colombine, je me conſoleray aiſement de tout ce qui me peut arriver, pourveu que je ſois toûjours aſſurée qu'Octavio m'eſt fidèle : rien ne peut m'affliger après cette aſſurance. Que tout le monde me haïſſe, je ne m'en ſoucie pas, pourvû qu'Octavio m'aime.

COLOMBINE.

Tout cela eſt du jargon d'une amante qui ne ſçait ce qu'elle dit, ny ce qu'elle fait. Ma foy le plus ſûr ſera de vous laiſſer raiſonner à votre mode, & moy d'agir à la mienne. Il faut à preſent de l'action, Mademoiſelle, il faut que vous épouſiez Octavio avant que la journée ſoit paſſée, ou bien vous êtes en danger de ne l'épouſer, & de ne le voir jamais. Allez, entretenez-vous toûjours de douces idées, de tendreſſe, de conſtance, de fidélité, de charmes & autres babiolles ſemblables, qui ſont tant de vôtre goût, pendant que je m'occuperay d'actions efficaces, pour vous rendre heureuſe.

ISABELLE.

Que veux tu que je faſſe dans le triſte état-où je me trouve.

COLOMBINE.

Du moins, ne gâtez rien par vos maniéres précieuſes, & ſecondez-moy le plus que vous pourrez. Je vous le dis encore une fois, vous courez riſque de ne vous marier jamais, & moy par conſequent je ſuis fort en danger de n'avoir point de preſent de nôces ; & c'eſt, à vous dire le vray, ce qui me tient extrêmement au cœur ; puiſque c'eſt tout l'avan-

l'avantage que je puiſſe prétendre de vous ; ou d'épouſer quelque Cuiſtre ; car c'eſt le plus grand établiſſement que puiſſe eſperer la ſervante d'un Docteur auſſi avare que Monſieur le Docteur votre pere : encore ſi vous m'augmentiez mes gages, ou ſi vous me donniez vos vieux habits, ou les dentelles d'argent que vous faites brûler, pour vous acheter des gans & des coëffes, je me conſolerois un peu, & je n'enviſagerois pas avec tant d'ardeur le preſent de nôces ; ce n'eſt pas pourtant que je ſois intéreſſée . . . mais enfin.

ISABELLE.

Va, va, Colombine, tu ne perdras pas tes peines avec moy, je te recompenſeray plus largement que tu ne penſes. Songe ſeulement à me rendre ſervice, à preſent que tu vois que j'ay beſoin de ton adreſſe plus que jamais.

COLOMBINE.

Allons, allons, Mademoiſelle, j'y vais ſonger. Retirons-nous ; j'ai mes raiſons pour cela. (*à part.*) Ah vieux fourbe de Docteur, tu m'as attrappée, mais tu t'en repentiras.

SCENE X.

ARLEQUIN (*ſeul & tenant ſes deux bagues.*)

IL eſt temps de faire ſervir ces bagues à mes intrigues. Je puis à preſent, à ce que m'a dit le Magicien, avec un de ces deux anneaux prendre quelle forme je voudray, Voyons laquelle. Il s'agit de tromper un Docteur. Ainſi je ſuis d'avis de me changer en jolie femme ; les plus habiles hommes font naufrage auprès de ces écueils ... mais non, je ne réuſſirois pas, car il en a déja été ſi ſouvent attrapé, qu'il n'y fait pas bon ſous cette forme ... mais ſi...

SCENE XI.

COLOMBINE, ARLEQUIN.

COLOMBINE.

Je te cherche, Arlequin.

ARLEQUIN (*d'un ton fier.*)

Il faut que je sois beau garçon, puisque les belles filles comme toy me cherchent. Tu fais ton devoir, mon amie.

COLOMBINE.

C'est plutôt ton devoir de me chercher.

ARLEQUIN.

Voila justement ce que prétendent toutes les femmes. Elles se veulent toutes mettre sur le pied de traiter les hommes comme des oysons: ventribille, si nous voulions faire les entendus, & tenir notre quant-à-moy, nous verrions les femmes courir après nous.... (*il montre son front.*) vois-tu, Colombine, j'ay de cela; jarny je.... prends bien garde à tout, il ne fait pas bon faire caca devant ma porte sans bâton; j'en sçay bien long; on ne me fera pas passer la plume par le bec; je ne suis pas d'humeur à me laisser tondre la laine sur le dos; tu te tromperois, si tu pensois me traiter comme un oyson bridé. Vois-tu encore une fois, si je t'aime, je veux & je prétens que tu m'aimes. Si tu pensois que je fusse d'humeur à te faire l'obenigna pour tes beaux yeux, tu comterois sans ton hôte.

COLOMBINE.

Hé bien, puisque tu fais tant l'entendu, que chacun se tienne dans sa chacuniére. Je ne me soucie pas de toy. Tu es un plaisant benêt: je commençois à t'aimer; mais va, je m'arracherois plutôt le cœur du ventre, & le foulerois aux pieds, que de permettre qu'il soit à toy, ingrat, perfide, gros boustarin.

Tu

Tu ne ſçais pas ce que tu perds quand tu perds mon amitié.

ARLEQUIN.

Ah, Colombine, ma petite biche, ne te mets pas en colére, contre fortune bon cœur. (*elle le rebutte.*) Ah, te dis-je, Colombine, c'étoit par un petit ſemblant que je diſois cela. (*elle le rebutte.*) Colombine, Colombine, un petit brin d'amitié je t'en prie.

COLOMBINE.

Tu te mocques, continuë à faire le fier, je courray après toy. Tiens toy ſur ton quant-à-moy. Ne te ſouviens tu pas de ce que tu viens de dire ?

ARLEQUIN.

Ah ma foy là où la chévre eſt attachée, il faut qu'elle broutte. On a beau laver la tête d'un âne, on y perd ſa leſcive, quelques reflexions que nous faſſions, quand nous nous ſommes embabouinez une fois de l'amour d'une femme, elle nous fait toûjours venir à jubé. Es-tu encore fâchée Colombine.

COLOMBINE.

Ouy, & je le feray peut être plus long-temps que tu ne penſes.

ARLEQUIN.

Hé pardonne moy, je t'en prie ; ce que je diſois, ce n'étoit que pour rire.

COLOMBINE.

Et moy ce que je fais, ce n'eſt que pour te faire pleurer.

ARLEQUIN.

Quoy je pleurerois ! Ah ſerois-je ſi lâche ! Courage, (*il ſe flatte*) Arlequin mon amy, allons, faiſons le fier, élevons-nous ſur nos ergots, ne la regardons pas pour la faire enrager. Allons donc, allons donc, te dis-je, (*Sa tête ſe tournant inſenſiblement du côté de Colombine, il la prend avec les mains pour la faire tourner d'un autre côté.*) Mademoiſelle ma tête,

te, tourne-toy de ce côté-là, tourne-toy, te dis-je, quoy ! je ne pourray pas m'empêcher de la regarder ! Jarny, Colombine, ne me regarde donc pas si tendrement que tu fais, car tu me feras crever dans mes panneaux. Encore ! ah, je n'en puis plus, ah, ah, ah, tiens Colombine, si tu ne veux pas m'aimer, je m'en vais me tuer devant toy, & ensuite on te prendra pour une homicidesse.

COLOMBINE.

Va, va, j'ay pitié de toy ; mais à condition que tu ne feras plus l'entendu.

ARLEQUIN.

Moy faire l'entendu ! Ah je n'y retourne plus, je sçay trop bien ce qu'il m'en coûte : je suis encore tout stupefié, tout constipé de la peur que tu m'as donnée.

COLOMBINE.

Parlons d'autre chose. Je te cherchois pour te demander si tu as trouvé quelque invention pour faire réüssir le mariage de ton Maître avec ma Maitresse.

ARLEQUIN.

Ouy, &, je viendray à bout de tout avec facilité ; car je suis devenu Magicien tout de bon depuis que tu n'as eu l'honneur de me voir.

COLOMBINE.

Quoy ! tu es Magicien ?

ARLEQUIN.

Si io sono Mago, ouy je suis Magicien. Veux-tu le voir ? Tiens, voicy deux anneaux qui ont la vertu de faire prendre telle forme qu'on veut. (*on entend Pasquariel qui chante.*) Par exemple ; voicy Pasquariel, divertissons-nous un peu à ses dépens. Je vais mettre une de mes bagues, & je veux en la mettant paroître la femme de Pasquariel. (*il met cette bague.*) Hé bien qu'en dis-tu ?

COLOMBINE.

Tu ressembles à la femme de Pasquariel, comme un chat à une chatte.

ARLEQUIN.

Tiens, voila l'autre bague, prens aussi quelqu'autre forme.

COLOMBINE (*à part.*)

Ouy-dà, je le veux bien, je vais me divertir aussi. (*à Arlequin.*) Arlequin, je veux en mettant cette bague paroître un plumet beau, galant, & agréable, hé bien, qu'en dis-tu Arlequin?

ARLEQUIN.

Tu ressembles à un plumet comme une canne à un oyson.

SCENE XII.

PASQUARIEL, ARLEQUIN, COLOMBINE.

PASQUARIEL (*vient en chantant, & voyant que Colombine, qu'il croit un homme, embrasse Arlequin qu'il croit sa femme, il dit:*)

Quelle insolence! *Un galante che accarezza la mia moglie! Questo è molto impertinente!* Quoy je souffriray qu'un autre se familiarise jusqu'à ce point avec ma femme!

COLOMBINE *à Arlequin.*

Ah, Mademoiselle, que vous êtes belle! que vous avez de charmes!

ARLEQUIN (*à Colombine.*)

Ah, Monsieur que je vous aime, quand vous me dités de si agréables choses!

PASQUARIEL.

La mia moglie che abbraccia questo insolente! diavolo, non è un gioco! (*il bat Arlequin*) Infame scélérate, effrontée, tu fais des amitiez à un autre homme qu'à moy!

ARLEQUIN (*crie.*)

Ohimé! hé attendez, je vous prie, attendez,

(*il a de la peine à ôter la bague.*) attendez donc, furieux que vous êtes, attendez donc....

PASQUARIEL (*à Colombine qu'il croit un homme.*)

Vous, Monfieur le damoifeau, je vous trouve bien hardi de venir icy corrompre les honnêtes femmes! (*il fe tourne vers Arlequin.*) (*reconnoiffant Arlequin qui vient d'ôter fa bague, il luy dit:*)

Et vous, Madame.... ah c'eft donc toy, Arlequin, n'as tu point vû ma femme? ... *puis il fe tourne vers Colombine, & dit en la reconnoiffant*) ah, ah, te voila Colombine, n'as-tu point vû un infolent, qui.... ah ils s'en font allez, il faut que je coure après eux. (*il s'en va.*)

SCENE XIII.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

VOila une méchante métamorphofe pour moy. Mais j'en médite une qui nous fera peut-être plus favorable.

COLOMBINE.

Hé? quoy? Te vient-il quelque chofe de bon dans l'efprit?

ARLEQUIN.

Ton Maître fe pique de fcience: n'eft-il pas vray?

COLOMBINE.

Ah il eft fçavant comme les livres: il eft Docteur enfin; mais Docteur, Docte.

ARLEQUIN.

Hé fçait-il lire?

COLOMBINE.

Belle demande! eft-ce qu'il pourroit être Docteur s'il ne fçavoit pas lire?

ARLEQUIN.

Cela étant, *io voglio paffar appreffo di lui per un Autor*

tor celebre. Ouy je vais faire l'habile homme; le consulter sur les plus belles, & les plus difficiles sciences; comme sur l'Algébre, sur l'Ortographe: enfin je veux qu'il croye que je suis un Auteur de la premiére classe; & quand il le croira, je luy presenteray un ouvrage de ma façon en faveur du mariage.

COLOMBINE.

Hé es-tu assez habile pour cela?

ARLEQUIN.

Si je ne suis pas assez habile, je suis assez effronté, & cela suffit. Va, va, Colombine, la plupart des gens subsistent dans ce monde avec des métiers dont ils font profession & qu'ils ne sçavent pas.

COLOMBINE. (*On entend le Docteur qui appelle Colombine.*)

Allons, sauvons-nous, voicy mon Maître.

SCENE XIV.

LE DOCTEUR (*seul.*)

QUoy? elle n'est pas icy? où peut-elle donc être? ma fille est à la maison; mais je serois plus tranquille si sa servante y étoit aussi: car je crains, quand elle est dehors, qu'elle ne soit allé porter quelque billet.... ah qu'une fille à garder est un pesant fardeau!

SCENE XV.

LE DOCTEUR, COLOMBINE.

LE DOCTEUR (*appelle.*)

COlombine.

COLOMBINE.

Plaît-il, Monsieur?

LE DOCTEUR.

Viens icy.... d'où viens-tu?

COLOMBINE.

Je viens du grenier, Monsieur.

LE DOCTEUR.

Qu'y faire ?

COLOMBINE.

Ah, Monsieur, je n'oserois vous le dire devant tout ce monde.

LE DOCTEUR.

Je veux que tu me le dises à present, n'importe devant qui.

COLOMBINE.

Je viens d'y porter vos draps de cette nuit pour seich....

LE DOCTEUR.

Cela suffit.

COLOMBINE.

Mais, Monsieur, que j'acheve...

LE DOCTEUR.

Va-t'en d'icy.

SCENE XVI.

LE DOCTEUR, ARLEQUIN (*Auteur.*)

LE DOCTEUR.

QUel homme est cecy ?

ARLEQUIN (*faisant plusieurs réverences autour du Docteur.*)

Signor, voi sete un huomo dotto, comme si dice : Monsieur, cômme on m'a assuré que vous êtes un homme très, moult, fort, extrêmement, beaucoup habile homme dans..... mais, Monsieur, avant que d'entrer en matiére, dites-moy de bonne foy, là en mettant la main *ad pectus*, là tout de bon, dites-moy, sçavez-vous quelque chose ?

LE DOCTEUR (*en colére.*)

Quoy ! vous, vous demandez au Docteur Baloüar-

loüarde qui sçait tout, s'il sçait quelque chose!

ARLEQUIN.

Je vous demande pardon, Monsieur, je vous demande pardon, si vous m'avez offensé, je vous demande pardon, vous dis je.

LE DOCTEUR (*en colére.*)

Insolent, impudent, ignorant, nebulo, l'omega du genre humain, vous doutez de ma science, moy dont la subtilité de l'esprit pénètre tout ce qu'il y a de plus difficile dans les sciences & dans les arts.

Après cela vous, vous demandez au Docteur Baloüarde qui sçait tout, s'il sçait quelque chose!

ARLEQUIN.

Mais, Monsieur.....

(*Pendant que le Docteur va débiter tout ce détail de pedanterie, il prend plusieurs postures différentes: d'abord il parle debout, puis en se promenant, puis en courant, puis appuyé sur un genouil, puis à genoux, &c. Enfin il semble s'affoiblir de telle sorte, qu'on ne l'entend presque plus parler: cependant Arlequin d'abord l'admire, puis le contrefait, puis se fâche, puis pleure.*)

LE DOCTEUR.

Je renferme en moy l'esprit & la connoissance de tous les Philosofhes. Je suis divin comme Platon, austére comme Pythagore; ferme comme Caton; sage comme Socrate; obscur quand je veux comme Aristote; moral comme Plutarque. Je suis en matiére de Philosophie aussi étendu que Nicandre; aussi pointu que Senèque; aussi mystérieux que Paracelse; aussi distillateur que Gohory; aussi agréable que Bacon; aussi sçavant que Galilei; aussi subtil que Gassendy; aussi rêveur que Hobbes; aussi curieux que Boile; aussi pénétrant que Van helmont; aussi ingenieux que Descarres.

Après cela, vous, vous demandez au Docteur Baloüarde qui sçait tout, s'il sçait quelque chose!

Si j'écris de la Philosophie, c'est hieroglyfiquement en Egyptien ; si je ris, c'est en Démocrite ; si je pleure, c'est en Héraclite ; si je me réjoüis, c'est en Epicure ; si je raille, c'est en Menippe ; si je chicanne, c'est en Cleanthe ; si je contrarie, c'est en Lacydes ; si je suis inquiet, c'est en Arcesilas ; si je suis embroüillé, c'est en Raymond Lulle ; si je garde le silence, c'est en Pythagore ; si je parle contre les sciences, c'est en Agrippa ; enfin si je rêve, c'est en Avicenne, en Alkindus, en Algazel, en Averroës, en Alpharabius, en Albohasen.

Après cela vous, vous demandez au Docteur Balöüarde qui sçait tout, s'il sçait quelque chose !

Je sçais l'Histoire naturelle de tous les êtres mieux que Pline : le sentiment de toutes les créatures, mieux que Campanelle : les propriétez de l'aiman, mieux que Gilbert : la génération des animaux, mieux qu'Harvé : les météores, mieux que Fromond : les couleurs mieux que Savot : les sons mieux que Mersenne ; les passions, mieux que la Chambre : la fortune des ames, mieux que Pythagore : les mouvemens des Cieux, mieux que Ptolomée, Copernic, Ticho-Brahé & Descartes. Je n'ignore point le dilemme, l'argument cornu, l'Electre, le sorites : les interrogations megariques, les cathegories, les analytiques, les topiques, les élenques, les conversions modales.

Après cela vous, vous demandez au Docteur Balöüarde qui sçait tout, s'il sçait quelque chose !

Mais si j'ay toutes les bonnes qualitez de tous les grands Philosophes, je n'en ay pas les défauts. Je ne suis point impie, comme Diagoras ; faux vertueux, comme Zenon ; effronté, comme Diogenes, interessé, comme Demochares ; médisant, comme Lycon ; voluptueux, comme Metrodore ; fantasque, comme Crates ; libertin, comme Pyrrhon ; men-

menteur, comme Pline. Je ſuis, je ſuis la quinteſſence des Académiciens, des Peripatéticiens, des Stoïciens, des Pyrrhoniens; des Platoniciens, des Electiques; j'ai une tabatiére qui eſt pleine de l'eſprit de tous les grands Philoſophes mis en poudre, (*Arlequin éternue*) comme de Thalès, d'Anaximandre, d'Hypocrates, d'Anaxagore, de Teleſius, d'Archelaus, de Carneades, de Lucréce, d'Athenodore, d'Ariſtæas, de Zoïle, d'Apollonius, de Zenodotus, de Porphire, d'Apulée, de Philoſtrate, de Chryſippe.

Après cela vous, vous demandez au Docteur Baloüarde, qui ſçait tout, s'il ſçait quelque choſe!

Je ne ſuis animé que de l'eſprit des plus illuſtres Précepteurs de l'Antiquité, comme d'Ariſtote Précepteur d'Alexandre: de Straton Précepteur de Ptolomée Philadelphe, de Panetius Précepteur de Scipion: d'Apollonius Précepteur de Jules-Ceſar: de Plutarque Précepteur d'Adrien: de Senèque Précepteur de Neron: d'Epictète Précepteur d'Antonin: de Maxime de Tyr Précepteur de Marc-Aurèle: de Lactance Précepteur de Criſpe.

Après cela vous, vous demandez au Docteur Balouarde qui ſçait tout, s'il ſçait quelque choſe!

Quand à l'Eloquence, Demoſthènes n'eſt pas plus vigoureux que moy: Ciceron n'eſt pas plus perſuadant: Iſocrates n'eſt pas plus agreable: Demetrius n'eſt pas plus doux: Platon n'eſt pas plus abondant: Quintilien n'eſt pas plus inſtructif. Quand je fais des Vers, je ſuis myſtérieux comme Homére: élevé comme Virgile, délicat comme Anacreon: furieux comme l'Arioſte: moral comme Horace, magnifique en paroles comme Stace: naïf comme Orphée; naturel comme Ariſtophanes: tragique comme Senèque; poli comme Terence: charmant comme Sophocles: piquant comme Martial; aiſé comme Ovide: badin comme Catulle: amoureux comme Properce: paſſionné comme Tibulle.

Après cela vous, vous demandez au Docteur Balouarde qui sçait tout, s'il sçait quelque chose !

Rien ne m'est échappé dans l'Histoire. En effet, ne faut-il pas sçavoir bien les Historiens pour avoir connu que Tacite est un Politique décisif ? que Tite-Live est diffus & judicieux ; Thucidide sec ; Quinte Curse poli & sincére ; Saluste majestueux ; Xenophon simple & naturel ; Polybe moral ; Diodore sçavant ; Herodote fabuleux ; Denis d'Halicarnasse profond ; Appian plagiaire ; Dion Cassius sans discernement ; Procope peu exact : Arrian copiste : Agathias peu fidèle. Sans sortir de mon cabinet, je me suis promené dans l'Europe avec Boucingault : dans l'Asie avec Ortelius : dans l'Afrique avec Marmol : dans l'Amerique avec Acosta : dans l'Allemagne avec Alberic : dans la Turquie avec Calcondile : dans la France avec Mezeray : dans l'Espagne avec Mariana : dans l'Anglettre avec Ethelward : dans la Pologne avec Neugobod : dans le Danemark avec Liscander : dans la Suéde avec Crantz : dans le Portugal avec Vasconcellos : dans la Flandres avec Strada : dans l'Italie avec Botere & Guichardin : dans les Indes avec Maffée.

Après cela vous, vous demandez au Docteur Balouarde qui sçait tout, s'il sçait quelque chose !

Je sçay ce que c'est dans l'Architecture que l'Ichnographie, l'Orthographie, la Scenographie, l'Eurithmie, la simetrie, la bien-sceance, les ordres Toscan, Ionique, Corinthien, Composite, Dorique, l'Astragale, le Gorgerin, l'Architrave, la Frise, la Cimese. Je sçay dans la Perspective ce que c'est que trait quarré, ligne terre, ligne spirale, ligne horizontale : dans les Mathématiques ce que c'est que ligne, surface, angle, triangle, ambligone, oxigone, rectangle, équilateral, isocèle, scalène, rhombe, trapèze, polygone.

Après cela vous, vous demandez au Docteur Balouarde qui sçait tout, s'il sçait quelque chose !

Si

Si vous aimez la chicane du Palais, je vous apprendray ce que c'est que Seigneur feodal, hypothèques, retrait lignager, usufruit, franc aleu, cas desconfiture, committimus, pareatis, visa, causes compulsoires, Edit peremptoire, appel comme d'abus, peremption d'instances. Si vous voulez faire des Operas, je vous apprendray ce que c'est que gamme, b mol, b carre, son, consonance, ton, demy-ton, diatessaron, diapente, diapason, dièse, nuance, diatonique, chromatique, diastême, Proslanbanomène, hypate, hypaton, tritediezeugmenon, paranete, hyperboleon. Si vous voulez sçavoir blasonner, venez apprendre de moi ce que c'est que gueule, azur, sable, sinople, pennes, cotice, barre, face, pal, chevrons, sautoir, fretté, lambel, bezons, macle, allerions, échiquiers, écu my parti, coupé, tranché, taillé, flanqué, gironné, enchaussé, écartelé, lozangé, diapré.

Après cela vous, vous demandez au Docteur Balouarde qui sçait tout, s'il sçait quelque chose!

Je vous apprendray si vous voulez parcourir les mers, ce que c'est que mât, hune, prouë, tillac, naulage, trinquet, brisans, aubans, misaine, felouque, fregate, galeotte, galére, galeasse.... Vous apprendrez de moy pour l'Artillerie, ce que c'est que canon, calibre, mire, émerillon, mousquet, fauconneau, coulevrine, berche, perrier, lanterne; pour le Jardinage ce que c'est qu'enter greffer, déchausser, provigner, élaguer, essorer des-herber, tondre, esquarrir; pour la Peinture ce que c'est que moulette, détrempe, palette, draperie, ombre, pinceliére, pourfil, estaudy, enfondremens, rentremens, coloris, attitude; dans la Structure ce que c'est que rondelles, becd'âsnes, martellines, bouchardes, rapes, guillochis, bloc, moyeu, noyau, alliage.

ARLEQUIN (*profitant de l'essoufflement du Docteur, luy dit:*)

Alte-là, Seigneur Docteur, alte là, je n'ay qu'une demande à vous faire.

LE DOCTEUR (*essoufflé.*)

Hé que ne la faites-vous, qui vous en empêche?

ARLEQUIN (*à part.*)

Qui m'en empêche! peut-on l'ignorer: mais parlons luy à notre tour, puis qu'il ne peut plus parler luy même. (*au Docteur.*) Seigneur Docteur, puis que vous êtes si habile homme, apparemment vous aimez les Sçavans autant que les sciences.

LE DOCTEUR.

J'aime les sciences, & j'estime les Sçavans.

ARLEQUIN.

Questo è bene, Signor; vous êtes un honnête homme de Docteur, puis que vous estimez les Sçavans. Il faut toûjours estimer les Sçavans, Monsieur le Docteur, c'est-à-dire, mettre à haut prix leurs pensées, leurs paroles, tous leurs ouvrages, bien payer leur conversation, & particuliérement leurs livres, quand ils vous en dédieront. Monsieur, j'ay l'honneur d'être du nombre de ceux que vous estimez tant; & qui plus est, j'ay composé un Livre que je viens vous presenter, & c'est à vous que je le dédie.

LE DOCTEUR.

Monsieur, vous me faites bien de l'honneur.

ARLEQUIN.

Assurément c'est faire un grand honneur à un homme, que de luy dédier un Livre; nous autres Autheurs en sommes si persuadez, que nous croyons qu'on ne peut assez payer cet honneur. Il y a dans le monde un homme qui m'a offert plus de mille écus pour m'engager à luy dédier mon Ouvrage; mais j'ay voulu vous préferer à luy, parce que j'ay bien crû que je ne perdrois rien au change. Ainsi.... car.... enfin, Monsieur, je vous donne la préference, voyez ailleurs.

LE DOCTEUR (*à part.*)

Cet homme eſt fou, où je ſuis bien trompé. Monſieur je ne ſuis pas aſſez riche pour votre ouvrage.

ARLEQUIN.

Monſieur, je ne ſuis pas intéreſſé; l'intérêt ne me fera jamais travailler à des ouvrages d'eſprit; je ne ſuis point du nombre de ces Auteurs affamez, qui *fami, non famæ laborant*; & ainſi vous ne me donnerez rien, ſi vous voulez. Mais mon ouvrage eſt beau, Monſieur, & vaut beaucoup, & j'ay beſoin de bien des choſes néceſſaires à la vie; c'eſt pourquoy je ne croy pas qu'il ſorte de ma boutique, ſans avoir été bien payé.... cependant je ne vous demande rien; car je ſçay combien vous êtes genereux, & que vos reconnoiſſances vont toûjours au devant de.... de.... enfin, Monſieur, mon ouvrage eſt beau.

LE DOCTEUR.

Dequoy traitte-t-il, Monſieur?

ARLEQUIN.

Il eſt fait en faveur du mariage, contre un ouvrage qui a paru depuis peu contre les femmes.

LE DOCTEUR.

Quoy! contre la ſatyre des femmes? il pleut donc des critiques contre cette ſatyre. On ne voit autre choſe.

ARLEQUIN.

C'eſt qu'on ne voit autre choſe que des femmes & des gens qui les aiment.

LE DOCTEUR.

Voudriez-vous bien me dire ſi votre critique contient quelque choſe de différent de ce qu'ont dit les autres avant vous?

ARLEQUIN.

Ma plus forte preuve de la vanité & de la nullité de cette ſatyre, & dont perſonne ne s'eſt aviſé, la voicy; c'eſt que je montre par le temps paſſé, par le temps preſent, & par le temps futur, qu'il eſt inutile de parler contre les femmes. Voicy comment je le prouve;

ve ; on s'eſt toûjours marié, on ſe marie toûjours, on ſe mariera toûjours ; donc on a toûjours aimé les femmes, & on n'a pû ſe paſſer d'elles ; on aime toûjours les femmes, & on ne peut ſe paſſer d'elles, on aimera toûjours les femmes, & on ne pourra ſe paſſer d'elles ; & par conſequent tout ce qu'on a dit, qu'on dit & qu'on dira contr'elles, a été, eſt & ſera inutile, vain, mépriſé & mal receu.

LE DOCTEUR (*en ſe mocquant.*)

Cela eſt fort. Pourrois-je voir cet ouvrage ?

ARLEQUIN.

Oüy-dà, Monſieur ; je m'en vais (*il tire de ſa poche des morceaux de papiers tout chifonnez*) vous le montrer.... tenez, le voicy.

LE DOCTEUR.

Quoy, c'eſt là votre livre !

ARLEQUIN.

Ce ſont les broüillons. Je ne l'ay pas encore mis au net.

LE DOCTEUR.

Je penſois qu'il fût imprimé.

ARLEQUIN.

Vous penſiez qu'il fût imprimé ? oh, vous vous êtes trompé. Je ne veux point ſonger à le faire imprimer, que je ne l'aie dédié ; parce que j'eſpere que l'Epître Dédicatoire me vaudra dequoy fournir aux frais de l'impreſſion ; car de tous les Libraires à qui je l'ay montré, il n'y en a pas un qui ait voulu en avancer la dépenſe.

LE DOCTEUR.

Et vos amis vous conſeillent-ils de le donner au public ?

ARLEQUIN.

Pas un, excepté un Médecin, qui me conſeilla de le faire imprimer, parce qu'il ſerviroit, diſoit-il, de ſomnifére à ceux qui le liroient & qui ne pourroient dormir. Quand je l'auray fait imprimer, je

je ne laiſſeray pourtant pas de dire dans la Préface, comme les autres Auteurs mes confréres, que mes amis m'ont arraché ma copie des mains, qu'ils l'ont donnée à un Libraire qui l'a fait imprimer malgré moy, & qu'enfin j'ay été obligé la voyant ſous la preſſe, d'y conſentir pour mon honneur, parce que ſi je n'en avois pas examiné les épreuves, il s'y ſeroit peut être gliſſé quelque faute qui auroit donné quelque grand ſoufflet à ma reputation.

LE DOCTEUR (*à part.*)

Voila un original. (*à Arlequin*) Monſieur, de quelle ſcience faites vous particuliérement profeſſion?

ARLEQUIN.

De toutes, Monſieur?

LE DOCTEUR.

De toutes?

ARLEQUIN.

Oüy de toutes, de toutes; j'ay trouvé depuis quelques jours un ſyſtême nouveau ſi ſurprenant, & ſi extraordinaire, qu'il étonnera tout l'univers, quand je l'auray mis au jour.

LE DOCTEUR.

Voulez-vous me le dire?

ARLEQUIN.

Ouy, volontiers. Le voicy. Les Sçavans juſqu'à preſent ont été beaucoup diviſez ſur le mouvement du Soleil, de la Lune & des autres planètes. Les uns ont dit que le Soleil tourne autour de la terre, d'autres que c'eſt la terre, qui ſe promene autour du Soleil, *& cætera*; c'eſt à dire, & ainſi du reſte. *Dico altramente;* je dis toute autre choſe moy, voicy mon ſyſtême. Tout l'univers n'eſt qu'une grande chambre, cette chambre n'eſt habitée que par une famille compoſée de ſix perſonnes de conſéquence. La maiſon, ce ſont les Cieux: le pere de la famille qui habite cette maiſon, c'eſt la planette que nous appellons Saturne; la mere, c'eſt la terre; Mars, c'eſt

le

le fils de la maiſon ; la Lune eſt ſa femme ; Venus la ſervante ; & Mercure, le valet. Le Soleil eſt le foyer, où il y a un feu continuellement allumé pour tous les beſoins de cette famille.

LE DOCTEUR.

Hé comment expliquez-vous la nuit & le jour avec ce ſyſtême ?

ARLEQUIN.

Il n'y a rien de plus aiſé, rien de plus aiſé, Monſieur le Docteur. Nous avons le jour, quand la terre ſe chauffe de ce côté-cy ; car elle eſt fort frilleuſe ; & quand elle ſe tourne pour ſe chauffer de l'autre côté, nous avons la nuit.

LE DOCTEUR.

Quelle figure faiſons-nous donc dans ce monde ſelon votre ſyſtême ?

ARLEQUIN.

Nous ſommes de petites vermines, qui ſubſiſtons de ce que nous pouvons attraper ſur la mere commune Madame la terre.

LE DOCTEUR.

Comment expliquez-vous les Eclypſes ?

ARLEQUIN.

Ah ! cecy eſt joly, & tout nouveau. L'Eclypſe du Soleil ſe fait, quand la terre penſant ſe chauffer, la Lune ſa brû vient ſe mettre devant elle pour luy faire dépit ; car, comme vous ſçavez, les brus & les belles meres ne s'accordent preſque jamais ; la terre eſt quelquefois ſur le point de donner quelque coup de pied dans le ventre à la Lune, pour la faire ôter de devant elle ; mais comme la Lune eſt ſouvent pleine, la terre, qui craint qu'elle ne le ſoit dans ce temps-là, n'oſe pas la maltraitter, de peur de luy faire faire une fauſſe-couche ; mais elle prend ſon temps une autre fois, pour ſe venger, en ſe mettant auſſi au devant de ſa brû, & c'eſt ce qui fait l'Eclipſe de la Lune.

LE DOCTEUR.

Je juge par la maniére dont vous venez de me parler de la pleine Lune, qu'il semble que vous croyiez, que pleine Lune n'est autre chose que Lune grosse & enceinte. Dites-moy donc, cela étant, ce que vous pensez que deviennent ses enfans.

ARLEQUIN.

Hé mais ... ses enfans ... ce sont toutes les lunettes de differens étages, dont on se sert icy.

LE DOCTEUR *à part.*

Quelle extravagance ! (*à Arlequin.*) Monsieur, sçavez-vous faire des Vers ?

ARLEQUIN.

Non, Monsieur, je n'en sçay point faire, j'en sçay seulement vuider.

LE DOCTEUR.

Je vous demande si vous sçavez la Poësie, si vous êtes Poëte.

ARLEQUIN.

Si je suis Poëte ? ah, j'ay fait depuis peu une Comédie, à laquelle il arriva un grand malheur.

LE DOCTEUR.

Quoy donc ?

ARLEQUIN.

C'est que les Comédiens luy couperent la tête pour la garder, & jetterent son corps à la voirie.

LE DOCTEUR.

Comment donc entendez vous cela ?

ARLEQUIN.

C'est qu'ils ne jouérent que le titre de ma piéce, & laisserent tout le reste, sans en dire un seul mot : & ensuite, quand je voulus entrer *gratis* en qualité d'Autheur ; on me dit que je n'entrerois qu'à proportion de ma piéce ; c'est-à-dire, qu'il y auroit une place pour ma tête ; mais à condition que je laisserois mon corps à la porte.

LE DOCTEUR.

Mais, parlons, je vous prie de l'ouvrage que vous voulez me dédier & que vous avez dans votre poche.

ARLEQUIN (*tire un feuillet de sa poche.*)

Voicy le premier feuillet.

LE DOCTEUR.

Donnez le moy, que je le lise.

ARLEQUIN.

Ah point du tout, Monsieur. Il faut qu'un Autheur lise luy même son ouvrage, cela le fait plus valoir.... mais il a assez de mérite par luy-même pour se soutenir dans la bouche d'un autre. Lisez donc, Monsieur.

LE DOCTEUR (*lit.*)

Liste generale des filoux, & leur distribution dans tous les quartiers de Paris...

ARLEQUIN (*luy arrachant le papier.*)

Monsieur, ce n'est pas cela...

LE DOCTEUR.

Vous êtes un fourbe: vous méritez, qu'au lieu que l'on a accourci le corps de votre Comedie, on allonge le votre: c'est à dire, pour parler plus clairement, que vous méritez la potence.

SCENE XVII.

ARLEQUIN (*seul.*)

De quoy diable, me suis-je avisé, de faire un *qui-pro-quo* si dangereux! ma foy, de même qu'il faut que les menteurs ayent bonne mémoire, il faut aussi que les fourbes fassent de grandes attentions.... mais voicy mon maître.

SCENE XVIII.

OCTAVIO, ARLEQUIN.

OCTAVIO.

HE bien ; as-tu réussi en quelque chose ?

ARLEQUIN.

Ma foy, Monsieur, avec le métier d'Autheur on ne fait guéres bien ses affaires. C'est le métier le plus ingrat de tous les métiers...

SCENE XIX.

COLOMBINE, OCTAVIO, ARLEQUIN.

COLOMBINE.

ARlequin, & vous, Monsieur Octavio, je viens vous donner avis que Monsieur le Docteur va sortir avec ma Maitresse, pour luy acheter quelques Livres, afin de la desennuyer, à ce qu'il dit. Vois, Arlequin, si tu ne pourras pas faire profiter ton Maître de cette occasion. Adieu. Je m'en vais, de peur qu'il ne me trouve icy avec vous.

SCENE XX.

OCTAVIO, ARLEQUIN.

OCTAVIO.

HE....

ARLEQUIN.

Monsieur, je connois un Libraire icy proche, qui est extrêmement de mes amis. Allons chez luy ; je prendray sa place, & vous celle de son garçon de boutique, & j'amuseray le Docteur pendant que vous entretiendrez Isabelle.

OCTAVIO.

C'est bien dit, allons vîte.

SCENE XXI.

LE DOCTEUR, ISABELLE, COLOMBINE.

LE DOCTEUR.

JE ne suis pas si cruel envers toy que tu penses, Isabelle, tu vois que je cherche dequoy te desennuyer. Allons acheter quelques Livres qui te puissent divertir.

ISABELLE.

Du moins, mon pere, laissez-m'en donc choisir qui me plaisent; j'espere qu'en cela, vous ne mesurerez pas mon goût sur le votre: car vous aimez certains Livres barbares, qui regardent votre profession, & qui seroient un tourment pour moy, si j'étois obligée d'en lire seulement une page.

COLOMBINE.

O que si, Mademoiselle; Monsieur vous fera acheter la Diablotique d'Aristote pour vous divertir, ou l'ame qui cause de Pythagore.

LE DOCTEUR.

La Diablotique d'Aristote, & l'ame qui cause de Pythagore! (*il rit*) Tu veux dire la Dialectique d'Aristote, & la Metempsycose de Pythagore. Que tu es folle, Colombine! Non, non, elle prendra quel Livre elle voudra.

SCENE XXII.

(Le fonds du Théâtre s'ouvre & represente une Boutique de Libraire.)

OCTAVIO (*garçon Libraire.*) ARLEQUIN (*Libraire.*) LE DOCTEUR, ISABELLE, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

MOnsieur, Monsieur, un Livre nouveau ; voicy celuy que vous cherchez.

LE DOCTEUR.

Ah ; arrêtons-nous chez ce Libraire. Bon jour, Monsieur, hé bien, comment va le trafic ! imprimez-vous beaucoup ?

ARLEQUIN (*hors de sa boutique & sur le devant du Théâtre.*)

Ma foy, Monsieur, nous sommes accablez d'Auteurs & de Copies. Il est plus aisé à present de faire des Livres que de les lire, & de les imprimer.

LE DOCTEUR.

Parlons d'autre chose. Avez-vous quelque Livre divertissant pour cette fille ?

ARLEQUIN.

Oüy, Monsieur ; (*à Octavio*) garçon, montrez à Mademoiselle les Livres les plus divertissans de la boutique.

(*Isabelle va dans la boutique, & en faisant semblant de chercher des Livres, elle s'entretient avec Octavio.*)

LE DOCTEUR.

Va, ma fille ; pendant que je m'entretiendray avec Monsieur. (*à Arlequin.*) Hé-bien, Monsieur, avez-vous quelque chose de nouveau ?

ARLEQUIN.

Voulez-vous voir le Catalogue des Livres que j'ay imprimez depuis peu ?

LE DOCTEUR.

Volontiers.

ARLEQUIN (*tire un papier de sa poche & dit.*) Le voicy.

La maniére de bien faire un Fichu, par *Aristote.*

Traité de la Saignée, par un *Sous-Fermier.*

Secrets contre l'assoupissement, & contre le sommeil trop profond, par *un homme qui doit beaucoup.*

Du danger qu'il y a à frequenter les femmes. Ce Livre est dédié aux *petits Collets* de ce temps.

L'art de bien curer les puits, par *Démocrite.*

De l'invention de ramoner les cheminées, par *Agrippa.*

Comme on donne beaucoup à present dans les Lires en *ana*, comme Scaligeriana, Sorberiana, Thuana, Perroniana, Menagiana, & tout nouvellement Arliquiniana; on m'en a presenté un, qui pourra faire quelque comparaison avec ceux-cy, il s'appelle Polissoniana. (*il tire de sa poche un petit papier écrit.*) En voicy un petit échantillon.

Le mois auquel les hommes mangent le moins, est le mois de Février, parce qu'il n'a que 28. jours.

Pourquoy porte-t-on des drapeaux au combat? *Réponse.* Parce qu'il ne peuvent se porter eux-mêmes.

Quelle est la chose du monde la plus hardie? *R.* C'est la chemise d'un Meunier, parce qu'elle prend tous les matins un Larron au collet.

Pourquoy bâtit-on des fours dans une ville? *R.* Parce qu'on ne peut bâtir la ville dans les fours.

Quand est-ce que les dents font mal aux loups? *R.* C'est quand les chiens les mordent au derriére.

Qui est-ce qui n'est jamais chez luy? *R.* C'est le Grand-Seigneur, parce qu'il est toûjours à la Porte.

Les meilleurs Astrologues sont les Lingéres, parce qu'elles voyent de près les toiles.

Quand un bas est percé, & qu'on voit un chausson de toile par le trou; c'est la lingére qui regarde par la boutique du bonnetier.

Qui

Qui a fait le premier bouillir la marmitte à Paris ? *R.* C'eſt le feu.

Qui eſt-ce qui fait le ſoulier ? *R.* C'eſt le quartier, car ſans cela il ſeroit pantoufle.

Quelqu'un diſant : on prendroit ces flambeaux pour de l'argent ; un autre repliqua, je les prendrois bien pour rien, moy.

Je ne mange point entre mes repas : mais entre mes dents.

Qui eſt-ce qui a ſouvent le verre à la main & le ventre à la table ? *R.* C'eſt un Vitrier.

(*Il met ſon papier dans ſa poche, & dit :*)

Vous voyez par cet échantillon que tout l'ouvrage nous promet des recherches fort curieuſes. Outre les nouvelles decouvertes qu'on a faites dans le païs des Poliſſons, & qui ſeront dans cet ouvrage ; il contiendra encore toutes les poliſſoneries qui ſont répanduës dans les *ana*.

LE DOCTEUR.

Il contiendra donc bien des ſottiſes.

ARLEQUIN.

Et ce ſeront ces ſottiſes qui le feront bien vendre. J'eſpere qu'il me fera ma fortune, auſſi-bien qu'un autre Livre nouveau que j'ay mis depuis quelques jours ſous la preſſe. Ah qu'il me ſent bon !

C'eſt un Livre rempli de queſtions fort curieuſes : par exemple, on y demande, lequel eſt le plus ancien de l'œuf, ou de la poule ? ſi le monde eſt droit ou renverſé ? ſi les Peripateticiens uſoient plus de pantoufles à étudier, que d'eſcarpins à danſer ? ſi les épices des procès altérent autant les langues des Juges, que les bourſes des plaideurs ? s'il eſt vray que le Coloſſe de Rhodes ſe mariant avec la Tour de Babylone, il en fût né des pyramides ? pourquoy le vent eſt plus froid l'hyver que l'été ? pourquoy les pains ſont plus grands en Allemagne, qu'en France ? juſques où va la riviere de Seine ? quel eſt le re-

mède le plus aperitif ? & ce qui eſt admirable & très-utile, c'eſt qu'on trouve dans ce Livre les reponſes à toutes les queſtions qui y ſont faites : par exemple, on répond que le vent eſt plus froid l'hyver que l'été, parce qu'il couche dehors, à cauſe qu'on a bien ſoin de fermer les portes & les fenêtres, pour l'empêcher d'entrer dans les chambres.

(*En cet endroit le Docteur tourne la tête vers la boutique, & voyant ſa fille Iſabelle parler bas avec le garçon, & que celuy-cy luy baiſe la main, il va doucement écouter ce qu'ils diſent ſans qu'eux ny Arlequin s'en apperçoivent, & Arlequin continue & dit :*)

Que les pains ſont plus grands en Allemagne qu'en France, parce qu'on y met plus de pâte ; que la riviére de Seine va juſqu'à Conſtantinople, parce qu'on lit au commencement de la Tragédie de Bajazet, *la Scène eſt à Conſtantinople* ; que le remède le plus aperitif eſt un trouſſeau de clefs ; que . . . .

LE DOCTEUR.

Ah, Monſieur le garçon Libraire, vous vous lâſſez, à ce que j'entens, d'être garçon, & vous voulez devenir homme aux frais & aux dépens de ma fille. Vous, Monſieur le Libraire, vous êtes un fourbe & fourbiſſime ; & vous ma fille, vous êtes une ruſée, retirez-vous d'icy, allons, venez avec moy, & vîte ; je veilleray ſur votre conduite plus que jamais.

SCENE XXIII.

OCTAVIO, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Monſieur, je ne veux plus vous mêler dans mes intrigues, vous êtes un gâte-métier.

OCTAVIO.

Arlequin, la paſſion m'a fermé les yeux de telle

ſorte, que je n'ay point veu le Docteur qui m'écoutoit quand je parlois à Iſabelle: je te prie de ne me pas abandonner: car je ſuis plus amoureux que jamais.

ARLEQUIN.

Retirez-vous ſeulement d'icy.

OCTAVIO.

Je t'abandonne tous mes intérêts.

ARLEQUIN.

Je devrois fermer les oreilles de ma compaſſion à vos priéres: mais j'ay pitié de vous. Laiſſez-moy faire. Retirez-vous & vîte.

SCENE XXIV.

ARLEQUIN (*ſeul.*)

JE veux abſolument faire réüſſir mon entrepriſe; je ne veux point en avoir l'affront. Je me ſouviens que le Magicien qui me donná ces deux bagues, me dit qu'avec elles, je ſerois auſſi grand Magicien que luy, & que je ferois paroître l'Enfer, ſi j'en avois envie. Si cela eſt vray, je n'ay qu'à aller faire un petit voyage dans ce païs là pour venir à bout de mes deſſeins: car l'Enfer étant plein de fourberies, parce qu'il y a bien des fourbes, j'y en trouveray apparemment quelqu'une qui m'accommodera: allons y ſans differer, voyons ſi mes bagues produiront l'effet que j'en attends.

(*Il ſe met les deux bagues, & après quelques poſtures Magiciennes, il demeure en une place, & dit d'un ton ferme & haut*:)

Je veux deſcendre dans les Enfers.

(*On voit des éclairs, on entend des tonnerres, & il s'abîme.*)

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

(*Le fond du Théâtre s'ouvre & represente les Enfers.*)

PLUTON, LES TROIS FURIES.

PLUTON.

Ça voyons quelles sont vos plaintes?

LES TROIS FURIES (*ensemble.*)

Vous sçavez, grand Pluton, Dieu de ces sombres & tristes demeures, vous sçavez que nous ne respirons que la rage, la fureur, la cruauté, & le desespoir.

PLUTON.

Oüy, je le sçay, vous êtes trois furies que je ne tiens icy que pour cela.

LES TROIS FURIES (*ensemble.*)

Vous sçavez que nous ne sommes icy dans les Enfers que pour faire souffrir, pour tourmenter.

PLUTON.

Oüy je le sçay & je le veux.

LES TROIS FURIES (*ensemble.*)

On n'y souffre pourtant plus. On ne fait qu'y rire. Depuis qu'un certain petit homme appellé Arlequin est arrivé icy de l'autre monde, ce ne sont que ris, joyes & divertissemens. Titie ne fait que plaisanter. Ixion se jo[illegible] sur sa roüe l'instrument de son supplice. Tantale en perd l'envie de boire & de manger. Les Danaïdes ne sont que badiner avec leur tonneau. Sisyphe ne fait que chanter en portant son fardeau: enfin votre Royaume changera bien-tôt de face, si vous n'y prenez garde.

PLU-

PLUTON.

L'avis que vous me donnez mérite quelque attention, je vais consulter sur cela Minos, Eaque, & Rhadamante. allez, vos souhaits seront accomplis.

LES TROIS FURIES (*ensemble.*)

Sur tout décidez en faveur de la cruauté.

PLUTON.

Oüy.

LES TROIS FURIES (*ensemble.*)

En faveur des hurlemens.

PLUTON.

Oüy.

LES TROIS FURIES (*ensemble.*)

En faveur de la rage.

PLUTON.

Oüy.

LES TROIS FURIES (*ensemble.*)

En faveur du desespoir.

PLUTON.

Oüy, oüy, oüy, oüy, oüy, oüy.

LES TROIS FURIES (*ensemble.*)

Cruauté, fureur, rage, desespoir.

SCENE II.

PLUSIEURS AMES (*qui ne paroissent point appellent Arlequin.*)

ARLEQUIN (*sans paroître.*)

Qui est là ?

PLUSIEURS AMES (*sans paroître éclatent de rire, & appellent encore Arlequin. Puis éclatent de rire.*)

ARLEQUIN (*sans paroître.*)

Voilà bien de quoy rire pour des gens qui n'en doivent pas avoir envie.

PLUSIEURS AMES (*sans paroître appellent encore Arlequin.*)

ARLEQUIN (*sans paroître.*)

Qui est-là, vous dis-je ? Eh, je vous prie laissez-moy achever de faire mes affaires en patience. Voila un maudit païs, on n'y mange rien, & cependant on a toûjours envie d'aller à la chaise percée.

(*On entend encore les ames rire & appeller Arlequin.*)

SCENE III.

ARLEQUIN, LUCRECE.

Arlequin vient sur le Théâtre en racommodant sa culotte, & il est suivi de Lucréce à qui il dit.

ARLEQUIN.

HE fi, fi, Madame, laissez-moy donc me mettre en habit décent, vous me faites honte hé fi.

LUCRECE (*après avoir ri, dit;*)

Tu ne sçais pas à qui tu parles.

ARLEQUIN.

Je sçay seulement qu'il faut que vous soyez-bien effrontée, pour persecuter un homme en l'état où j'étois, Hé fi, fi.

LUCRECE (*après avoir ri.*)

Sçais-tu que tu parles à Lucréce ?

ARLEQUIN.

A Lucréce! montrez-moy vos mains, voyons si vous n'avez point là quelque poignard; car on dit que vous êtes bien dangereuse. C'est donc vous qui vous tuâtes, quand Tarquin...

LUCRECE.

Oüy c'est moi-même. Dis-moy un peu des nouvelles de l'autre monde, je te prie. Les femmes fuyent-elles généreusement les poursuites des hommes ?

ARLEQUIN.

Malepeste oüy. J'en ay veu qui pour fuir les hommes couroient jusques au moulin de javelle, aux Perdreaux,

dreaux, au grand Turc, & autres lieux où on fait bonne chére; il eſt vray qu'à force de fatigues, elles s'arrêtoient-là; & que les hommes les y attrapoient.

LUCRECE.

Appelles-tu cela fuir les hommes?

ARLEQUIN.

Ouy-dà, hé c'eſt toûjours courir une petite lieuë pour le moins, ſelon les quartiers d'où elles partent. N'appellez-vous cela rien pour des femmes?

LUCRECE (*après avoir ri.*)

Hé dis moy un peu ſont-elles auſſi jalouſes de leur honneur que moy? ont-elles bien ſoin de le garder?

ARLEQUIN.

Diable oüy, il ne fait pas bon s'y joüer. Il y en a ſeulement qui ſont charitables, & qui le prêtent à des hommes pour quelque temps. Mais ces hommes leur rendent enſuite cet honneur.

LUCRECE.

Hé comment ces hommes peuvent-ils leur rendre leur honneur?

ARLEQUIN.

Ils les épouſent.

LUCRECE.

Ah la plaiſante maniére de rendre l'honneur! que cela eſt bouffon!

ARLEQUIN.

Plaiſante tant que vous voudrez. Mais enfin c'eſt l'uſage du païs. Je vous trouve bien plaiſante vous-même de vous en moquer.

LUCRECE.

Va, j'en feray bien rire nos Dames Romaines, adieu je m'en vais les trouver. (*elle ſort en riant.*)

..i, Le theatre italien, ou recueil general de toutes les comédies et scênes françoises jouées par les comédiens Italiens du roy etc. 5e. éd. revue, corrigée, augmentée, et enrichie d'estampes en taille douce à la tête de chaque comédie. Avec tous les airs qu'on y a chantez, gravez, notez, et corrigez, avec leurs Basse continuë chiffrée à la fin de chaque volume. 6 tomes in 3 vols. Amsterd. 1721. Pet. 8⁰. Veau. dos orné. ℳ 30.—

Recueil très intéressant qui contient e. a. les comédies suivantes: Isabelle Médecin, Colombine Avocat pour et contre, la cause des femmes, la critique de la cause des femmes, le marchand duppé, Mezzetin, Grand Sophy de Perse, l'homme à bonne fortune, les intrigues d'Arlequin, les promenades de Paris, la foire de S. Germain, Arlequin Misanthrope, la fille scavante, les originaux.

philosophe. Paris 1804. Pet. 8°. Dem. bas.

990 — Herbier moral ou recueil de fables nouvelles. Paris 1801. Pet. [illegible]
bas.

991 — Jeanne de France. 2 parties en 1 vol. Paris 1816. Pet. 8°. Dem. bas. M

992 — De l'influence des femmes sur la littérature française comme protect[illegible]
des lettres et comme auteurs. 2 vols. Paris 1811. Pet. 8°. Dem. bas. M

993 — Madame de Maintenon pour servir de suite à l'histoire de la duches[illegible]
La Vallière. 4. éd. 2 vols. en 1. Paris 1813. 8°. Demi bas. M

994 — Mademoiselle de Clermont. Paris 1811. 12°. Dem. bas. M

995 — Mademoiselle de Lafayette ou le siècle de Louis XIII. 2 vols. en 1. [illegible]

SCENE IV.

ARLEQUIN, LES AMES (*ſans paroître.*)

ARLEQUIN.

ON a bonne envie de rire icy. Ils me viennent tous rire au nez, comme ſi j'étois barboüillé.

(*Les Ames: appellent ſans paroître, Arlequin.*)

Encore, çà en voicy un autre. C'eſt-là quelqu'oiſeau de mauvais preſage.

SCENE V.

ARLEQUIN, HIPPOCRATE.

ARLEQUIN.

C'Eſt le Seigneur Hippocrate! ah Ciel que je ſuis fatigué!

HIPPOCRATE.

Faites-vous ſaigner pour vous ſoulager.

ARLEQUIN.

Mon mal n'eſt pas dans le ſang, il eſt plutôt dans les humeurs; car les importunitez de tous les gens de ce pays-cy me mettent de ſi mauvaiſe humeur, que..

HIPPOCRATE.

Purgez-vous pour évacuer ces mauvaiſes humeurs.

ARLEQUIN.

Je ne ſçaurois revenir de la peine que m'a fait cette femme, qui ne m'a pas donné le temps de faire mes affaires, je me ſuis retenu à cauſe d'elle, & j'apprehende....

HIPPOCRATE.

Prenez un lavement pour vous tirer d'affaire.

ARLEQUIN.

Ah voila l'autre avec ſon ſang-froid. Faites-vous ſaigner, purgez-vous, prenez un lavement; à ce

que

que je vois, les Médecins ont la même routine icy que dans l'autre monde.

HIPPOCRATE (*après avoir ri.*)

Ah qu'il est plaisant !

ARLEQUIN.

C'est à faire à vous, vous êtes un plaisant benêt de me venir rire au nez.

HIPPOCRATE.

Ah si vous vous fâchez, il faudra vous saigner pour vous rafraîchir le sang, vous purger pour ôter la bille qui s'enflamme, & vous donner un lavement pour rafraîchir le bas ventre, qui étant échauffé excite la colére par les fumées brûlantes qu'il envoye dans la region superieure...

ARLEQUIN.

Ma foy, c'est tout comme en France. En vérité, Seigneur Hippocrate, tous vos raisonnemens me font pitié, & me donnent du chagrin pour l'amour de vous.

HIPPOCRATE.

Si vous êtes chagrin, faites-vous saigner pour ôter la crasse du sang, qui engendre la mélancolie; purgez-vous pour évacuer la matiére gluante & terrestre des humeurs, qui assoupissant les esprits leur ôte cette agreable & remüante vivacité, qui réjoüit par les picottemens qu'elle excite dans les nerfs & dans les membranes de votre corps; prenez des lavemens, afin que les intestins étant dégagez, vos sens soient plus libres dans leurs fonctions, & par consequent votre esprit puisse plus facilement s'en servir pour goûter les plaisirs.

ARLEQUIN.

Saignée, purgation, lavement; ma foy encore une fois c'est tout comme en France; trois remèdes à tous maux. Ha que cela est drôle! ah, ah, Seigneur Hippocrate, vous me ferez crever de rire avec vos remèdes.

HIPPOCRATE.

Si vous êtes trop gay, faites-vous saigner, afin que la saignée vous affoiblissant, les esprits soient occupez à réparer vos forces, & non pas à vous faire rire: faites-vous purger, afin que la purgation poussant dehors plusieurs esprits vitaux avec les humeurs, il ne se fasse plus un si grand épanchement de ces mêmes esprits par tous les fibres de votre corps; car c'est cet épanchement, qui par une espèce de démangeaison fait la trop grande joye. Prenez des lavemens, afin que les decoctions rafraîchissantes éteignent la matiére de ces mêmes esprits en même temps qu'elles tireront en bas la matiére fecale par le boyau culier...

ARLEQUIN.

Hé fi, fi, Monsieur Hippocrate, vous me faites mal au cœur avec votre matiére fecale...

HIPPOCRATE.

Si vous avez mal au cœur, faites vous saigner, purger, & donner des lavemens; faites-vous saigner, afin....

ARLEQUIN.

Ah tous vos raisonnemens me font mal à la tête.

HIPPOCRATE.

Si vous avez mal à la tête faites-vous saigner, purger & donner des lavemens; faites vous saigner, afin que...

ARLEQUIN (*en colére.*)

Et moy, je souhaite que vous vous fassiez saigner jusqu'à la derniére goutte; que vous ne mangiez jamais que Casse, Rubarbe, & Sené; que vous preniez tant de lavemens, que votre cœur, votre foye, vos tripes & vos boyaux sortent avec votre matiére fecale par votre maudit boiau culier.

HIPPOCRATE.

Ah, ah, qu'il est plaisant! Adieu, petit homme de piéces & de morceaux.

A R-

ARLEQUIN.

Adieu, figure composée de Casse, de Rhubarbe, & pêtrie de décoctions.

HIPPOCRATE.

Adieu, petit Perroquet d'Arcadie.

ARLEQUIN.

Adieu, oiseau de la mort.

SCENE VI.

ARLEQUIN (*seul.*)

QUe diable est-cecy! ce n'est pas assez que les Médecins de l'autre monde ne parlent que de saignées, de purgations & de lavemens, il faut encore qu'ils apportent ces sortes de tourmens-là jusques-icy.

(*Il entend les ames qui l'appellent, & entendant du bruit d'un côté, il s'en va de l'autre, en disant:*)

Il faut que je me retire de ce côté cy pour éviter d'autres fâcheux, qui voudroient m'engager à les faire rire malgré moy ... Ah que vois-je? me voicy tombé de fiévre en chaud mal: d'Hippocrate en Galien. Mais prenons un ton plus serieux avec celuy-cy, pour voir s'il raisonnera comme les autres Médecins.

SCENE VII.

ARLEQUIN, GALIEN.

ARLEQUIN.

JE suis bien-aise, Monsieur Galien, de vous trouver icy pour vous consulter sur une incommodité qui m'inquiette beaucoup. C'est une indigestion d'estomach.

GALIEN.

Indigestion d'estomach! & où voudriez-vous donc que fût cette indigestion, au gras de la jambe?

ARLEQUIN.

Hé bien, Monſieur, d'une indigeſtion ſimplement, puiſque vous le voulez.

GALIEN.

Tirez la langue. Chaleur. Donnez votre bras. (*il luy tâte le pouls.*) Chaleur. Mangez vous bien?

ARLEQUIN.

Non, je ne mange point.

GALIEN.

Chaleur. Allez-vous bien à la ſelle?

ARLEQUIN.

Fort peu.

GALIEN.

Chaleur. Dormez vous bien?

ARLEQUIN.

Non. Mon ſommeil eſt fort inquiet.

GALIEN.

Chaleur. Riez-vous volontiers?

ARLEQUIN.

Oh non; je n'en ay point d'envie à preſent.

GALIEN.

Chaleur, chaleur, chaleur que tout cela.

ARLEQUIN.

Mais, Seigneur Galien, j'avois toûjours crû que l'indigeſtion venoit au contraire d'un defaut de chaleur.

GALIEN.

Cela eſt faux dans le ſens que vous l'entendez; c'eſt un raiſonnement de petite femmelette, & de toutes ces ſortes de gens qui ſe mêlent de donner des remèdes ſans être Médecins. Ils diſent que c'eſt un defaut de chaleur, & nous, nous diſons le contraire: & quand même notre opinion ſeroit fauſſe, nous ne laiſſerions pas de la ſoutenir, plutôt que d'être du ſentiment de tous ces ces *pis-aller* de la Médecine.

ARLEQUIN (*d'un ton d'habile homme.*)

Mais, comment prouvez-vous que tout ce que je viens de vous dire eſt l'effet d'une grande chaleur?

GA-

GALIEN.

Ecoûtez mon raiſonnement ; mais raiſonnement d'autant plus véritable, qu'il vous paroîtra extraordinaire. Il y a deux ſortes de chaleur, l'une naturelle qui nous fait vivre, l'autre accidentelle qui nous fait mourir. Ces deux chaleurs ſe trouvant dans l'eſtomach & dans les entrailles en même temps que la matiére de l'aliment y eſt entrée, elles combattent entr'elles pour en prendre poſſeſſion ; mais parce qu'elles ont des forces égales, elles s'empêchent l'une & l'autre de s'emparer de l'aliment, de ſorte qu'il demeure ſans être digéré ; c'eſt pourquoy l'on rend ordinairement les viandes comme on les a priſes. La langue eſt ſeiche, c'eſt-à cauſe de la chaleur accidentelle qui conſomme l'humidité qui la devroit humecter. Le pouls eſt élevé, c'eſt parce qu'il eſt agité par le combat de ces deux chaleurs. On ne va pas bien à la ſelle, parce que la matiére de l'aliment ayant été longtemps balottée entre ces deux chaleurs, elle devient ſi dure & ſi ſeiche, que n'ayant point d'humidité pour luy ſervir de vehicule, elle ne peut s'évacuer par en-bas. Le ſommeil eſt inquiet, c'eſt à cauſe des eſprits agitez par le combat de ces deux chaleurs. On ne rit pas volontiers (écoutez bien cecy) on ne rit pas volontiers, parce que ces deux chaleurs occupant pendant leur combat beaucoup plus de place que ſi elles étoient tranquilles, elles preſſent les parties internes, & particuliérement la ratte dont la dilatation fait le ris ; d'où vient qu'on dit d'un homme qui a bien ri, qu'il s'eſt épanoüi la ratte. Voila ce qui s'appelle raiſonner ; & ce que tous mes confréres ne vous diront pas. Je conclus donc que, pour vous guérir, il faut beaucoup vous rafraîchir ; faites-vous premiérement tirer trois petites palettes de ſang, pour en rafraîchir la maſſe ; purgez vous enſuite avec le petit laict & la caſſe pour expulſer, évacuer, emporter doucement la cauſe de la chaleur accidentelle ; puis enfin prenez des

des lavemens ſans miel, parce qu'il échauffe, des ptiſannes, le petit laiƈt & le bain, pour détruire entiérement cette chaleur accidentelle, qui cauſe l'indigeſtion dont vous vous plaignez.

ARLEQUIN (*encore d'un ton d'habile homme.*)

Mais, Seigneur Galien, comment accorder tout ce que vous venez de dire avec une opinion généralement recuë, qui dit, que quand on meurt, c'eſt par une extinction de la chaleur naturelle?

GALIEN.

Cette opinion générale eſt fondée ſur mon opinion particuliére. On meurt par une extinction de chaleur: parce que ces deux chaleurs, dont je vous ay parlé, après avoir combattu long-temps avec des forces égales, ſe donnent enfin un coup fourré, qui les détruit toutes deux, & c'eſt ce qui fait la mort.

ARLEQUIN.

Seigneur Galien, ſi ce que vous dites n'eſt pas vray, il paroît du moins vray-ſemblable. Mais pour vous dire ſincérement ma penſée (car vous ſçavez qu'un malade ne doit rien celer à ſon Médecin) il me ſemble que tous vous autres Meſſieurs les Médecins, quoy-que vous ayez des ſentimens contraires entr'eux ſur une même matiére; cependant quand vous nous les expoſez, vous le faites avec tant d'adreſſe, que nous ſommes comme forcez à dire, cela eſt vray. Il faut pourtant qu'il n'y ait qu'un de ces ſentimens qui ſoit véritable.

GALIEN.

Eſt-ce pour diſputer avec moy que vous êtes venu?

ARLEQUIN.

Ah, j'en ſerois bien fâché: des Meſſieurs comme vous ſont trop à craindre.

GALIEN.

Des Meſſieurs comme nous ſont trop à craindre! comme l'entendez-vous?

ARLEQUIN (*d'un ton railleur.*)

Je l'entends, Seigneur Galien, comme tous Messieurs vos Confréres sont bien-aises que nous l'entendions ; c'est-à-dire, que le plus grand malheur qui puisse arriver à un homme, c'est d'être abandonné des Médecins. Jugez, Seigneur Galien, cela étant ainsi, si je voudrois en disputant contre vous, me mettre en danger d'encourir votre disgrace, & par consequent de n'avoir pas le secours que j'espere de vous contre mon incommodité.

GALIEN.

Hé bien, voulez-vous vous confier en moy ; car, comme j'ay fort bien dit autrefois dans l'autre monde, la confiance au Médecin aide beaucoup le remède. *Ille plures sanat de quo plures confidunt.* Je vous le diray en Grec, si vous le voulez.

ARLEQUIN.

Je suis content du Latin. Ecoûtez aussi mon François, je vous prie. Soyez donc assuré que je feray aveuglément tout ce que vous m'ordonnerez, après que je vous auray encore dit deux mots sur ma maladie ; c'est que je croy que mon indigestion vient de ce que depuis que je suis icy, je n'ay pas mis un seul morceau dans ma bouche : comment pourrois-je digerer quelque chose, si je n'ay rien mangé ;

GALIEN.

Allez, vous êtes un badin, qui ne méritez pas de joüir de mon entretien.

(*Arlequin s'en va d'un autre côté en s'éclatant de rire.*)

SCENE VIII.

ORPHE'E, TERENCE.

ORPHE'E (*avec une guitarre.*)

AH ce petit homme plaisant nous échappe, Seigneur Terence.

TE-

TERENCE.

Apparemment, Seigneur Orphée, il retournera bien-tôt par icy. Si vous voulez cependant jouër un peu de cet instrument que vous portez, vous me ferez bien du plaisir.

(*Orphée jouë, & ensuite on entend les ames qui appellent Arlequin, & Arlequin qui dit, laissez-moy.*)

(*Terence.*) St, st, le voicy.

SCENE IX.

ARLEQUIN, ORPHE'E, TERENCE.

ARLEQUIN.

Ah me voilà pris de ce côté-cy!

ORPHE'E & TERENCE (*rient.*)

Ah qu'il est plaisant! ah qu'il est plaisant!

ARLEQUIN (*se tournant du côté de Terence.*)

Qui êtes-vous donc le beau rieur?

TERENCE.

Je suis Terence.

ARLEQUIN.

Ah Terence le Comédien! vous me prenez apparemment pour quelque froid bouffon de vos Comédies.

ORPHE'E (*rit.*)

Ah le drôle de petit homme!

ARLEQUIN.

Et vous qui êtes-vous avec ce bel instrument pendu à votre ceinture?

ORPHE'E.

Je suis Orphée.

ARLEQUIN.

Ah, ah, celuy qui vint querir icy sa femme Euridice; ma foy il y en a bien dans l'autre monde, qui ne voudroient pas tant prendre de peine pour leurs femmes. De quoi, diable, vous avisiez-vous? est-ce que vous étiez trop aise?

OR-

ORPHE'E.

Il ne s'agit pas de cela. Dis-moy, je te prie, des nouvelles de la Musique de l'autre monde. Comment-va-t-elle, est-elle en vogue?

ARLEQUIN.

Tant en vogue, qu'on la trouve par tout. Tout le monde s'en mêle, c'est le grand pis-aller de ceux qui ne sçavent que faire.

ORPHE'E.

Mais n'a t-on pas de l'estime pour elle?

ARLEQUIN.

Ah beaucoup! on la traitte dans le pays d'où je viens avec un respect qui vous surprendra. Mademoiselle la Musique va à l'Opera trois ou quatre fois la semaine; mais il faut voir de quelle maniére elle y va. Elle est escortée d'une compagnie de Soldats, qui ont l'épée au côté, le mousquet sur l'épaule & la méche allumée. Il semble qu'on ait peur qu'on luy fasse rendre l'argent qu'elle emporte à bien des gens qui sont amoureux d'elle.

ORPHE'E.

Qu'est-ce que c'est que cet Opera où elle va?

ARLEQUIN.

C'est une grande personne, dans laquelle il y a un grand Théâtre, sur lequel plusieurs salles s'entretiennent en chantant.

ORPHE'E.

„ C'est une grande personne, dans laquelle il y a
„ un grand Théâtre, sur lequel plusieurs salles s'en-
„ tretiennent en chantant! qu'est-ce que cela veut dire?

ARLEQUIN.

Je n'ay pas dit cela; ou si je l'ay dit, j'ay voulu vous dire que l'Opera est une grande salle, dans laquelle il y a un grand Théâtre, sur lequel plusieurs personnes s'entretiennent en chantant.

ORPHE'E.

Dis-moy, je te prie, un de ces discours qu'on y chante.

A R-

ARLEQUIN.

En voicy un d'un Opera appellé *Armide*. Tenez voila *Armide* qui est amoureuse de *Renaud*. Ce *Renaud* est un gaillard, mais fier comme un diable; il veut quiter la belle *Armide*, celle-cy luy dit en chantant: (*Il contrefait la Rochoüais.*)

Renaud! ciel! ô mortelle peine!
Vous partez! Renaud, vous partez!
Démons, suivez ses pas, volez, & l'arrêtez.
Helas! tout me trahit, & ma puissance est vaine!
Renaud! ciel! ô mortelle peine!
Mes cris ne sont pas écoutez!
Vous partez, Renaud! vous partez!

Ensuite ce fier *Renaud*, qui a un cœur de rocher, répond cruellement à cette pauvre affligée. (*Il contrefait du Mesnil.*)

Armide, il est temps que j'évite
Le peril trop charmant que je trouve à vous voir.
La gloire veut que je vous quitte,
Elle ordonne à l'amour de ceder au devoir.

ORPHE'E (*rit.*)

Ah, ah, que cela est plaisant!

ARLEQUIN.

Quoy vous riez! vous m'étonnez. Sçavez-vous bien qu'on ne rit jamais à l'Opera; & que si on y rit, c'est tout au plus quand quelque machine a fait faux-bond.

ORPHE'E.

Apparemment on danse à cet Opera?

ARLEQUIN.

Oh oüy; on y danse aussi par conversation. Voicy comment.

(*Il danse & contrefait Pecour. Sur la fin de sa danse arrivent Pluton, Minos, Eaque & Rhadamante: Orphée & Terence se retirent.*)

SCE-

SCENE X.

PLUTON, MINOS, EAQUE, RHADAMANTE, ARLEQUIN.

PLUTON.

AH, ah, petit marmouſet, je n'ay que faire d'informations pour ſçavoir la vie que vous menez icy. En voila un aſſez bel échantillon.

ARLEQUIN.

Parle donc, hé, marouffle, tu ne me laiſſeras pas danſer ? je te donneray ma foy ſur la gueule.

PLUTON.

Impie ! ſçais-tu à qui tu parles ?

ARLEQUIN.

Sçais-tu qui tu empêches de danſer ?

PLUTON.

Sçais-tu que je ſuis Pluton ?

ARLEQUIN.

Si tu es un Ploton, je ſuis une toupie, tiens, vois. (*Il danſe & tourne comme une toupie.*)

PLUTON (*rit.*)

Ah, ah, ah, eh comment mes ſujets ne riroient-ils pas à la veuë de ce petit magot, puiſque je ne ſçaurois moy même m'empêcher d'éclater de rire ?

ARLEQUIN.

Je te donneray ma foy ſur la gueule, ſi tu m'appelles davantage magot.

PLUTON (*dit en riant, quelque effort qu'il faſſe pour s'en empêcher.*)

Mon amy, écoute, puiſque ta plaiſante petite figure de bamboche ne me permet pas de me fâcher contre toy ; je t'ordonne cependant abſolument, quoiqu'en riant, de plier bagage, & d'être hors de mon Royaume avant qu'il ſoit un quart-d'heure ; c'eſt moy qui ſuis le Dieu des Enfers qui te fais ce commandement.

AR-

ARLEQUIN.

Vous êtes le Dieu des Enfers? & ces trois vendeurs de Mithridate que je vois-là avec vous, comment s'appellent-ils?

PLUTON.

Ce sont les Juges de ce pays-cy, ils s'appellent Minos, Eaque & Rhadamante.

ARLEQUIN.

Minon, Jacques, & Madame Anne!

PLUTON (*rit.*)

Ah, ah, ah, impertinent, qui me fais rire malgré moy, si je te vois davantage icy, je te feray précipiter dans le lieu le plus profond du Tartare. (*Le fond du Théâtre se ferme, & tous les Acteurs de cette Scêne disparoissent.*)

SCENE XI.

OCTAVIO (*seul.*)

JE cherche Arlequin sans en pouvoir apprendre aucune nouvelle; ce miserable sera peut-être allé au cabaret; car c'est l'ordinaire rendez-vous de ses semblables. Il m'a fait de grandes promesses; mais j'ay grande peur de n'en voir aucun effet...

SCENE XII.

(*Il se fait un trou au Théâtre, & Arlequin en sort avec son bonnet de nuit dans la main, il est accompagné de flammes, & de fumées qui sortent du trou, par où il a passé.*)

ARLEQUIN, OCTAVIO.

OCTAVIO (*surpris.*)

ARlequin....

ARLEQUIN (*avec un bonnet de nuit.*)

Octavio.

OCTAVIO.

Arlequin, eſt-ce toy ?

ARLEQUIN (*imitant un endroit d'Armide chante ces trois mots.*)

C'eſt luy même.

OCTAVIO.

Hé d'où viens-tu ?

ARLEQUIN.

Je viens de l'Enfer y chercher quelque fourberie pour votre ſervice, Monſieur.

OCTAVIO.

Que veut dire ce bonnet de nuit ?

ARLEQUIN.

Ce bonnet de nuit eſt un effet de ma précaution & de ma prudence. Quand je vis que j'avois un voyage à faire dans le Royaume de Pluton, & qu'on m'aſſûra que c'étoit un pays de chagrin & de triſteſſe ; je dis en moy même, il faut donc que quand j'y ſeray, je ſois triſte comme les autres, cependant je n'en ay guéres d'envie. Comment feray-je pour devenir triſte ? je rêvay quelque temps. Après avoir bien rêvé, je pris mon bonnet de nuit pour compagnie, afin qu'étant toûjours avec Monſieur mon bonnet de nuit, je partageaſſe ſa triſteſſe ; car, comme vous ſçavez, il n'y a rien de plus triſte qu'un bonnet de nuit. N'eſt-ce pas là une belle invention pour être triſte ?

OCTAVIO.

Hé-bien enfin as-tu trouvé dans l'Enfer ce que tu y étois allé chercher ?

ARLEQUIN.

Monſieur, quand j'y ay demandé quelques fourberies pour ſervir votre amour, on m'a répondu qu'il n'y avoit que les fourbes dans l'Enfer ; mais que leurs fourberies étoient reſtées ſur la terre.

OCTAVIO.

Nous voilà bien avancez.

ARLEQUIN.

Monsieur, je viens d'un pays, où on ne sçait ce que c'est que de boire & de manger; jugez de mon appetit. Un peu de nourriture m'ouvriroit l'esprit, & me feroit trouver quelque bonne invention.

OCTAVIO.

Allons, viens manger un morceau & boire un coup, j'y consens; les peines que tu as prises méritent bien cette récompense.

ARLEQUIN.

Allons, Monsieur, & ensuite vous verrez merveilles; car un verre de vin ravise bien un homme.

SCENE XIII.

MEZZETIN (*voyageur, & seul.*)

MEZZETIN.

AH que les voyageurs trouvent de certaines journées bien longues! Enfin voicy celle cy bientôt finie. Il faut un peu me reposer & chanter quelque petite chansonnette pour me ragaillardir. Le chant fait paroître le chemin plus court. (*Il chante.*)

CHANSON.

Quelque lieu qu'on frequente,
Par tout on voit toûjours.
Et quoy!
Homme trompeur, femme qui tente,
Et peu de foy dans les amours.

Quelque loin qu'on voyage,
On voit toûjours par tout.
Et quoy?
Jeune étourdy, vieillard peu sage,
Et Pedant de très-mauvais goût.

Dans

Dans quelqu'endroit qu'on aille,
Toûjours par tout on voit.
Et quoy?
Riche ignorant, ſçavant ſans maille,
Et Muſicien qui ſouvent boit.

Mais voicy un homme qui me regarde & qui rit, n'eſt-ce point du *Muſicien* qu'il ſe divertit? Voyons s'il rira encore. (*il chante encore ce dernier couplet.*)

SCENE XIV.

ARLEQUIN, MEZZETIN (*Voyageur.*)

ARLEQUIN.

Voicy quelqu'étranger qui ſe divertit à petits frais.

MEZZETIN.

Bon jour, bonne ſemaine, bon mois, bonne année; & bon ſiécle, Monſieur.

ARLEQUIN.

Bonne heure, bonne demi heure, bon quart d'heure, bonne minute, & bon moment, Monſieur; vous voyez, Monſieur, que de votre ſcience & de la mienne, on pourroit faire un bon Calendrier.

MEZZETIN (*à part.*)

Cet homme-cy eſt bouffon.

ARLEQUIN.

Que faites-vous là Monſieur?

MEZZETIN.

Je ſuis un voyageur, & je me repoſe ici pour quelque temps. (*à part.*) Je luy en veux faire accroire.

ARLEQUIN.

De quel païs venez-vous?

MEZZETIN.

De l'Amerique, Monsieur.

ARLEQUIN.

D'une marmitte ? vous n'êtes pas à plaindre.

MEZZETIN.

Je dis de l'Amerique, une grand partie du monde. J'ay demeuré plus de dix ans, dans le païs des Toupinambous & des Margajats, j'y étois le favory du Roy : mais la vertu n'est point sans envie.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que c'est que ce païs des Toupinambous & des Margajats ?

MEZZETIN.

Le meilleur païs du monde, on n'y trouve que sucre, tabac, or, argent. J'y ay veu un chou si grand que deux mille hommes pouvoient s'y tenir dessous à l'abry de la pluye.

ARLEQUIN.

Ah, n'est-ce que cela ? J'ay veu un jour, moy qui vous parle, j'ai veu dans une petite chambre une marmitte si grande, que quand on y mettoit vingt Chaudronniers pour la racommoder, ils n'entendoient pas les uns les autres les coups de marteau que donnoient leurs voisins.

MEZZETIN.

Et si, si, vous vous mocquez de moy, hé à quoy pourroit servir une si grande marmitte ?

ARLEQUIN.

Pour y mettre cuire ce grand chou que vous avez veu .... Mais, dites-moy, je vous prie quelques particularitez du païs du ces Toup .... des Toupies .... des .... helas ....

MEZZETIN.

Des Toupinambous & des Margajats ?

ARLEQUIN.

Ouy, ouy, quels noms !

MEZ-

MEZZETIN.

Il y a une tour d'argent-vif qui eſt ſi haute, que quand on-eſt monté juſques au haut, toute la terre ne paroît pas plus grande que la tête d'une épingle, & les hommes qui ſont deſſus, pas plus gros que des poids.

ARLEQUIN.

Cela eſt admirable!

MEZZETIN.

J'ay apporté de ce païs-là quatre raretez qu'on ne peut aſſez eſtimer.

ARLEQUIN.

Quoy donc?

MEZZETIN.

La premiére, eſt un rayon de la derniére Comète qui a paru dans le païs des Margajats. La ſeconde, c'eſt le Rat dont la montagne accoucha, & dont il eſt parlé dans l'Hiſtoire véritable des Fables. La troiſiéme, c'eſt la Pierre precieuſe que le Coq d'Eſope trouva dans un fumier; & la quatriéme c'eſt une côte du cheval de Troye Tout cela eſt au coche de ce pays-là pour les apporter ici. Le Roy vouloit les retenir, pour en faire un preſent de nôces à ſon fils, quand il le marieroit; mais j'ay voulu abſolument les garder. J'ay laiſſé dans ce même coche deux hommes de la Zone torride qui viennent pour voir ce païs-cy: ils ſont ſi pleins de chaleur, qu'ils n'éternuent que des bombes, des fuſées, des petards & des lances à feu; au lieu de roupies, ils ont des bottes d'allumettes pendues au bout du nez.

ARLEQUIN (*à part.*)

Le Royaume des Toupinambous & des Margajats.... Le Roy a un fils qu'il veut marier.... Le Docteur ne veut marier ſa fille qu'à un étranger des plus éloignez..... Ce Docteur eſt un homme facile à être duppé .... voila un homme qui ſçait ce que c'eſt que ce païs.... Cet homme-cy a beſoin d'ar-

gent, ou je suis bien trompé .... (*à Mezzetin.*) Mon amy, voulez-vous gagner cinquante pistoles en une heure?

MEZZETIN.

Ouy, Monsieur, & davantage si vous voulez en moins de temps.

ARLEQUIN.

Bon, vous êtes accommodant, cela me plaît. (*Il luy parle à l'oreille.*) M'avez vous bien entendu?

MEZZETIN.

Ouy, & j'executeray fidélement la conclusion de tout ce que vous venez de me dire. (*à part.*) Je connois cet homme-cy, & il ne me connoît pas. Quel plaisir! il est bon diable; comme il croit que j'ay bien vû du païs, & que par le moyen de cette crédulité, je pourray luy rendre service, je veux le servir généreusement. Une petite fourberie pour rendre deux amans heureux, ne m'exposera pas aux rigueurs de la Justice. (*On entend le Docteur qui dit, Colombine, je vais revenir.*)

ARLEQUIN.

J'entends notre homme qui vient, adieu. Je vais prendre l'occasion de son absence de sa maison pour apprendre à Isabelle notre fourberie, ensuite j'en avertiray mon maître, & dans un moment tout sera prêt.

SCENE XV.

MEZZETIN (*seul.*)

CInquante pistolles sont bonnes à gagner en si peu de temps, & avec si peu de peine. Ah, ah, apparemment voicy l'homme dont il s'agit. (*il se met à chanter.*)

SCE-

SCENE XVI.

LE DOCTEUR, MEZZETIN.

LE DOCTEUR.

AH, voila, ſi je ne me trompe, quelque étranger. Bon jour, Monſieur, cherchez-vous quelqu'un ?

MEZZETIN.

Oüy, Monſieur. Je ſuis un voyageur, je viens de l'Amerique ! ah qu'il y a loin d'icy, Monſieur !

LE DOCTEUR.

De quel endroit de l'Amerique venez vous ?

MEZZETIN.

Du Breſil, j'ay demeuré plus de vingt ans dans deux Royaumes du Breſil. Ce ſont les Royaumes des Toupinambous & des Margajats.

LE DOCTEUR.

Je connois cela, les gens de ce païs là ont de groſſes têtes ....

MEZZETIN.

Oüy, Monſieur.

LE DOCTEUR.

Qui vous a engagé à quitter ces païs, puiſque vous y avez demeuré ſi long-temps ?

MEZZETIN.

C'eſt le Roy qui m'a envoyé icy, & voicy pourquoy. Il faut que vous ſçachiez que ces peuples ſont extrémement barbares, mal policez, ſans Loy, & preſque ſans raiſon (ce qui marque que les plus groſſes têtes ne ſont pas les meilleures. Je ferme la parenthèſe, Monſieur.) Le Roy qui eſt un homme de grand ſens a réſolu de leur donner des Loix, de les conduire & de les

gouverner avec plus de raiſon qu'ils ne l'ont été juſqu'à preſent : pour executer plus aiſement ce deſſein, il a jugé à propos de prendre avec luy quelqu'habile homme, qui luy apportât du ſecours par ſes avis & par ſes conſeils ; comme il ne pourroit jamais trouver cet habile homme parmy des peuples auſſi groſſiers que ſes ſujets, & comme il a ſçû par le commerce qu'il a avec ce païs-cy, qu'il y avoit icy un Docteur extrémement paſſionné pour les étrangers, que ce Docteur avoit une fille fort aimable qu'il ne donneroit jamais en mariage qu'à un étranger des Regions les plus éloignées ; il ameine ſon fils icy pour la demander en mariage, & pour emmener en même temps ce Docteur dans ſon Royaume, quand les nôces ſeront faites.

LE DOCTEUR.

Le Roy des Toupinambous & des Margajats eſt en chemin, dites-vous, avec ſon fils pour la fille d'un Docteur ? & comment nommez-vous cet heureux Docteur ?

MEZZETIN.

Il s'appelle le Docteur Baloüarde, & c'eſt luy que je cherche, afin de l'avertir de ſe preparer à recevoir ces deux Princes ſelon leur mérite.

LE DOCTEUR.

N'allez pas plus loin, c'eſt moy qui ſuis le Docteur Baloüarde. Ah quel honneur pour la famille d'un Docteur !

MEZZETIN (*l'embraſſe.*)

Ah, Monſieur le Docteur, que je prens de part à votre joye ! Adieu, Seigneur Docteur, je m'en vais au devant de ces Princes pour leur apprendre l'impatience avec laquelle vous attendez leur arrivée.

LE DOCTEUR.

Allez, & moy je vais appeller ma fille pour luy dire cette bonne nouvelle.

SCENE XVII.

LE DOCTEUR, ISABELLE, COLOMBINE.

LE DOCTEUR (*appelle.*)
ISabelle.

ISABELLE.
Me voicy, mon pere.

LE DOCTEUR (*se met à danser de joye, puis il dit.*)
Çà, danſez, ma fille, & toy Colombine, danſe auſſi

ISABELLE.
Vous vous moquez, de moy, mon pere.

LE DOCTEUR.
Je me moque, dis-tu, d'être ſi gaillard? c'eſt pour l'amour de toy, friponne, que je ſuis gaillard. Je te vai marier.

COLOMBINE.
A qui donc, Monſieur?

LE DOCTEUR.
Au fils d'un grand Roy! (*Il danſe.*)

ISABELLE.
Au fils d'un grand Roy!

LE DOCTEUR.
Ce Roy l'ameine icy; tu le vas voir entrer dans un moment; écoute, le voicy. (*On entend des Inſtrumens*)

SCENE DERNIERE.

(*Le fonds du Théâtre s'ouvre, & fait voir une Décoration grotesque.*)

ARLEQUIN (*Roy des Toupinambous,*)
OCTAVIO (*Fils du Roy des Toupinambous, & leur suite.*)

LE DOCTEUR, ISABELLE, COLOMBINE.

Ceux de la suite d'Arlequin ont de grosses têtes, sont peints de differentes couleurs, armez d'Arcs & de Fléches, ont des bonnets & des ceintures de plumes, des panniers plats aux pieds. Le Roy & son fils, je veux dire Arlequin & Octavio sont couronnez de Tabac & portez sur des chariots ornez de pains de sucre.

ARLEQUIN *à sa suite,*)

Allons saluez, Monsieur le Docteur

(*Ceux de sa suite poursuivent le Docteur à coups de fléches, pour le saluer; le Docteur court, se tourmente & dit.*)

LE DOCTEUR.

Ah, Messieurs, on vous dit de me saluer; & non pas de me tuer.

ARLEQUIN.

Cette maniére de saluer est l'usage du païs.

LE DOCTEUR.

Seigneur, si l'on fait civilité de cette maniére dans vos Etats, comment s'y prend on donc pour faire une incivilité à quelqu'un?

ARLEQUIN.

Ah voulez-vous le voir; (*à sa suite.*) Allons faites incivilité au Docteur.

(*Ils le prennent & le bernent en se le poussant & jettant les uns aux autres.*)

LE

LE DOCTEUR.

Voila des coûtumes assommantes.

ARLEQUIN.

Docteur, vous avez assez travaillé pour boire un coup. (*à sa suite.*) apportez à boire à la Doctrine. (*Un de sa suite apporte au Docteur un verre d'une liqueur fort noire.*)

LE DOCTEUR.

Qu'est-ce que cela, Seigneur.

ARLEQUIN.

C'est de l'encre, Monsieur le Docteur.

LE DOCTEUR.

De l'encre! hé pourquoy voulez-vous que je boive de l'encre?

ARLEQUIN.

Pour deux raisons. La premiére pour faire porter à votre ame le deuil de la mort de votre corps; la seconde, parce qu'il faut que votre corps meure, afin qu'il me serve de cornet d'où je tireray l'encre nécessaire pour écrire le Contrat de mariage de votre fille avec mon fils.

LE DOCTEUR.

Seigneur, j'en trouveray ailleurs, & de plus il n'y a rien qui presse l'écriture; votre consentement, le mien, & celuy des deux parties sont tout le nécessaire.

ARLEQUIN.

Vous consentez donc, Docteur, que celuy-cy present que j'appelle mon fils, épouse votre fille?

LE DOCTEUR.

Oüy, Seigneur.

ARLEQUIN (*à Octavio en montrant le Docteur.*) Mon fils, voila votre laid pere.

LE DOCTEUR.

Vous voulez dire, Seigneur, que je suis son beau pere.

ARLEQUIN.

Un laid magot comme vous seroit un beaupere! c'est

c'est moy, mon amy, qui suis le beaupere de votre fille. (*à Octavio.*) Allez, mon fils emmenez votre épouse. (*au Docteur.*) Vous, parlez, dites moy, n'avez vous rien à me donner pour m'amuser? n'avez-vous point quelque fille que je puisse aussi épouser.

LE DOCTEUR.

En voici une auprès de vous; mais ce n'est qu'une petite fille qui sert la mienne.

ARLEQUIN.

Cela ne fait rien, Docteur, l'amour descend. (*à Colombine.*) Ma fille, je vous prens pour ma femme, le voulez-vous bien?

COLOMBINE.

Tout ce qu'il vous plaira, Monsieur.

ARLEQUIN.

Voila parler comme il faut.

(*Pendant qu'Arlequin parle le Docteur qui voit un bout de papier qui sort de sa poche le tire & lit:*)

LE DOCTEUR.

Liste generale de tous les filoux & de leur distribution dans tous les quartiers de Paris....

Ah c'est le fourbe d'Auteur qui me vient de tromper! (*à Arlequin.*) Ah imposteur, je te reconnois à present à ta figure & à ce papier, rends moy ma fille.

ARLEQUIN (*à part.*)

Ah, qu'ai-je fait? (*au Docteur.*) Demandez-la à Octavio, il en est à present le maitre, il n'y a plus moyen de s'en dedire. Allez, Docteur, pour vous consoler je changeray quelque chose dans mon Systême, je vous mettrai en la place du Capricorne.

Fin de la Comédie & du second Tome.

Auth ms ta

10 tav